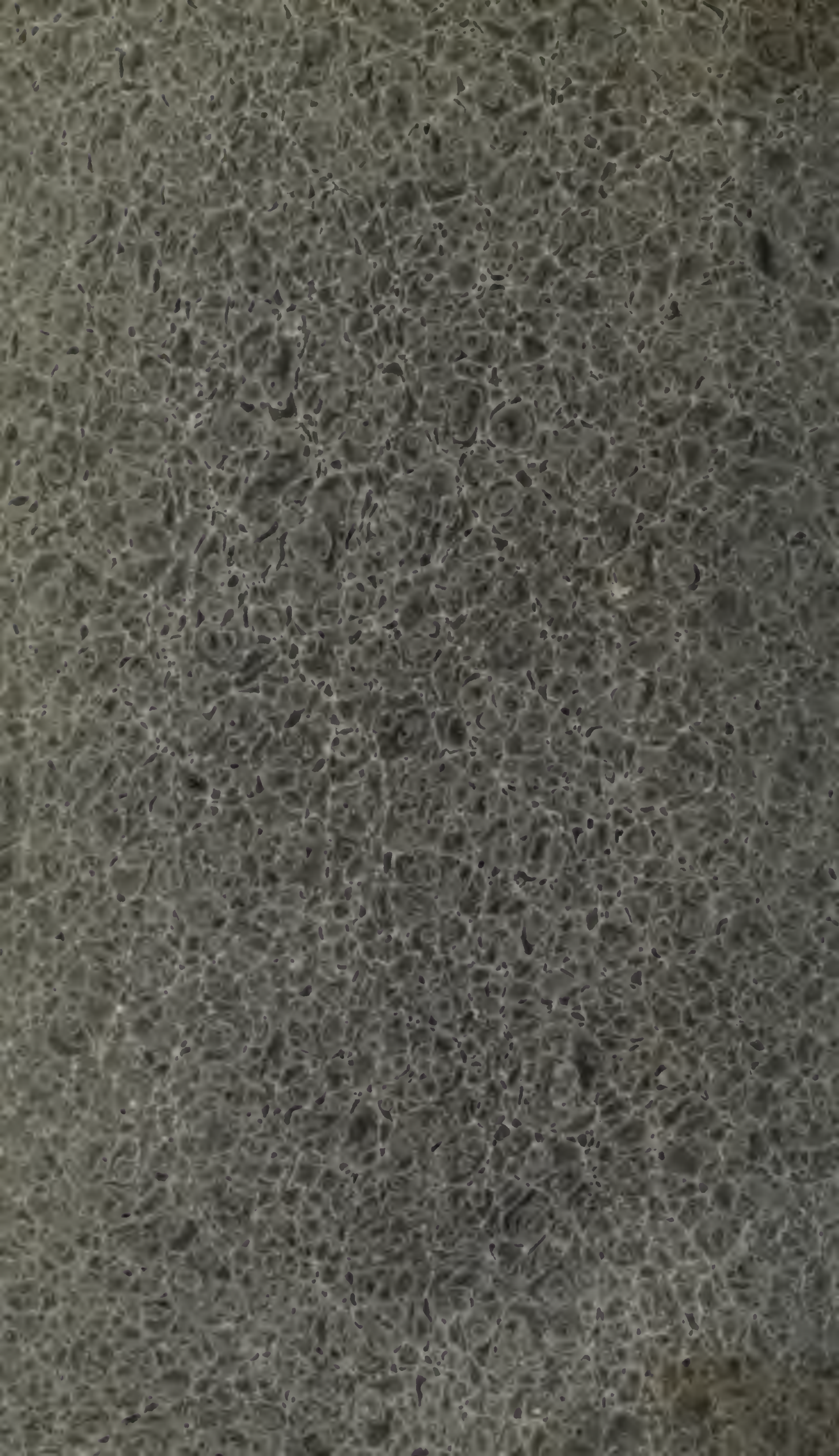
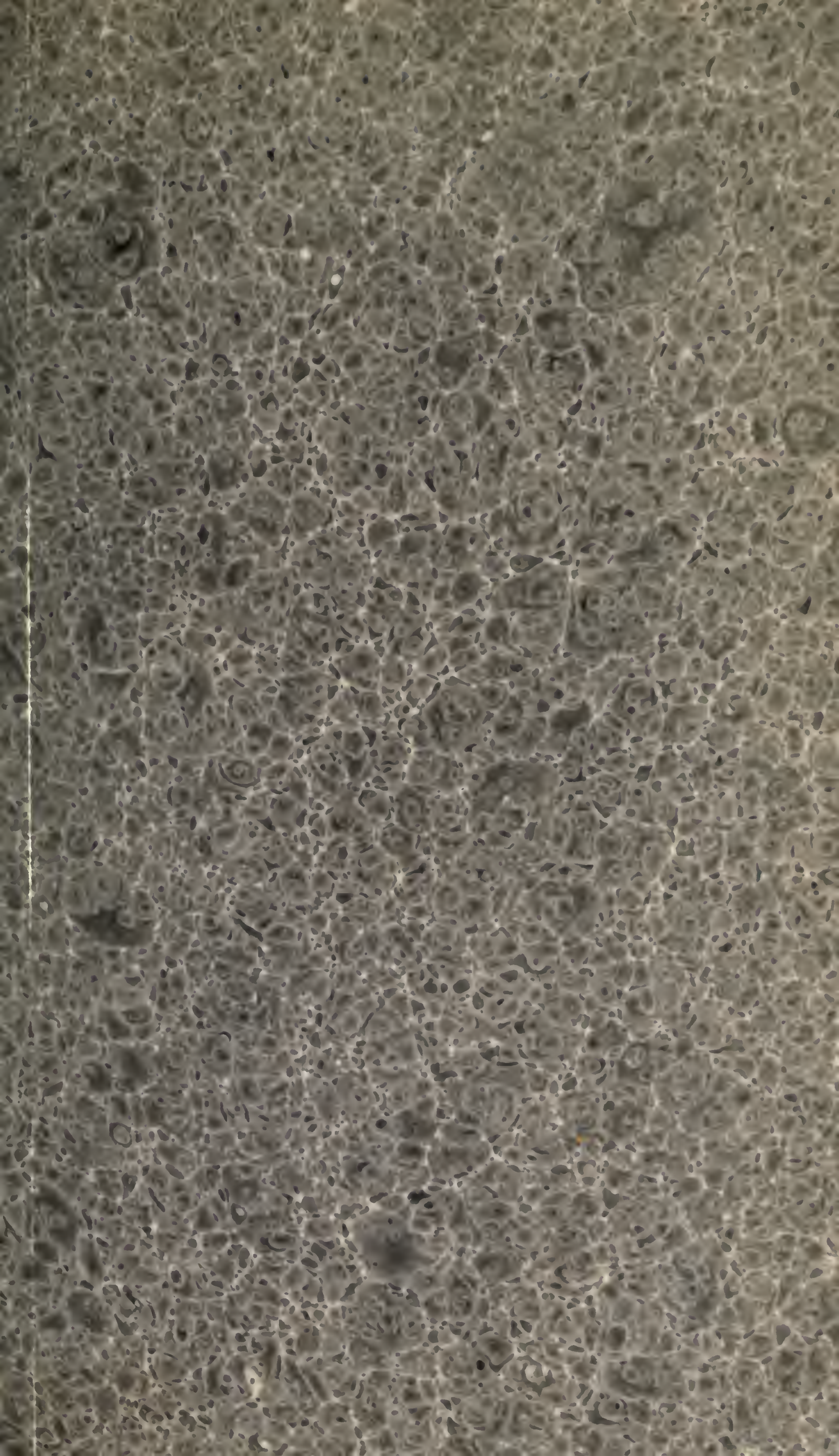








ŒUVRES DRAMATIQUES

DE

M. DE LA VILLE DE MIRMONT

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET
RUE DE VAUGIRARD, N° 9

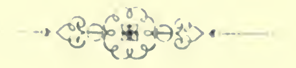
OEUVRES

DRAMATIQUES

DE

M. DE LA VILLE DE MIRMONT

TOME TROISIÈME



PARIS

LIBRAIRIE D'AMYOT, EDITEUR

6, RUE DE LA PAIX

1846

LE VIEUX MARI,

COMÉDIE.

NOTICE

SUR

LE VIEUX MARI.

J'ai connu un homme fort aimable, quoique un peu fat, qui était resté célibataire, afin, disait-il, de conserver son indépendance, et de ne pas renoncer aux succès qu'il obtenait auprès des femmes. Il avait environ quarante-cinq ans, lorsqu'il fit la sottise d'augmenter le personnel de sa maison d'une jeune et jolie gouvernante. Trois ans n'étaient pas écoulés, que cet homme, qui s'était vanté si souvent de la façon cavalière dont il traitait les femmes qui avaient des bontés pour lui, devint le très-humble serviteur de sa domestique. Elle avait pris chez lui et sur lui un empire absolu; tout passait par ses mains, elle seule donnait des ordres, et il ne pouvait plus se permettre une dépense, il ne pouvait plus faire un pas, sans être obligé de lui rendre compte, et presque de lui demander permission. Il ne se dissimulait pas la pesanteur et la honte d'un tel joug; mais les faibles efforts qu'il avait faits pour briser ses liens les avaient resserrés plus étroitement encore; et, pour éviter les querelles, les scènes, les éclats, qu'il redoutait plus que toute chose, il avait pris le parti de se résigner et de se taire.

Ce fut en vain que, pendant plusieurs années, on le poursuivit d'observations, de reproches et de railleries; il convenait de sa faiblesse, mais n'avait pas le courage de la surmonter. Ses amis avaient fini par se borner à le plaindre, et avaient cessé de lui donner des conseils inutiles, lorsqu'ils apprirent que la servante-maîtresse songeait à se faire épouser. Tous, à cette nouvelle, représentèrent au vieux garçon la honte dont il allait se couvrir, et lui déclarèrent qu'ils rompraient tout commerce avec lui, s'il contractait cette union avilissante. L'indignation et les menaces de tant d'honnêtes gens lui rendirent un peu de courage; mais pas assez cependant pour qu'il osât parler en maître et renvoyer sa domestique. Il prit un détour; et, par une démarche décisive, il voulut la forcer à se retirer, en même temps qu'il s'ôterait à lui-même la possibilité de revenir sur ses pas. A cet effet, il se maria, en cachette de sa gouvernante, avec une jeune personne de dix-huit ans, lui qui en avait plus de cinquante-cinq.

Cependant ce mariage aurait pu être heureux; car, comme dit la chanson :

On voit souvent un vieil époux
Être aimé d'une jeune femme.

Et d'ailleurs le vieil époux dont il est ici question était fort bien conservé pour son âge, avait d'excellentes qualités, et possédait une grande fortune. Mais, par un travers d'esprit, que même ses humiliations

passées ne pouvaient justifier, il détruisit lui-même l'édifice de son bonheur.

Honteux du rôle qu'il avait joué si longtemps, et craignant de retomber sous le joug, il crut qu'il conserverait mieux le pouvoir en l'exerçant d'une manière dure et despotique :

Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.

Il avait été l'esclave de sa servante, il devint le tyran de sa femme. Il soupçonnait dans toutes ses paroles, dans toutes ses actions, une tentative pour s'emparer de l'autorité ; et, quoiqu'il l'aimât tendrement, il lui parlait toujours avec brusquerie ou avec une froideur ironique, de crainte qu'elle ne prît de l'empire sur lui. Comme il avait une grande opinion de son propre mérite, il n'éprouvait aucune inquiétude des soins dont sa femme était l'objet ; et lorsqu'elle allait naïvement le prier de ne plus recevoir telle personne, qui avait osé lui parler d'amour, il la raillait impitoyablement, et ne voyait dans la confiance qu'elle lui montrait, qu'un calcul pour lui donner de la jalousie, le forcer à des complaisances et le soumettre à ses volontés.

Je termine ici mon histoire, car j'ignore, ou je ne veux pas dire quelles furent les conséquences de cette étrange conduite, et si les procédé du mari lassèrent la patience de la femme. Je laisse aux dames à décider, chacune d'après ses dispositions et son caractère, si la jeune épouse supporta toujours avec la résignation

de l'innocence les brusqueries et les injustices conjugales, ou si elle prit enfin le parti de se donner aussi quelques torts, pour compenser ceux de son époux, et se délivrer du chagrin d'avoir des reproches à lui faire.

Ce long récit m'a paru nécessaire pour faire connaître où j'ai pris le sujet de ma comédie, et prouver que je n'ai point inventé le caractère du *Vieux Mari*, que quelques personnes ont trouvé un peu forcé.

Cette pièce n'a pas eu grand succès; je crois cependant qu'elle n'est pas mauvaise, et qu'elle peut fournir de bons enseignements. *Stercus cuique suum bene olet;* ou, pour parler français :

Le plus impertinent n'a jamais dit : j'ai tort.

Mais j'ai déjà répété plusieurs fois que je n'écrivais point ces notices pour juger moi-même mes ouvrages; laissons donc de côté les éloges et les critiques dont celui-ci a été l'objet : m'enorgueillir des uns ou chercher à réfuter les autres, ce serait donner mon opinion, et c'est ce que je me suis interdit.

Mon amour-propre cependant (car l'amour-propre se raccroche à tout) me presse de citer une circonstance à laquelle il attribue le froid accueil qu'a reçu *le Vieux Mari*. Voici le fait : Quelques jours avant la première représentation, un entrepreneur de succès vint me demander si je voulais lui confier mes billets d'auteur et la réussite de ma pièce. Je lui répondis que je ne donnais jamais de billets, que je laissais ceux auxquels j'avais droit à l'administration du théâtre ou

aux acteurs qui jouaient dans mes ouvrages. Ce monsieur se retira, en me disant que j'étais parfaitement le maître, mais qu'on se repentait quelquefois d'avoir refusé ses secours. En effet, lors de la première représentation, et dès la seconde scène, une grande partie du parterre se mit à tousser, à cracher, à se moucher, et ce bruit ne discontinua pas pendant tout le cours de la pièce. Il en fut de même à la seconde et à la troisième représentation. Convaincu alors que j'attendrais vainement la fin de ce rhume opiniâtre et inguérissable, je me déterminai à retirer mon ouvrage.

C'est un usage bien funeste à la littérature dramatique et aux vrais intérêts du théâtre que celui des claqueurs. Non pas que je craigne qu'ils empêchent les bons ouvrages de réussir; cela n'arrive presque jamais, car d'ordinaire on ne les paie pas pour siffler : mais on les paie pour applaudir, pour forcer au silence les désapprobateurs, pour châtier le murmure et le blâme de ceux qui vont au spectacle pour leur argent; et, comme ils remplissent leur mandat avec une solidité remarquable, comme leur enthousiasme de commande se manifeste par les bravos, les trépignements, les cris les plus assourdissants; comme leurs voix, leurs pieds, leurs mains, même à poings fermés, étouffent toute espèce d'opposition, il arrive fréquemment qu'ils donnent aux plus mauvaises pièces toutes les apparences d'un succès.

Autrefois les ouvrages dramatiques couraient la

chance d'être repoussés par le public; et quand on jouait une pièce nouvelle au Théâtre-Français, on en tenait une autre toute prête pour remplacer celle qui n'aurait pas été jusqu'à la fin. Aujourd'hui, je le demande, y a-t-il encore des chutes au théâtre? voit-on jamais que le mécontentement du public chasse les acteurs de la scène et fasse tomber le rideau avant le dénoûment de la pièce? Non, cela ne se voit plus, cela est devenu impossible avec les moyens qu'on emploie pour assurer une apothéose, et comprimer toute opinion indépendante.

Mais si la tourbe des souteneurs est assez forte pour conduire un mauvais ouvrage à bon port et faire proclamer le nom de l'auteur, elle est impuissante à amener des spectateurs *payants*. L'opinion, qui n'a pas osé se manifester dans la salle, commence à s'exprimer dans les corridors, au foyer, sous le vestibule; elle se répand promptement dans la société, et ôte le désir de voir l'ouvrage à tous ceux qu'un succès légitime eût attirés. Alors l'absence du public *qui paie* proteste bientôt contre les applaudissements frénétiques de la première représentation. Et cependant, par cela seul que la pièce a eu le premier jour *un éclatant succès*, les comédiens sont obligés de la jouer quinze ou vingt fois devant des recettes de cent écus.

Ne voilà-t-il pas, de la part du Théâtre-Français, une habile et fructueuse spéculation ? Outre les 5 000 fr. de prime que la Comédie a sans doute

payés[1], elle s'est mise en frais de décorations et de costumes, et, pour prix de tant de sacrifices, elle est condamnée à jouer pendant un mois, je ne dirai pas dans le désert, car on trouve toujours moyen de remplir une salle, mais du moins sans faire de recettes. N'eût-il pas mieux valu vingt fois que la pièce tombât franchement le premier jour? Beaucoup de causes semblent pousser aujourd'hui le Théâtre-Français à sa ruine; et il ne faut pas oublier de compter dans le nombre les claqueurs et les billets gratis.

Je conviens que de nos jours, et quand le Théâtre-Français n'a plus son public spécial, ses habitués et ses juges, comme il les avait autrefois, les spectateurs sont en général peu lettrés, et que souvent ils écoutent les plus belles scènes avec indifférence et froideur. Aussi je concevrais, à la rigueur, que des auteurs semassent dans la salle quelques *entraîneurs* pour échauffer l'auditoire et provoquer ses applaudissements. Mais quand la Comédie-Française a la faiblesse d'abandonner à un auteur *le parterre tout*

[1] Depuis quelques années, certains auteurs ne lisent plus de pièces au comité du Théâtre-Français, à moins qu'on ne leur paie mille francs par acte, *pour la lecture seulement*. C'est ce qu'on appelle une prime. La Comédie-Française s'est soumise humblement à cette exigence. Et ce n'est pas à de tels sacrifices que s'arrête maintenant son obéissance. Aujourd'hui les prétentions les plus étranges des auteurs en crédit sont accueillies par elle avec un servile empressement : j'en pourrais citer d'incroyables exemples.

entier, quand on pousse l'impudeur jusqu'à afficher que *les bureaux ne seront pas ouverts*, je dis que c'est ignoble et scandaleux. On assure même qu'il est des auteurs auxquels on soumet le nom des personnes qui se présentent pour louer des loges et des stalles; et que la Comédie leur accorde le droit de rayer celles qui ne leur conviennent pas. Il m'est difficile de croire que le Théâtre-Français puisse se dégrader à ce point.

Jamais je n'ai eu recours aux claqueurs pour soutenir mes ouvrages, jamais je n'ai fait la moindre démarche auprès des journaux pour obtenir un article favorable. Et, je le déclare avec sincérité, je ne prétends pas ici m'en faire un mérite, car il m'aurait été impossible d'agir autrement. J'éprouve une telle répugnance, un tel dégoût pour tout ce qui est intrigue et charlatanisme, que toujours j'ai mieux aimé m'exposer aux sifflets du public, et à la malveillance ou au silence des journalistes, que d'obtenir des applaudissements et des éloges par des moyens qui me semblent honteux. Ce n'est pas vertu chez moi; la nature m'a formé ainsi. Peut-être n'ai-je pas à l'en remercier; car, en prenant la route que j'ai suivie, on n'acquiert ni fortune ni renommée. Enfin chacun a sa manière de voir et de sentir; et quelques inconvénients qu'ait eus pour moi mon caractère, je crois cependant que, s'il m'eût été permis d'en changer, je n'aurais pas usé de la permission.

Je viens de dire que je n'avais jamais employé de

claqueurs ; cependant je dois avouer qu'il en a été employé une fois pour un de mes ouvrages. Il faut que je raconte cette histoire, et la scène singulière qui en a été la suite.

Je faisais faire les dernières répétitions du *Folliculaire*, lorsque les semainiers me demandèrent quand il faudrait m'envoyer les billets auxquels j'avais droit. Je répondis que je n'en avais pas besoin, et que je les abandonnais à l'administration et aux acteurs qui jouaient dans la pièce. Mais là se trouvait une difficulté : il fallait que le nombre de billets donnés à chaque acteur fût en raison du rang qu'il occupait au théâtre, et de l'importance du rôle qu'il remplissait dans ma comédie. En renonçant à mon droit, j'avais fait naître les prétentions et les exigences ; aussi personne ne voulait-il prendre sur soi de faire une répartition, contre laquelle on aurait certainement réclamé. Enfin un habitué des coulisses, avec lequel je m'étais lié, s'offrit à me tirer d'embarras ; j'acceptai avec empressement, il se chargea de tout, et je n'entendis plus parler des billets. Mais mon représentant crut devoir aller au delà de mes intentions ; il fit ce qu'on appelle *soigner* ma pièce, et voici comment je l'appris :

Le Folliculaire avait été représenté déjà une douzaine de fois, et il venait d'être imprimé, lorsqu'un matin je reçus la visite d'un monsieur mis avec la dernière élégance, et tout resplendissant de bagues, de chaînes et de cachets. « Pardonnez mon indis-

crétion, me dit-il en entrant, et sans me laisser le temps de lui adresser la parole, je désirais avec tant d'ardeur de faire connaissance avec l'*illustre* auteur du *Folliculaire,* que je n'ai pu résister au besoin de me présenter chez lui. » Ce monsieur me parut extrêmement aimable, et je m'empressai de lui offrir un fauteuil. « Monsieur, continua-t-il lorsqu'il fut assis, votre ouvrage est un des plus remarquables de notre époque; je ne me lasse pas de l'entendre; il a été joué douze fois déjà, et je n'ai pas manqué une seule représentation. » A ces mots, je jugeai que j'avais affaire à un homme d'un goût exquis et d'un esprit supérieur; aussi je me confondis en remercîments, et je débitai tous ces lieux communs de fausse modestie que l'on donne pour réponse aux éloges directs que l'on reçoit. Mais mon ballon devait promptement recevoir le coup d'épingle. La suite de la conversation me fit bientôt soupçonner quel était mon interlocuteur; et je n'eus plus aucun doute à ce sujet lorsqu'il ajouta qu'il avait veillé à ce que ma pièce ne fût *soignée* que par des gens bien vêtus, des gens en chemises propres et en habits noirs. Ces paroles aplatirent tout à coup ma vanité; et, très-confus de ma méprise, je me dirigeai vers mon secrétaire, pensant que le chef des claqueurs (car, hélas! c'était lui-même!) venait me demander une gratification. « Arrêtez! s'écria-t-il, arrêtez, monsieur! qu'allez-vous faire? vous ne voudriez pas m'humilier? — Non, sans doute; mais enfin n'est-ce pas là le motif?... —

De l'argent? à moi!... ah! monsieur, je vois bien que vous ne me connaissez pas! — Alors qu'est-ce qui me procure?... — Je viens vous demander une faveur bien autrement précieuse. — Laquelle? — Je viens solliciter un témoignage de satisfaction, une marque de votre estime. — Expliquez-vous. — Monsieur, je suis père de famille, et le souvenir de mes travaux est le plus bel héritage que je puisse laisser à mes enfants. Je veux qu'après moi ils contemplent avec respect les traces de mon passage sur la terre, je veux qu'ils puissent dire un jour que leur auteur n'a pas été inutile ici-bas. Dans ce but, j'ai composé une bibliothèque de toutes les pièces de théâtre que j'ai fait réussir, et que les auteurs eux-mêmes ont eu la bonté de me donner. Devant ces rayons, dont le nombre s'accroît tous les ans, je réunis souvent ma famille, et chaque fois je m'écrie avec un noble orgueil: Mes enfants, voilà mon ouvrage! Daignez donc, monsieur, m'accorder un exemplaire du *Folliculaire;* ce sera un de mes plus beaux titres de gloire, comme aussi un des plus dignes ornements de ma collection. »

On pense bien que je m'empressai de satisfaire au vœu de ce dispensateur de la gloire. Ainsi, un exemplaire de ma comédie figure encore, je m'en flatte, dans les archives du protecteur des lettres aux mains duquel les auteurs et les acteurs du Théâtre-Français confiaient alors leurs destinées.

LE VIEUX MARI,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

COMPOSÉE EN 1828 ET 1829,

Et représentée, pour la première fois, sur le théâtre royal de l'Odéon,
le 24 mai 1830.

PERSONNAGES.

M. DORGEVAL.
MADAME DORGEVAL.
ALFRED D'ORVILLE, pupille de M. Dorgeval.
LE BARON DE L'ESTANGE.
MADAME CLÉMENT.
AUGUSTINE, sa fille.
ÉLOI, domestique.

La scène est à Paris, chez M. Dorgeval.

LE VIEUX MARI,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON DE L'ESTANGE, MADAME CLÉMENT.

MADAME CLÉMENT.

Je ne puis revenir de mon étonnement!
Vous à Paris, monsieur!

L'ESTANGE.

Oui, madame Clément,
Moi-même.

MADAME CLÉMENT.

En vérité je ne me sens pas d'aise!
Après un si long temps!... car, ne vous en déplaise,
On ne vous a pas vu depuis quatre ans, je croi.

L'ESTANGE.

C'est vrai. Que voulez-vous? un lieutenant de roi
Doit rester à son poste: avant tout, le service.
Cependant, à mes vœux le Ministre propice,

Pour les soins d'un procès où je suis engagé,
Enfin a bien voulu m'accorder un congé.

MADAME CLÉMENT.

C'est trop juste.

L'ESTANGE.

Cédant à mon impatience,
J'accours, en arrivant, chez mon ami d'enfance;
D'embrasser Dorgeval je me fais un bonheur.
Comment se porte-t-il?

MADAME CLÉMENT.

Vous lui faites honneur:
Sa santé, Dieu merci, ne peut être meilleure.

L'ESTANGE.

Fort bien. Il est chez lui?

MADAME CLÉMENT.

Mon Dieu, non. De bonne heure
Ce matin. ..

L'ESTANGE.

Ah! tant pis. Mais je vais faire un tour;
Je reviendrai.

MADAME CLÉMENT.

Restez. Jusques à son retour
Vous pouvez à loisir attendre chez madame.

L'ESTANGE.

Chez madame?

MADAME CLÉMENT.

Mais oui.

L'ESTANGE.

Qui, madame?

MADAME CLÉMENT.

Sa femme.

L'ESTANGE.

Sa femme?

MADAME CLÉMENT.

Assurément.

L'ESTANGE.

Je n'y comprends plus rien.
Dorgeval marié? lui?

MADAME CLÉMENT.

Vous le savez bien.
Déjà, depuis un an, ce mariage étrange....

L'ESTANGE.

Depuis un an!... Voilà le premier mot....

MADAME CLÉMENT.

Qu'entends-je?
Son mariage....

L'ESTANGE.

Ici, par vous, m'est révélé:
Dans ses lettres jamais il ne m'en a parlé.

MADAME CLÉMENT.

Vous, son meilleur ami! cela n'est pas possible.

L'ESTANGE.

Je ne le cache pas, cet oubli m'est sensible.
Dorgeval marié sans m'en avoir fait part!

MADAME CLÉMENT.

Il le faut excuser, monsieur; quand un vieillard
Prend une jeune femme, une sorte de honte....

L'ESTANGE.

Ah! pour un vieil ami du moins on la surmonte.

L'insensé! qui l'eût dit? quelle triste leçon!
Quoi! jusqu'à soixante ans il demeure garçon,
Et c'est alors qu'il va, pour comble de folie,
Prendre une femme jeune, et peut-être jolie!
Je ne prévoyais pas un pareil dénoûment.

MADAME CLÉMENT.

Hélas! ni moi non plus, monsieur, assurément!
N'était-il pas heureux avant ce mariage?
Ses jours se succédaient sans trouble, sans nuage;
De mille soins fâcheux je lui sauvais l'ennui;
J'empêchais les chagrins d'arriver jusqu'à lui.
Dans une gouvernante il trouvait une amie;
Ici j'entretenais l'ordre, l'économie:
Plus que mes intérêts je ménageais les siens,
Et mes conseils l'aidaient à gouverner ses biens.
Un jour a tout à coup changé cette demeure:
Je commandais jadis, et je sers à cette heure.
Mon dévoûment, mes soins, ma constante amitié,
En prenant une épouse, il a tout oublié!
Ah! je n'attendais pas un traitement si rude!
Envers moi, cet hymen est une ingratitude;
Il détruit mon espoir, me condamne aux douleurs,
Et je n'en puis parler sans répandre des pleurs.

L'ESTANGE.

Laissons, laissons cela.

MADAME CLÉMENT.

Si ce n'était ma fille,
Je serais retournée au sein de ma famille;
Mais cette pauvre enfant, il me faut la pourvoir,

Et donner une dot n'est pas en mon pouvoir.
Il est juste, je crois, que monsieur la marie.

L'ESTANGE.

Oui, c'est fort juste. Ah çà, dites-moi, je vous prie,
Dorgeval, à son âge, et parmi tant de soins,
Tant de devoirs nouveaux, est-il heureux du moins?

MADAME CLÉMENT.

Heureux! lui? non, monsieur, non, il ne saurait l'être.
En vain, par amour-propre, il cherche à le paraître:
Mais, je n'en doute pas, de regrets consumé,
Il gémit à présent du nœud qu'il a formé.

L'ESTANGE.

Je suis son vieil ami, parlez-moi sans mystère.
Son épouse aurait-elle un mauvais caractère?

MADAME CLÉMENT.

Un mauvais caractère? ô ciel! n'en croyez rien.
Je n'ai pas de raisons pour en dire du bien,
Car sa présence ici m'a porté préjudice;
Mais je suis la première à lui rendre justice.
Elle réunit tout, c'est un être parfait;
Elle force à l'aimer en dépit qu'on en ait;
Que vous dirai-je? elle est aussi bonne que belle.

L'ESTANGE.

Si, comme je le crois, ce portrait est fidèle,
D'où naissent les regrets qui troublent son époux?
Que peut-il désirer? Est-ce qu'il est jaloux?

MADAME CLÉMENT.

Y pensez-vous? Il a, pour qu'un soupçon l'agite,
Trop bonne opinion de son propre mérite.

L'ESTANGE.

Alors qui le tourmente?

MADAME CLÉMENT.

Ah! nous n'en savons rien.
Mais il n'est plus le même, et vous le verrez bien.
Avant son mariage il était doux, facile,
Accueillait les conseils et s'y montrait docile;
C'était un homme enfin sociable.... Aujourd'hui
Il n'écoute, ne croit, ne consulte que lui;
Il est dur, exigeant, et surtout pour madame;
En toute occasion, devant nous, il la blâme;
Rien de ce qu'elle fait n'est jamais de son goût.
Jusqu'ici, sans se plaindre, elle supporte tout;
Mais peut-être qu'enfin dans son dépit extrême....

L'ESTANGE.

Dorgeval peut lui seul m'expliquer ce problème:
Dès ce jour, nous aurons, j'espère, un entretien.
Rentrera-t-il bientôt?

MADAME CLÉMENT.

Monsieur, je n'en sais rien.
Il a fait de bonne heure appeler son pupille,
Et tous deux sont sortis.

L'ESTANGE.

Ah! le jeune d'Orville
Est à Paris?

MADAME CLÉMENT.

Sans doute; et c'est en vérité
Un aimable jeune homme.

L'ESTANGE.

Est-ce qu'il a quitté
L'école de Saumur?

MADAME CLÉMENT.

Oui, monsieur. Il espère,
Dit-il, servir l'État, comme vous et son père.
Il attend son brevet.

L'ESTANGE.

Quoi! ce petit garçon,
Qui me venait ici répéter sa leçon....
Ah! comme le temps passe!

MADAME CLÉMENT.

Hélas, oui!

L'ESTANGE.

Je vous quitte;
Je vais faire ici près une courte visite.
Dites à Dorgeval, qu'arrivé d'aujourd'hui,
Je reviendrai le voir, et dîner avec lui.

MADAME CLÉMENT.

Mais vous logez ici?

L'ESTANGE.

Je gênerais peut-être.

MADAME CLÉMENT.

Vous?

L'ESTANGE.

Nous verrons tantôt.

MADAME CLÉMENT.

Vous en êtes le maître;
Et votre appartement, monsieur, sera tout prêt.

SCÈNE II.

MADAME CLÉMENT.

Quoi ! de son mariage, avoir fait un secret
A monsieur de l'Estange !... Ah ! j'en suis peu surprise.
Quand on a résolu de faire une sottise,
On se cache avec soin de ses meilleurs amis :
Redoutant leur présence, et fuyant leurs avis,
On n'écoute que soi ; la raison vient ensuite,
Et l'on a honte alors d'avouer sa conduite.
Ah ! si le colonel !... Allons, n'y pensons plus ;
Le mal est fait, chassons des regrets superflus.
J'ai de l'argent placé, du moins cela console.

SCÈNE III.

MADAME CLÉMENT, AUGUSTINE.

AUGUSTINE.

Maman ! maman !

MADAME CLÉMENT.

Eh bien ! que me veut cette folle ?
Voyons, pourquoi ces cris, cet air évaporé ?

AUGUSTINE.

Monsieur le colonel qu'en bas j'ai rencontré !...
C'est qu'il m'a reconnue ! il me trouve charmante.

MADAME CLÉMENT.

Charmante ?

AUGUSTINE.

Il me l'a dit.

MADAME CLÉMENT.

Ah ! je te complimente.

Te voilà bien fière.

AUGUSTINE.

Oui ; je suis de bonne foi.

Il fut toujours si bon, si complaisant pour moi !

Je l'aime bien aussi !

MADAME CLÉMENT.

C'est un homme estimable.

AUGUSTINE.

Vous vous en souvenez, comme il était aimable ;

Sans cesse il m'apportait quelque nouveau présent.

MADAME CLÉMENT.

Tu n'étais qu'un enfant alors ; mais à présent....

AUGUSTINE.

Ah ! l'âge n'y fait rien. Qu'a donc de condamnable....

MADAME CLÉMENT.

C'est assez. Tâche enfin d'être un peu raisonnable.

AUGUSTINE.

Vous n'avez donc pas vu monsieur le colonel ?

MADAME CLÉMENT.

Si fait ; il sort d'ici.

AUGUSTINE.

Loge-t-il dans l'hôtel ?

MADAME CLÉMENT.

Il n'en sait rien encor.

AUGUSTINE.

Que je serais chagrine....

MADAME CLÉMENT.

Laissons tous ces propos. Écoutez, Augustine,
Il faut que je vous parle.

AUGUSTINE.

Ah! quel ton sérieux!

MADAME CLÉMENT.

Le sujet qui m'occupe est bien cher à mes yeux;
C'est ton bonheur, ma fille.

AUGUSTINE.

Ah! maman!

MADAME CLÉMENT.

Oui, je t'aime,
Et te dois un conseil d'une importance extrême.

AUGUSTINE.

Voyons.

MADAME CLÉMENT.

Il m'est dicté par ton seul intérêt.
Pour monsieur Dorgeval, ton parrain, il faudrait
Être plus constamment prévenante, attentive,
Montrer cette amitié qui flatte, qui captive;
Je voudrais qu'il te vît veiller à ses besoins,
Le chercher, l'entourer de mille petits soins,
Et qu'appelant sur toi sa bonté tutélaire,
Tu fisses, en un mot, plus d'efforts pour lui plaire.

AUGUSTINE.

Je fais ce que je peux, je vous jure; et pourtant
Sa conduite envers moi varie à chaque instant:
Tantôt elle est maussade, et tantôt elle est douce;

Un jour il me caresse, et l'autre il me repousse ;
Avec moi tour à tour il est sévère et bon,
Et je ne sais jamais si je lui plais ou non.
Il est capricieux, mon parrain.

MADAME CLÉMENT.

Ce langage,
Augustine, n'est pas convenable à votre âge :
Ayez plus de respect. Si monsieur Dorgeval
Souvent dans son humeur vous paraît inégal,
C'est qu'il a quelque ennui, quelque peine secrète.
Plus empressée alors, mais sans être indiscrète,
Cherchez à le distraire, à l'attirer vers vous ;
Mettant tous vos efforts à pénétrer ses goûts,
Réglez vos sentiments sur l'état de son âme,
Devinez ce qu'il veut, et quels soins il réclame ;
S'il est affectueux, parlez-lui tendrement,
Et s'il vous semble gai, montrez de l'enjoûment.
Voilà le vrai moyen pour en être chérie

AUGUSTINE.

Je vous obéirai, maman.

MADAME CLÉMENT.

Oui, je t'en prie.
Songe que ton parrain est ton unique appui,
Que ton sort à venir doit dépendre de lui.
Car ce n'est pas assez d'être jeune et gentille,
Non, il faut une dot, ou bien l'on reste fille.

AUGUSTINE.

Vous n'êtes donc pas riche ?

MADAME CLÉMENT.

Hélas ! il s'en faut bien !

On vieillit au service, et l'on n'amasse rien.
J'ai tout perdu, ma fille, à la mort de ton père.
Je n'ai pas eu depuis un seul moment prospère;
En me le ravissant, oui, le ciel m'accabla.
Ah! ce pauvre Clément! quel mari j'avais là!
Bon ouvrier, actif, prévoyant, économe!...
Hélas! depuis vingt ans j'ai perdu ce digne homme;
A l'oublier, mon cœur n'est jamais parvenu!

AUGUSTINE.

Vingt ans!... voilà pourquoi je ne l'ai pas connu;
Moi, je n'ai que seize ans.

MADAME CLÉMENT.

Que dites-vous?...

AUGUSTINE.

Ma mère....

MADAME CLÉMENT.

Vous êtes une sotte.

AUGUSTINE.

Eh! d'où vient la colère?...

MADAME CLÉMENT.

Paix.

AUGUSTINE.

Je....

MADAME CLÉMENT.

Votre babil sans cesse m'étourdit.

AUGUSTINE.

J'ai cru....

MADAME CLÉMENT.

Vous confondez tout ce que l'on vous dit.

AUGUSTINE.

Je fais mon possible....

MADAME CLÉMENT.

Oui, vous faites des merveilles.
N'allez pas répéter des sottises pareilles,
Au moins.

AUGUSTINE.

Vous vous fâchez, je ne sais pas pourquoi.

MADAME CLÉMENT.

Eh bien! n'en parlons plus. J'entends du bruit, tais-toi.
Ah! c'est monsieur qui rentre avec monsieur d'Orville.

AUGUSTINE.

Alfred?

MADAME CLÉMENT.

Suis mes conseils, sois aimable, docile:
Il le faut accueillir avec un front serein,
Affectueux.

AUGUSTINE.

Alfred?

MADAME CLÉMENT.

Eh! non pas; ton parrain.
C'est à lui seul ici qu'il t'importe de plaire.

AUGUSTINE.

Oui, maman, vous verrez.

SCÈNE IV.

MADAME CLÉMENT, AUGUSTINE,
M. DORGEVAL, ALFRED.

DORGEVAL.

Je suis d'une colère !

ALFRED.

Calmez-vous.

MADAME CLÉMENT, à Augustine.

Prends ses gants, sa canne, son chapeau.

DORGEVAL.

Morbleu ! les sottes gens que les gens de bureau !

AUGUSTINE, à Dorgeval.

Mon parrain, permettez que je vous débarrasse....

DORGEVAL.

Ah ! petite, c'est toi ! Viens donc que je t'embrasse.

AUGUSTINE.

De tout mon cœur.

MADAME CLÉMENT.

Fort bien.

DORGEVAL.

Ce commis, qui devait
Nous remettre aujourd'hui ce diable de brevet....

ALFRED.

Il dit que dans huit jours....

DORGEVAL.

De semaine en semaine,
Depuis deux mois entiers, ce monsieur me promène.
C'est se moquer du monde.

ALFRED.

Il faut se résigner;
A pester contre lui que pourrez-vous gagner?

DORGEVAL.

Au fait, cela n'est bon qu'à m'échauffer la bile.
Eh bien, petite! est-on bien sage, bien habile?
T'appliques-tu? Voyons, est-on content de toi?

AUGUSTINE.

Oui, mon parrain, je fais ce qui dépend de moi.

DORGEVAL.

C'est qu'il faut travailler, être modeste, bonne.

ALFRED.

Augustine, monsieur! Oh! c'est une personne!...

AUGUSTINE, à part à Alfred.

Moqueur.

MADAME CLÉMENT.

D'elle en effet j'ai lieu de me louer.
Ce qui me plaît surtout, je le dois avouer,
Bien plus que ses progrès ou son obéissance,
C'est cette affection, cette reconnaissance
Qu'elle porte à monsieur.

DORGEVAL.

Cela me fait plaisir.

AUGUSTINE.

Vous plaire, mon parrain, est mon premier désir.

DORGEVAL.

Bien, Augustine, bien, pense toujours de même.

MADAME CLÉMENT.

Vous n'imaginez pas combien elle vous aime.

DORGEVAL.

Aussi je lui promets.... un mari quelque jour.

AUGUSTINE.

Mon parrain....

MADAME CLÉMENT, à part, à Dorgeval.

J'attendais ici votre retour.

Je voudrais vous parler.

DORGEVAL, à part, à madame Clément.

Qu'avez-vous à m'apprendre?

MADAME CLÉMENT, de même.

Hier on est venu me proposer un gendre.

DORGEVAL, de même.

Marier votre fille?

MADAME CLÉMENT, de même.

Oui.

DORGEVAL, de même.

Quoi! vous y pensez?

Elle est trop jeune encore.

MADAME CLÉMENT, de même.

Elle a seize ans passés.

D'ailleurs elle s'entend à conduire un ménage,
Elle est bien élevée, elle est prudente, sage....

(En ce moment Augustine donne une tape sur les mains d'Alfred.)

Augustine!

AUGUSTINE.

(A Alfred.)

Maman?... Vous me faites gronder,
Vous voyez bien.

ALFRED.

Bah! bah!

DORGEVAL, de même.

On pourrait retarder....

MADAME CLÉMENT, de même.

Non, monsieur ; le parti me convient, et je pense
Que vous ne mettrez point obstacle....

DORGEVAL, de même.

Allons, silence !
Nous en reparlerons tantôt plus à loisir.

MADAME CLÉMENT, de même.

C'est une occasion que vous voudrez saisir
Pour faire quelque bien à cette enfant, sans doute?

DORGEVAL, de même.

Je ferai ce qu'il faut.

MADAME CLÉMENT, de même.

D'insister il m'en coûte ;
Mais la beauté n'est rien sans fortune ; en un mot,
Vous savez qu'aujourd'hui l'on tient fort à la dot.

DORGEVAL, de même.

Nous verrons tout cela ; prenez donc patience.

MADAME CLÉMENT, de même.

Soit. En votre équité je mets ma confiance.

(Haut.)

Je vous laisse y songer. Ma fille, suivez-moi....
Eh! bon Dieu, j'oubliais le plus important.

DORGEVAL.

Quoi ?

MADAME CLÉMENT.

C'est qu'il vous est venu, monsieur, une visite.

DORGEVAL.

Laquelle ?

MADAME CLÉMENT.

Devinez.

AUGUSTINE.

Je sais qui.

DORGEVAL.

Parlez vite.

MADAME CLÉMENT.

Monsieur le colonel.

DORGEVAL.

Qui? l'Estange?

MADAME CLÉMENT.

Oui.

DORGEVAL.

Comment!

L'Estange est à Paris?

MADAME CLÉMENT.

Oh! positivement.

ALFRED.

Tant mieux.

DORGEVAL.

Vous l'avez vu?

MADAME CLÉMENT.

Sans doute.

AUGUSTINE.

Moi de même.

DORGEVAL.

Ainsi que mon plaisir ma surprise est extrême.

(A part à madame Clément.)

Et sait-il?...

MADAME CLÉMENT, à part à Dorgeval.

Il sait tout.

DORGEVAL, de même.

Que je suis marié?

MADAME CLÉMENT, de même.

Oui.

DORGEVAL, de même.

Diable!... qu'a-t-il dit? S'est-il bien récrié?...

MADAME CLÉMENT.

Lui-même à ce sujet pourra vous satisfaire.
Il est allé tout près terminer une affaire,
Et sera de retour ici dans peu d'instants :
Il ne saurait tarder.... Eh! tenez, je l'entends.

(Elle sort avec sa fille.)

SCÈNE V.

DORGEVAL, ALFRED, L'ESTANGE.

L'ESTANGE.

Ah! mon cher Dorgeval, à la fin je te trouve!

DORGEVAL.

L'Estange.... mon ami.... le bonheur que j'éprouve....

L'ESTANGE.

En vérité j'avais un besoin de te voir....

DORGEVAL.

Voilà plus de quatre ans....

L'ESTANGE.

Que veux-tu? le devoir....
Je ne me trompe pas.... Alfred?

ALFRED.

Oui, mon cher maître.

L'ESTANGE.

J'avais, sur mon honneur, peine à te reconnaître.
C'est un homme à présent.

ALFRED.

Je n'ai point oublié
Les marques d'intérêt, les soins, et l'amitié
Qu'autrefois....

L'ESTANGE.

Qu'est-ce à dire? un tel discours m'offense.
Ton brave père, Alfred, fut mon ami d'enfance :
Sur moi tu peux compter en tout temps, en tout lieu.

DORGEVAL.

Tu ne sais pas? il entre au service.

L'ESTANGE.

Corbleu!
Il n'est pas dégoûté; la carrière des armes....

ALFRED.

Oui, ce noble métier pour mon cœur a des charmes.

L'ESTANGE.

Bien! Quand dois-tu partir?

ALFRED.

J'aurais déjà rejoint;
Mais j'attends mon brevet, qu'on ne délivre point.

DORGEVAL.

On le promet sans cesse, et toujours on diffère.

L'ESTANGE.

Je pourrai vous servir, et j'en fais mon affaire.

DORGEVAL.

Bon !

L'ESTANGE.

Ah çà, Dorgeval, parlons un peu de toi.

DORGEVAL.

Mon ami....

ALFRED.

Permettez, je remonte chez moi.
Dans le premier instant qui tous deux vous rassemble,
Un tiers est importun, et je vous laisse ensemble.

L'ESTANGE.

Adieu, mon cher Alfred, va; nous nous reverrons.

(Alfred sort.)

SCÈNE VI.

DORGEVAL, L'ESTANGE.

DORGEVAL, à part.

Voici l'instant.

L'ESTANGE.

Eh bien! qu'est-ce que nous dirons

DORGEVAL.

Mais.... je ne sais....

L'ESTANGE.

Comment! après quatre ans d'absence,
Tu sembles d'un ami redouter la présence.

DORGEVAL.

Ah! peux-tu le penser?... non.... mais tu comprendras
Que ma position....

L'ESTANGE.

Pourquoi cet embarras?

DORGEVAL.

Je crains.... tu le sais bien.

L'ESTANGE.

Oui, je lis dans ton âme.
Eh bien, rompons la glace, et parlons.... de ta femme.

DORGEVAL.

Ah! l'Estange, combien j'ai de torts envers toi!

L'ESTANGE.

Oui, je t'en veux beaucoup, je suis de bonne foi.
Ce mystère, entre amis, réponds, est-il croyable?

DORGEVAL.

Je t'ai toujours connu railleur impitoyable;
A ta caustique humeur j'ai craint d'être exposé:
Je voulais tout te dire, et n'ai jamais osé.

L'ESTANGE.

Qui craint la raillerie, à coup sûr la mérite.

DORGEVAL.

Puis, comment, de si loin, t'expliquer ma conduite?
Mettre sur le papier mon âme à découvert?...
La poste est sûre, mais une lettre se perd.

L'ESTANGE.

Va, va, ne cherche pas d'excuse, de défaite.
Te voilà marié : puisque la chose est faite,
Que je trouve ce nœud bien ou mal assorti,
A présent il faut bien en prendre mon parti.

Laissons donc les motifs qui t'ont fermé la bouche;
Parlons de ton bonheur, c'est là ce qui me touche.

DORGEVAL.

Oh! mon cher, je jouis du plus heureux destin.

L'ESTANGE.

J'ai besoin de le voir pour en être certain.
L'hymen est à notre âge une pesante chaîne....
Car nous avons tous deux passé la soixantaine.

DORGEVAL.

A la bonne heure, toi; toujours sous les drapeaux,
La fatigue des camps, la guerre et ses travaux
T'ont vieilli promptement, et longtemps avant l'âge;
Tandis que moi, tranquille, à l'abri de l'orage,
Je n'ai pas éprouvé les atteintes du temps:
Dans le monde on me donne à peine cinquante ans.

L'ESTANGE.

Mais nous ne sommes plus, il faut le reconnaître,
Comme autrefois, brillants, aimables....

DORGEVAL.

Toi, peut-être,
Adonné tout entier aux soins de ton état:
Je te trouve en effet le ton un peu soldat.
Mais moi, qui du plaisir fis ma plus chère étude,
Qui des formes du monde ai la grande habitude,
Moi, protecteur constant des lettres et des arts,
Accueilli, recherché, fêté de toutes parts,
Non, je n'ai rien perdu, je suis toujours le même;
Plus que dans ma jeunesse on me recherche, on m'aime;
L'âge de mes succès n'arrête point le cours:
Ainsi que le printemps, l'automne a ses beaux jours.

Eh! qu'importe, après tout, mon extrait baptistaire?
Toujours j'ai le désir et les moyens de plaire.
Va, quand le fonds est bon, l'esprit ne vieillit pas;
Au lieu de l'affaiblir, le temps à chaque pas
D'un charme plus puissant l'anime et le décore:
A cent ans Fontenelle était aimable encore.

L'ESTANGE.

J'aime ta modestie, en vérité. Dis-moi,
Pour résoudre à l'hymen un galant tel que toi,
Sans doute que l'amour....

DORGEVAL.

Il faut que j'en convienne.
Nulle femme, je crois, n'est égale à la mienne;
Oui, je l'aime: et pourtant, tout bien examiné,
C'est un autre motif qui m'a déterminé.

L'ESTANGE.

Tu m'étonnes! Achève, il faut que tu t'expliques.
Quels sont donc les motifs?...

DORGEVAL.

Mes chagrins domestiques....
Oui, mon ami, je veux te parler franchement.

L'ESTANGE.

Qui causait ces chagrins?

DORGEVAL.

Qui? madame Clément.

L'ESTANGE.

Ah

DORGEVAL.

Quand tu sauras tout, tu me rendras justice.
Depuis vingt ans bientôt elle est à mon service;

Et j'ai trouvé chez elle, en toute occasion,
Prudence, attachement, zèle, discrétion.
L'amitié qu'on me porte à mon tour m'en inspire;
Et d'ailleurs l'habitude exerce tant d'empire!
J'étais heureux d'avoir, pour tenir ma maison,
Un être affectueux, égal, plein de raison;
J'aimais son dévoûment, ses soins, sa complaisance.
Enfin, soit par faiblesse ou par reconnaissance,
Je lui laissai sur moi, sans m'en apercevoir,
Prendre insensiblement un absolu pouvoir;
Et quand cet ascendant fut enfin trop visible,
De m'affranchir du joug il n'était plus possible;
Ou bien il eût fallu venir à des éclats,
Que de fortes raisons ne me permettaient pas.
Tel était mon destin.

L'ESTANGE.

Crois-tu donc me l'apprendre?
Jamais sur ce sujet tu n'as voulu m'entendre.
De ton aveuglement j'ai bien souvent gémi.

DORGEVAL.

J'ouvris les yeux enfin. Aussitôt, mon ami,
Je compris, en voyant ma fatale imprudence,
Que les ans accroîtraient encor ma dépendance.
Partout s'offraient à moi de terribles leçons!
Trop souvent en effet on voit de vieux garçons,
Dans leur propre maison, tremblants, humbles, dociles,
Et d'une gouvernante esclaves imbéciles!...
Ces exemples honteux ont révolté mon cœur.
Et c'est pour éviter un semblable malheur,
Malheur qu'avec raison le mépris accompagne,

Que j'ai joint à mon sort une aimable compagne,
Dont la présence ici termine mon tourment,
Et me soustrait au joug de madame Clément.

L'ESTANGE.

Tu peux avoir raison : quant à moi je ne blâme
Dans ces nouveaux liens que l'âge de ta femme.
Choisir pour ton épouse une jeune beauté,
C'est immoler encor toute ta liberté.
Oui, quand nous sommes vieux, ce destin est le nôtre;
Et tu brises un joug pour en reprendre un autre....
Moins honteux, je l'avoue.

DORGEVAL.

Écarte tout souci;
Va, je n'obéis pas, je suis seul maître ici.

L'ESTANGE.

Toi?

DORGEVAL.

Tout a pris céans une face nouvelle,
Et je ne prétends pas retomber en tutelle :
Non, j'ai repris ma place, et saurai la garder.
J'ai senti que moi seul je devais commander;
Que les soins, les égards qu'on a pour une épouse,
La rendent orgueilleuse, exigeante, jalouse ;
Qu'elle abuse toujours de notre affection,
Et qu'il faut la tenir dans la soumission.
La rigueur, mon ami, voilà le bon système.
Ma femme ignore encor jusqu'à quel point je l'aime;
Par calcul, je la traite avec sévérité;
Ici je ne lui laisse aucune autorité;
Et je crains tellement qu'un jour elle n'aspire,

Et ne parvienne enfin à prendre quelque empire,
Que ses vœux, ses désirs de moi n'obtiennent rien,
Et toujours mon avis est différent du sien.

L'ESTANGE.

Ah çà, tu deviens fou! Comment! lorsqu'au contraire
Tu devrais constamment t'efforcer à lui plaire,
Je te vois, aveuglé par la peur d'obéir,
Prendre tous les moyens de te faire haïr!
Ton système est absurde.

DORGEVAL.

Oh! je connais les femmes!
Oui, crois-moi, la douceur ne peut rien sur leurs âmes.

L'ESTANGE.

Insensé! quoi! ton cœur peut être satisfait....

DORGEVAL.

Va, tu n'y comprends rien.

L'ESTANGE.

Il se peut en effet.
Mais, d'après ton exemple, au déclin de ma vie,
Si de me marier je faisais la folie,
A l'abri du péril pour mettre mon honneur,
Je voudrais de ma femme assurer le bonheur.
Indulgent pour les goûts, pour les torts de son âge,
De la douce raison lui parlant le langage,
Sans lui refuser rien, guidant sa volonté,
Complaisant sans faiblesse et ferme avec bonté,
Je voudrais embellir tous les jours de sa vie,
Écarter de son cœur les regrets et l'envie,
Fixer à ses côtés la joie et les plaisirs:
Je n'obéirais pas sans doute à ses désirs;

Mais je les préviendrais! En un mot, ma tendresse,
La suivant en tous lieux, saurait avec adresse
De la félicité lui frayer le chemin....
Elle y serait sensible! Et quand j'aurais enfin,
A force de douceur, de soins, de patience,
Acquis son amitié, gagné sa confiance,
Je croirais mon repos alors bien affermi :
On trompe son tyran, et jamais son ami.

DORGEVAL.

Ma femme me chérit; tendre, respectueuse,
Soumise à ses devoirs....

L'ESTANGE.

Va, la plus vertueuse
Se lasse enfin d'un joug injuste et rigoureux;
Et la pousser à bout est toujours dangereux.

DORGEVAL.

Je ne crains rien. Malgré ta verve médisante,
Ma femme.... Eh! la voici.

SCÈNE VII.

DORGEVAL, L'ESTANGE,
MADAME D'ORGEVAL.

DORGEVAL.

Venez. Je vous présente
Le baron de l'Estange; et vous devez songer
A l'accueillir....

MADAME DORGEVAL.

Monsieur ne m'est point étranger.
De monsieur Dorgeval l'ami le plus intime
Déjà depuis longtemps a toute mon estime;
Il doit être assuré qu'il me sera bien doux
D'obéir en tout point aux vœux de mon époux.

DORGEVAL, à part à l'Estange.

Hein, qu'en dis-tu?

L'ESTANGE, à Dorgeval.

(Haut.)

Charmante! Ah! votre accueil, madame,
M'honore, me confond. D'abord, au fond de l'âme,
Je blâmais Dorgeval de s'être marié;
Mais sitôt qu'on vous voit, il est justifié:
Puisqu'il vous a commis le bonheur de sa vie,
Chacun doit l'approuver, et lui porter envie.

DORGEVAL.

Tu t'en tires fort bien.

MADAME DORGEVAL.

Monsieur....

DORGEVAL.

Ah! c'est assez!
Trêve de compliments, madame, finissez.

MADAME DORGEVAL.

Je me tais.

L'ESTANGE.

Dorgeval!...

DORGEVAL.

Tantôt, en mon absence,

Vous ferez à loisir plus ample connaissance.
Car tu loges ici ?

L'ESTANGE.

Je crains....

DORGEVAL.

Que de façons!
Autrefois tu venais....

L'ESTANGE.

Ah ! nous étions garçons :
Te voilà marié....

DORGEVAL.

Qu'importe? ma tendresse....

L'ESTANGE.

Mais maintenant ici madame est la maîtresse;
Et je dois....

DORGEVAL.

Non, mon cher; madame sait fort bien
Qu'il n'est jamais chez moi d'autre avis que le mien.

L'ESTANGE.

Ah!...

MADAME DORGEVAL.

C'est la vérité qui vous est annoncée :
Nous n'avons qu'un avis, qu'une même pensée.

DORGEVAL.

Oui!...

MADAME DORGEVAL.

S'il faut à mon tour m'expliquer devant vous,
J'ose aussi vous prier de rester avec nous.

DORGEVAL, à part.

Je crois qu'elle l'invite!

L'ESTANGE.

Oui, j'accepte.

DORGEVAL.

A merveille.

L'ESTANGE, bas à Dorgeval.

Tu ne mérites pas une femme pareille.

DORGEVAL, à de l'Estange.

C'est moi que l'ai formée.

L'ESTANGE, à Dorgeval.

Ah! quel aveuglement!

DORGEVAL.

Mais je vais te conduire à ton appartement.
Dès qu'ils t'ont vu, mes gens l'ont préparé, je gage.

L'ESTANGE.

Je te suis donc. Madame, agréez mon hommage.

DORGEVAL, en voyant entrer madame Clément.

Tenez, voilà quelqu'un qui voudrait vous parler.
(A l'Estange.)
Viens, viens, mon cher.

(Il sort avec l'Estange.)

SCÈNE VIII.

MADAME DORGEVAL, MADAME CLÉMENT.

MADAME CLÉMENT.

Ce sont des comptes à régler.
J'allais passer chez vous; et s'il plaît à madame....

MADAME DORGEVAL.

Non.... ici.... j'aime autant....

MADAME CLÉMENT.

D'ailleurs je ne réclame
Qu'un quart d'heure.

MADAME DORGEVAL.

Voyons.

MADAME CLÉMENT.

Mais qu'avez-vous?

MADAME DORGEVAL.

Moi? rien.

MADAME CLÉMENT.

Vous êtes pâle, émue.... Ah! je parîrais bien....

MADAME DORGEVAL.

En effet, il se peut.... une migraine affreuse....

MADAME CLÉMENT.

Non, ce n'est pas cela : vous n'êtes point heureuse;
Et quelque scène encor de monsieur Dorgeval....

MADAME DORGEVAL.

Oubliez-vous...

MADAME CLÉMENT.

On sait qu'il en agit fort mal.

MADAME DORGEVAL.

Madame Clément!...

MADAME CLÉMENT.

Oui, ce n'est plus un mystère.

MADAME DORGEVAL.

Respectez....

MADAME CLÉMENT.

C'en est trop, je ne saurais me taire.

Il ne m'appartient pas de donner des conseils;
Mais si je recevais des traitements pareils,
Il connaîtrait bientôt, ce mari redoutable,
Qu'une femme....

MADAME DORGEVAL.

Mettez ce livre sur la table,
Je l'examinerai; laissez-moi seule, allez.

MADAME CLÉMENT.

Je me tais, et je sors, puisque vous le voulez.
Mais vous êtes trop bonne, et monsieur en abuse.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

MADAME DORGEVAL.

Elle a raison! moi-même en secret je l'accuse;
En vain de mes devoirs je veux me souvenir;
Je m'efforce à l'aimer, et n'y puis parvenir!
Oui, l'hymen n'a pour moi que de pesantes chaînes;
Hélas! et pas un cœur où déposer mes peines!
Un cœur, par qui le mien consolé, raffermi....
Il me serait si doux de trouver un ami!...
Écartons cette idée où toujours je me livre;
Oui, je ferais bien mieux.... voyons un peu ce livre.

(Elle s'assied auprès de la table sur laquelle madame Clément a posé le livre.)

SCÈNE X.

MADAME DORGEVAL, ALFRED, AUGUSTINE.

AUGUSTINE, poursuivie par Alfred.

Non, non, je ne veux pas.

ALFRED.

Oh! je t'embrasserai.

AUGUSTINE.

Laissez-moi donc.

ALFRED.

Allons.

AUGUSTINE.

Eh bien! je le dirai
A mon parrain.

ALFRED.

Ah! dis.

AUGUSTINE.

A maman.

ALFRED.

Que m'importe?

AUGUSTINE.

Vous faites bien le fier; si j'étais la plus forte,
Nous verrions.

MADAME DORGEVAL.

Qu'est-ce donc?

ALFRED.

O ciel!

AUGUSTINE.

Madame!

MADAME DORGEVAL.

Eh bien,

D'où naît tout ce vacarme?

ALFRED.

Oh! mon Dieu, ce n'est rien.

MADAME DORGEVAL.

Rien?

ALFRED.

Augustine et moi nous plaisantions ensemble...
Je courais après elle.

MADAME DORGEVAL.

Oui, c'est ce qu'il me semble.

AUGUSTINE.

Mais, madame, c'est lui qui m'embrasse toujours;
Moi, ce n'est pas ma faute.

MADAME DORGEVAL.

Il suffit.

AUGUSTINE.

Tous les jours....

MADAME DORGEVAL.

Et fais à l'avenir moins de bruit, je te prie.

AUGUSTINE.

Vous ne m'en voulez pas?

MADAME DORGEVAL.

De ton étourderie?
Oh! je te la pardonne!

AUGUSTINE.

Ah! tant mieux. Mais aussi
Je ne me doutais pas que vous étiez ici,
Sans quoi....

MADAME DORGEVAL.

C'est bien, c'est bien, va, laisse-nous, te dis-je.

(Augustine sort.)

SCÈNE XI.

MADAME DORGEVAL, ALFRED.

MADAME DORGEVAL.

Je ne puis vous cacher combien ceci m'afflige.
Vous devriez, Alfred, montrer plus de raison,
Et de votre tuteur respecter la maison.

ALFRED.

Quoi! prendre au sérieux un simple badinage.

MADAME DORGEVAL.

Fort imprudent du moins; Augustine est d'un âge....

ALFRED.

Je l'ai connue enfant; nos plaisirs et nos jeux,
Notre ancienne amitié....

MADAME DORGEVAL.

Peut vous tromper tous deux.

ALFRED.

L'aimer? il n'en est rien; je le saurais peut-être.

MADAME DORGEVAL.

Comment cela?

ALFRED.

L'amour est facile à connaître;
On ne s'y méprend pas.

MADAME DORGEVAL.

Vous croyez?

ALFRED.

J'en suis sûr.

MADAME DORGEVAL.

Est-ce que par hasard vous auriez, à Saumur,
Éprouvé....

ALFRED.

Moi, madame?

MADAME DORGEVAL.

Oui, vous.

ALFRED.

Je vous assure
Que jamais....

MADAME DORGEVAL.

Non, ce trouble.... à mon tour, j'en suis sûre,
Et je veux tout savoir.

ALFRED.

Mais....

MADAME DORGEVAL.

N'ayez nul effroi.

ALFRED.

Vous allez vous moquer.

MADAME DORGEVAL.

Me moquer? et pourquoi?

ALFRED.

C'est qu'un pareil récit....

MADAME DORGEVAL.

Allons, soyez tranquille.

De monsieur Dorgeval vous êtes le pupille,
Je vous porte intérêt autant que lui. Parlez.

ALFRED.

N'attendez rien de neuf.... Puisque vous le voulez,
De ma soumission vous aurez cette preuve.
A Saumur je devins amoureux d'une veuve :
Pendant trois mois je fis assidûment ma cour ;
Et quand j'allais enfin parler de mon amour,
Un rival plus hardi déclara sa tendresse,
Et quelques jours après épousa ma maîtresse.

MADAME DORGEVAL.

C'est là votre roman?

ALFRED.

Oui, c'est tout.... excepté
Les fêtes de la noce où je fus invité.

MADAME DORGEVAL.

Ce pauvre Alfred! vraiment l'aventure est fort drôle.

ALFRED.

En effet, et surtout j'y joue un très-beau rôle.

MADAME DORGEVAL.

La dame ignorait donc vos sentiments?

ALFRED.

Ma foi,
Je ne sais trop; mes yeux devaient parler pour moi.

MADAME DORGEVAL.

Ce début, j'en conviens, n'est pas de bon augure.
Mais vous ne m'avez pas parlé de sa figure.
Elle était jeune?

ALFRED.

Mais de votre âge, à peu près.

MADAME DORGEVAL.

Et jolie?

ALFRED.

Oh! charmante!... elle avait de vos traits.

MADAME DORGEVAL.

Vous trouvez?

ALFRED.

Oui, vos yeux, même votre sourire....
Moins de grâce, de charme.... Ah! je dois vous le dire;
Mais l'ensemble, et surtout dans votre air, votre port....
En arrivant ici j'en fus frappé d'abord.
Aussi combien de fois devant vous, en silence....

MADAME DORGEVAL.

C'est trop nous occuper d'un peu de ressemblance:
Revenons. Cet objet de vos tendres amours,
Vous y pensez sans cesse, et vous l'aimez toujours?

ALFRED.

Quand je vins à Paris, je l'adorais, madame.
Eh bien! son souvenir s'efface de mon âme.
Mes vœux sont quelquefois encore irrésolus;
Mais je crois que sans vous je ne l'aimerais plus.

MADAME DORGEVAL.

Comment?

ALFRED.

Oui, chaque jour ici votre présence....

MADAME DORGEVAL.

Je vous rends grâce, Alfred, de votre complaisance.
Mais c'est trop abuser enfin de vos instants;
Je vous laisse.

ALFRED.

Sitôt? Restez, j'ai tout le temps.

MADAME DORGEVAL.

Moi-même, j'oubliais qu'une affaire importante....

ALFRED.

Ah! pardonnez....

MADAME DORGEVAL.

Adieu.

ALFRED, en sortant.

Madame.... Elle est charmante.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE L'ESTANGE.

Oui, mon impatience à chaque instant augmente.
Se plaire à tourmenter une femme charmante!
Mettre de l'amour-propre à la contrarier!
Par des propos railleurs toujours l'humilier!
C'en est trop! Dorgeval, d'une telle conduite
Ne sent pas le danger, ne prévoit pas la suite.
Tout ceci, je le crains, pour lui finira mal.
Déjà, j'ai cru le voir, Alfred est son rival;
Ce qu'il nomme amitié, c'est de l'amour. Mais elle?....
Rien ne m'éclaire encore. A son devoir fidèle,
Cachant à tous les yeux ses chagrins, ses dégoûts,
Elle a la volonté de chérir son époux;
Mais ce n'est point assez! Elle est jeune, sensible;
Alfred est séduisant.... Ah! s'il m'était possible
D'acquérir quelque preuve.... Oui.... madame Clément
Veut ici me parler; je puis adroitement....
Une domestique!... Ah!... j'aurais cette imprudence?
J'irais de mes soupçons lui faire confidence?
Dégrader des amis que je veux secourir?...
A de pareils moyens gardons de recourir.
Non, lisons dans leurs cœurs sans laisser rien paraître:

Un seul mot, un regard les trahira peut-être.
S'ils s'aiment, il suffit de les bien observer ;
Et je mettrai mes soins alors à les sauver.
Ah ! madame Clément.

SCÈNE II.

M. DE L'ESTANGE, MADAME CLÉMENT.

MADAME CLÉMENT.

Monsieur, je suis confuse;
De votre complaisance il se peut que j'abuse?

L'ESTANGE.

Point du tout.

MADAME CLÉMENT.

Pardonnez mon indiscrétion.

L'ESTANGE.

Au fait, de quoi, madame, est-il donc question?

MADAME CLÉMENT.

Je voudrais réclamer de vous un bon office.

L'ESTANGE.

Eh bien, avec plaisir je vous rendrai service,
N'en doutez pas. Voyons, parlez, expliquez-vous.

MADAME CLÉMENT.

A ma fille, monsieur, nous donnons un époux.

L'ESTANGE.

Ah! ah ! vous mariez Augustine?

MADAME CLÉMENT.

Peut-être

Est-elle un peu jeune ; oui, je dois le reconnaître ;
Mais l'excellent parti qui vient se présenter
Nous convient à tel point que j'ai dû l'accepter.
Marier une fille est souvent difficile.

L'ESTANGE.

Je ne vois pas comment je puis vous être utile.

MADAME CLÉMENT.

Voici. Déjà monsieur approuve mon projet ;
Mais je vais lui parler d'un important objet,
De la dot : c'est à vous que je me recommande,
Et je viens vous prier d'appuyer ma demande.

L'ESTANGE.

Auprès de Dorgeval vous cherchez un appui!...
Vous?... si je m'en souviens, vous pouvez tout sur lui.

MADAME CLÉMENT.

Oh! ce n'est plus cela, tout a changé de face ;
Du passé chaque jour le souvenir s'efface.
Non, je ne suis plus rien; tantôt je vous l'ai dit,
Sur l'esprit de monsieur j'ai perdu mon crédit.

L'ESTANGE.

Vous n'avez pas besoin que ma voix vous protége ;
Dorgeval dotera sa filleule.

MADAME CLÉMENT.

Que sais-je ?
Il promettra!... mais quoi ! puis-je compter sur lui ?
Il est si singulier, si bizarre aujourd'hui !
Il veut, il ne veut pas; ce n'est plus le même homme.

L'ESTANGE.

Eh bien donc, qu'il convienne avec vous d'une somme

Pour la dot d'Augustine, et moi je vous promets
Qu'il tiendra sa parole.

MADAME CLÉMENT.

Ah! pourrai-je jamais....

L'ESTANGE.

Je suis garant de tout.

MADAME CLÉMENT.

Un semblable service....

L'ESTANGE.

Non, c'est tout simplement un acte de justice.

MADAME CLÉMENT.

Maintenant, grâce à vous, le succès est certain.
Eh bien! avais-je tort, quand ici ce matin,
Me plaignant de l'état où je me vois réduite,
J'accusais de monsieur l'humeur et la conduite?
Auriez-vous reconnu votre ami Dorgeval?

L'ESTANGE.

Quel homme a constamment un caractère égal?
Puis ses nouveaux liens....

MADAME CLÉMENT.

Non, non, cessez de feindre;
Vous avez vu combien sa femme était à plaindre:
Il la rend malheureuse, il s'en fait détester.

L'ESTANGE.

Vous exagérez....

MADAME CLÉMENT.

Non, je puis vous l'attester.
A quelque éclat fâcheux je crains qu'il ne la pousse:
Elle est femme, sensible, et la vengeance est douce;
Oui, vous pouvez m'en croire.

L'ESTANGE.

Ah! madame Clément,
Songez donc....

MADAME CLÉMENT.

Attendez, monsieur, le dénoûment :
De ce que je vous dis je suis persuadée.

L'ESTANGE.

Laissons cela.

MADAME CLÉMENT.

Tenez, j'ai souvent eu l'idée
Que le jeune Alfred....

L'ESTANGE.

Lui?... Quoi! vous supposeriez....

MADAME CLÉMENT.

Je ne suppose rien.

L'ESTANGE.

Allons donc, vous riez.

MADAME CLÉMENT.

Madame Dorgeval, je l'ai bien observée,
Avec lui chaque jour devient plus réservée;
Elle a, depuis un mois, perdu son enjoûment.

L'ESTANGE.

Je m'explique fort bien un pareil changement.
Elle aime son mari, l'estime, le révère;
Mais pour elle parfois il est un peu sévère :
Du chagrin qu'elle en a vous voyez les effets.

MADAME CLÉMENT.

Ce n'est pas un reproche au moins que je lui fais;
Monsieur Alfred....

L'ESTANGE.

Encor! quoi! votre esprit s'obstine....
Adieu. Je parlerai pour la dot d'Augustine;
Mais laissez, croyez-moi, vos suppositions.
(A part, en sortant.)
Allons continuer mes observations.

SCÈNE III.

MADAME CLÉMENT.

J'entends, il ne veut pas s'expliquer davantage;
Il blâme des soupçons que lui-même il partage,
J'en suis sûre. Oui, madame a des chagrins secrets;
Son cœur n'est pas tranquille.... Ah! que je le voudrais!
Tournant contre monsieur mes efforts et mon zèle,
Quel plaisir....

SCÈNE IV.

MADAME CLÉMENT, AUGUSTINE.

MADAME CLÉMENT.

Ah! venez, venez, mademoiselle.
Il faut vous surveiller, à ce qu'il me paraît;
Et l'on m'a fait de vous un fort joli portrait.

AUGUSTINE.

J'ignore....

MADAME CLÉMENT.

Autant que moi madame est courroucée.

AUGUSTINE.

Eh quoi! parce qu'Alfred m'a tantôt embrassée?
Voyez donc le grand mal!

MADAME CLÉMENT.

Comment! votre devoir....

AUGUSTINE.

Il m'embrasse souvent.

MADAME CLÉMENT.

Oui? c'est bon à savoir.
Mais cela va finir; et votre mariage....

AUGUSTINE.

Que dites-vous?

MADAME CLÉMENT.

Je dis qu'une fois en ménage....

AUGUSTINE.

Qui? moi, me marier?

MADAME CLÉMENT.

Dans huit jours au plus tard.

AUGUSTINE.

Tiens!... Quel est le monsieur?

MADAME CLÉMENT.

C'est notre ami Pichard.

AUGUSTINE.

Celui que je connais?

MADAME CLÉMENT.

Lui-même.

AUGUSTINE.

Ah! je devine!
Vous riez.

MADAME CLÉMENT.

Non.

AUGUSTINE.

C'est là l'époux qu'on me destine?
Je n'en veux pas.

MADAME CLÉMENT.

Pourquoi?

AUGUSTINE.

Parce qu'il me déplaît.

MADAME CLÉMENT.

Mais encore?

AUGUSTINE.

Il est vieux, il est triste, il est laid....

MADAME CLÉMENT.

Il n'a que cinquante ans.

AUGUSTINE.

Que cela!

MADAME CLÉMENT.

Sa tendresse
Préviendra tous tes vœux; tu seras la maîtresse.
Puis il est à son aise.

AUGUSTINE.

Eh! que m'importe à moi?

MADAME CLÉMENT.

Et de plus il occupe une place à l'octroi.

AUGUSTINE.

Tant mieux pour lui.

MADAME CLÉMENT.

Quoi donc....

AUGUSTINE.

Non, tenez, je désire
Un mari jeune, aimable, et qui me fasse rire,
Comme monsieur Alfred.

MADAME CLÉMENT.

Tout ceci me confond!
Mais voyez donc un peu comme elle me répond.

AUGUSTINE.

Je déteste Pichard, je ne puis vous le taire.

MADAME CLÉMENT.

Il est doux, complaisant, d'un charmant caractère;
Oui, crois-moi, tu sauras bientôt l'apprécier.

AUGUSTINE.

Et d'ailleurs un commis!... Je veux un officier,
C'est plus gentil.

MADAME CLÉMENT.

Alors Pichard doit donc te plaire;
Un commis de l'octroi, c'est comme un militaire.

AUGUSTINE.

Oh! oui.

MADAME CLÉMENT.

Moi, je vous dis que vous l'épouserez.

AUGUSTINE.

Si l'on m'y force....

MADAME CLÉMENT.

Eh bien, qu'est-ce que vous ferez?

AUGUSTINE.

Vous le verrez.

MADAME CLÉMENT.

Encore?

AUGUSTINE.

Oui, je vous le proteste,
Si j'épouse jamais l'homme que je déteste,
Une fois mariée, Alfred m'embrassera
Tous les jours, à toute heure, et tant qu'il le voudra.

MADAME CLÉMENT.

Impertinente!.... au reste il ne m'importe guère;
Pichard y veillera, ce sera son affaire.

AUGUSTINE.

Que je suis malheureuse!

MADAME CLÉMENT.

Allons, de la gaîté.

AUGUSTINE.

Mais....

MADAME CLÉMENT.

Pas tant de raisons, suivez ma volonté.
Qu'à la joie, au plaisir votre cœur s'abandonne;
Soyez heureuse enfin lorsque je vous l'ordonne.

AUGUSTINE.

Je tâcherai.

MADAME CLÉMENT.

J'entends la voix de ton parrain;
Va, ne te montre pas avec cet air chagrin,
Laisse-nous.

AUGUSTINE.

Oui, maman.

MADAME CLÉMENT.

Allons, sois donc gentille,
Ne me fais pas fâcher, montre-toi bonne fille.

AUGUSTINE.

C'est que je n'aime pas du tout monsieur Pichard.

MADAME CLÉMENT.

Épouse-le toujours, cela viendra plus tard.

AUGUSTINE.

Jamais.

MADAME CLÉMENT.

Séchez vos pleurs, voyons, et qu'on m'embrasse.

AUGUSTINE, à part, en sortant.

Allons instruire Alfred du coup qui me menace.

SCÈNE V.

MADAME CLÉMENT, ensuite M. DORGEVAL.

MADAME CLÉMENT.

Ces enfants! que de mal on se donne pour eux!
Il nous faut les forcer à devenir heureux....
Mais j'aperçois monsieur.

DORGEVAL.

Ici vous êtes seule?

MADAME CLÉMENT.

Oui, je vous attendais.

DORGEVAL.

Moi?

MADAME CLÉMENT.

De votre filleule
Vous savez bien, monsieur, que je dois vous parler.

DORGEVAL.

C'est juste. Eh bien, voyons.

MADAME CLÉMENT.

Il s'agit de régler
Quelle dot vous avez le projet de lui faire.

DORGEVAL.

Ah! ah! la dot?

MADAME CLÉMENT.

Pour vous ce n'est pas une affaire;
Vous êtes assez riche.

DORGEVAL.

Et quel est le futur?

MADAME CLÉMENT.

C'est un homme estimable et d'un commerce sûr;
Un air ouvert et franc, d'assez bonnes manières:
Il a quelque fortune, et de plus aux barrières
De commis principal il exerce l'emploi.

DORGEVAL.

Il se nomme?

MADAME CLÉMENT.

Pichard.

DORGEVAL.

Pichard. Mais, dites-moi,
Ses parents?

MADAME CLÉMENT.

Sont fort bien, des gens très-présentables.

DORGEVAL.

Ses sentiments?

MADAME CLÉMENT.

Parfaits.

DORGEVAL.

Ses mœurs?

MADAME CLÉMENT.

Irréprochables.

DORGEVAL.

Est-ce un jeune homme?

MADAME CLÉMENT.

Eh oui.... tel qu'il le faut, je crois;
Augustine a seize ans, Pichard cinquante-trois;
Et ces deux âges-là....

DORGEVAL.

S'accordent bien ensemble,
En effet.

MADAME CLÉMENT.

N'est-ce pas?

DORGEVAL.

Oui, c'est ce qu'il me semble.
Je suis très-satisfait de tout ce que j'apprends,
Et je veux pour la dot donner vingt mille francs.

MADAME CLÉMENT.

Vingt mille?... mais Pichard comptait au moins sur trente.

DORGEVAL.

Comment....

MADAME CLÉMENT.

Songez qu'il a deux mille francs de rente,

Et que sa place encor vaut à peu près autant :
Il veut trouver du bien.

DORGEVAL.

Il me semble pourtant
Que la somme....

MADAME CLÉMENT.

Ah, monsieur, soyez donc raisonnable ;
Une pareille dot....

DORGEVAL.

Elle est très-convenable.

MADAME CLÉMENT.

Je n'aurais jamais cru, certes, qu'on vous verrait
Témoigner à ma fille aussi peu d'intérêt.

DORGEVAL.

Le sort que je lui fais est assez beau, je pense.

MADAME CLÉMENT.

Ainsi donc, arrêté par un peu de dépense,
Vous lui faites manquer un excellent parti.

DORGEVAL.

Mais non....

MADAME CLÉMENT.

Un mariage aussi bien assorti !

DORGEVAL.

On n'aura rien de plus, rien, je vous le déclare.

MADAME CLÉMENT.

Il paraît qu'à présent vous devenez avare ;
Il ne vous manquait plus que cette qualité.

DORGEVAL.

Comment ? que dites-vous ?

MADAME CLÉMENT.

Je dis la vérité.
Mon cœur s'indigne enfin contre tant d'injustices.
Oui, pour mon dévoûment, mes soins, mes sacrifices,
Je n'ai jusqu'à ce jour obtenu d'autre prix
Que votre indifférence, et souvent vos mépris !...
J'étais du moins, j'étais votre seule victime !
Mais ma plainte aujourd'hui n'est que trop légitime ;
Il s'agit de ma fille ! et vous connaîtrez bien
Que pour la protéger je ne respecte rien.

DORGEVAL.

Perdez-vous la raison ? quel courroux vous entraîne ?
Venez-vous donc ici pour me faire une scène ?

MADAME CLÉMENT.

Je le vois maintenant, rien n'est sacré pour vous ;
Mais le public bientôt sera juge entre nous.

DORGEVAL.

Le public ?

MADAME CLEMENT.

Il saura votre injuste conduite.

DORGEVAL.

Quoi ! madame Clément....

MADAME CLÉMENT.

Puisque j'y suis réduite,
Je dirai tout.

DORGEVAL.

Plus bas ! plus bas ! si l'on entrait....

MADAME CLÉMENT.

Eh ! que m'importe à moi ? je n'ai plus de secret.

DORGEVAL.

Mais, de grâce, écoutez....

MADAME CLÉMENT.

Aurais-je dû m'attendre....

DORGEVAL.

Voyons, tous deux, sans bruit, nous pouvons nous entendre.

MADAME CLÉMENT.

Lorsque vous refusez....

DORGEVAL.

Vous m'avez mal compris,
Je ne refuse pas, remettez vos esprits;
J'allais tout expliquer.... mais vous perdez la tête!....
Oui, Pichard me paraît un parti fort honnête:
Vos observations sont justes, je me rends;
Enfin je donnerai les trente mille francs.

MADAME CLÉMENT.

Ah! c'est bien malgré vous.

DORGEVAL.

Non pas, je vous le jure.

MADAME CLÉMENT.

La crainte d'un éclat....

DORGEVAL.

Vous me faites injure.

MADAME CLÉMENT.

Pour quelques mille francs....

DORGEVAL.

Terminons ces débats.
Allons, Victoire, allons, ne me connais-tu pas?
Te causer du chagrin, moi? tu n'as pu le croire.

MADAME CLÉMENT.

Non, non, je ne suis plus, monsieur, cette Victoire
A qui vous commettiez vos plus chers intérêts,
Et pour qui votre cœur n'avait point de secrets.
Hélas! tout est changé, ma disgrâce est publique,
Et je ne suis plus rien que votre domestique!

DORGEVAL.

Quel mot prononces-tu? Peux-tu parler ainsi?

MADAME CLÉMENT.

Le passé vous afflige, et je vous gêne ici.

DORGEVAL.

Me gêner! toi? Reviens de ton erreur extrême.
Je sais t'apprécier, je suis toujours le même;
Oui, oui, toujours pour toi j'ai la même amitié,
Sois-en sûre.

MADAME CLÉMENT.

Ah! monsieur, vous êtes marié!

DORGEVAL.

Que veux-tu? le respect qu'on doit aux convenances....
J'étais de toutes parts en butte aux médisances;
J'ai dû faire cesser tous ces malins propos,
Et par un mariage assurer mon repos.
Mais ces nouveaux liens n'ont pas changé mon âme,
Et je sais quel retour ton dévoûment réclame.
Tous deux en bons amis nous vivrons désormais.

MADAME CLÉMENT.

Si je pouvais le croire!

DORGEVAL.

Allons, faisons la paix.

MADAME CLÉMENT.

Cesser de vous aimer est-il en ma puissance!

DORGEVAL.

Ah! compte bien aussi sur ma reconnaissance,
Sur mon affection; je ne suis point ingrat....
Va donc, et dès ce soir fais dresser le contrat;
Nous signerons demain.

MADAME CLÉMENT.

Hélas! je suis trop bonne
De pardonner vos torts.

DORGEVAL.

Attends, que je te donne
Une commission. J'ai là dans ce bureau....
Tiens, tu prendras le soin d'acheter le trousseau.

MADAME CLÉMENT.

Ah! je vous reconnais! Voilà ce qui s'appelle
Agir comme un ami.

DORGEVAL.

Prends, et plus de querelle.

MADAME CLÉMENT.

Jamais. Je rends justice à votre affection;
Et vous pouvez compter sur ma discrétion.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

DORGEVAL.

Quelle honte pour moi! quelle indigne faiblesse!
Elle a dit vrai, sa vue et me gêne et me blesse.
Et cependant il faut que je la souffre ici;
Il faut la ménager.... je suis à sa merci!
Oui, contre des chagrins dont je maudis la source,
La patience et l'or sont ma seule ressource!

SCÈNE VII.

DORGEVAL, MADAME DORGEVAL.

MADAME DORGEVAL.

Suis-je importune?

DORGEVAL.

Non, non, vous pouvez venir.
Que voulez-vous?

MADAME DORGEVAL.

J'aurais à vous entretenir
Sur un sujet, monsieur, qui vous plaira sans doute.

DORGEVAL.

Ce n'est pas sûr; voyons, parlez, je vous écoute.

MADAME DORGEVAL.

Il s'agit d'Augustine.

DORGEVAL.

Augustine? eh bien! quoi?
Qu'avez-vous de commun avec elle?

MADAME DORGEVAL.

Qui? moi?
Blâmez-vous l'intérêt, monsieur, que je lui porte?

DORGEVAL.

Non; mais il me surprend, je l'avoûrai: n'importe,
Continuez.

MADAME DORGEVAL.

Eh bien! je crois que, sans retard,
Il faut prendre un parti, monsieur, à son égard.
Elle a déjà seize ans; vous voyez que sa mère,
Livrée à d'autres soins, ne s'en occupe guère;
Personne pour la suivre et pour la diriger;
Et tant d'indépendance a toujours du danger.

DORGEVAL.

Comment cela?

MADAME DORGEVAL.

Le cœur de cette jeune fille
Peut faire un choix contraire au vœu de sa famille.

DORGEVAL.

Vous voyez de trop loin. En tout cas, je saurais
Me faire obéir.

MADAME DORGEVAL.

Oui; mais songez aux regrets,
Au désespoir qu'alors vos ordres feraient naître.
Prévenir ce malheur conviendrait mieux peut-être.

DORGEVAL.

Par quel moyen? parlez, j'ose vous en prier.

MADAME DORGEVAL.

Le moyen est tout simple, il faut la marier.

DORGEVAL.

La marier?

MADAME DORGEVAL.

Tandis que son cœur est tranquille,
Quoi que vous exigiez, tout lui devient facile.

DORGEVAL.

La marier? c'est là votre avis?

MADAME DORGEVAL.

Mais du moins....

DORGEVAL.

Je vous suis obligé de prendre tant de soins.
Mais votre opinion, s'il faut que j'en convienne,
Par un malheur bien grand, n'est pas du tout la mienne.

MADAME DORGEVAL.

Monsieur....

DORGEVAL.

Y songez-vous? marier un enfant?

MADAME DORGEVAL.

Je pensais....

DORGEVAL.

Non, madame, et tout me le défend.

MADAME DORGEVAL.

Pardon.

DORGEVAL.

Vous permettrez, en pareilles matières,
Que j'ose me fier à mes propres lumières.
Je ne suis pas par l'âge à tel point descendu....

MADAME DORGEVAL.

Que dites-vous, monsieur? je n'ai pas prétendu....

DORGEVAL.

Mon Dieu, je vois le but où votre cœur aspire.
Oui, sur moi vous venez essayer votre empire;
Et vous me donneriez, si j'y prêtais la main,
Aujourd'hui des conseils, et des ordres demain.

MADAME DORGEVAL.

Ah! vous me jugez mal, monsieur; je vous proteste
Que je ne songe pas....

DORGEVAL.

Malgré cet air modeste,
Vous voudriez déjà m'imposer votre loi;
Mais, madame, je veux être maître chez moi.

MADAME DORGEVAL.

Eh! ne l'êtes-vous pas?... car tout ceci me blesse!
Dès que je dis un mot, d'abord avec rudesse....

DORGEVAL.

Pardon! vous offenser n'était pas mon projet.
Peut-être c'est à tort.... mais laissons ce sujet;
Et si vous n'avez pas à me dire autre chose....

MADAME DORGEVAL.

Si fait; mais....

DORGEVAL.

Achevez.

MADAME DORGEVAL.

Je l'avoûrai.... je n'ose;
Vous m'accueillez d'un ton....

DORGEVAL.

Allons, c'en est assez:

Je ne vous contredis que quand vous m'y forcez.
De quoi s'agit-il donc?

MADAME DORGEVAL.

Mais.... de monsieur d'Orville.

DORGEVAL.

Comment! du cher Alfred? de mon jeune pupille?
Voyons.

MADAME DORGEVAL.

Doit-il rester encor longtemps ici?

DORGEVAL.

Est-ce que vous voulez le marier aussi?

MADAME DORGEVAL.

Encore? ah!...

DORGEVAL.

Permettez une plaisanterie.

MADAME DORGEVAL.

Non, cessez de railler, monsieur, je vous en prie.

DORGEVAL.

Eh bien, j'écoute donc très-sérieusement.

MADAME DORGEVAL.

Ce jeune homme devrait être à son régiment :
Ce séjour prolongé peut nuire à sa carrière.

DORGEVAL.

Ah çà, mais aujourd'hui vous êtes singulière.
Alfred vous déplaît donc à présent?

MADAME DORGEVAL.

Non.

DORGEVAL.

Pourquoi
Désirez-vous alors qu'il parte de chez moi?

MADAME DORGEVAL.

Il le faut.

DORGEVAL.

La raison?

MADAME DORGEVAL.

A l'expliquer moi-même,
J'éprouve, je l'avoue, un embarras extrême;
Et, si je m'y résous, croyez qu'il a fallu....

DORGEVAL.

Un si long préambule est au moins superflu:
Au fait.

MADAME DORGEVAL.

Je m'en rapporte à votre expérience;
Et je vous dois ici toute ma confiance.
Ce jeune homme, autrefois étourdi, dissipé,
Est maintenant de moi beaucoup trop occupé.

DORGEVAL.

Eh bien?

MADAME DORGEVAL.

Vous m'étonnez; pour me faire comprendre,
Je ne sais pas, monsieur, comment je dois m'y prendre.
Il me cherche sans cesse, et dans nos entretiens
Ses yeux sont constamment attachés sur les miens.

DORGEVAL.

Eh bien?

MADAME DORGEVAL.

Ah! c'en est trop! je dois être offensée....

DORGEVAL.

C'est qu'il faut sans détour exprimer sa pensée.

Voyons, ces entretiens et ces regards si doux,
C'est-à-dire qu'Alfred est amoureux de vous?

MADAME DORGEVAL.

Mais tout semble annoncer....

DORGEVAL.

Allons, quelle folie!

MADAME DORGEVAL.

Quoi! monsieur....

DORGEVAL.

A son âge!...

MADAME DORGEVAL.

Ah! je vous en supplie,
Daignez m'entendre, au moins.

DORGEVAL.

J'admire en vérité
Les rêves étonnants de votre vanité.

MADAME DORGEVAL.

Songez, de grâce....

DORGEVAL.

Non, je vous le dis encore....
Mais les femmes toujours pensent qu'on les adore!

SCÈNE VIII.

DORGEVAL, MADAME DORGEVAL, ALFRED.

DORGEVAL.

Ah! vous voilà, monsieur! venez donc. C'est affreux!
De ma femme, dit-on, vous êtes amoureux?

ALFRED.

Qui dit cela?

MADAME DORGEVAL, bas à son mari.

De grâce....

ALFRED.

Est-ce moi qu'on accuse?...

MADAME DORGEVAL.

Vous accuser? non pas; il plaisante, il s'amuse.

DORGEVAL.

Eh! oui, rassure-toi, je ne suis pas jaloux.

ALFRED.

Mais....

DORGEVAL.

Adieu.

MADAME DORGEVAL, bas à son mari.

Vous sortez?

DORGEVAL.

Sans doute.

MADAME DORGEVAL, de même.

Pensez-vous

A l'embarras cruel....

DORGEVAL.

Oui, madame, j'y pense.

De vous je ne veux pas tirer d'autre vengeance.

SCÈNE IX.

MADAME DORGEVAL, ALFRED.

ALFRED.

Amoureux de vous! moi?... madame, il n'en est rien;
Je puis vous assurer....

MADAME DORGEVAL.

Mais je l'espère bien.

ALFRED.

Je vous respecte trop....

MADAME DORGEVAL.

Il raille.

ALFRED.

Moi! sensible....

MADAME DORGEVAL.

Cela ne se peut pas.

ALFRED.

Comment! c'est impossible!
La femme d'un tuteur!

MADAME DORGEVAL.

En effet.

ALFRED.

Oublier....

MADAME DORGEVAL.

Ne prenez pas le soin de vous justifier;
Je ne l'ai jamais cru.

ALFRED.

Ce serait une offense....

MADAME DORGEVAL.

Qui vous ferait d'abord bannir de ma présence.

ALFRED.

Et vous auriez raison! qui trahit son devoir
N'est plus digne en effet du bonheur de vous voir.
De l'amour, a-t-il dit? ne craignez rien, madame;
Bien loin de là, pour vous je trouve dans mon âme
Ce sentiment si pur et si plein de douceur
Que porterait un frère à la plus tendre sœur.
L'amour! ah! je sais trop quels tourments il inspire;
Je ne peux m'y tromper, j'ai connu son empire!
Alors je ne goûtais ni repos, ni plaisirs!
Assiégé de soupçons, de craintes, de désirs,
Mes jours se consumaient en proie à la souffrance,
J'embrassais en tremblant une frêle espérance;
J'étais triste, inquiet, impatient, jaloux....
Non, ce n'est pas ainsi que je suis près de vous.
En moi tout est changé, mon cœur n'est plus le même;
Sans trouble, sans remords, je sens que je vous aime;
C'est la seule amitié qui m'enchaîne à vos pas;
Votre absence m'afflige et ne m'irrite pas;
Mon bonheur le plus grand, le seul que j'ose attendre,
C'est d'être auprès de vous, de vous voir, vous entendre!...
Par exemple, à présent, et par cet entretien,
Tous mes vœux sont comblés, je ne souhaite rien;
Je vous vois, je vous parle, avec vous je me trouve,
Je suis heureux!... eh bien, voilà ce que j'éprouve,
Je ne vous cache rien, mon cœur est sans détour....
Vous voyez, tout cela ce n'est pas de l'amour!

MADAME DORGEVAL.

Oh! c'est bien différent, je dois le reconnaître....
Mais rentrons....Ces messieurs nous attendent peut-être.

ALFRED.

Encore un mot.

MADAME DORGEVAL.

Pourquoi? je ne puis retarder....

ALFRED.

C'est que je tiens beaucoup à vous persuader,
A vous convaincre....

MADAME DORGEVAL.

Non, il est temps, ce me semble....

SCÈNE X.

MADAME DORGEVAL, ALFRED, DORGEVAL, M. DE L'ESTANGE.

DORGEVAL, à l'Estange.

(Haut.)

Vois-tu son embarras? Eh bien, encore ensemble?
(A sa femme.)
A vos dépens, un peu, j'ai voulu m'amuser;
Allons, pas de rancune, il faut vous apaiser.
Laissons cela; partons, je vous mène au spectacle.

MADAME DORGEVAL.

Mais, monsieur....

DORGEVAL.

Vous viendrez ; je n'admets point d'obstacle.

MADAME DORGEVAL.

Ma toilette....

DORGEVAL.

Est fort bien.

MADAME DORGEVAL.

Puisqu'il vous plaît ainsi,
J'irai.

DORGEVAL.

(A l'Estange, qui est plongé dans ses réflexions.)

C'est fort heureux. Et toi, tu viens aussi....
Eh! l'Estange !

L'ESTANGE.

Ah ! pardon.

DORGEVAL.

Il est vraiment unique!
Nous voulons t'emmener à l'Opéra-Comique.

L'ESTANGE.

Impossible, mon cher.

DORGEVAL.

Allons, viens avec nous.

L'ESTANGE.

Le Ministre ce soir m'a donné rendez-vous.

DORGEVAL.

Ce motif....

L'ESTANGE.

Sans cela j'aurais été des vôtres.

DORGEVAL.

Les affaires d'abord. Ah çà, partons, nous autres.

(Il sort avec madame Dorgeval et Alfred.)

SCÈNE XI.

M. DE L'ESTANGE.

L'insensé!... Cependant il faut le secourir....
Oui, le moyen est bon, et j'y veux recourir.
Quand lui-même, en riant, les pousse dans le piége,
Contre leur propre cœur ainsi je les protége.
Allons, arrachons-les à ce penchant fatal,
Et sauvons, s'il se peut, le pauvre Dorgeval.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALFRED.

Repoussons cette idée, elle est épouvantable!...
Que dis-je? mon malheur n'est que trop véritable!
Ces sarcasmes, qu'hier je trouvais odieux,
Sur le bord de l'abîme ont dessillé mes yeux.
La femme d'un ami, d'un tuteur!... oui, je l'aime!
En vain je cherche encore à me tromper moi-même!...
Ainsi donc, sans remords, avec tranquillité,
Je manquais à l'honneur, à l'hospitalité!
Non, d'une trahison je ne suis point capable....
Mais fuyons!... je le sens, je deviendrais coupable:
De ces lieux le devoir me bannit désormais.
Et Sophie!... Ah! du moins qu'elle ignore à jamais
Que j'ose l'outrager par un honteux délire!
Jusqu'ici dans mon cœur elle n'a pas su lire;
Partons! partons! mon trouble enfin me trahirait,
Et je dois emporter ce funeste secret.
Justement, le baron! L'amitié qu'il me montre....

SCÈNE II.

ALFRED, M. DE L'ESTANGE.

L'ESTANGE.

Ah! te voilà? je suis charmé de la rencontre.
Eh bien, mon cher Alfred, comment vont les plaisirs?
Tout succède, j'espère, au gré de tes désirs?
Le séjour de Paris te plaît, je le suppose.

ALFRED.

Beaucoup. Mais je voudrais vous parler d'autre chose.

L'ESTANGE.

Qu'as-tu donc? ce matin tu ne parais pas gai.

ALFRED.

Il se peut; le spectacle hier m'a fatigué.

L'ESTANGE.

Près d'une jeune femme?... ah! je n'attendais guère
Un aveu....

ALFRED.

Revenons. Les bureaux de la guerre
Sont dévoués, monsieur, à tous vos intérêts;
Et vous connaissez là....

L'ESTANGE.

Tous les chefs, à peu près.

ALFRED.

Le Ministre, bien plus, si j'ai bonne mémoire,
Est votre ami.

L'ESTANGE.

Mais....

ALFRED.

Oui, l'on dit qu'il en fait gloire.

L'ESTANGE.

Mon ami !... tu te sers d'un mot bien solennel :
Songe qu'il est Ministre, et je suis colonel.
Toutefois, et malgré ses titres et mon grade,
Il n'a pas méconnu son ancien camarade;
Et, j'en conviens, hier, ce que j'ai demandé,
Il me l'a sans réserve et sur l'heure accordé.

ALFRED.

En ce cas vous pouvez me rendre un grand service.

L'ESTANGE.

Ah! fripon, je comprends : tu voudrais que je fisse
Retarder un départ à tes plaisirs fatal?
Tu voudrais à Paris passer le carnaval?

ALFRED.

Moi, rester à Paris! non, monsieur, au contraire.

L'ESTANGE.

Comment?

ALFRED.

A ses dangers j'aspire à me soustraire.
Secondez mes désirs, et, sans perdre de temps,
Faites expédier le brevet que j'attends.

L'ESTANGE.

Je ne te conçois pas! quel est donc ce langage?
Explique....

ALFRED.

A m'éloigner désormais tout m'engage.
Le temps est précieux; j'implore votre appui.

L'ESTANGE.

Est-ce que tu voudrais partir dès aujourd'hui?

ALFRED.

Aujourd'hui?.. c'est bien prompt... Ah! le plus tôt possible!

L'ESTANGE.

L'état où je te vois est incompréhensible.
Parle-moi sans détour; je suis discret, prudent,
Et tu ne peux choisir un plus sûr confident.

ALFRED.

Ne m'interrogez pas, monsieur, je vous supplie.

L'ESTANGE.

Eh bien! qu'est-ce? as-tu fait, dis-moi, quelque folie?
A ton âge, après tout, cela se pourrait bien.
As-tu des dettes?

ALFRED.

Moi, monsieur? je ne dois rien.

L'ESTANGE.

Peste! un sous-lieutenant qui ne fait pas de dettes!
Mais c'est superbe! Alors quelques peines secrètes;
Un désespoir d'amour, par exemple.

ALFRED.

Arrêtez!

L'ESTANGE.

Des rigueurs, n'est-ce pas? des infidélités?
Je connais tout cela. Le plus sage est d'en rire.

ALFRED.

Je vous ai dit, monsieur, tout ce que je puis dire;
N'exigez rien de plus.

L'ESTANGE.

Écoute....

ALFRED.

Croyez-moi,
Je dois partir, l'honneur m'en impose la loi.
Oui, je veux conserver mes droits à votre estime.
D'un seul instant d'oubli je puis être victime!...
Sauvez-moi du malheur de m'éloigner trop tard,
Et prêtez-moi vos soins pour hâter mon départ.
Adieu, monsieur; en vous est ma seule espérance.
(Il sort.)

SCÈNE III.

M. DE L'ESTANGE, seul.

C'est un brave jeune homme! oui, j'en ai l'assurance.
Il s'accuse en secret, son repos est détruit;
De ses vrais sentiments à peine il est instruit,
Il veut fuir la beauté que son amour outrage!...
C'est très-bien! oui, voilà de l'honneur, du courage!
Mais elle?... Ah! ses aveux hier l'ont bien fait voir,
Elle redoute Alfred et chérit son devoir.
Ces pauvres jeunes gens! ils sont vraiment à plaindre!
Se quitter!... Leur amour est-il donc tant à craindre?
Tous deux ont de l'honneur, des principes, enfin
Ils sont vertueux.... oui; mais le diable est bien fin!
Il ne faut qu'un moment.... Allons, quoi qu'il en coûte,
Le parti que j'ai pris est le plus sûr sans doute.
(Il appelle.)
Il est tard; ces papiers n'arrivent pas!... Éloi!

SCÈNE IV.

M. DE L'ESTANGE, ÉLOI.

L'ESTANGE.

Eh bien! est-il venu quelque lettre pour moi?
Quelque paquet? parlez.

ÉLOI.

Non, monsieur, pas encore.

L'ESTANGE.

C'est singulier! Je crains qu'un motif que j'ignore....
Onze heures!... Ah! qu'attendre est un fâcheux métier!
Éloi, vous aurez soin d'avertir le portier:
Si pour moi ce matin l'on apporte une lettre,
Sans perdre un seul instant il faut me la remettre.

ÉLOI.

Il suffit.

L'ESTANGE.

A propos, avez-vous en secret
Disposé....

ÉLOI.

Pour midi, monsieur, tout sera prêt;
Vos ordres sont remplis avec exactitude.

L'ESTANGE.

Bien.

(Éloi sort.)

SCÈNE V.

M. DE L'ESTANGE, ensuite DORGEVAL
et MADAME CLÉMENT.

L'ESTANGE.

Je ne dois avoir aucune inquiétude:
Sans doute ce paquet ne peut tarder longtemps;
Il va venir.... Quel bruit est-ce donc que j'entends?...
Dorgeval qui dispute avec sa gouvernante!

DORGEVAL, à madame Clément.

Non, c'est qu'en vérité vous êtes étonnante.

MADAME CLÉMENT, à Dorgeval.

Mais vous avez promis.

L'ESTANGE.

Eh! bon Dieu, qu'avez-vous?

DORGEVAL.

Ah! te voilà.

MADAME CLÉMENT.

Monsieur, soyez juge entre nous.

L'ESTANGE.

Qu'est-ce donc?

MADAME CLÉMENT.

Me payant d'un prétexte frivole,
Monsieur veut aujourd'hui manquer à sa parole.

DORGEVAL.

Non, c'est tout simplement un retard. En tout cas,
Au sujet de la dot je ne me dédis pas;
J'ai promis, je tiendrai, soyez-en assurée.
Mais la noce d'un an doit être différée.

MADAME CLÉMENT.

Et trouverai-je alors un aussi bon parti?
Enfin il n'est plus temps; vous aviez consenti;
J'ai fait part de ma joie à tout le voisinage;
Il n'est bruit ce matin que de ce mariage.
Qu'est-ce que l'on dira, s'il se rompt à présent?
Dans le quartier d'ailleurs on est si médisant!
De toutes les couleurs déjà l'on nous habille....
Je ne trouverai plus à marier ma fille;
Et cette pauvre enfant, après un tel éclat,
N'aura d'autre avenir qu'un triste célibat.
Non, monsieur, pour mon cœur cette épreuve est trop forte!

DORGEVAL.

Eh! qu'aviez-vous besoin d'aller de porte en porte
Exercer votre langue ainsi hors de saison?

L'ESTANGE.

Mais pourquoi ce retard? quelle en est la raison?

DORGEVAL.

Oh! tu m'approuveras, mon cher, j'ose le croire.
Hier j'avais donné ma parole à Victoire,
Tout était convenu.... par un hasard fatal,
D'un air très-confiant, madame Dorgeval
Vient me dire qu'il faut établir Augustine!
Dans cette opinion je vois qu'elle s'obstine,
Qu'elle prétend chez moi dicter sa volonté,
Qu'elle veut faire enfin acte d'autorité!...
Lui céder une fois, c'eût été, je l'atteste,
Comme on dit à la Chambre, un *précédent* funeste:
Par un refus très-net j'ai sauvé l'avenir.
Tu vois bien qu'à présent je ne puis revenir.

Toute concession serait digne de blâme;
J'aurais l'air d'obéir aux ordres de ma femme.
Seul je suis maître ici, moi seul, et j'ai dit non.

L'ESTANGE.

Et tel est le motif.... cela n'a pas de nom!
Ta conduite est étrange, et tient de la folie.
Quoi! pour contrarier une femme accomplie,
Toi-même tu combats ton propre sentiment!
Tu manques de parole à madame Clément....
Non, cela n'est pas bien.

DORGEVAL.

Tu te montres sévère.

L'ESTANGE.

Je suis franc. Si tu veux chez toi qu'on te révère,
Qu'on t'aime enfin, il faut en agir autrement.

MADAME CLÉMENT.

J'approuve ce conseil, c'est parler sensément.

DORGEVAL.

Mais alors, selon toi, qu'est-ce que je dois faire?
Dis.

L'ESTANGE.

Signer le contrat, terminer cette affaire.

DORGEVAL.

Mais ma femme?

L'ESTANGE.

Ta femme!... ah! tu dois consentir.

DORGEVAL.

Allons! puissé-je un jour ne pas m'en repentir!

MADAME CLÉMENT.

Vous jouirez, monsieur, d'un bonheur sans mélange.

Je fais les mêmes vœux pour monsieur de l'Estange;
Jamais je n'oublîrai les marques d'intérêt....

DORGEVAL.

C'est bon, c'est bon; sachez si le contrat est prêt.

MADAME CLÉMENT.

Pardon, en ce moment mon cœur ne peut se taire!...
Mais il suffit, je cours avertir le notaire.

DORGEVAL.

Priez, en même temps, madame de venir.

MADAME CLÉMENT, *en sortant.*

Bien.

SCÈNE VI.

M. DE L'ESTANGE, DORGEVAL.

DORGEVAL.

De ce mariage il faut la prévenir.
Je ne sais quel biais je dois prendre avec elle.

L'ESTANGE.

Quelles frayeurs encor te troublent la cervelle?
Quand ta femme croirait que la réflexion
Aujourd'hui te ramène à son opinion,
Est-ce un si grand malheur?

DORGEVAL.

Mon cher, ne t'en déplaise,
Tu donnes des conseils ici fort à ton aise;
Garçon, tu ne crains rien.

L'ESTANGE.

Et que crains-tu donc, toi ?

DORGEVAL.

De laisser usurper de l'ascendant sur moi,
De m'attirer par là le mépris et le blâme,
De devenir enfin l'esclave de ma femme.

L'ESTANGE.

Tiens, pour toi, j'en ai peur, cela tournera mal;
Prends-y garde.... J'entends madame Dorgeval,
Je vous laisse.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

DORGEVAL.

Ainsi donc je devrais, à l'entendre,
Me montrer désormais plus complaisant, plus tendre...
Non, mon système est bon, je n'en veux pas changer :
Un instant de faiblesse aurait trop de danger !
J'ai pris avec ma femme un langage un peu rude ?
Qu'importe ? maintenant elle en a l'habitude.
D'ailleurs, elle jouit du destin le plus doux ;
Je veille à ses plaisirs, je ne suis pas jaloux,
Mon caractère est franc, mon humeur généreuse....
Tout bien considéré, ma femme est fort heureuse ;
Et je dois, écartant un scrupule insensé,
Rester fidèle au plan que je me suis tracé....
Mais c'est elle.

SCÈNE VIII.

DORGEVAL, MADAME DORGEVAL.

DORGEVAL.

Approchez. J'ai voulu vous apprendre
Une nouvelle étrange, et qui va vous surprendre :
Je marie Augustine.

MADAME DORGEVAL.

Augustine? comment?
Hier....

DORGEVAL.

Je m'attendais à votre étonnement.

MADAME DORGEVAL.

Vous remplissez mes vœux, et ce projet m'enchante;
J'y vois de votre estime une preuve touchante.

DORGEVAL.

Non, ne confondons rien, et n'allez pas penser
Que votre opinion ait pu m'influencer.

MADAME DORGEVAL.

Oui, je vous reconnais enfin; votre coutume
Est de m'humilier, monsieur. Cette amertume,
Ce ton railleur et dur, qui vous est familier....

DORGEVAL.

Celui que vous prenez est assez singulier,
Madame.

MADAME DORGEVAL.

Ah! trop longtemps j'ai dévoré l'outrage :
L'excès de mon malheur m'inspire du courage.

DORGEVAL.

Qu'est-ce à dire?

MADAME DORGEVAL.

Oui, monsieur, le silence est rompu.
J'ai supporté mes maux autant que je l'ai pu;
Mais vous avez enfin épuisé ma constance.
Ici, depuis un an, quelle est mon existence?
Où donc est le bonheur que vous m'aviez promis?
Que me reprochez-vous? quel crime ai-je commis?
Répondez; n'ai-je pas des droits à votre estime?
Cependant, chaque jour, je suis votre victime;
Je n'ose vous parler, je tremble à votre aspect;
De moi tout vous offense, et tout vous est suspect;
Loin des égards qu'ici mon titre au moins réclame,
J'essuie incessamment le mépris et le blâme;
Quels que soient mes projets, mes désirs, mes discours,
Quoi que je fasse enfin vous m'insultez toujours;
Vous condamnez d'abord tout ce qui peut me plaire;
Vous épiez mes vœux pour leur être contraire;
Vous venez de sang-froid provoquer mes douleurs,
Et vous prenez plaisir à voir couler mes pleurs!
Voilà quel est mon sort!... Si j'y suis condamnée,
Ah! j'aime mieux finir ma vie infortunée!
C'est trop souffrir! mon choix ne peut être incertain,
La mort est préférable à cet affreux destin.

DORGEVAL.

Se peut-il! jusque-là vous seriez malheureuse?
Vous, ô ciel! et c'est moi.... cette idée est affreuse!
Ah! d'une erreur funeste excusez les effets:
Mon cœur est innocent des maux que je vous fais.

Croyez que je vous aime. Oui, je fus trop sévère,
J'ai montré, je le sens, un fâcheux caractère;
Mon humeur trop souvent a dû vous affliger....
Eh bien! je me repens, je veux me corriger....
Ma bonne amie, allons, ma grâce est obtenue,
N'est-ce pas?

MADAME DORGEVAL.

Ah! monsieur, vous m'avez mal connue!
Posséder votre estime et votre affection
Était mon seul désir, ma seule ambition.
Je pensais, quand le ciel joignit mon sort au vôtre,
Que nous devions tous deux être heureux l'un par l'autre;
Je croyais que ces nœuds allaient rendre pour nous
Les chagrins moins amers et le bonheur plus doux;
J'espérais, à mon âge, incertaine et timide,
Trouver dans mon époux, un protecteur, un guide....
Ah! par quel dévoûment, quelle tendre amitié
De ses soins complaisants il eût été payé!
En lui j'aurais placé toute ma confiance;
Soumise à ses conseils, à son expérience,
De sa félicité j'aurais fait mon devoir!
En m'unissant à vous tel était mon espoir.
Mais cette illusion s'est bientôt effacée:
Je voulais vous chérir.... vous m'avez repoussée!

DORGEVAL.

Calmez-vous, éloignez un cruel souvenir;
Pardonnez-moi.

MADAME DORGEVAL.

Quel sort me garde l'avenir!

DORGEVAL.

Le sort le plus heureux, n'en doutez pas, Sophie.
A mes remords du moins que votre cœur se fie.

MADAME DORGEVAL.

Ah! vos torts sont plus grands que vous ne le pensez!

DORGEVAL.

Je les expîrai tous, allons, c'en est assez.

MADAME DORGEVAL.

Eh bien donc! je vous crois. D'une longue infortune
Ne rappelons jamais la mémoire importune.
Que dis-je? à vous, sans crainte, à présent j'ai recours,
Et je viens d'un ami réclamer le secours.

DORGEVAL.

Comment?

MADAME DORGEVAL.

Ce jeune Alfred....

DORGEVAL.

Quoi! voulez-vous encore?...

MADAME DORGEVAL.

De grâce, écoutez-moi, monsieur, je vous implore.

DORGEVAL.

Finissons. J'eus des torts; quand j'en conviens, pourquoi
Usez-vous donc encor de finesse avec moi?

MADAME DORGEVAL.

Vous pensez....

DORGEVAL.

Je suis loin de vous en faire un crime;
Peut-être mon humeur la rendait légitime....

MADAME DORGEVAL.

Monsieur....

DORGEVAL.

Mais à présent, à quoi bon ce détour?
N'est-ce pas? vous vouliez alarmer mon amour?
Sur mes craintes ainsi fonder votre puissance?
Provoquer mes égards, mes soins, ma complaisance?
Vous opposiez la ruse à ma sévérité....
Revenez désormais à la sincérité:
Par mes soins le bonheur sera votre partage.

MADAME DORGEVAL.

Pourtant....

DORGEVAL.

Je n'en veux pas entendre davantage.

ÉLOI, entrant.

Monsieur, l'on vous attend pour signer le contrat.

DORGEVAL.

Bien; j'y vais, je vous suis. Terminons ce débat.
Je pourrais m'offenser d'une pareille ruse;
Cependant je l'oublie, et mon cœur vous excuse.
Mais soyez plus prudente au moins à l'avenir,
Et de cet entretien gardez le souvenir.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

MADAME DORGEVAL.

A quels malheurs, ô ciel! suis-je donc condamnée?
Je n'ose en ce moment prévoir ma destinée!
Je veux fuir le danger, je le trouve partout!

Ah ! ma raison se perd, mon courage est à bout !
Quand je crois obtenir, par un aveu sincère,
Contre mon propre cœur un appui nécessaire,
Celui dont le devoir est de me protéger,
Loin d'aider mes efforts, se plaît à m'outrager!
C'en est trop !

SCÈNE X.

MADAME DORGEVAL, ALFRED.

ALFRED.

Oui, je dois quitter cette demeure....
Dieu! c'est elle!... fuyons!... mais, que vois-je? elle pleure!
Elle pleure !.... Madame....

MADAME DORGEVAL.

Alfred !... Ah ! laissez-moi ;
Sortez.... sortez, vous dis-je !

ALFRED.

Eh ! d'où naît votre effroi?....

MADAME DORGEVAL.

Je n'ai rien, je n'ai rien....

ALFRED.

Cette douleur affreuse....

MADAME DORGEVAL.

Alfred !...

ALFRED.

Expliquez-vous....

MADAME DORGEVAL.

Je suis bien malheureuse!

ALFRED.

Vous, malheureuse!... ô ciel! vous! Depuis quand? pourquoi?
Qui fait couler vos pleurs?... livrez-vous à ma foi,
Ne craignez rien, versez vos douleurs dans mon âme;
Parlez, Sophie.

MADAME DORGEVAL.

Alfred, appelez-moi madame.

ALFRED.

Oui, madame, ma sœur, mon amie, ah! parlez,
Que vos chagrins secrets me soient tous révélés:
Vous les adoucirez en les faisant connaître;
Je puis vous consoler, vous secourir peut-être!
D'un frère, d'un ami, j'ose invoquer les droits.

MADAME DORGEVAL.

Un ami! vous, Alfred?... en effet, je le crois;
Oui, de mon amitié je vous ai jugé digne.

ALFRED.

Eh bien! accordez-m'en un témoignage insigne:
Dans vos maux aujourd'hui je réclame ma part.

MADAME DORGEVAL.

Oui, je vous dirai tout, bientôt, demain, plus tard....

ALFRED.

Demain, ici....

MADAME DORGEVAL.

Comment!...

ALFRED.

Eh! que pouvez-vous craindre?

MADAME DORGEVAL.

Rien.... mais....

ALFRED.

Oui, je pourrai vous entendre, vous plaindre.

MADAME DORGEVAL.

Alfred....

ALFRED.

La confiance y conduira vos pas;
Promettez.

MADAME DORGEVAL.

Je ne puis.

ALFRED.

Ne me refusez pas.

MADAME DORGEVAL.

Une telle entrevue....

ALFRED.

Il faut que je l'obtienne....
O ciel! j'entends du bruit!... avant que l'on ne vienne,
Cédez, consentez....

MADAME DORGEVAL.

Non.

ALFRED.

N'importe, j'y serai.

MADAME DORGEVAL.

Mais....

ALFRED.

J'y serai, Sophie, et je vous attendrai.

MADAME DORGEVAL, à part.

Ah! que dit-il!...

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

MADAME DORGEVAL, ALFRED, DORGEVAL, L'ESTANGE, MADAME CLÉMENT, AUGUSTINE.

MADAME CLÉMENT.

Enfin, c'est une affaire faite ;
Tout est signé !

DORGEVAL, à Augustine.

Voyons, es-tu bien satisfaite ?

AUGUSTINE.

(A part.)

Oui, mon parrain. Pas trop ; le futur est si vieux !

L'ESTANGE, à part.

Tous deux sont bien émus.

DORGEVAL, à sa femme.

Encore ici ? tant mieux.
Vous êtes à présent raisonnable, je pense ?

MADAME DORGEVAL.

Monsieur....

DORGEVAL, de même.

Non, point d'excuse, et je vous en dispense ;
Oublions tout.

AUGUSTINE, à Alfred.

Comment ! vous ne me dites rien ?
Vous ne savez donc pas ? je me marie.

ALFRED.

Ah ! bien.

DORGEVAL, de même.

Le contrat est signé.

MADAME DORGEVAL.

Déjà ?... ce mariage....

Oui, monsieur.

AUGUSTINE, à Alfred.

Je serai bientôt dans mon ménage,
Et vous viendrez me voir, n'est-ce pas ?

ALFRED.

Sûrement.

ÉLOI, apportant un paquet au colonel.

Monsieur le colonel....

L'ESTANGE.

Enfin ! Oui, justement,
C'est cela !

DORGEVAL.

Qu'as-tu donc ? et d'où vient cette joie ?

L'ESTANGE.

C'est le brevet d'Alfred, mon cher, que l'on m'envoie.

DORGEVAL.

Se peut-il ?

ALFRED.

Mon brevet ?

L'ESTANGE, à Alfred.

Tu le dois à mes soins.

MADAME DORGEVAL, à part.

Il va partir !

DORGEVAL.

Mais rien ne presse ; il faut au moins
Qu'une semaine encore avec nous il demeure.

L'ESTANGE.

Non pas, il doit partir aujourd'hui, dans une heure.

DORGEVAL.

Comment?

AUGUSTINE.

Lui?

ALFRED.

Dans une heure?

MADAME DORGEVAL, à part.

Ah! je respire!

DORGEVAL.

Eh quoi!

Sans lui laisser le temps....

L'ESTANGE.

J'ai tout prévu.

DORGEVAL.

Qui? toi?

L'ESTANGE.

Il prendra ma voiture, elle est sous ta remise;
En quatre tours de main l'on fait une valise,
Et bientôt....

ÉLOI.

Les chevaux arrivent à l'instant.

L'ESTANGE.

Tu vois. Fais tes adieux; en route.

DORGEVAL.

Mais pourtant....

L'ESTANGE.

C'est l'ordre du Ministre.... oui, tiens, tu peux le lire.

ALFRED, à part.

J'emporte mon secret!

DORGEVAL.

Je n'ai plus rien à dire.
Obéis, va servir ta patrie et ton roi;
Mais tu viendras passer tes semestres chez moi.

L'ESTANGE, à part.

Allons! puisqu'il le veut....

ALFRED.

Monsieur....

DORGEVAL.

Oui, je l'exige.
Ici, nous t'aimons tous, ton départ nous afflige.
Le devoir et l'honneur t'appellent en ce jour;
Mais nous ferons des vœux pour ton prochain retour.

FIN DU VIEUX MARI.

L'ÉMEUTE DE VILLAGE,

COMÉDIE.

NOTICE

SUR

L'ÉMEUTE DE VILLAGE.

Le poëte Malherbe avait coutume de dire, quand on lui parlait d'affaires d'État, qu'*il ne faut point se mêler de la conduite d'un vaisseau où l'on n'est que simple passager*. Je suis assez de l'avis de Malherbe ; aussi, comme ma position sociale, ma fortune ou mes talents ne m'appellent pas à intervenir dans les grandes questions qui intéressent mon pays, je ne m'occupe jamais de politique. Voici pourtant une comédie politique ; car tout le monde reconnaîtra que, sous le titre de *l'Émeute de Village*, je n'ai voulu peindre autre chose que l'inconstance de notre nation qui, dès l'année 1831, ne voulait déjà plus du gouvernement qu'elle avait fondé en 1830, ou du moins qui renfermait déjà assez de mécontents pour qu'ils osassent descendre en armes sur la place publique, avec l'espérance de renverser à force ouverte l'édifice qu'ils avaient élevé naguère de leurs propres mains. Tel est en effet le véritable sujet de ma comédie.

Mais, qu'on me permette de le dire, en composant cet ouvrage, je ne me suis pas écarté de mes principes autant qu'on pourrait le croire. Ce n'est pas une leçon politique que j'ai prétendu faire à mes concitoyens; j'ai voulu seulement mettre sous leurs yeux la mobilité de leurs affections. Or, si le poëte comique a pour mission de traduire sur la scène les divers caractères des individus, pourquoi ne pourrait-il pas aussi quelquefois généraliser ses observations, peindre les masses, et s'attaquer à quelques traits saillants du caractère national? Assez d'encens a été brûlé sur nos théâtres en l'honneur du peuple français; assez longtemps on lui a jeté à la face l'éloge de sa valeur et de sa gloire. Faut-il donc toujours l'aduler ce peuple? et n'est-il pas assez grand pour qu'on ose faire retentir aussi quelques vérités moins flatteuses autour de son char de victoire? C'est ce que j'ai voulu essayer.

Il faut bien en convenir, nous autres Français, ce que nous possédons cesse bientôt de nous plaire, même lorsque nous l'avons vivement désiré; et, d'un autre côté, les hommes qui ont le plus excité nos antipathies, nous les regrettons presque toujours aussitôt que nous en sommes délivrés. Nous nous exaltons sans cause, et nous nous refroidissons sans motif. J'ai vu bien des gouvernements se succéder en France, et tous ont perdu promptement la faveur publique, quoique l'apparition de chacun d'eux eût été saluée avec transport. Les hommes de mon âge

doivent se rappeler à quel point Napoléon, tant qu'il a régné, a été l'objet de la haine de la grande majorité des Français; cependant sa chute a fait taire cette haine, le temps l'a bientôt effacée, et aujourd'hui le souvenir de l'Empereur n'excite plus que l'admiration. Mais du moins ces sentiments opposés s'expliquent par les faits et les époques; et l'on peut, je crois, appliquer à Napoléon ce que Duclos a dit de Louis XIV : *J'ai observé dans ma jeunesse que ceux qui avaient le plus vécu sous son règne lui étaient le moins favorables. Ces impressions se sont effacées à mesure que les malheureux qui gémissaient sous lui ont disparu; mais comme il subsiste des monuments de sa gloire, son règne sera toujours une époque remarquable dans les fastes de la monarchie.* De nos jours, au contraire, les mécontentements, le désir du changement, les efforts pour renverser ce qui est, ne sont provoqués ni par le patriotisme, ni par les souffrances individuelles; il n'y a au fond de tout cela que de l'inconstance, des prétentions trompées, et des ambitions déçues.

Je crois donc que l'auteur dramatique doit s'interdire de critiquer et de juger les lois et le gouvernement de son pays; mais que les faiblesses et les travers généraux de ses compatriotes lui appartiennent, aussi bien que leurs ridicules individuels.

Je ne suis pas (pour me servir d'une comparaison dont Walter-Scott a peut-être abusé) je ne suis pas *de ces oiseaux qui se plaisent à salir leur nid*. J'aime

ma patrie, et je suis fier d'être Français; mais cet amour ne me rend pas aveugle sur nos défauts. Nous sommes vains, légers, et même, depuis quelque temps, nous devenons un peu fanfarons ; nous oublions promptement le bien comme le mal, les services comme les injures; ce que nous avons entrepris avec toute l'ardeur de la passion, la lassitude et le dégoût nous le font bientôt abandonner, etc., etc. Sans doute ces imperfections sont rachetées par de nombreuses qualités; mais ces qualités elles-mêmes ne tendent-elles pas à s'altérer? Le gouvernement constitutionnel, qui peut d'ailleurs avoir de très-grands avantages, le gouvernement constitutionnel, qui permet à chacun de nous de se donner une certaine importance, a déjà considérablement changé le caractère français. Je fais des vœux pour que ce changement soit une amélioration, et pour qu'il n'amène pas à sa suite l'ambition, l'égoïsme et la cupidité, passions qui nous étaient presque étrangères autrefois, et qui semblent vouloir se naturaliser parmi nous.

Je m'aperçois que je me laisse entraîner à des observations beaucoup trop graves; revenons à celles qui sont du ressort de la comédie. *L'Émeute de Village*, j'en ai fait l'aveu, est une peinture, ou, si l'on veut, une critique de notre versatilité; mais combien de ridicules généraux pourraient être également transportés sur la scène! Comment se fait-il, par exemple, que la gloriole française se soumette à imiter servilement les usages étrangers, et surtout les coutumes

anglaises? Ainsi, à Paris, on ne demeure plus rue Saint-Honoré, n° 20, on demeure 20 *rue Saint-Honoré*, parce qu'en Angleterre on écrit le numéro avant le nom de la rue; ainsi, nous publions maintenant des Molière, des Corneille, des la Fontaine *illustrés,* parce que les Anglais disent *a book illustrated*, ce qui chez eux ne signifie autre chose qu'*un livre orné de gravures;* ainsi, nos députés se sont modestement emparés du nom d'*honorable*, dont ils s'encensent religieusement les uns les autres, parce que c'est le titre que se donnent entre eux les députés anglais; enfin, depuis deux ou trois ans, plusieurs de nos représentants appellent la Chambre, le *Parlement*, parce que c'est l'expression que l'on emploie en Angleterre.

Sans doute ce ne sont là que des puérilités; cependant cette manie de copier sans cesse nos voisins a quelque chose de petit et de mesquin qui me répugne, et qui me semble peu digne d'un grand peuple. Mais ce qui tend plus que tout à fausser, à dénaturer notre caractère national, ce sont les moyens auxquels on a recours pour parvenir à la députation. Que dire de ces circulaires respectueuses, adressées à des gens auxquels on ne porte aucun respect? Que dire de ces candidats, qui consentent à aller humblement s'asseoir sur la sellette, à fournir les renseignements qu'on leur demande sur leur position sociale, sur l'origine de leur fortune, sur leur vie la plus intime, et à répondre enfin à tous les interrogatoires qu'il plaît au premier électeur venu de leur faire subir?

Aurions-nous obéi, il y a vingt ans, à de telles exigences? Serions-nous descendus à de telles humilités? Non, certainement; il n'est aucun de nous qui n'eût cru se dégrader en s'y soumettant. Et pourtant cela paraît tout simple aujourd'hui! Pour peu que nous continuions dans cette voie, nous arriverons bientôt aux *hustings*, et aux projectiles ramassés au coin des bornes et dans les ruisseaux. Voilà cependant où conduit insensiblement l'imitation; elle altère bientôt la physionomie d'un peuple, et finit par changer ses mœurs et son caractère.

En relisant ce que je viens d'écrire, je trouve que je ressemble assez à ces voitures qui, dans les temps de verglas, retombent toujours dans l'ornière, quelque effort qu'on fasse pour les en éloigner. Je me promets, en commençant chaque paragraphe, d'éviter le ton de moraliste sérieux qui ne me convient à aucun égard, et toujours je le reprends malgré moi, avant d'avoir achevé ma période. Mais voilà qui est dit; je reconnais mon tort, et c'en est assez pour ne plus retomber en faute.

> En un cœur généreux, de remords combattu,
> La honte de sa chute affermit sa vertu.

La comédie politique, qui n'est en définitive que la comédie de mœurs, doit être admise au théâtre; mais à une condition cependant : c'est que la politique n'y sera présentée que du côté plaisant, sauf à l'auteur à jeter dans l'esprit de son auditoire le germe

de réflexions sérieuses. On ne va pas le soir au spectacle pour entendre les dissertations qu'on a lues le matin dans les gazettes. Le poëte comique n'est pas un publiciste qui écrit un livre, ou un député qui pérore à la tribune; s'il instruit, il faut que ce soit en amusant; c'est en faisant rire que l'on donne les meilleures leçons; les graves conseils de la raison laissent souvent moins de traces que les traits mordants du ridicule; nous aimons à nous moquer les uns des autres; et un travers public, ridiculisé sur la scène, peut quelquefois, par cela seul, disparaître de la société.

Une des célébrités littéraires de notre époque, Casimir Delavigne, a mis dans *la Popularité* plus de talent qu'il n'en eût fallu pour faire trois bonnes comédies; et cependant son ouvrage a eu peu de succès. D'où vient que les représentations d'une œuvre aussi remarquable n'ont pas été suivies? Cette espèce d'abandon peut s'attribuer à deux causes. Premièrement, l'auteur, en envisageant son sujet seulement du côté sérieux a peut-être trop oublié que le public, qui ne lit, n'entend, ne discute, tant que le jour dure, que de la politique grave, est peu jaloux de la retrouver encore, quoique exprimée en très-beaux vers, dans les distractions qu'il va demander au théâtre. L'amour et la poursuite de la popularité amènent sans doute de cruelles déceptions; mais, pour les présenter avec succès et utilité sur la scène, il eût fallu, je crois, envelopper cette haute moralité

dans la gaîté des situations et du dialogue ; il eût fallu, comme Arlequin, dire la vérité en riant. En second lieu, l'illustre académicien, en plaçant sa scène en Angleterre, dont les mœurs et les habitudes nous sont étrangères, et par cela même nous intéressent fort peu, s'est privé des nombreuses couleurs que le poëte comique trouve sur sa palette lorsqu'il peint ses compatriotes. Dès que la scène se passe hors de chez nous, plus de ces tableaux dont les spectateurs se plaisent à reconnaître et à applaudir la vérité; plus de ces mots piquants, plus de ces à-propos qu'un auditoire français saisit avec tant de vivacité, et qui raniment si bien la langueur des expositions, et la froideur d'une foule de détails sans intérêt et cependant indispensables.

Voilà, selon moi, les motifs qui ont empêché *la Popularité* d'avoir autant de spectateurs qu'elle a eu sans doute de lecteurs. Cette pièce restera comme un ouvrage de très-grand mérite, mais non comme une bonne comédie; et les éloges qu'elle n'a pas reçus à la représentation, elle les obtiendra toujours à la lecture. La santé et les goûts de Casimir Delavigne l'éloignent entièrement de la société; cet isolement dans lequel il vit explique seul comment un homme aussi habile a pu se tromper sur l'effet que devait produire sa comédie.

Je terminerai ces observations en disant à mes confrères : « Faisons de la comédie gaie, c'est la « bonne; faisons même au besoin de la comédie lar-

« moyante, puisque le public ne réprouve pas ce « genre; mais ne faisons jamais de la comédie sérieuse, « surtout quand nous traitons un sujet politique. Enfin « (et l'on comprendra que ceci ne s'applique ni à la « tragédie ni au drame) ne nous attachons à peindre « que notre pays et nos concitoyens, et ne plaçons « sur la scène française que des personnages fran- « çais. »

L'ÉMEUTE DE VILLAGE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

COMPOSÉE EN 1831.

PERSONNAGES.

MICHELET, cultivateur.
GODINEAU, notaire.
POTINET, épicier, mercier, marchand de toiles, etc.
VERMICHON, officier de santé.
GALUCHAT, secrétaire de la mairie.
BONARDIER, débitant de tabac.
FESSARD, maître d'école.
TRIQUET, percepteur.
LEROUX, garde champêtre.
JOLIVEAU, commis voyageur.
JUSTIN, fils de Vermichon.
MADAME GALUCHAT, sage-femme.
MADAME POTINET.
MANETTE, fille de Godineau.
HOMMES ET FEMMES DU BOURG.

La scène se passe dans un bourg.

L'ÉMEUTE DE VILLAGE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente une place publique. Des deux côtés sont, avec leurs enseignes, les maisons de *Godineau*, *notaire*, de *Potinet*, *épicier, mercier, marchand de toiles*, de *Madame Galuchat*, *sage-femme*, etc., etc., et la maison de M. Desœillets, dont la façade, tournée vers la toile du fond, est hors de la vue des spectateurs. Sur un des côtés, un peu en arrière, est un bouquet d'arbres, avec des bancs et des chaises. Au fond est une auberge.)

SCÈNE PREMIÈRE.

POTINET, VERMICHON, GALUCHAT, BONARDIER, TRIQUET et LEROUX, sont assis sous les arbres, et semblent s'occuper d'une discussion intéressante; MADAME POTINET sort de chez elle, et veut parler à son mari qui s'y refuse; MADAME GALUCHAT sort également de chez elle, lorsque MADAME POTINET descend sur le devant de la scène.

POTINET, à sa femme.

C'est bon! Je n'aime pas qu'ainsi l'on me tourmente.

MADAME POTINET descendant le théâtre.

Quel maussade mari!

POTINET.

Quelle femme assommante!

(Il reprend sa conversation.)

MADAME GALUCHAT.

C'est vous? par quel hasard? que faites-vous ici,
Madame Potinet?

MADAME POTINET.

Qu'y faites-vous aussi,
Madame Galuchat?

MADAME GALUCHAT.

Oh! moi, c'est autre chose.

MADAME POTINET.

Comment cela?

MADAME GALUCHAT.

Sans doute. Une importante cause
Réunit ce matin les notables du lieu;
C'est ici qu'on s'assemble, et je viens....

MADAME POTINET.

Vous? bon Dieu!
Une sage-femme? ah! l'idée est singulière!

MADAME GALUCHAT.

Sage-femme! l'on vaut, je crois, une épicière,
Madame Potinet.

MADAME POTINET.

Eh! qui vous dit que non?

MADAME GALUCHAT.

Oh! c'est que vous prenez parfois un certain ton....

MADAME POTINET.

Qui? moi?

MADAME GALUCHAT.

Vous avez l'air de mépriser le monde.

MADAME POTINET.

Mépriser, dites-vous? votre erreur est profonde.
Croyez. ..

MADAME GALUCHAT.

On sait à quoi s'en tenir là-dessus;
Et vous êtes toujours aigre comme verjus.

MADAME POTINET.

Je vous le dis encor, vous m'avez mal comprise.

MADAME GALUCHAT.

Cependant....

MADAME POTINET.

Je vous ai marqué de la surprise.
Voilà tout.

MADAME GALUCHAT, d'un ton de doute.

Ah!...

MADAME POTINET.

Vous dire un mot désobligeant!

MADAME GALUCHAT.

(A part.)

Eh bien! n'en parlons plus. Je lui dois de l'argent.

MADAME POTINET, à part.

Il faut la ménager, car sa langue est à craindre.

MADAME GALUCHAT.

Je suis vive, pardon, je n'ai pu me contraindre;
Je m'emporte d'abord.... Ah! c'est que, voyez-vous,
Quand on a de l'honneur... mais de quoi parlions-nous?
Ce démêlé fâcheux m'a tellement troublée....

MADAME POTINET.

Vous veniez, disiez-vous, ici pour l'assemblée
Des notables du bourg.

MADAME GALUCHAT.

C'est cela, justement.

MADAME POTINET.

Et voilà le motif de mon étonnement.
Car il s'agit, dit-on, d'affaires communales;
Contre le maire on a suscité des cabales;
Et les femmes n'ont pas un intérêt bien grand
A des débats....

MADAME GALUCHAT.

Vous, oui; mais moi, c'est différent.

MADAME POTINET.

Pourquoi donc?

MADAME GALUCHAT.

Mon époux étant fonctionnaire,
Puisque de la mairie il est le secrétaire,
Je tiens, vous le voyez, au corps municipal.

MADAME POTINET.

En effet.

MADAME GALUCHAT.

Galuchat ne s'en tire pas mal,
Grâce à mes bons conseils.

MADAME POTINET.

Comment! c'est vous....

MADAME GALUCHAT.

Sans doute.
Voyez comme chacun le consulte, l'écoute.
J'ai dicté ce matin l'avis qu'il doit avoir.

MADAME POTINET.

Il vous obéit donc?

MADAME GALUCHAT.

Ah! je voudrais bien voir....

MADAME POTINET.

Mon sort n'est pas si doux!

MADAME GALUCHAT.

Pourtant le caractère
De monsieur Potinet....

MADAME POTINET.

C'est un tyran, ma chère.

MADAME GALUCHAT.

Il a l'air si bon homme.

MADAME POTINET.

O ciel! il est bourru,
Quinteux, jaloux....

MADAME GALUCHAT.

Jaloux? je n'aurais jamais cru....

MADAME POTINET.

Oui, jaloux comme un Turc.

MADAME GALUCHAT.

Mais c'est une infamie!

MADAME POTINET.

Madame Galuchat, vous êtes mon amie,
Et je mets devant vous mon cœur à découvert;
Vous n'imaginez pas tout ce que j'ai souffert!

MADAME GALUCHAT.

Est-il possible? ô ciel! pauvre petite femme!

MADAME POTINET.

Hélas! oui.

MADAME GALUCHAT.

Je vous plains, et de toute mon âme.
Mais revenons. Ici que veniez-vous chercher?

MADAME POTINET.

Mon mari. Je n'ai pu seulement l'approcher:
Il ne veut pas m'entendre.

MADAME GALUCHAT.

Est-on plus malhonnête?

MADAME POTINET.

L'espoir des dignités lui fait perdre la tête.

MADAME GALUCHAT.

Bon!

MADAME POTINET.

Il poursuit la place ou de maire ou d'adjoint,
Et de notre commerce il ne s'occupe point;
Tout retombe sur moi : grâce à la politique
Je reste tout le jour seule dans la boutique.

MADAME GALUCHAT.

Ah! seule.

MADAME POTINET.

Oui, seule.

MADAME GALUCHAT.

Allons, ma chère, on a des yeux.

MADAME POTINET.

Qu'est-ce à dire?

MADAME GALUCHAT.

Suffit.

MADAME POTINET.

Cet air mystérieux....

MADAME GALUCHAT.

On sait ce que l'on sait.

MADAME POTINET.

Et que savez-vous? dites.

MADAME GALUCHAT.

Nierez-vous qu'on vous rend de certaines visites?...

MADAME POTINET.

Je ne vous comprends pas.

MADAME GALUCHAT.

Pourtant votre rougeur....

MADAME POTINET.

Des visites? qui donc?

MADAME GALUCHAT.

Le commis voyageur,
L'aimable Joliveau.

MADAME POTINET.

Lui? la méprise est grande;
Il vient pour son commerce.

MADAME GALUCHAT.

Et pour voir la marchande.

MADAME POTINET.

Madame Galuchat!...

MADAME GALUCHAT.

Parlez donc plus bas.

MADAME POTINET.

Mais....

MADAME GALUCHAT.

Ce n'est pas un reproche au moins que je vous fais.

MADAME POTINET.

Je jure....

MADAME GALUCHAT.

Il sait fort bien l'heure où vous êtes seule.

MADAME POTINET.

Quelle idée!

MADAME GALUCHAT.

Avouez; je ne suis pas bégueule.
Puis, avec un mari ridicule et jaloux,
Quand vous permettriez qu'on vous fît les yeux doux,
Serait-ce un si grand mal?

MADAME POTINET.

Ah! ma chère, à mon âge!

MADAME GALUCHAT.

Bon! trente ans, tout au plus.

MADAME POTINET.

Quelque peu davantage.

MADAME GALUCHAT.

Eh bien, voisine, eh bien, c'est encor le printemps.

MADAME POTINET.

Mais....

MADAME GALUCHAT.

D'une femme enfin voilà les beaux instants.
Pour moi, je ne vous vis jamais aussi jolie.

MADAME POTINET.

Vous me flattez.

MADAME GALUCHAT.

Du tout.

MADAME POTINET.

Laissons cette folie.
A propos, vous a-t-on apporté de ma part
Le sucre et le café que j'avais mis à part....

MADAME GALUCHAT.

Je n'ai rien vu.

MADAME POTINET.

Comment? c'est cette Pétronille!
Toujours....

MADAME GALUCHAT.

Ne grondez pas pour moi la pauvre fille.

MADAME POTINET.

Je vais vous envoyer....

MADAME GALUCHAT.

Non pas.

MADAME POTINET.

Vous acceptez.

MADAME GALUCHAT.

Puisque vous exigez....

MADAME POTINET.

Fort bien.

MADAME GALUCHAT.

Mais écoutez:
De Joliveau pour vous je crains le caractère.

MADAME POTINET.

Que me fait....

MADAME GALUCHAT.

Songez-y. Je dois ne rien vous taire:
D'abord c'est un brouillon, un tracassier....

(Pendant les vers précédents, Joliveau entre dans la boutique de madame Potinet.)

MADAME POTINET.

Pardon:
On a besoin de moi peut-être à la maison.

MADAME GALUCHAT.

Pas de gêne. En effet, je crois qu'on vous appelle.

(Quand madame Potinet est sortie.)

Elle a vu Joliveau qui vient d'entrer chez elle.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, excepté MADAME POTINET. (Les personnages qui étaient assis se lèvent et descendent la scène.) GODINEAU entre peu après.

POTINET.

Oui, nous réussirons.

GALUCHAT.

Le succès est certain.

VERMICHON.

Et nous allons savoir dans peu notre destin.

BONARDIER.

Ah! monsieur Godineau.

GODINEAU.

Vous m'attendiez peut-être?
Un notaire, messieurs, n'est pas toujours son maître;
Il se doit au public.

TRIQUET.

Votre zèle est connu.

GODINEAU.

Est-ce que le piéton n'est pas encor venu?

MADAME GALUCHAT.

Il ne vient qu'à midi.

POTINET.

Quel tourment que l'attente!

GODINEAU, saluant madame Galuchat.

Madame Galuchat.

MADAME GALUCHAT.

Monsieur, votre servante.

GODINEAU.

Où donc est Michelet, lui qui dans tout ceci
Nous a si bien guidés?

LEROUX.

Sa ferme est loin d'ici;
Mais il viendra, l'on peut compter sur sa parole.

BOBARDIER.

Il ne nous manque plus que le maître d'école,
Monsieur Fessard.

TRIQUET.

Pour moi, je n'y tiens pas beaucoup;
Un pédant!

GALUCHAT.

Le voici.

MADAME GALUCHAT.

Quand on parle du loup...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, FESSARD, ensuite JUSTIN.

BONARDIER, à Fessard qui entre.

Allons donc.

FESSARD.

Fallait-il suspendre les études?
Rien ne doit déranger les bonnes habitudes.
A ma classe je viens d'accorder un congé:
Me voici tout à vous.

POTINET.

Messieurs, j'avais songé
Que si l'autorité refusait de nous croire....

GODINEAU.

Non, non, nous obtiendrons une pleine victoire.

FESSARD.

Nos droits sont évidents.

VERMICHON.

Oui, je l'espère au moins,
Nous serons délivrés du maire.

TRIQUET.

Et des adjoints.

LEROUX.

Notre pétition l'inculpe de manière....

GODINEAU.

Les faits sont attestés par la commune entière.

BONARDIER.

Tous nous avons souffert de ses vexations.

MADAME GALUCHAT.

Il exigeait de moi des indiscrétions.

VERMICHON.

Il sacrifiait tout au soin de sa fortune.

GODINEAU.

Il a fait réparer, aux frais de la commune,
Le chemin de sa ferme.

POTINET.

Et son état civil,
Je vous demande un peu, comment le tenait-il?

TRIQUET.

Il a fait reculer huit jours mon mariage.

VERMICHON.

Les trois quarts de l'année il était en voyage.

BONARDIER.

D'inpecter mes tabacs il s'arrogeait l'emploi,
Et remplissait sa boîte en s'arrêtant chez moi.

LEROUX.

De veiller sur vos biens je n'étais pas le maître;
Dans ses intérêts seuls j'étais garde champêtre.

TRIQUET.

Un homme dur.

BONARDIER.

Avare.

GALUCHAT.

A qui rien n'est sacré.

MADAME GALUCHAT.

Et qui prenait toujours le parti du curé.

GODINEAU.

C'est affreux.

POTINET.

Sa conduite était d'une indécence.

FESSARD.

Mais nous pourrions, je crois, commencer la séance.

GODINEAU.

La séance ? pourquoi ? notre pétition
Est faite, elle est partie ; il n'est plus question
Que d'attendre ; à présent nous n'avons rien à dire.

LEROUX.

Bah ! l'on parle toujours.

TRIQUET.

Oui, la tribune inspire.

BONARDIER.

Délibérons.

GODINEAU.

Sur quoi ?

LEROUX.

N'importe.

TRIQUET.

C'est égal.

MADAME GALUCHAT.

Procédons, avant tout, à l'appel nominal.

GALUCHAT.

Oui, ma femme a raison. Justement j'ai la liste.

(Il la cherche.)

POTINET.

Comment ! la sage-femme à nos débats assiste ?
Fessard, dites-lui donc de s'éloigner.

FESSARD.

Qui ? moi ?
Je ne m'en charge pas. Bonardier....

BONARDIER.

Non, ma foi ;
Je m'en garderais bien !

VERMICHON.

On n'ose rien lui dire ;
Tout le monde en a peur.

GALUCHAT.

La voilà. Je vais lire ;
D'abord moi, Galuchat, Potinet, Bonardier....

POTINET.

Vous auriez pu, mon cher, vous nommer le dernier.

MADAME GALUCHAT.

Pourquoi donc, s'il vous plaît, si son nom est en tête?

GODINEAU.

Lisez, lisez toujours.

POTINET, à son voisin.

C'eût été plus honnête.

GALUCHAT, continue à lire.

Godineau, Vermichon, Triquet, Fessard, Leroux,
Et Michelet, absent.

VERMICHON, qui pendant l'appel a fait entrer Justin.

Messieurs, consentez-vous
Que je fasse assister à votre conférence,
Justin, mon héritier, mon fils, mon espérance,
Le gendre désigné de monsieur Godineau?
Permettez que, témoin d'un spectacle si beau,
Il trouve en vos débats des leçons salutaires,
Et qu'en vous écoutant il se forme aux affaires.

GODINEAU.

C'est comme un fils de pair.

POTINET et FESSARD.

Très-bien.

BONARDIER et GALUCHAT.

Très-bien.

TRIQUET et MADAME GALUCHAT.

Bravo !

VERMICHON, à Justin.

Écoute, et ne dis rien.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, JOLIVEAU.

LEROUX.

Ah! voici Joliveau.

BONARDIER.

C'est un garçon d'esprit.

TRIQUET.

Certe, et des plus habiles.

POTINET.

Vous sortez de chez moi, monsieur?

JOLIVEAU.

Oui, pour les huiles,

Les savons....

POTINET.

En effet.

JOLIVEAU.

Avez-vous fait un choix?

FESSARD.

Messieurs, vous parlerez négoce une autre fois;
Le pays avant tout.

JOLIVEAU.

Vous êtes en affaire ?...

GODINEAU.

Demeurez. Vous savez, c'est au sujet du maire;
Déjà votre conseil nous fut d'un grand secours.

JOLIVEAU.

Eh bien ! le résultat ?

VERMICHON.

Nous l'attendons toujours.

FESSARD.

La séance, messieurs, ouvrons donc la séance.

GODINEAU.

Quelqu'un veut-il parler ?

BONARDIER.

Moi.

GODINEAU.

Vous ?

BONARDIER.

Oui ; je commence :
Messieurs....

JOLIVEAU.

Je reste donc, puisque vous permettez.

LEROUX.

Paix !

TRIQUET.

Silence !

BONARDIER.

Messieurs....

M. et MADAME GALUCHAT.

Écoutez, écoutez.

BONARDIER.

Messieurs, je vais parler et sans haine et sans crainte.
Quand Denys le tyran professait à Corinthe....

FESSARD.

Je demande à répondre.

POTINET.

Il n'a rien dit encor.

FESSARD.

Pour un fait personnel.

UNE PARTIE DES PERSONNAGES.

Non, non.

FESSARD.

Mon seul trésor,
L'honneur....

UNE PARTIE DES PERSONNAGES.

Assez! assez!

FESSARD.

J'ai droit à la parole.

DES VOIX.

Oui.

D'AUTRES VOIX.

Non.

LES PREMIÈRES VOIX.

Parlez.

FESSARD.

Denys était maître d'école.

VERMICHON.

Que nous importe, à nous?

FESSARD.

C'est ma profession;
Et l'on a voulu faire une application.

BONARDIER.

Moi? pouvez-vous penser....

GODINEAU.

Il s'agit du mémoire
Contre le maire.

VERMICHON.

Eh bien, si vous voulez m'en croire,
Je vous proposerais....

POTINET.

Pour moi, mon sentiment....

VERMICHON.

Laissez-moi donc parler.

JOLIVEAU.

Permettez....

VERMICHON.

Un moment....

JOLIVEAU.

Que je rende au débat sa base primitive.

FESSARD.

Mais vous n'avez ici que voix consultative;
Vous n'êtes pas du bourg.

TRIQUET.

C'est vrai.

POTINET.

Messieurs, deux mots.

FESSARD.

Quant au maire, lui seul est l'auteur de nos maux.

TOUS.

Lui seul.

POTINET.

Écoutez-moi.

LEROUX.

Ses intrigues....

TRIQUET.

Ses trames.

POTINET.

Ah! vous êtes, ma foi, bavards comme des femmes.

MADAME GALUCHAT.

Des femmes! qu'est-ce à dire? hé! monsieur Potinet?

POTINET.

Mais....

MADAME GALUCHAT.

Vous êtes un sot, je vous le dis tout net.

POTINET.

Ah!...

GODINEAU.

Pas d'injure.

MADAME GALUCHAT.

Et moi, j'ai lieu d'être étonnée

De....

GODINEAU.

La discussion, messieurs, est terminée.

(Tous se lèvent.)

VERMICHON.

J'aperçois Michelet qui vient de ce côté.

TRIQUET.

Aujourd'hui la séance a vraiment bien été.

LEROUX.

Fessard était en veine.

FESSARD.

Oui.

TRIQUET.

Bravo!

FESSARD.

Chers confrères....

VERMICHON, à Justin.

Eh bien, tu vois comment se traitent les affaires.
As-tu bien compris?

JUSTIN.

Oui, papa.

VERMICHON.

Quel jugement!

BONARDIER.

Que nous disiez-vous donc? Michelet....

VERMICHON.

Oui, vraiment.

Voyez.

BONARDIER.

Je ne vois rien.

LEROUX.

Avez-vous la berlue?
Il cause avec quelqu'un.... au détour de la rue....
Au coin de la maison de monsieur Desœillets.

BONARDIER.

Ah! ces deux messieurs....

LEROUX.

Oui.

BONARDIER.

Mais avertissez-les....

VERMICHON.

Le voici.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, MICHELET.

GODINEAU.

Venez donc!

POTINET.

Eh bien?

MICHELET.

Bonnes nouvelles.

GODINEAU.

Se pourrait-il?

VERMICHON.

Voyons, dites, quelles sont-elles?

MADAME GALUCHAT.

Vous nous faites languir.

POTINET.

Parlez donc, Michelet,
Parlez.

MICHELET.

Hier au soir, j'ai su, par un billet,
Que nous avions gagné notre cause.

TOUS.

Victoire!

MICHELET.

Accablé par les faits cités dans le mémoire,
Le maire eût encouru la destitution ;
Mais on s'est contenté de sa démission.

TOUS.

Vivat! vivat! vivat!

GODINEAU.

Et notre nouveau maire,
Quel est-il?

MICHELET.

Je ne puis encor vous satisfaire.

VERMICHON.

Tant pis.

MICHELET.

On doit m'instruire aujourd'hui; le piéton,
Ce matin, j'en suis sûr, m'apportera son nom.

POTINET.

Enfin!

FESSARD.

Mais les adjoints?

MICHELET.

On a fait maison nette.

BONARDIER.

Tous nos vœux sont comblés!

TRIQUET.

La victoire est complète!

VERMICHON, à part.

J'ai de l'espoir.

POTINET, à part.

Je suis fortement protégé.

GODINEAU, à part.

Si j'étais maire!

VERMICHON, à part.

A moi si l'on avait songé!

MADAME GALUCHAT.

Le piéton vient, je crois, plus tard qu'à l'ordinaire.

POTINET.

Que je voudrais savoir le nom du nouveau maire!

GODINEAU.

Quel qu'il soit, mes amis, si vous y consentez,
Je prétends, le premier, réclamer ses bontés;
Je veux que son début profite à ma famille,
Et qu'au fils du docteur il unisse ma fille.

VERMICHON.

Mon ami!...

TOUS.

Bien! très-bien!

FESSARD, à Justin.

Tu vas te marier!

JUSTIN.

Oui.

GODINEAU, appelant.

Manette!... pardon, si j'osais vous vous prier,
Madame Galuchat....

MADAME GALUCHAT.

J'y cours, sans plus attendre.

(Elle sort.)

JOLIVEAU, à Godineau.

Ainsi donc, c'en en fait, je ne dois plus prétendre....

GODINEAU, à Joliveau.

Mon cher, je vous l'ai dit encore hier matin,
Ma parole me lie au père de Justin.
N'en parlons plus.

JOLIVEAU.

Allons!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MANETTE, qui entre avec MADAME GALUCHAT.

MADAME GALUCHAT, à Manette.

Venez, et du courage.

GODINEAU.

Manette, nous avons conclu ton mariage.

MANETTE.

Mon père....

VERMICHON.

Avance donc, Justin.

GODINEAU.

Oui, mes enfants,
C'en est fait, aujourd'hui l'on publiera les bans.

GALUCHAT.

Je m'en charge.

MANETTE.

Déjà !

VERMICHON, à Justin.

Réponds donc quelque chose.

JUSTIN.

Ah ! je suis bien content !

MANETTE, à madame Galuchat.

Lui résister !... je n'ose.

MADAME GALUCHAT, à Manette.

Silence !

MICHELET.

Ah çà, messieurs, convenons de nos faits.
D'un éclatant triomphe heureux et satisfaits,
Allons tous dans le bourg en porter la nouvelle.

TOUS.

C'est bien dit.

POTINET.

J'y pensais.

FESSARD.

Le devoir nous appelle.

TRIQUET.

Oui, partons.

MICHELET.

Un moment, un moment, mes amis.
Le piéton va venir : dès qu'il m'aura remis
La lettre que j'attends, qu'ici chacun s'empresse :
Galuchat voudra bien faire battre la caisse,
Ce sera le signal ; et tous ensemble au moins
Nous connaîtrons le nom du maire et des adjoints.

LEROUX.

C'est convenu. Partons.

MICHELET, appelant.

Galuchat!

GALUCHAT.

Que t'en semble,

Ma femme?

MADAME GALUCHAT.

Mais va donc.

GODINEAU, à Manette et à Justin.

Nous vous laissons ensemble.

Allons, mon cher Justin, allons, fais bien ta cour.

JUSTIN.

Oh! dame!...

VERMICHON, à Justin.

On te permet de lui parler d'amour.

JUSTIN.

Oui, mon papa.

SCÈNE VII.

MANETTE, MADAME GALUCHAT, JOLIVEAU, JUSTIN.

JOLIVEAU, à Manette.

Manette ainsi me désespère!

Elle!

MANETTE.

Que voulez-vous? j'obéis à mon père.

JOLIVEAU.

Non, non, si vous m'aimiez....

MADAME GALUCHAT.

Oubliez tout cela;
Retirez-vous.

JOLIVEAU.

Eh! quoi....

MADAME GALUCHAT.

Voyez, Justin est là.

JOLIVEAU.

Un mot.

MADAME GALUCHAT.

Voulez-vous donc, monsieur, la compromettre?

JOLIVEAU.

M'éloigner!

MADAME GALUCHAT.

Soit, restez; mais je ne puis permettre
Les aparté; tout haut reprenons l'entretien.
A quoi penses-tu donc, Justin? tu ne dis rien.
Parle-nous un peu.

JUSTIN.

Mais.... vous êtes bien honnête,
Madame Galuchat.

MADAME GALUCHAT.

Approche; qui t'arrête?

JUSTIN.

Je crains de déranger monsieur Joliveau.

JOLIVEAU.

Moi?

JUSTIN.

A mam'selle Manette....

MADAME GALUCHAT.

Il lui parlait de toi.

JUSTIN.

Vraiment ?

JOLIVEAU.

Oui, d'un ami je remplissais l'office;
Je faisais votre cour, mon cher.

JUSTIN.

Ah! quel service!
Je n'oublierai jamais....

JOLIVEAU.

Vous ne me devez rien.

JUSTIN.

Oh! que si fait!

JOLIVEAU.

Du tout.

JUSTIN.

Si vous saviez combien
J'étais embarrassé pour parler à mam'selle!

JOLIVEAU.

Elle vous fait donc peur?

JUSTIN.

Non pas.... mais auprès d'elle....

JOLIVEAU.

Vous êtes trop timide.

JUSTIN.

Oui, voilà mon défaut.

MANETTE, à madame Galuchat.

Et c'est là le mari!...

MADAME GALUCHAT, à Manette.

C'est celui qu'il vous faut.

JOLIVEAU.

Vous êtes donc content?

JUSTIN.

Oh! jusqu'au fond de l'âme!

JOLIVEAU.

Et de quoi?

JUSTIN.

Mais d'avoir une petite femme
Pour moi tout seul.

JOLIVEAU.

Tout seul?... sans doute. Le benêt!
Une femme! Ah! Justin, savez-vous ce que c'est?

JUSTIN.

C'est mam'selle Manette.

JOLIVEAU.

Oui, mais le mariage!
Les soins, les embarras, les soucis du ménage!
Quel fardeau!

JUSTIN.

Bon! tout ça ne me regarde pas;
Quand on est marié....

MADAME GALUCHAT.

Très-bien dit.

JOLIVEAU.

En ce cas,
Votre femme chez vous sera donc la maîtresse?

JUSTIN.

Oui.

MADAME GALUCHAT.

C'est le vrai moyen de fixer sa tendresse.

JOLIVEAU.

Et vous ne serez point avare?

JUSTIN.

Y pensez-vous?

JOLIVEAU.

Ni grondeur?

JUSTIN.

Ni grondeur.

JOLIVEAU.

Ni jaloux?

JUSTIN.

Ni jaloux.

MANETTE, à madame Galuchat.

Il a du bon, pourtant.

MADAME GALUCHAT, à Manette.

Vous voyez bien, ma chère.

JOLIVEAU.

Jeune homme, vous avez un charmant caractère.

JUSTIN.

Monsieur....

JOLIVEAU.

Il ne faut pas s'expliquer à demi:
Je vous estime, et veux devenir votre ami.

JUSTIN.

Cet honneur....

JOLIVEAU.

Touchez là.

JUSTIN.

Que je vous remercie !

JOLIVEAU.

Et vous occupez-vous toujours de pharmacie ?

JUSTIN.

Moi ? si je m'en occupe? oh ! je vous en réponds !
Dans peu monsieur Brusquet doit me céder son fonds ;
Papa me l'a promis ; vous verrez ma boutique !

JOLIVEAU.

Eh bien, je vous demande alors votre pratique.

JUSTIN.

Est-ce que vous vendez des drogues ?

JOLIVEAU.

Ma maison
Est connue, et ne craint nulle comparaison.
La casse, le séné, la rhubarbe, la gomme....
Mille articles encor !...

JUSTIN.

Mon Dieu ! le galant homme !
Tant de bonté !... vraiment, moi, je suis tout surpris...

JOLIVEAU.

Et je vous servirai, mon cher, à juste prix.

MADAME GALUCHAT.

Ah çà, Justin, ta cour est-elle bientôt faite ?
Tu ne te lasses pas d'en conter à Manette,
A ce qu'il me paraît ?

JUSTIN.

C'est papa, voyez-vous,
Qui m'a dit....

MADAME GALUCHAT.

C'est assez ; il est tard, laisse-nous.

JUSTIN.

Je m'en vais. Venez-vous, monsieur Joliveau?

JOLIVEAU.

Qu'est-ce?
Monsieur? à moi? Justin, ah! ce mot-là me blesse ;
Je n'aurais pas cru....

JUSTIN.

Mais....

JOLIVEAU.

Non, cela n'est pas beau.

JUSTIN.

Eh bien donc.... mon ami, mon ami Joliveau.

JOLIVEAU.

A la bonne heure!

JUSTIN.

Il est charmant!

JOLIVEAU, à Manette.

Adieu, Manette.

MANETTE.

Monsieur....

JOLIVEAU, de même.

Je me retire.

JUSTIN.

Ah! ma joie est complète!
Une femme! un ami!...

JOLIVEAU, de même.

Justin a triomphé.

JUSTIN.

Papa le disait bien que j'étais né coiffé!

JOLIVEAU.

Partons.

JUSTIN.

Oui.... cher ami.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

MANETTE, MADAME GALUCHAT.

MANETTE.

Que je suis malheureuse!

MADAME GALUCHAT.

Enfant! rassurez-vous.

MANETTE.

La destinée affreuse....

MADAME GALUCHAT.

Non, c'est votre bonheur qui s'apprête en effet.

MANETTE.

Mon bonheur? quand Justin....

MADAME GALUCHAT.

Justin! il est parfait...

Pour un mari.

MANETTE.

Comment?

MADAME GALUCHAT.

Ne soyez pas la dupe
De vos rêves d'amour. Joliveau vous occupe?...

MANETTE.

Hélas!

MADAME GALUCHAT.

Mais je vous dois, Manette, une leçon.
Joliveau, je l'avoue, est fort joli garçon,
Il parle bien, partout on le distingue, il brille,
Il a tout ce qu'il faut pour charmer une fille,
D'accord; mais la médaille a son revers aussi.
Il est sans bien; l'intrigue est son premier souci;
Il se mêle de tout, sans dire ce qu'il pense;
Il aime les plaisirs, les dames, la dépense;
Votre dot avec lui courrait plus d'un danger.
D'ailleurs il est volage, et son cœur est léger.
Au bout d'un mois, lassé des ardeurs conjugales,
Il vous négligerait, vous auriez des rivales;
Cessant de vous aimer il deviendrait jaloux,
Et sans doute il voudrait être maître chez vous.
Puis, vous l'aimez!... eh! bien, il faudrait, par système,
Ne jamais épouser un homme que l'on aime;
On se laisse mener par un objet chéri:
Le plus grand des malheurs c'est d'aimer son mari.
Mais épousez Justin.... Ah! quelle différence!
Heureuse par ses soins, par votre indifférence,
Vous régnerez; sur lui vous aurez tout crédit.
Il fait tout ce qu'on veut, croit tout ce qu'on lui dit;
Avec lui ni soupçons, ni questions à craindre;
Cette simplicité, dont vous osez vous plaindre,

Est un trésor, qu'un jour vous apprécierez mieux.
Un époux sans esprit, mais bon, laborieux,
Soumis, obéissant, point jaloux !... ah ! ma chère,
C'est le parfait bonheur ! le paradis sur terre !
Vos ordres à Justin dicteront son devoir;
Il ne verra jamais que ce qu'il faudra voir;
Libre dans vos désirs, sans débats, sans querelles....
Mais vous pourrez plus tard m'en dire des nouvelles;
Car je suis dévouée à vos seuls intérêts,
Et vous me confierez tous vos petits secrets.

MANETTE.

Oui, vous avez raison; ce nœud que je redoute,
Quoiqu'il blesse mon cœur, me convient mieux sans doute.

MADAME GALUCHAT.

Je vous l'ai dit, Justin semble fait tout exprès :
Mariez-vous, ma chère, et vous verrez après.

MANETTE.

Il le faut, ma raison se soumet à la vôtre.
Mais épouser quelqu'un quand on en aime un autre....
Il me semble....

MADAME GALUCHAT.

Bon ! bon ! tout cela n'y fait rien;
Ces mariages-là réussissent fort bien.

MANETTE.

Il se peut ; cependant un scrupule me presse.

MADAME GALUCHAT.

Et lequel?

MANETTE.

Si Justin comptait sur ma tendresse ?

MADAME GALUCHAT.

Bah !

MANETTE.

Je craindrais qu'un jour il ne me reprochât....

MADAME GALUCHAT.

Je n'eus jamais de goût pour monsieur Galuchat,
Je vous assure.

MANETTE.

Non ?

MADAME GALUCHAT.

Son mérite est si mince !...

MANETTE.

Et pourtant il se trouve heureux ?

MADAME GALUCHAT.

Lui ? comme un prince !
Il ne voit, il n'entend, il n'agit que par moi ;
Il n'a jamais douté de mon cœur, de ma foi....
Et Dieu sait !...

MANETTE.

Excusez ; mais une crainte encore....

MADAME GALUCHAT.

Qu'est-ce donc ?

MANETTE.

Joliveau.... vous savez qu'il m'adore....
Il a pris pour Justin un vif attachement....
Je prévois qu'il viendra chez nous à tout moment....
Que ferai-je ? comment faudra-t-il me conduire ?
Quel accueil ?...

MADAME GALUCHAT.

Sur ce point je saurai vous instruire :

Je suis de bon conseil, tout s'arrangera bien.
Mais j'entends le tambour.... quittons cet entretien.
Songez qu'un père a droit à votre obéissance.
J'irai vous voir.

MANETTE, en sortant.

Comptez sur ma reconnaissance.

SCÈNE IX.

TOUS LES PERSONNAGES, excepté MANETTE et MADAME POTINET.

GALUCHAT, au tambour.

Assez, assez.

GODINEAU.

Messieurs, silence, s'il vous plaît.

POTINET.

Eh bien, le nom du maire?

VERMICHON.

Écoutons Michelet.

TOUS.

Chut!

MICHELET.

Je n'ai pas voulu, sans vous, lire la lettre.
La voici; le piéton vient de me la remettre.

TRIQUET, à quelqu'un derrière lui.

Quand vous me pousserez?...

UNE VOIX.

C'est que l'on n'y voit pas.

UNE VOIX, d'un autre côté.

Écartez-vous un peu.

LEROUX.

Taisez-vous donc là-bas.

MICHELET lit.

« Mon cher ami, votre nouveau maire vient d'être « nommé....

TOUS.

Ah!

VERMICHON.

Silence!

MICHELET lit.

« mais il ne pourra se rendre à son poste que dans « quelques jours, ayant plusieurs affaires à terminer « ici dans les intérêts de votre commune. C'est M. Des- « œillets.

TOUS.

Bravo! bravo! vive le maire!

GODINEAU, POTINET et VERMICHON.

Desœillets!

FESSARD.

Très-bon choix.

BONARDIER.

Brave homme.

MADAME GALUCHAT.

Excellent père.

GODINEAU, à part.

Il me semble pourtant que j'avais quelque droit.

TRIQUET.

C'est un bon citoyen.

GALUCHAT.

Il est honnête et droit.

POTINET, à part.

On pouvait mieux choisir.

VERMICHON, à part.

Je méritais, je pense....

TOUS.

Bravo! vive le maire!

MICHELET.

Un moment de silence.

(Il lit.)

« Les deux adjoints sont également nommés. Ce sont....

DES VOIX.

Paix!

D'AUTRES VOIX.

Ecoutez!

D'AUTRES VOIX.

Voyons.

MICHELET lit.

« Premier adjoint, M. Godineau....

GODINEAU.

Moi?

POTINET et VERMICHON, à part.

Lui?

TOUS.

Bravo! bravo!

GODINEAU.

Mes chers concitoyens, je....

TOUS.

Vive Godineau!

MICHELET lit.

« Second adjoint, M. Potinet.

POTINET.

Quoi!...

TOUS.

Vive Potinet!

POTINET.

C'en est trop!...

VERMICHON, à part.

Quelle injure!

POTINET.

Ah!... mes amis....

MICHELET.

Un mot, messieurs, je vous conjure.
Notre maire est absent, mais sa femme est ici :
Je propose d'aller la complimenter.

JOLIVEAU.

Oui;
Et pour lui témoigner l'allégresse publique,
Qu'une sérénade....

TRIQUET.

Oui, bien vu, de la musique.

BONARDIER.

Mais les musiciens?

LEROUX.

Ils sont au cabaret ;
Je m'en charge; à l'instant, messieurs, tout sera prêt.
(Il sort.)

VERMICHON.

De semblables honneurs....

MADAME GALUCHAT.

La chose est décidée.

JOLIVEAU.

Un moment.... Il me vient encore une autre idée.
Quand la félicité renaît en ce séjour,
Il faut, par un banquet, célébrer ce beau jour;
Et puis on dansera pour compléter la fête.

FESSARD.

Que ceux qui sont d'avis....

TOUS.

Tous, tous.

VERMICHON.

Je vous arrête.
Tant de monde, où dîner?

JOLIVEAU.

Aux Quatre Nations;
L'auberge est très-vaste.

VERMICHON.

Oui; mais les provisions?
Si d'avance au traiteur on avait fait connaître
Qu'on irait....

JOLIVEAU.

A quoi bon? Il a du vin peut-être?
Cela suffit; chacun apportera son plat.

TOUS.

Approuvé.

GALUCHAT, à Michelet.

Vous restez?

MICHELET.

Non, mon cher Galuchat;
Non, il faut qu'à l'instant je retourne à ma ferme.

GODINEAU.

Quoi! dans un pareil jour?...

POTINET.

Le jour qui met un terme?...

GALUCHAT.

Ah! c'est bien mal à vous.

MICHELET.

J'en suis vraiment fâché.
Je vous verrai demain en venant au marché.

FESSARD.

A la bonne heure.

MICHELET.

Au moins usez de la victoire
Avec calme et sagesse. Oui, vous devez m'en croire,
Rien ne peut prospérer sans l'accord, l'union,
Le respect pour les lois, la modération :
Qu'à les entretenir chacun de vous s'applique

TOUS.

Nous vous le promettons.

BONARDIER.

Ah! voici la musique!

JOLIVEAU.

Allons, rangeons-nous tous. Mesdames, par ici....
Là. Les musiciens.... venez donc.

UN MUSICIEN.

Nous voici.

JOLIVEAU.

Bien! Approchez-vous.... non.... pas si près de la porte.
Êtes-vous d'accord?

LE MUSICIEN.

Oui.

JOLIVEAU.

Partez.

LE MUSICIEN.

Quel air?

JOLIVEAU.

N'importe.

LE MUSICIEN.

Où peut-on être mieux?

JOLIVEAU.

Soit. Et nous, au refrain,
Nous chanterons en chœur.

TOUS.

C'est dit.

JOLIVEAU, aux musiciens.

Allons, en train.

(Les musiciens exécutent la première partie de l'air : *Où peut-on être mieux*, etc., et les habitants la chantent ensemble à la reprise.)

TOUS.

Bravo! vive le maire!

TRIQUET.

Et vive la mairesse!

LEROUX.

Madame Desœillets!

TOUS.

Oui, oui, qu'elle paraisse!

Madame Desœillets!

DEUX OU TROIS PERSONNES, à mi-voix.

La voilà, la voilà!

TOUS.

Bravo! bravo! bravo!

TRIQUET.

Les enfants!

TOUS.

C'est cela!

Les enfants! les enfants!...

LEROUX.

A côté de leur mère!

TOUS.

Bravo! bravo! bravo! vive monsieur le maire!

(Les musiciens recommencent la première partie du même air, au milieu des acclamations et des chants, et le rideau tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

(Au lever du rideau, on entend les deux derniers vers d'une chanson qu'un des convives chante dans l'auberge. Cette chanson est suivie de bruyantes acclamations.)

Nota. Pendant cet acte, on doit s'apercevoir que les hommes, excepté Joliveau, ont assisté à un repas où des toasts nombreux ont été portés. Justin est plus échauffé que les autres.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOLIVEAU, sortant de l'auberge, MADAME GALUCHAT, sortant de chez elle.

JOLIVEAU.

Quel tapage!... un moment respirons en repos!...
Madame Galuchat!... Je vous trouve à propos.
Demeurez donc.

MADAME GALUCHAT.

J'allais chez Manette.

JOLIVEAU.

A merveille.
Oui, que votre amitié l'éclaire, la conseille :
Rompons le joug affreux à son cœur destiné.

MADAME GALUCHAT.

Il faut que vous soyez, monsieur, bien obstiné!
Quoi! quand tout est conclu, quand Manette elle-même
Consent....

JOLIVEAU.

J'espère encore ; et mon amour extrême....

MADAME GALUCHAT.

Votre amour pour la dot.... on ne peut m'abuser.

JOLIVEAU.

De détours avec vous je ne veux point user.
Eh bien ! oui, j'en conviens : mon amour est sincère ;
Mais enfin la fortune est surtout nécessaire ;
Mon intérêt, mon cœur ont fait le même choix,
Et je rencontre ici tous les biens à la fois.
Servez donc mes desseins, et ma reconnaissance....

MADAME GALUCHAT.

Mais, quand je le voudrais, en ai-je la puissance ?
Les pères sont d'accord ; amis depuis trente ans,
Leur union....

JOLIVEAU.

Pourrait ne pas durer longtemps.

MADAME GALUCHAT.

Comment ?

JOLIVEAU.

Écoutez-moi, je ne dois rien vous taire.
J'ai tantôt observé le docteur, le notaire ;
Un souffle peut briser l'amitié qui les joint.
Vermichon est blessé de n'être pas adjoint ;
Et Godineau, gonflé d'avoir un nouveau titre,
Du sort de ses égaux se croit déjà l'arbitre.
Et si, dans ce moment, on s'occupait un peu
De pousser l'amour-propre, et d'attiser le feu,
Sans prendre trop de peine, on ne tarderait guère
A faire naître ici la discorde et la guerre.

MADAME GALUCHAT.

C'est là votre projet?

JOLIVEAU.

Non pas précisément;
Mais....

MADAME GALUCHAT.

Je vais à mon tour m'expliquer franchement.
Le bonheur de Manette est ma première envie;
Comme époux, vous feriez le tourment de sa vie;
Justin seul lui convient; qu'elle l'épouse.... après,
Je ne ferai plus rien contre vos intérêts.

JOLIVEAU.

Pourtant si Godineau me choisissait pour gendre!

MADAME GALUCHAT.

Chansons que tout cela; vous n'y sauriez prétendre.

JOLIVEAU.

Vous croyez?

MADAME GALUCHAT.

Oui, vous dis-je. Allons, n'en parlons plus;
Vous feriez près de lui des efforts superflus.

JOLIVEAU.

Mais du moins montrez-vous généreuse, discrète,
Et ne me nuisez point dans le cœur de Manette.

MADAME GALUCHAT.

Au contraire. Pourvu que vous n'épousiez pas,
Le reste m'est égal.

JOLIVEAU.

Consentez, en ce cas,
Que Manette m'accorde un moment d'audience.

MADAME GALUCHAT.

Y pensez-vous?

JOLIVEAU.

Ici.

MADAME GALUCHAT.

Non.

JOLIVEAU.

En votre présence.

Elle peut avec vous se promener.

MADAME GALUCHAT.

Fort bien;

Mais vous-même en ces lieux ne redoutez-vous rien?

JOLIVEAU.

Quoi?

MADAME GALUCHAT.

Les regards jaloux et la douleur touchante

De la belle épicière!

JOLIVEAU.

Ah! vous êtes méchante,

Madame Galuchat.

MADAME GALUCHAT.

Et vous, bien libertin,

Monsieur Joliveau.

JOLIVEAU.

Moi? mon Dieu, non.

MADAME GALUCHAT.

Ce matin,

Elle a presque avoué.

JOLIVEAU.

Laissons cela, de grâce.

MADAME GALUCHAT.

Je le sais bien, il faut que jeunesse se passe.

JOLIVEAU.

Dites, puis-je espérer d'obtenir l'entretien....

MADAME GALUCHAT.

Peut-être.... nous verrons.... je ne vous promets rien.
Mais on sort de l'auberge; on vous cherche sans doute;
Adieu donc.

(Elle entre chez M. Godineau.)

SCÈNE II.

JOLIVEAU, FESSARD, BONARDIER, TRIQUET, LEROUX.

FESSARD.

Oui, messieurs, pour moi, je le redoute.

JOLIVEAU.

Qui?

FESSARD.

Notre nouveau maire.

JOLIVEAU.

Il arrive bientôt.

BONARDIER.

Il ne nous paraît plus aussi bon que tantôt.

JOLIVEAU.

Songez donc quelle joie était alors la vôtre.

TRIQUET.

Parce que nous étions débarrassés de l'autre.
Dans le premier moment tout nous a semblé beau.

JOLIVEAU.

Allons, vous reviendrez....

FESSARD.

Non, tenez, Joliveau,
Nous avons réfléchi très-longuement à table :
C'est un mauvais choix.

JOLIVEAU.

Lui?

LEROUX.

C'est un choix détestable.

JOLIVEAU.

Desœillets?

BONARDIER.

Oui.

JOLIVEAU.

Pourquoi?

TRIQUET.

Parce qu'on l'a nommé.

JOLIVEAU.

Dans le bourg j'ai cru voir qu'il était estimé.

BONARDIER.

Nous sommes, voyez-vous, las des fonctionnaires.

LEROUX.

Et puis d'ailleurs toujours des adjoints et des maires,
C'est monotone.

TRIQUET.

Eh ! oui, tout cela c'est trop vieux :
On pourrait bien trouver quelque chose de mieux.

JOLIVEAU.

Mais monsieur Desœillets est homme de mérite.

FESSARD.

Tant qu'on n'a pas de place, on fait bien l'hypocrite.

JOLIVEAU.

Il combattait le maire, et cela montre assez....

BONARDIER.

On imite souvent ceux qu'on a renversés.

JOLIVEAU.

La liberté, voilà son but, son espérance.

TRIQUET.

Comptez-y.

JOLIVEAU.

Par ses soins, par sa persévérance,
Avant peu, j'en suis sûr, vous aurez obtenu
Le libre enseignement.

FESSARD.

Quoi ! le premier venu,
Dans ce bourg, à ma barbe, ouvrirait une école?

JOLIVEAU.

Oui.

FESSARD.

Fort bien !

JOLIVEAU.

Grâce au maire. Il hait tout monopole ;
Je l'ai sur ce sujet entendu s'expliquer.

Il voudrait que chacun pût planter, fabriquer,
Débiter le tabac.

BONARDIER.

Et mon bureau?

JOLIVEAU.

Qu'importe?
L'intérêt général sur le vôtre l'emporte.

BONARDIER.

C'est agréable!

TRIQUET.

Moi, je ne crains rien de lui;
Madame Desœillets m'accorde son appui.

JOLIVEAU.

J'en suis fâché.

TRIQUET.

Pourquoi?

JOLIVEAU.

C'est qu'il a pour système
Que l'on ne doit avoir d'autre appui que soi-même.
Il dit que vous montrez du jugement, du tact,
Mais qu'à verser vos fonds vous n'êtes point exact;
Et, pour un percepteur, à ses yeux, c'est un crime.

TRIQUET.

Cela n'a pas de nom!

JOLIVEAU.

C'est ainsi qu'il s'exprime.
Il prétend au mérite accorder les emplois,
Et surtout il voudra qu'on obéisse aux lois.

LEROUX.

Qu'on obéisse aux lois! voyez-vous? le despote!

TRIQUET.

C'est une indignité!

BONARDIER.

Sa conduite dénote
Un cœur méchant.

FESSARD.

Un fonds d'intrigue et de noirceur.

BONARDIER.

Il est pire, cent fois, que son prédécesseur.

LEROUX.

Eh! faisons-le sauter.

TRIQUET.

Bien dit! il faut qu'il saute.

FESSARD.

Il sautera.

JOLIVEAU.

Messieurs, vous comptez sans votre hôte.

BONARDIER.

Nous?

JOLIVEAU.

Vos concitoyens voudront-ils consentir?...

BONARDIER.

Sans doute; et nous allons d'abord les convertir.

JOLIVEAU.

Oui; mais l'autorité refusera peut-être....

TRIQUET.

L'autorité? le peuple est libre, il est le maître.

JOLIVEAU.

Je suis de votre avis.

BONARDIER.

Nous connaissons nos droits.

TRIQUET.

Nous pouvons renvoyer le maire.

JOLIVEAU.

Je le crois.

LEROUX.

En changer tous les jours, si cela nous arrange.

TRIQUET.

Et sans qu'on ait le droit de le trouver étrange.

JOLIVEAU.

Soit.

FESSARD.

Nous ne voulons plus du maire d'aujourd'hui;
Vous allez nous voir tous réunis contre lui.

LEROUX.

Et contre les adjoints.

JOLIVEAU.

Prenez garde; il me semble
Qu'il ne faut pas mêler deux affaires ensemble.

TRIQUET.

Non?

JOLIVEAU.

Aujourd'hui le maire, et plus tard les adjoints.

FESSARD.

En effet, c'est plus sûr.

JOLIVEAU.

J'ose le croire au moins.

BONARDIER.

Eh bien, nous soumettons nos lumières aux vôtres.

GALUCHAT, à une fenêtre de l'auberge.

Hé! Triquet! Bonardier! arrivez donc vous autres!
On porte des santés, on chante des couplets.

LEROUX.

Bien! bien!

FESSARD.

Unis ensemble, et contre Desœillets,
N'est-ce pas?

TRIQUET.

Oui, c'est dit.

FESSARD.

Ayons donc bon courage.
Rejoignons nos amis, entraînons leur suffrage;
Tous les vrais citoyens deviendront nos appuis.
Joliveau, venez-vous?

JOLIVEAU.

A l'instant je vous suis.

FESSARD.

Bien.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

JOLIVEAU, ensuite MANETTE et MADAME GALUCHAT.

JOLIVEAU.

Comme à l'hameçon ils s'empressent de mordre!
Ah! nous allons avoir du trouble, du désordre!

Puisqu'une riche dot échappe à mon désir,
Oublions la fortune, et cherchons le plaisir.
Et puis Manette m'aime ; oui, plus tard, auprès d'elle,
Mes soins.... mais la voici. C'est vous, mademoiselle!...
Ah! restez! mon aspect ne saurait vous troubler.

MANETTE.

Non.... tenez.... laissez-moi.... j'ai tort de vous parler.
A quoi sert maintenant une telle entrevue?

JOLIVEAU.

Hélas! si de mes maux votre âme était émue,
Si mon sincère amour....

MANETTE.

Il n'y faut plus songer,
Non.... même un souvenir peut avoir du danger.

JOLIVEAU.

Ainsi, je vais vous voir, à ma douleur en proie,
Obéir sans murmure, et peut-être avec joie!

MANETTE.

Obéir.... il le faut; puis-je faire autrement?...
Écoutez-moi, je vais vous parler franchement:
Oui, les ordres d'un père ont fait couler mes larmes;
Vos vœux pour moi peut-être avaient eu trop de charmes;
Justin ne gagnait pas à la comparaison....

JOLIVEAU.

Ciel!

MANETTE.

Mais j'ai su bientôt écouter la raison.
Les conseils d'une amie éclairant ma jeunesse,
J'ai compris mon devoir, surmonté ma faiblesse;

Enfin j'aurai toujours de l'amitié pour vous,
Mais j'accepte aujourd'hui Justin pour mon époux.

MADAME GALUCHAT.

Vous le voyez, je fais la guerre en conscience;
Vous étiez averti. De mon expérience
Manette, en m'écoutant recueillera le fruit;
Et c'est au vrai bonheur que ma voix la conduit.

JOLIVEAU.

Mais Justin n'est qu'un sot; et plus je m'examine....

MADAME GALUCHAT.

Un sot? c'est justement ce qui nous détermine.

JOLIVEAU.

Ah! Manette, un tel choix se peut-il concevoir?
Redoutez ma douleur, craignez mon désespoir.

MADAME GALUCHAT.

Bah! douleur! désespoir! vous nous la donnez bonne!
Ces grands mots, voyez-vous, ne trompent plus personne.

JOLIVEAU.

Madame Galuchat....

MADAME GALUCHAT.

Non, monsieur Joliveau.
Quand vous viendrez ici faire le pastoureau....

JOLIVEAU.

Vous me traitez bien mal.

MADAME GALUCHAT.

Pour Dieu, cessez de feindre.
Certes ce n'est pas vous qui devriez vous plaindre.

JOLIVEAU.

Ainsi donc tout espoir est perdu désormais!
Manette, il faut vous fuir, et vous fuir pour jamais!

MANETTE.

Ce départ....

JOLIVEAU.

Achevez!... quoi! votre cœur balance!

MANETTE.

Mais.... si vous réduisiez votre amour au silence....
Peut-être....

JOLIVEAU.

De vous voir il me serait permis!

MADAME GALUCHAT.

Pour n'être pas époux faut-il être ennemis?
Une amitié sincère, une parfaite estime
Valent mieux, croyez-moi, qu'un lien plus intime.

MANETTE.

Mais plus d'amour au moins, et vous me le jurez?

JOLIVEAU.

Oui, je jure à vos pieds tout ce que vous voudrez.

MADAME GALUCHAT.

Pas d'imprudence!

JOLIVEAU.

Enfin, vous êtes libre encore:
Ah! consolez d'un mot ce cœur qui vous adore;
Dites-moi que le vôtre, avant ce triste jour,
Ainsi que mon espoir, partageait mon amour.

MANETTE.

Que me demandez-vous?

MADAME GALUCHAT.

En voici bien d'une autre!
Ne lui répondez pas.

JOLIVEAU.

Quelle crainte est la vôtre?

MADAME GALUCHAT.

Vous me scandalisez.

JOLIVEAU.

Ce sont les derniers vœux....

MADAME GALUCHAT.

Quand elle est fiancée exiger des aveux !

JOLIVEAU.

Dites si de retour ma tendresse est payée.

MADAME GALUCHAT.

Mais attendez du moins qu'elle soit mariée.

JOLIVEAU.

Manette !...

MADAME GALUCHAT.

C'est assez, éloignez-vous d'ici.

JOLIVEAU.

Mais....

MADAME GALUCHAT.

On vient !... Eh ! tenez, c'est Justin, le voici;
Précisément, toujours il vous trouve avec elle.

SCÈNE IV.

MANETTE, MADAME GALUCHAT, JOLIVEAU, JUSTIN.

JUSTIN, il entre en chantant.

Hé ! c'est mon cher ami ! Là haut on vous appelle.
On porte des santés.... c'est à n'en pas finir.

JOLIVEAU.

Fort bien, à ces messieurs je vais me réunir.

JUSTIN.

Allez; c'est pour cela justement qu'on m'envoie :
Madame Galuchat, le ciel vous tienne en joie.

(Pendant ce vers, Joliveau baise la main de Manette, et sort.)

MADAME GALUCHAT.

L'imprudent.

JUSTIN.

Quoi ?

MADAME GALUCHAT.

Merci. Mais cela n'est pas bien;
Tu vois là ta future, et tu ne lui dis rien.

JUSTIN.

Manette?..oui, c'est fort mal! Pourtant je vous honore...
Et si vous permettez même je vous adore.

MADAME GALUCHAT.

C'est tout simple; bientôt tu seras son mari.

JUSTIN.

Je vous préviens d'abord, je veux être chéri :
Moi, je suis amoureux, voyez-vous, j'en fais gloire.

MANETTE.

Quels discours singuliers !

MADAME GALUCHAT.

Ils l'auront fait trop boire.

JUSTIN.

Et pour preuve, à l'instant je vais vous embrasser.

MADAME GALUCHAT.

Il est gris.

MANETTE.

Tâchez donc de m'en débarrasser.
Justin !... ah ! laissez-moi.

JUSTIN.

Non, ma petite femme;
Je vous embrasserai.

MADAME GALUCHAT.

Finissez ! c'est infâme !

JUSTIN.

Madame Galuchat, ne me dérangez pas;
C'est mon épouse.

MANETTE.

Eh bien ! si vous faites un pas,
Je vous donne un soufflet.

JUSTIN.

Bah ! je ne vous crains guère.

MANETTE, lui donnant un soufflet.

Tenez donc.

JUSTIN.

Oh !

MADAME GALUCHAT, à Manette.

Rentrez, j'aperçois votre père.

(Elles sortent toutes deux.)

SCÈNE V.

JUSTIN, GODINEAU, VERMICHON.

JUSTIN.

Ah! méchante! je vais....

(Il heurte son père.)

VERMICHON.

Le butor!

JUSTIN.

C'est papa!

VERMICHON.

Où cours-tu donc ainsi?

JUSTIN.

Mais....

VERMICHON.

C'est bon; reste là.

JUSTIN.

Je reste. Il est bourru, papa.

(Il va s'asseoir.)

GODINEAU.

Je le répète,

Oui, quelque chose ici, docteur, vous inquiète,
Vous tourmente.

VERMICHON.

Qui? moi? je suis très-satisfait.

GODINEAU.

Vous êtes mécontent.

VERMICHON.

Erreur.

GODINEAU.

Si fait, si fait.
Au milieu des transports de la publique joie,
Au chagrin, au dépit vous semblez être en proie.
Qu'avez-vous?

VERMICHON, brusquement.

Je n'ai rien.

GODINEAU.

Comme vous me parlez!
Est-ce moi, par hasard, à qui vous en voulez?

VERMICHON.

Vous? et pourquoi?

GODINEAU.

Que sais-je?

VERMICHON.

Ah! finissons, vous dis-je.

GODINEAU.

Eh bien! je vous dirai, moi, ce qui vous afflige.

VERMICHON.

Comment?

GODINEAU.

Avec raison vous êtes irrité.
N'obtenir aucun titre, aucune dignité,
Quand monsieur Potinet!...

VERMICHON.

J'avouerai ma faiblesse,
Il est vrai, cet oubli me surprend et me blesse.

GODINEAU.

Dans toute la commune on en est indigné.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, JOLIVEAU.

JOLIVEAU, s'arrêtant au fond du théâtre.

Les voici !

VERMICHON.

Je le crois; car j'étais désigné
Par le vœu général, par d'importants services.

GODINEAU.

Que voulez-vous? on est abreuvé d'injustices.

VERMICHON.

Je le vois.

GODINEAU.

Tout le monde est d'accord sur ce point,
Que vous deviez, docteur, être second adjoint.

VERMICHON.

Second adjoint?

GODINEAU.

Sans doute.

VERMICHON.

Ah ! second ! c'est superbe !

GODINEAU.

D'où vient ce ton moqueur et ce langage acerbe?

VERMICHON.

Second! voyez pourtant comme je m'aveuglais!
J'avais cru que l'emploi de monsieur Desœillets....

GODINEAU.

Maire?

VERMICHON.

Oui, maire.

GODINEAU.

Vous?

VERMICHON.

Moi.

GODINEAU.

Vous riez.

VERMICHON.

Au contraire.

GODINEAU.

Quand je ne suis qu'adjoint, vous vouliez être maire?

VERMICHON.

Pourquoi pas, s'il vous plaît?

GODINEAU.

Mon cher, en bonne foi,
C'est trop fort.

VERMICHON.

C'est trop fort?

GODINEAU.

Avoir le pas sur moi,
Vous? allons!

VERMICHON.

En effet, ce serait une audace!...

GODINEAU.

Chacun doit se connaître, et se mettre à sa place.

VERMICHON.

Ah çà, tous vos grands airs ne me conviennent pas.

GODINEAU.

Et les vôtres....

JOLIVEAU, s'approchant.

Messieurs, d'où naissent ces débats?

Qu'est-ce?

VERMICHON.

Avec moi monsieur fait l'homme d'importance.

JOLIVEAU, à Vermichon.

Un fat.

GODINEAU.

Monsieur, des rangs méconnaît la distance.

JOLIVEAU, à Godineau.

Un sot.

VERMICHON.

Des rangs?

JOLIVEAU.

Allons, l'amitié vous prescrit....

VERMICHON.

Des rangs! La vanité lui fait perdre l'esprit.

JOLIVEAU, à Vermichon.

Justement.

GODINEAU.

A la France il se croit nécessaire.

JOLIVEAU, à Godineau.

Sans doute.

VERMICHON.

Un médecin vaut au moins un notaire.

GODINEAU.

Médecin? dites donc officier de santé.

VERMICHON.

Moi, monsieur?

JOLIVEAU, à Godineau.

Il enrage.

GODINEAU.

Eh! c'est la vérité!

VERMICHON.

Voilà bien les propos d'un méchant garde-notes.

JOLIVEAU, à Vermichon.

Il est tout interdit.

GODINEAU.

Des injures si sottes

Sont bien dignes de vous.

JOLIVEAU.

Ah! calmez ce transport!

Des amis!...

GODINEAU et VERMICHON.

Nous! amis?

JOLIVEAU.

Allons, vous avez tort.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, POTINET.

POTINET.

Ah! messieurs, voici bien vraiment une autre affaire!
On ne veut plus déjà là-haut du nouveau maire.

GODINEAU.

Eh bien! voilà monsieur qui peut le remplacer.

POTINET.

Lui!

VERMICHON.

Mieux que vous cent fois.

POTINET.

Mais que dois-je penser?...

GODINEAU.

Monsieur veut être maire.

POTINET.

Ah!

GODINEAU.

C'est là sa manie.

POTINET.

Il n'est pas même adjoint.

GODINEAU.

Oh! son puissant génie....

VERMICHON.

Ma foi, j'en ai toujours plus que certains adjoints.

POTINET.

Qu'est-ce à dire?

VERMICHON.

Oui, monsieur.

POTINET.

Expliquez-vous, du moins.

Est-ce à moi?...

VERMICHON.

C'est à vous comme à votre confrère.

POTINET.

Vous nous manquez, monsieur.

VERMICHON.

Qui vous dit le contraire?

POTINET.

Chacun nous doit ici respect comme à la loi.
N'est-ce pas, mon collègue?

GODINEAU.

Hein?

POTINET, se reprenant.

Cher collègue.

GODINEAU.

Moi?

Je suis premier adjoint, monsieur.

POTINET.

Je vous avoue

Que ce ton....

VERMICHON.

Voyez donc le paon qui fait la roue!

POTINET.

Vous l'avez dit.

VERMICHON.

Et vous, oiseau de basse-cour,
Suivez votre modèle, allons, à votre tour.

POTINET.

Çà, messieurs, tout ceci commence à me déplaire.

GODINEAU.

Je ne puis plus longtemps contenir ma colère.

VERMICHON.

Vous poussez à la fin ma patience à bout.

GODINEAU.

Des hommes sans moyens qui prétendent à tout !

POTINET.

Des gens d'un amour-propre et d'une extravagance !...

VERMICHON.

Des adjoints ignorants, tout gonflés d'arrogance !

JOLIVEAU.

Messieurs, un tel éclat....

TOUS TROIS.

Laissez-moi.

JOLIVEAU.

Permettez...

TOUS TROIS.

Non.

JOLIVEAU.

Vous vous dites là tous trois....

TOUS TROIS.

Des vérités.

JOLIVEAU.

De grâce, à mes avis montrez-vous plus dociles ;
Écoutez-moi.

POTINET.

Des fats!

JOLIVEAU.

Messieurs!...

VERMICHON.

Des imbéciles!

JOLIVEAU.

Messieurs!...

GODINEAU.

Des insolents!

JUSTIN.

On se fâche là-bas.

JOLIVEAU.

Mettez enfin un terme à de pareils débats.

GODINEAU.

Ne me parlez jamais.

VERMICHON.

J'y consens.

POTINET.

Moi de même.

VERMICHON.

Nous rompons sans retour.

POTINET.

Ma joie en est extrême.

GODINEAU.

Fort bien.

POTINET.

Plus de rapports désormais entre nous.

GODINEAU et VERMICHON.

Non, non, plus de rapports.

JOLIVEAU.

Messieurs, que faites-vous?

JUSTIN.

Approchons.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME POTINET, MANETTE et MADAME GALUCHAT, qui accourent toutes trois.

MADAME POTINET.

Mon ami!

MANETTE.

Mon père!

MADAME GALUCHAT.

Quel vacarme!

MANETTE.

Qu'avez-vous?

MADAME POTINET.

Qu'est-ce donc?

MADAME GALUCHAT.

Vous répandez l'alarme.

POTINET.

Madame Potinet, vous vous tiendrez pour dit
Que je défends chez moi qu'on leur fasse crédit.
Payant, donnant.

MADAME POTINET.

Qu'entends-je?

GODINEAU.

Et toi, sache, ma fille,
Que Justin n'entrera jamais dans ma famille.
Règle-toi là-dessus.

MANETTE.

Vous même ce matin
Vous m'aviez ordonné....

GODINEAU.

Tout est rompu.

VERMICHON.

Justin,
Tu ne dois plus songer à Manette; et j'espère
Que soumis à mon ordre....

JUSTIN.

Ah çà, monsieur mon père,
De se moquer des gens est-ce qu'on se permet?
On m'a promis Manette.

VERMICHON.

On te la dépromet.

JUSTIN.

Je suis pharmacien.... je suis de la commune....
Il me faut une femme enfin, il m'en faut une.

GODINEAU.

Il est ivre.

JUSTIN.

Oui, messieurs.

POTINET.

C'est un joli sujet.

JUSTIN.

J'épouserais plutôt madame Potinet.

POTINET.

Ma femme!

JUSTIN.

Oui, votre femme.

POTINET.

Insolent!

JUSTIN.

Je l'adore.

MADAME POTINET, à son mari.

Ne crains rien, mon ami.

POTINET.

Drôle, répète encore,
Et ma main....

VERMICHON.

Je voudrais bien voir qu'on le touchât.

MADAME GALUCHAT.

Eh! docteur!...

VERMICHON.

Laissez-moi, madame Galuchat.

MADAME POTINET.

Ciel!

MANETTE.

Arrêtez!

JOLIVEAU.

Messieurs, au nom de la patrie,
Ecoutez! par ma voix c'est elle qui vous prie.

MADAME GALUCHAT.

C'est honteux! Brouillez-vous, puisque cela vous plait;
Mais on peut se haïr sans se prendre au collet.

JOLIVEAU.

Il ne m'appartient pas de juger des querelles
Qui s'agitent ensemble, et se croisent entre elles :
Non nostrum inter vos componere lites ;
Mais vous compromettez de sacrés intérêts.
Soyez dignes, messieurs, des fonctions publiques ;
Suspendez un moment vos débats domestiques;
Le pays vous réclame, il implore aujourd'hui
De vos sages conseils le salutaire appui :
Pour le bien général, marchez tous trois ensemble.
Les notables du bourg, que le banquet rassemble,
Du maire qu'on leur donne ont condamné le choix ;
Ils vont venir, bientôt vous entendrez leurs voix.
Si Desœillets succombe, un de vous le remplace.
Secondez donc ce peuple, et guidez son audace.
Et lorsque vous aurez, par de nobles moyens,
Assuré le bonheur de vos concitoyens,
Satisfait à leurs vœux, dissipé leurs alarmes,
Entre vous, à loisir, vous reprendrez les armes.

VERMICHON.

Au fait, il a raison.

POTINET.

Il a parlé latin!

JUSTIN.

Bravo !

MADAME POTINET.

Qu'il a d'esprit!

GODINEAU.

Messieurs, il est certain
Qu'on se doit avant tout au bien de sa commune.

Notre division n'étant point opportune,
Je propose une trêve.

VERMICHON.

Eh bien, soit.

POTINET.

J'y consens.

GODINEAU.

Nous devons respecter des intérêts puissants ;
Mais entre nous, messieurs, nous rompons pour la vie.

VERMICHON.

C'est comme je l'entends.

POTINET.

C'est mon unique envie.

MADAME POTINET, à son mari.

Mon cher ami....

POTINET, à sa femme.

C'est bon.

VERMICHON, à son fils.

Un mot, monsieur Justin.

JUSTIN.

Eh bien ?

GODINEAU, à sa fille.

Manette, ici.

MADAME POTINET, à son mari.

L'on proteste demain,
Le billet est échu.

POTINET, à sa femme.

Tu me romps la cervelle.

VERMICHON, à Justin.

Vous êtes un vaurien.

GODINEAU, à sa fille.

Tu te montres rebelle,
Il me semble?

JUSTIN, à son père.

Un vaurien?

MADAME POTINET, à son mari.

Songe donc....

POTINET, à sa femme.

Laisse-moi.

GODINEAU, à sa fille.

Nous causerons tantôt, ainsi, prends garde à toi.

VERMICHON, à son fils.

Je calmerai vos feux de la bonne manière.

JUSTIN, à son père.

Calmez-les.

MANETTE, à madame Galuchat.

Il est vif, et je crains sa colère.

MADAME GALUCHAT, à Manette.

Venez chez nous.

POTINET, à sa femme.

Au diable!

MADAME POTINET, en s'éloignant de son mari.

Ah! quel mari, grand Dieu!

JOLIVEAU, à madame Potinet.

Qu'avez-vous?

MADAME POTINET, à Joliveau.

Il faudrait qu'il allât au chef-lieu;
Un billet protesté!...

MADAME GALUCHAT, à Manette.

Nous saurons le réduire.

JOLIVEAU, à madame Potinet.

En trois heures, ce soir, je peux vous y conduire.

MADAME POTINET, à Joliveau.

Vous?

POTINET, voyant qu'on sort de l'auberge.

Voilà ces messieurs.

JOLIVEAU, à madame Potinet.

Que craignez-vous enfin?

MADAME POTINET, à Joliveau.

Rien; mais....

JOLIVEAU, à madame Potinet.

C'est décidé.

MADAME GALUCHAT, à Manette.

C'est convenu.

JOLIVEAU, appelant.

Justin!

(Il lui parle bas.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, GALUCHAT, BONARDIER, FESSARD, TRIQUET, LEROUX.

FESSARD, à ceux qui entrent avec lui.

Il faut qu'aux citoyens la victoire demeure.

LES QUATRE AUTRES.

C'est cela.

JUSTIN, à Joliveau.

De grand cœur.

JOLIVEAU, à Justin.

Eh bien donc, dans une heure.

FESSARD, à ceux qu'il trouve en scène.

Vous voilà! Potinet a dû vous prévenir....

POTINET.

Oui, messieurs.

TRIQUET.

Desœillets ne peut nous convenir.

GODINEAU.

Je l'ai jugé d'abord.

POTINET.

J'en pensais quelque chose.

VERMICHON.

C'est un homme trop riche.

BONARDIER.

Homme qu'on nous impose.

GODINEAU.

Refuser un tel maire est pour vous un devoir.

TOUS.

Bien dit.

GALUCHAT.

Il ne faut pas ici le recevoir.

TOUS.

Non.

LEROUX.

Ni lui, ni tout autre.

GODINEAU.

Ah! c'est une autre affaire.

TOUS LES NOUVEAUX VENUS.

Plus de maire.

VERMICHON.

Écoutez, messieurs....

LES MÊMES.

Non, plus de maire.

MADAME GALUCHAT.

Fort bien.

MADAME POTINET.

Que veulent-ils?

POTINET.

Entendons-nous, du moins:
Plus de maire, d'accord; mais il faut des adjoints.

VERMICHON.

A quoi bon des adjoints?...

POTINET.

A quoi bon? il me semble....

VERMICHON.

Le maire et les adjoints doivent partir ensemble.

TOUS.

Oui, oui.

POTINET.

Pourtant....

TRIQUET.

Ici tout le monde est égal;
Pas d'adjoints.

BONARDIER.

Il suffit du corps municipal.

MANETTE, à madame Galuchat.

Comprenez-vous?

MADAME GALUCHAT, à Manette.

Comment!...

MADAME POTINET.

Que le ciel nous protége !

LEROUX.

Le corps municipal? non, c'est du privilége.

BONARDIER.

Qui donc dirigerait....

LEROUX.

Je n'en veux point; à bas!

BONARDIER.

Et pour quelle raison ?

LEROUX.

C'est que je n'en suis pas.

GODINEAU.

Mais cependant, messieurs, il faut bien quelque chose.

FESSARD.

Moi, je serais d'avis....

TRIQUET.

Et moi, je vous propose....

BONARDIER.

Allons aux voix.

JOLIVEAU.

Messieurs, souffrez qu'un étranger
De ces discussions vous montre le danger.
Si vous vous divisez, je vous le dis sans feindre,
Vous manquerez le but que vous voulez atteindre.
Laissez là les adjoints, le corps municipal;
Le maire, mes amis, c'est l'objet principal.

GALUCHAT.

Il a raison.

FESSARD.

C'est vrai.

LEROUX.

Plus tard.

TRIQUET.

Il faut attendre.

BONARDIER.

Conservons les adjoints.

POTINET.

Alors on peut s'entendre.

FESSARD.

Mais pas de Desœillets.

TOUS.

Non, pas de Desœillets.

MANETTE.

Quels cris!

MADAME GALUCHAT, à Manette.

N'ayez pas peur.

MADAME POTINET, à Joliveau.

Mon Dieu! retenez-les.

TRIQUET.

Il veut nous opprimer.

TOUS.

Oui, oui.

GODINEAU.

Pour tout mérite,
Auprès du sous-préfet il a fait l'hypocrite.

POTINET.

Un homme sans vigueur.

FESSARD.

Un modéré.

GALUCHAT.

Voilà,
Un modéré.

MADAME GALUCHAT.

Fi donc! j'abhorre ces gens-là.

BONARDIER.

Ils causent tous les maux où le peuple est en proie.

LEROUX.

Oui, tous.

TRIQUET.

C'est un tyran, messieurs, qu'on nous envoie.

TOUS.

Oui, oui, c'est un tyran.

FESSARD.

Il ne faut pas souffrir....

GALUCHAT.

Nous ne souffrirons pas....

LEROUX.

Vivre libre ou mourir!

BONARDIER.

Eh bien, il ne faut pas attendre sa venue.

TRIQUET.

Plus de ménagements.

FESSARD.

D'égards.

LEROUX.

De retenue.

(Il crie.)

Charivari!

TOUS.

Bravo! bravo! charivari!

(Les habitants accourent en foule avec des chaudrons, des casseroles, etc., etc.)

TRIQUET.

Venez, accourez tous, répondez à ce cri :
A bas le maire!

TOUS.

A bas! à bas!

FESSARD.

Plus d'arbitraire!

TOUS.

Non, non!

TRIQUET.

Charivari!

LEROUX.

Tous, tous.

TOUS.

A bas le maire!

(Les cris, les chaudrons, les casseroles, les vitres cassées se font entendre en même temps, et la toile tombe au milieu de ce tumulte.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

GODINEAU, POTINET.

(Ils entrent chacun de son côté et sans se voir.)

GODINEAU.

Rien ne saurait calmer ma crainte et mon tourment.

POTINET.

Mon indignation s'accroît à tout moment.

GODINEAU.

Fille sans amitié!

POTINET.

Femme dissimulée!

GODINEAU.

Qu'est-elle devenue?

POTINET.

Où peut-elle être allée?

(Ils se rencontrent.)

GODINEAU.

Ah! pardon.

POTINET.

Excusez.

GODINEAU.

Je ne vous voyais pas.

Ma douleur....

POTINET.

Le hasard dirigeait seul mes pas.
Mon courroux....

GODINEAU.

Qu'est-ce donc?

POTINET.

Qui trouble ainsi votre âme?

GODINEAU.

C'est ma fille.

POTINET.

Comment?

GODINEAU.

Et vous?

POTINET.

Moi? c'est ma femme.

GODINEAU.

Madame Potinet?...

POTINET.

Manette?...

GODINEAU.

Il se pourrait!

POTINET.

Oui, voilà le mystère.

GODINEAU.

Oui, c'est là mon secret.

POTINET.

Hier, pendant le trouble....

GODINEAU.

Hier, à la même heure....

POTINET.

Elle s'est évadée.

GODINEAU.

Elle a fui ma demeure.

POTINET.

Quel étrange rapport!

GODINEAU.

Qui l'aurait pu prévoir?

POTINET.

Toutes deux!

GODINEAU.

Toutes deux!

POTINET.

Et, depuis hier soir,

Point de nouvelle?

GODINEAU.

Aucune. Et vous?

POTINET.

Pas davantage.

GODINEAU.

Notre sort est pareil.

POTINET.

C'est un triste avantage.

GODINEAU.

C'est notre faute aussi.

POTINET.

Je le sens comme vous.

GODINEAU.

Nous nous sommes conduits hier comme des fous.

POTINET.

Il eût fallu rester chacun dans sa famille.
J'aurais pu surveiller ma femme.

GODINEAU.

Et moi, ma fille.

POTINET.

Nous avons eu grand tort, oui, je le vois trop tard.

GODINEAU.

Nos débats, le désordre où nous avons pris part....

POTINET.

Nous payons chèrement mon erreur et la vôtre!

GODINEAU.

Quelle leçon!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, VERMICHON.

VERMICHON.

Le sot! le drôle!

POTINET.

Ah! voici l'autre.

GODINEAU.

Il paraît en courroux.

POTINET.

Il me semble agité.

VERMICHON.

Mais où donc le coquin peut-il avoir été?
Ah! c'est vous! excusez, messieurs; je vous dérange?

GODINEAU.

Nullement.

POTINET.

Qu'avez-vous?

VERMICHON.

Oh! rien n'est plus étrange!
Mais dites-moi d'abord, auriez-vous ce matin
Aperçu, rencontré ce pendard de Justin?

POTINET.

Non.

GODINEAU.

Ni moi.

POTINET.

Qu'a-t-il fait?

GODINEAU.

Est-ce que sa conduite....

VERMICHON.

Depuis hier au soir monsieur a pris la fuite.

POTINET.

Hier?

GODINEAU.

Depuis hier?

VERMICHON.

Et, le drôle qu'il est,
Il a, pour s'échapper, pris mon cabriolet.

POTINET.

Votre cabriolet?

GODINEAU.

A présent tout s'explique!

POTINET.

C'est lui !

GODINEAU.

C'est lui !

VERMICHON.

Comment ?

POTINET.

La preuve est sans réplique !

VERMICHON.

Quoi ?

GODINEAU.

Ma fille....

POTINET.

Ma femme....

GODINEAU.

Elles ont disparu.

POTINET.

C'est votre fils....

VERMICHON.

Allons ! vous ne l'avez pas cru.

GODINEAU.

Justin seul est l'auteur....

POTINET.

Justin est le coupable.

VERMICHON.

Lui, des enlèvements ? il en est incapable.
Un garçon si timide....

POTINET.

Oh ! c'est un égrillard !

GODINEAU.

Que vois-je ?

POTINET.

C'est lui-même !

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, JUSTIN.

VERMICHON.

Approche ici, pendard.

GODINEAU.

Qu'as-tu fait de ma fille ? allons, réponds, infâme.

JUSTIN.

Votre fille ?

POTINET.

Réponds, qu'as-tu fait de ma femme ?

JUSTIN.

Votre femme ?

VERMICHON.

Réponds.

JUSTIN.

Depuis hier au soir,
Je n'ai pas eu, papa, le plaisir de les voir.

VERMICHON.

Vous voyez bien.

GODINEAU.

Tu mens.

POTINET.

Oui, c'est une imposture.

VERMICHON.

Ne l'intimidez pas, messieurs, je vous conjure;
Permettez, laissez-moi l'interroger sans bruit.
Voyons : en quel endroit as-tu passé la nuit?

JUSTIN.

Chez monsieur Joliveau.

VERMICHON.

Quelle est cette incartade?
Quel motif....

JUSTIN.

C'est qu'hier j'étais un peu malade....

VERMICHON.

En effet, vous étiez dans un fort bel état.

JUSTIN.

Mais, papa....

VERMICHON.

Des excès tel est le résultat!
Détruisant la santé, provoquant le scandale....

POTINET.

N'allez-vous pas ici lui faire la morale?

VERMICHON.

Achève enfin.

JUSTIN.

C'est tout. Je ne pouvais marcher,
Je n'y voyais qu'à peine, et l'on m'a fait coucher.

VERMICHON.

Mais alors qu'aviez-vous besoin de ma voiture?

JUSTIN.

A Joliveau, je crois, dans ma mésaventure,
J'ai prêté le cheval et le cabriolet.

GODINEAU.

Joliveau !

POTINET.

Qu'entends-je ? ah !... madame Potinet !

VERMICHON, à son fils.

C'est bon ; plus à loisir nous causerons ensemble.

GODINEAU.

L'aurait-elle suivi !

POTINET.

Joliveau ! lui... je tremble !

VERMICHON.

Tout s'éclaircira.

POTINET.

Bien ; mais l'éclaircissement,
Voilà ce que je crains.

VERMICHON.

Votre femme aisément
Vous expliquera tout ; sa conscience est nette,
J'en suis sûr.

POTINET.

Non pas moi.

GODINEAU.

Mais Manette !...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME GALUCHAT.

MADAME GALUCHAT.

Manette?

Que lui veut-on?

GODINEAU.

O ciel! qu'entends-je? pourriez-vous....

MADAME GALUCHAT.

Eh bien, contre elle encore êtes-vous en courroux?

GODINEAU.

Qu'elle vienne, et bientôt elle pourra connaître....

MADAME GALUCHAT.

Si vous me promettiez....

GODINEAU.

Quoi! vous savez....

MADAME GALUCHAT.

Peut-être.

GODINEAU.

Où donc est-elle?

MADAME GALUCHAT.

Mais....

GODINEAU.

Parlez.

MADAME GALUCHAT.

Elle est chez moi.

GODINEAU.

Chez vous? comment?

MADAME GALUCHAT.

Hier vos fureurs, son effroi
L'ont contrainte à chercher un abri tutélaire.
Vous l'aviez ménacée; et, dans votre colère,
Souvent....

GODINEAU.

Que je la voie enfin!

MADAME GALUCHAT.

Vous pardonnez?

GODINEAU.

De tout mon cœur.

MADAME GALUCHAT.

Venez, Manette.... oui, oui, venez,
Ne craignez rien.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, MANETTE conduite par GALUCHAT.

GODINEAU.

C'est toi!

MANETTE.

Que je suis criminelle!
Ah! mon père!

GODINEAU.

Ma fille!... ah çà, mademoiselle,
Expliquons-nous un peu. Que veut dire cela?
Quoi! chez des étrangers....

MADAME GALUCHAT.

Qu'entendez-vous par là ?
Elle est en sûreté, je crois, dans ma famille.

GALUCHAT.

Nous en avons eu soin comme de notre fille.

GODINEAU.

N'importe !...

MADAME GALUCHAT.

Des fureurs?

GODINEAU.

Oui, vous avez raison ;
En effet, j'ai promis.... Rentrez à la maison....
Embrasse-moi, Manette, et souviens-toi qu'un père,
Fût-il même parfois exigeant et sévère,
Est encor, mon enfant, pour un cœur droit et pur,
Le meilleur confident et l'ami le plus sûr.
Va, laisse-nous.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, excepté MANETTE.

GODINEAU.

Je suis au comble de la joie!

VERMICHON.

Je prends part au bonheur que le ciel vous envoie.

GODINEAU.

Je le sais; votre cœur doit comprendre le mien.

JUSTIN, à son père.

Épouserai-je?

VERMICHON.

Paix! drôle.

POTINET.

Oui, cela va bien....

Pour vous; mais moi, messieurs!

MADAME GALUCHAT, à Vermichon.

Qu'est-ce qui le tourmente?

VERMICHON.

Sa femme l'a quitté.

MADAME GALUCHAT.

L'aventure est charmante!

(Voyant arriver Joliveau.)

Eh! justement, monsieur arrive tout à point....

VERMICHON.

Joliveau!

POTINET.

Lui?

GODINEAU.

Mon cher, ne vous emportez point.

POTINET.

Après son infamie, à mes yeux il se montre!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, JOLIVEAU.

JOLIVEAU, à Potinet.

Ah! vous voilà! je suis charmé de la rencontre.
J'allais chez vous.

POTINET.

Monsieur, de tels empressements....

JOLIVEAU.

Madame Potinet vous fait ses compliments.

POTINET.

Ses compliments? à moi? vous vous moquez, je pense.

JOLIVEAU.

En aucune façon.

POTINET.

Monsieur, je vous dispense....
Mais vous savez donc, vous, qui venez de la voir,
En quel lieu mon épouse....

JOLIVEAU.

Oui, je dois le savoir,
Puisqu'à la ville, hier, c'est moi qui l'ai conduite.

POTINET.

Vous l'entendez! Monsieur, votre indigne conduite....

GODINEAU.

Modérez-vous.

JOLIVEAU.

Des cris et des emportements,
Lorsque je m'attendais à vos remercîments!

POTINET.

Finissons. Au chef-lieu qu'avez-vous été faire?

JOLIVEAU.

Moi? rien; madame avait une importante affaire;
De l'argent à payer, je crois, quelque billet....
Justin nous a prêté votre cabriolet,
Docteur; vous pardonnez?

GODINEAU, à Potinet.

Mais vous devez connaître
S'il est vrai....

POTINET, à Godineau.

C'est possible.... oui, cela pourrait être.

GODINEAU, de même.

Rappelez-vous.

POTINET, de même.

Hier elle me tourmentait....
Je me souviens des mots de traite, de protêt;
Mais le désordre ici venait de se répandre,
Et j'ai, dans la chaleur, refusé de l'entendre.

GODINEAU, de même.

Eh bien, voilà le mot de l'énigme.

POTINET, de même.

Oui, pour vous.

GODINEAU, de même.

Allons!

POTINET, à Joliveau qui cause avec Vermichon.

Monsieur!

JOLIVEAU.

Pardon.

POTINET.

Achevez. Dites-nous
Si ma femme du moins me doit être rendue.

JOLIVEAU.

Pouvez-vous en douter? Madame est descendue
Chez sa sœur, qui bientôt va vous la ramener.

POTINET.

Comment? ma belle-sœur....

JOLIVEAU.

Pourquoi vous étonner?
Oui, d'un quart d'heure au plus je précède ces dames.

GODINEAU, à Potinet.

Tout s'éclaircit enfin.

POTINET.

Oh! les femmes! les femmes!

GODINEAU.

Sont charmantes, mon cher.

POTINET.

Bien fin qui les connaît!

MADAME GALUCHAT.

Justement j'aperçois madame Potinet.

GODINEAU, à Potinet.

Du calme.

JOLIVEAU, au même.

En cet instant je vous gêne peut-être?

POTINET.

C'est vrai.

JOLIVEAU.

Je sors. Du moins vous devez reconnaître....

POTINET.

Il suffit.

JOLIVEAU.

Croyez bien....

POTINET.

C'est assez, vous dit-on.

JOLIVEAU.

Vous êtes jaloux? fi! c'est du plus mauvais ton.

(Il sort.)

POTINET.

Il me raille, je crois? Monsieur....

GODINEAU.

Pas de querelle.

VERMICHON.

Mais nous allons aussi vous laisser avec elle.

POTINET.

Non, restez, mes amis.

MADAME GALUCHAT.

C'est un plaisir pour nous.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME POTINET.

POTINET.

Madame Potinet, venez, approchez-vous.

MADAME POTINET.

De te revoir, l'ami, je suis vraiment heureuse.
Ta santé paraît bonne.

MADAME GALUCHAT, à part.

Elle est bien doucereuse.

MADAME POTINET.

Tu ne sais pas, ma sœur est venue avec moi.

POTINET.

Vous ne dites pas tout, madame.

MADAME POTINET.

Explique-toi.

POTINET.

Et votre conducteur!

MADAME POTINET.

Mon conducteur?

POTINET.

Parjure,

N'ajoutez pas un mot; une pareille injure....

MADAME POTINET.

Quelle idée! ah! l'ami!...

POTINET.

S'oublier à ce point!

MADAME POTINET.

As-tu perdu l'esprit?

POTINET.

La femme d'un adjoint!

GODINEAU.

Potinet!...

MADAME POTINET.

Il plaisante... oh! oui, je le parie;
Il sait trop....

POTINET.

Mais du moins, répondez, je vous prie :
D'où venez-vous, madame?

MADAME POTINET.

On doit te l'avoir dit.
Il était important d'assurer ton crédit;
Et ne pouvant hier de toi me faire entendre,
A la ville j'ai pris le parti de me rendre.
De grand matin ma sœur a vu tous nos parents;
Elle m'a procuré près de quinze cents francs,
Et j'ai trouvé sans peine à compléter la somme.
Le billet est payé, le voici.

MADAME GALUCHAT, à part.

Le pauvre homme!

POTINET.

Madame Potinet, tout cela n'est pas clair.

MADAME POTINET.

Qu'as-tu donc ce matin?

GODINEAU.

Vous avez tort, mon cher.

VERMICHON.

Cent fois tort.

GALUCHAT.

Mille fois.

MADAME GALUCHAT.

Après un tel service,
Vous devez l'adorer.

POTINET.

Soit; je lui rends justice.

GODINEAU.

Allons, tout est fini. Vous êtes satisfait,
N'est-ce pas?

POTINET.

Sans doute.... oui.... je dois l'être en effet.
N'en parlons plus. Allez, rentrez à la boutique.
Mais monsieur Joliveau n'aura plus ma pratique.

MADAME POTINET.

Méchant! tu sais trop bien l'amour que j'ai pour toi!
Messieurs, je vous salue; adieu, voisine.

(Elle entre chez elle.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, excepté MADAME POTINET.

GALUCHAT.

Moi,
J'admire Potinet!

MADAME GALUCHAT.

Quels transports sont les vôtres?
C'est bien à vous, ma foi, de vous moquer des autres.

GODINEAU.

Nous sommes tous contents.

VERMICHON.

Et réconciliés,
J'espère?

POTINET.

Oui, nos débats doivent être oubliés.

GODINEAU.

Touchez donc là tous deux.

VERMICHON.

De bon cœur.

POTINET.

Moi de même.

GODINEAU.

Et si j'ai fait offense à des voisins que j'aime....

VERMICHON.

Nous avons été tous injustes, vaniteux.

POTINET.

Et les scènes d'hier!

GODINEAU.

Qui n'en est pas honteux?

MADAME GALUCHAT.

Contre ce qui s'est fait le bourg entier proteste.

GODINEAU.

L'amour du changement est bien souvent funeste.

GALUCHAT.

Au désordre on saura que j'ai contribué;
Et j'ai grand' peur alors d'être destitué.

VERMICHON.

Nous vous justifierons, comptez sur notre zèle.

MADAME GALUCHAT.

A vos émeutes, moi, je perds ma clientèle.

GODINEAU.

Comment?

MADAME GALUCHAT.

Hier au soir, du hameau de Roussy,
On a craint de venir me chercher jusqu'ici;
On a fait accoucher, par la mère Monique,
Marianne Ledru, ma meilleure pratique.
Quelle femme! un enfant, messieurs, tous les dix mois!
Six en cinq ans!

GALUCHAT.

Allons! tous les maux à la fois!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LEROUX.

LEROUX, à la cantonade.

Eh bien, allez vous plaindre, allez; qui vous arrête?
(Descendant la scène.)
Leurs reproches, leurs cris me font perdre la tête.

VERMICHON.

Qu'avez-vous donc?

LEROUX.

Je suis dans un bel embarras.
Ils disent que c'est moi qui réponds des dégâts.

GODINEAU.

Lesquels?

LEROUX.

Pendant qu'ici, pour venger notre insulte,
J'étais tranquillement à faire du tumulte,

De Jérôme Poquet on a pêché l'étang,
Dépouillé le verger de madame Leblanc,
Volé toute une meule à la ferme d'Étrées,
Et dans le bois d'Auray coupé deux cents bourrées.
A mon poste, dit-on, si je m'étais trouvé,
Aucun de ces malheurs ne serait arrivé.
On m'accuse, et l'on veut me faire ôter ma place.

GALUCHAT.

C'est comme moi ; voilà le coup qui me menace.

POTINET.

Enfin personne hier n'a rempli son devoir.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, FESSARD.

FESSARD.

Que vais-je devenir ? j'aurais dû le prévoir !
Ah! c'est vous? J'ai, messieurs, des grâces à vous rendre.

VERMICHON.

A nous?

FESSARD.

A tout le monde ici je peux m'en prendre.

POTINET.

Qu'est-il donc arrivé?

GODINEAU.

Reprenez vos esprits.

FESSARD.

Par vos séditions et vos charivaris,
Vous avez joliment arrangé mes affaires.

VERMICHON.

Expliquez-vous.

FESSARD.

J'avais quatre pensionnaires;
Leurs parents sont venus les retirer!

MADAME GALUCHAT.

Pourquoi?

FESSARD.

Les scènes d'hier soir ont répandu l'effroi.
Ces enfants vont aller, libres d'inquiétudes,
Dans un lieu plus tranquille achever leurs études:
Voilà tout bonnement ce qu'on m'a déclaré.

GODINEAU.

Calmez-vous; ce malheur peut être réparé.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, BONARDIER.

BONARDIER.

Comment! tranquillement à jaser sur la place!
Vous ne savez donc pas, messieurs, ce qui se passe?

VERMICHON.

Quoi!

BONARDIER.

Devinez.

VERMICHON.

Voyons.

BONARDIER.

Quel jour est-ce aujourd'hui?

LEROUX.

Jeudi.

BONARDIER.

Jour de marché, n'est-ce pas?

MADAME GALUCHAT.

Eh bien, oui;
Après?

BONARDIER.

Eh bien, allez, allez au champ de foire,
Vous verrez.

GODINEAU.

Qu'est-ce encore? et que devons-nous croire?

BONARDIER.

Que le marché, messieurs, est désert, vide, nu;
Des villages voisins personne n'est venu.

POTINET.

Se peut-il?

BONARDIER.

Il paraît qu'un récit peu fidèle
Partout de notre émeute a porté la nouvelle.
Effrayés des dangers qu'on leur a fait prévoir,
Tous nos voisins ailleurs ont été se pourvoir.

FESSARD.

Ce funeste abandon....

BONARDIER.

S'il dure, il nous ruine;
Et les marchands du bourg font une triste mine.
Des ventes du jeudi les profits étaient grands:
Moi seul je débitais pour plus de trois cents francs.

GALUCHAT.

Diable! c'est une perte!

BONARDIER.

Elle est irréparable.

GODINEAU.

Voilà de nos excès la suite déplorable.

(On entend un grand bruit derrière le théâtre.)

SCÈNE XIII.

Les précédents, MANETTE, madame POTINET, et ensuite TRIQUET.

MADAME GALUCHAT.

Quel tumulte!

MANETTE.

Quels cris!

MADAME POTINET.

Encor du bruit, bon Dieu!

VERMICHON.

Courons tous.

TRIQUET, entrant.

Demeurez.

MADAME GALUCHAT.

Qu'est-ce donc?

TRIQUET.

C'est Mathieu:
Avec le gros Thomas il s'est pris de querelle;
Et tous deux se battaient là-bas dans la ruelle.

FESSARD.

A quel propos?

TRIQUET.

Parbleu! pour les troubles d'hier.

GODINEAU.

Encor?

TRIQUET.

Le gros Thomas est dur comme le fer;
Un poignet!.... il vous a rossé le camarade!....
Les séparer, c'était risquer quelque gourmade;
Par bonheur, Michelet, qui passait près de là,
Est venu tout à point pour mettre le holà.

GODINEAU.

Quoi! déjà Michelet est arrivé?

TRIQUET.

Sans doute.
Vous l'allez voir.

GODINEAU.

Tant pis: pour moi, je le redoute.

VERMICHON.

Il va vous reprocher....

POTINET.

Il aura bien raison.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, MICHELET, suivi de beaucoup d'habitants du bourg.

MICHELET.

Des voisins! des amis! cela n'a pas de nom!
Mais laissons les effets, parlons un peu des causes.
Hier il s'est ici passé de belles choses,
Messieurs? Êtes-vous fous? quel vertige nouveau
Vous a subitement détraqué le cerveau?
Je vous laisse enchantés du maire qu'on vous nomme;
C'est un grand citoyen, un parfait honnête homme;
Toujours de la commune il prit les intérêts;
Il a mille vertus!.... et, trois heures après,
A l'estime publique il a perdu ses titres!
Vous maudissez son nom, et vous cassez ses vitres!

VERMICHON.

Nous avons tort, mon cher, nous en convenons tous.

TOUS.

Oui, tous.

LEROUX.

C'est quelque sort qu'on a jeté sur nous.

MICHELET.

Outrager Desœillets!.... c'est mal. Dans la commune
Nous savons tous l'emploi qu'il fait de sa fortune.
C'est toujours parmi vous qu'il prend ses ouvriers;
Réparant nos chemins de ses propres deniers,
Aux pauvres, tout l'hiver, il donne de l'ouvrage;
Dans vos maux, il vous rend l'espoir et le courage;

Et s'il vous faut enfin du travail, des secours,
Des conseils, c'est à lui que vous avez recours.

TRIQUET.

En effet.

LEROUX.

Un brave homme.

FESSARD.

Un homme respectable.

MADAME GALUCHAT.

Ami de l'ouvrier.

GALUCHAT.

Généreux.

BONARDIER.

Charitable.

VERMICHON, à Michelet.

Vous le voyez, chacun se repent de ses torts.

POTINET.

Les réparer sera le but de nos efforts.

MICHELET.

Soit; ne revenons plus sur les fautes passées.
De perfides conseils, des vanités blessées,
Et peut-être un dîné prolongé trop longtemps,
De vous, je le vois bien, ont fait des mécontents.
Mais vos yeux sont ouverts; eh bien! que tout s'efface,
Que ce moment d'erreur ne laisse aucune trace,
Et parmi nous bientôt nous verrons pour jamais
Renaître l'union, le bonheur et la paix.

SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENTS, JOLIVEAU.

JOLIVEAU.

Je viens vous annoncer une étrange nouvelle.
Vous ne vous doutez pas....

MICHELET.

Achevez, quelle est-elle?

JOLIVEAU.

Quelqu'un qu'on n'attend guère arrive en ce moment.

MICHELET.

Qui?

JOLIVEAU.

Monsieur Desœillets.

TOUS.

Desœillets?

JOLIVEAU.

Oui, vraiment.
Déjà dans l'avenue on peut voir sa voiture.

MICHELET.

Je le reconnais bien!

JOLIVEAU.

La piquante aventure!
Lorsque l'on ne veut plus ici le recevoir!...

MICHELET.

Il a su nos débats, nos troubles d'hier soir;
Il accourt! Vous voyez l'intérêt qu'il nous montre.

GODINEAU.

C'est vrai.

MICHELET.

M'en croirez-vous? allons à sa rencontre.

TOUS.

Oui, tous.

GODINEAU.

Donne le bras, Manette, à ton futur.

POTINET, offrant le bras à sa femme.

Ma femme....

JUSTIN.

Oh! maintenant mon mariage est sûr.

MICHELET.

Partons.

JOLIVEAU.

Mais que veut dire enfin cette folie?

MICHELET.

Que parmi nous, monsieur, la paix est rétablie;
Et qu'à la maintenir étant tous résolus,
Les donneurs de conseils ne nous séduiront plus.
Vous voilà maintenant au courant de l'affaire.

TOUS.

Bravo! bravo! partons! Vive monsieur le maire!

(Ils sortent en poussant des acclamations, en même temps que le rideau tombe.)

FIN DE L'ÉMEUTE DE VILLAGE.

LE LIBÉRÉ,

TABLEAU DRAMATIQUE EN CINQ PARTIES

ET EN VERS;

COMPOSÉ PENDANT LES ANNÉES 1833 ET 1834.

NOTICE

SUR

LE LIBÉRÉ.

Est-il possible qu'un auteur, qui a obtenu des succès sur la scène française, et qui est encore dans la force de l'âge, renonce tout à coup au théâtre, et brise, pour n'en plus faire usage, la plume qui lui a procuré de si vives jouissances? Cette espèce de *reniement* peut se rencontrer chez les écrivains qui ne se servent de la littérature que comme d'une échelle pour monter aux dignités ou à la fortune : on conçoit qu'arrivés où ils voulaient atteindre, ils repoussent, et quelquefois méprisent l'instrument qui leur a servi à s'élever. Mais celui qui est entraîné par un sincère amour des lettres, celui pour qui les succès sont le but et non un moyen, celui-là ne sortira pas de la lice, tant qu'il se sentira quelques forces; et, loin qu'il se retire avant le temps, on doit craindre bien plutôt qu'il ne prolonge ses efforts au delà du terme qui lui est assigné par la nature. De tous nos grands auteurs dramatiques, je ne me rappelle que Racine

qui se soit arrêté au milieu de ses succès; et l'on sait que ce furent des scrupules religieux qui seuls l'éloignèrent du théâtre.

Il peut arriver cependant qu'un auteur croie sa dignité intéressée à ne plus travailler pour les comédiens, qu'il se croie obligé, pour conserver sa propre estime, à cesser tous rapports avec eux. Mais les dégoûts qu'il a éprouvés et l'éloignement qui en est la suite, n'auront pas le pouvoir de glacer son imagination et son cœur, de le détourner de la passion et de la culture des lettres; à défaut du théâtre, il écrira pour les lecteurs, pour ses amis, pour lui-même; il inventera, s'il le faut, de nouvelles formes, un nouveau cadre pour y renfermer les pensées et les sentiments qu'il s'est interdit de développer sur la scène. Le véritable amour de la littérature, est un amour qui ne s'éteint jamais, il survit à nos facultés créatrices, l'impuissance ne peut le détruire.

C'est ainsi que, bien résolu à ne plus composer aucun ouvrage pour la Comédie-Française, il m'a cependant été impossible de me condamner à une complète oisiveté, et de laisser se consumer inutilement le reste de séve qui était encore en moi. J'ai donc continué à écrire; c'est à ma plume que j'ai demandé des jouissances et des consolations; car le travail, mieux encore que le sommeil, a le pouvoir de suspendre et de faire oublier les chagrins. Mais, en abandonnant le théâtre, j'ai dû conserver les formes dramatiques, les seules qui me soient un peu

familières. Il vient un âge où le talent, comme les étoffes, a pris un pli difficile à effacer; mon pli, à moi, c'est le dialogue, le dialogue en vers; je n'ai jamais fait, je n'ai jamais su faire autre chose; et j'étais déjà trop vieux en 1833 pour essayer une autre allure, pour apprendre à jouer d'un autre instrument.

Voilà ce qui m'a conduit à composer *le Libéré*, et, quelques années plus tard, *l'An* 1928. On reconnaîtra qu'il m'eût été facile d'arranger pour la scène le premier de ces ouvrages, surtout à une époque où l'on n'exige plus au théâtre une observation bien rigoureuse de la règle des unités; j'aurais d'ailleurs été justifié à mes propres yeux de cette violation des règles, par l'importance du but que je voulais atteindre, par la haute moralité de la question sur laquelle je voulais attirer l'attention publique. Mais, je le répète, mes rapports avec la Comédie-Française ont été brisés; et j'aurais cru manquer à ce que je me dois à moi-même, si j'avais cherché à les renouer dans l'espoir de quelques applaudissements ou de quelques avantages pécuniaires.

Je dirai ici en passant qu'un de mes plus vifs chagrins est de voir que plusieurs de mes amis n'approuvent pas, ne comprennent pas le sentiment qui m'a éloigné du théâtre. Le derrière de la toile n'est rien à leurs yeux, ils ne songent qu'aux succès que j'aurais pu obtenir, et ils semblent penser que l'on doit supporter tout pour acquérir de la fortune et de la gloire.

Il m'est impossible de me ranger à leur opinion. Sans doute, rien n'est beau, rien n'est enivrant comme les triomphes de la scène ; ils ont été le rêve, le bonheur, l'espoir de ma vie entière ; mais, avant tout, j'ai besoin de ma propre estime. Au Théâtre-Français aujourd'hui, il n'est plus que deux positions pour l'auteur dramatique : il faut qu'il parle en maître et dicte ses ordres aux comédiens, ou il doit se résigner aux dégoûts et aux humiliations de toute espèce. Je n'ai jamais eu le droit ni la volonté de prendre la première de ces positions, et j'ai trop de fierté pour me soumettre à la seconde.

Dans l'avertissement que j'ai placé en tête du *Libéré*, j'entre dans quelques détails sur les motifs qui m'ont fait écrire cet ouvrage. Mon but a été d'appeler l'attention du gouvernement et de la société tout entière sur la situation la plus affreuse que je connaisse, celle du malheureux qui, après avoir expié une première faute, a résolu de la faire oublier par sa bonne conduite, et qui trouve fermées devant lui toutes les voies pour revenir au bien. Tel est le tableau que j'ai essayé de tracer.

On s'occupe beaucoup, depuis quelques années, des individus *qui sont en prison*, mais on ne fait rien pour les empêcher d'y revenir, lorsque leur peine est expirée. Et cependant la morale, comme l'intérêt et la sûreté de la société, exigeraient que l'on donnât une attention sérieuse à cette foule de libérés qui sortent tous les ans des bagnes et des maisons de

force et de correction, et que du moins on prît quelques mesures pour leur rendre la probité possible. Les arrêts itératifs des cours d'assises et des tribunaux correctionnels, non plus que les interdictions de résidence en telles ou telles localités, ne ramènent personne à la vertu. Il est une vérité bien épouvantable à dire, et que pourtant je ne dois pas celer : c'est que, dans l'état actuel, tout homme qui a été une fois en prison, doit nécessairement y retourner ; et que, pour la plupart de ces malheureux, une condamnation à un an ou quinze mois équivaut à une condamnation à vie.

C'est surtout lorsque j'ai publié cet ouvrage que j'ai regretté de n'avoir pas quelque réputation littéraire, de n'avoir pas un de ces noms dont la célébrité appelle les lecteurs. J'ose croire que, plus répandu, mon *Libéré* eût inspiré de l'intérêt pour cette classe d'infortunés qui deviennent, souvent malgré eux, des criminels invétérés. Alors j'aurais eu le bonheur d'être utile; car sans doute quelques gens de bien auraient proposé et fait appliquer le remède au mal que je n'ai pu que signaler. Mais je n'ai ni renommée ni pouvoir; j'ai crié dans le désert ; et mon œuvre eût passé tout à fait inaperçue, si l'Académie française n'avait pas daigné l'honorer de son approbation et lui décerner une marque d'estime.

Je viens de parler de l'Académie française, et j'ai réveillé par là le chagrin que j'éprouve de n'en être pas, de ne pouvoir pas en être membre. Depuis long-

temps, et à plusieurs reprises, beaucoup de gens de lettres, beaucoup d'académiciens même, m'ont engagé à me mettre sur les rangs, et toujours je m'y suis refusé. Ce n'est pas par modestie; car j'avouerai sans détour que je crois avoir autant de titres littéraires que plusieurs des Quarante; je crois même en avoir davantage que certains d'entre eux; mais, pour être reçu dans l'illustre compagnie, il est une condition impérative, et que je ne saurais remplir : celle de composer et de prononcer un discours.

Bien écrire en prose soutenue est peut-être ce qu'il y a de plus difficile en littérature; et c'est un genre de talent qui m'est tout à fait étranger. On peut en juger par ces notices, qui ne sont pourtant que de simples causeries, et qui néanmoins, je le sens trop, manquent souvent d'élégance et de correction.

Les portes de l'Académie sont ouvertes, dit-on, à tous les genres. Je répondrai qu'en réalité il n'en est rien, puisque les titres seuls ne suffisent pas, puisqu'on impose à l'homme qui n'a jamais écrit deux pages de prose, l'obligation de produire une pièce d'éloquence. Quel rapport y a-t-il, je le demande, entre des ouvrages dramatiques en vers et le morceau oratoire que l'on appelle un discours de réception? Comment donc me serait-il possible, dans une langue qui n'est pas la mienne, de traiter quelque haute question littéraire, et de faire le panégyrique de l'académicien que je remplacerais? Si, pour être reçu à l'Académie des Beaux-Arts, il fallait payer de sa per-

sonne, en séance publique, comme cela se pratique à l'Académie française, exigerait-on d'un Baillot, par exemple, qu'il exécutât un concerto de piano ou de clarinette? Qu'on ne se récrie pas contre cette comparaison; elle est exacte de tous points : le prosateur et le poëte sont tous deux littérateurs, comme le violoniste et le pianiste sont tous deux musiciens; mais chacun joue d'un instrument différent.

Je suis très-sûr que je ferais un mauvais discours, et plus sûr encore que je n'aurais pas le courage de le prononcer. Pour pouvoir vaincre sa timidité, et prendre un peu de hardiesse, il faut se sentir sur son terrain. Convaincu de mon impuissance, j'ai dû m'abstenir de solliciter un honneur qui m'eût été cher, et que je méritais peut-être. Mais, je le répète, l'obligation du discours a tué, sinon mes désirs, du moins toutes mes espérances; et je me vois condamné, par les usages qui régissent l'Académie, à demeurer éternellement à la porte du sanctuaire.

Mais, m'a-t-on dit souvent, tous les académiciens ne sont pas des Bossuet ou des Montesquieu, et cependant tous ont fait des discours de réception; chacun d'eux, à son tour, a joué son personnage dans les solennités académiques. Ces nombreux exemples ne sauraient me servir d'encouragement ni de modèle; car, de même qu'il y a des rôles auxquels je ne puis atteindre, il y en a d'autres aussi que je ne veux pas accepter. Comme je ne crains pas de faire connaître toute ma pensée, je vais m'expliquer plus

clairement. A l'Académie, les récipiendaires peuvent être rangés en trois classes. Il y a d'abord, les hommes supérieurs, que l'admiration publique accompagne toujours, en quelque lieu qu'ils se fassent entendre; et je placerai sur la même ligne (car il ne s'agit ici que du discours de réception) ces gens d'un esprit fin et délicat, qui ont l'art de dire tout avec grâce, et qui, presque toujours réussissent encore mieux que les premiers auprès des oisifs et des élégantes qui se pressent aux séances académiques. Viennent ensuite les écrivains de mérite, qui ne sont pas doués de talents oratoires, qui ont le sentiment de leur insuffisance, et qui cependant, pour être de l'Académie, consentent à s'exposer aux marques d'ennui de leur auditoire, et aux brocards des salons et des journaux; ils ont calculé que le ridicule jeté sur eux serait oublié au bout de quelques jours, et qu'en définitive ils resteraient académiciens; c'est un moment d'humiliation à subir, et ils s'y résignent courageusement. Enfin, se présentent les gens qui ne doutent de rien, qui sont toujours contents d'eux et de leurs ouvrages, qui, avant tout et par-dessus tout, estiment ce qu'ils ont produit:

Mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons.

Ces gens-là ne sont jamais embarrassés pour composer leur discours, et ils sont heureux de s'entendre le prononcer.

Je n'ai pas le bonheur d'appartenir à la première classe; mon amour-propre répugne à l'abnégation de la seconde; et la confiance imperturbable de la troisième est à cent lieues de mon caractère. Je ne serai donc jamais membre de l'Académie française.

A force de répéter que je ne saurais pas faire un discours, je viens tout à coup de me rappeler que j'en avais composé un;

Et je ne conçois pas par quel enchantement
J'oubliais jusqu'ici ce grand événement.

Il faut que je raconte cette anecdote, qui d'ailleurs ne prouve rien en faveur de mes talents oratoires.

Un matin, vers le milieu d'octobre 1821, je venais d'entrer dans le cabinet du duc de Richelieu et je lui rendais compte de quelques affaires. « A propos, me dit-il, l'ouverture des Chambres est fixée au 5 novembre, il faut que vous nous fassiez le discours du Roi. » A ces mots, qui avaient été prononcés comme s'il se fût agi du travail le plus ordinaire, je sentis une sueur froide me courir par tout le corps, et je répondis, en balbutiant, que j'étais incapable.... que je n'avais pas le talent nécessaire.... que je ne saurais jamais faire parler le Roi d'une manière convenable, etc., etc. Le duc se moqua beaucoup de mes terreurs, me dit que je me faisais un monstre de la chose la plus simple du monde, et qu'il était sûr que je m'en tirerais à merveille. « Au reste, ajouta-t-il, vous ne devez pas être embarrassé pour le fond du

discours, puisque j'ai mis en note sur ce papier les objets dont vous aurez à parler; et quant à la forme, vous trouverez des modèles dans tous les discours d'ouverture des précédentes sessions. » Il fallut donc me mettre à l'ouvrage; et, guidé par les notes qui m'avaient été remises, imitant de mon mieux le style des anciens discours, que j'allai chercher au *Moniteur,* j'amenai mon œuvre à bon port. Le duc de Richelieu fut content de mon travail, et il m'engagea à le communiquer à M. Lainé et à M. Pasquier, qui lui donnèrent également leur approbation, et n'y trouvèrent rien à changer. Mais il n'en fut plus de même, quand on l'examina en conseil. On commença par reculer devant la question de l'indemnité des émigrés, dont il avait été convenu qu'on parlerait; puis, chaque Ministre voulut glisser sa phrase en remplacement de l'une des miennes; de sorte qu'il ne resta bientôt plus rien d'une œuvre qui m'avait donné tant de peine et causé tant de tourment. Voici ce discours, tel que je l'avais composé : il peut offrir quelque intérêt; car c'est une pièce quasi historique, puisqu'elle renferme la pensée première du Ministère de cette époque.

« Messieurs,

« C'est avec confiance, et une satisfaction sans « mélange que je viens ouvrir cette session [1].

[1] J'avais mis *une confiance entière;* on me fit supprimer le mot *entière*.

« Les années précédentes, en vous entretenant de « la protection que le ciel accorde à la France, je « n'avais pas dû vous taire que quelques rigueurs « avaient été mêlées à tant de bienfaits. Les fléaux « amenés par l'intempérie des saisons, les inquiétudes « qui, pendant quelque temps, ont occupé les esprits, « les désordres qui ont agité plusieurs contrées du « royaume, enfin le deuil de ma famille, auquel les « Français ont pris une part si touchante, ont dû « tour à tour être rappelés dans mes communications « solennelles avec vous.

« Plus heureux aujourd'hui, je n'ai à vous entre- « tenir que des progrès de la prospérité publique. « Pendant le cours de cette année, la Providence ne « m'a point été sévère. Le fils, par qui le ciel a sou- « lagé mes douleurs, continue à être pour moi une « source de consolations et d'espérances. Cet enfant, « mon cœur me l'assure, sera digne des vœux dont « il est l'objet, et saura mériter l'amour dont les « Français ont entouré son berceau.

« Nos relations avec les puissances étrangères sont « toujours aussi amicales, et l'union qui continue à « régner parmi les souverains de l'Europe, semble « nous garantir que la paix ne sera point troublée.

« De grands malheurs ont désolé l'Orient. Comme « chrétiens et comme hommes, nous n'avons pu res- « ter insensibles à des événements si douloureux, « qui d'ailleurs, sans la prudence et l'accord des sou- « verains, pouvaient devenir le signal d'un embrase-

« ment universel. Espérons que ces désastres sont à « leur terme, et que les arrangements qui se prépa- « rent satisferont à la fois la politique, la religion et « l'humanité. Mais je ne dois pas vous laisser ignorer « que pendant ces tristes circonstances, le pavillon « français s'est montré avec honneur dans les mers de « la Grèce, et que, plus que jamais, le nom français « est en estime dans ces contrées.

« En reportant nos regards sur notre situation in- « térieure, nous trouvons de nombreux motifs de « rendre grâce à la Providence.

« Le commerce est florissant, les progrès de l'in- « dustrie ont dépassé nos espérances, les arts nous « conservent parmi les nations le rang qu'ils nous ont « acquis, l'agriculture se perfectionne de jour en jour, « et bientôt des voies nouvelles, en multipliant les « moyens de communications et d'échanges, associe- « ront toutes les parties du royaume à ce bien-être « général, dont quelques contrées semblaient exclues « par la nature.

« Partout règnent aujourd'hui le bon ordre et la « sécurité; partout les lois sont respectées. Les pas- « sions se calment dans la nation, les défiances se « dissipent, les esprits se rapprochent; et il vous « appartient, Messieurs, d'achever ce grand ouvrage « de réconciliation et de paix, en donnant à la France « l'exemple de l'union et de la modération, qu'elle a « droit d'attendre de vous.

« La fidélité à remplir nos engagements, la loyauté

« dans nos transactions financières, et le retour de « la tranquillité intérieure, ont affermi le crédit pu- « blic ; les finances de l'État sont dans une situation « prospère. Déjà une diminution d'impôts a eu lieu. « Dans peu, je l'espère, de nouveaux dégrèvements « seront accordés, et ils n'auront d'autres limites que « celles qui sont impérieusement tracées par les be- « soins du service, et par la dignité de la France. Et « un jour viendra sans doute où, après avoir délivré « tout à fait mes peuples des charges extraordinaires « que des désastres récents ont fait peser sur eux, il « me sera permis de vous proposer d'accorder aussi « quelques soulagements à de plus anciennes infor- « tunes.

« L'époque à laquelle je vous ai convoqués, et les « ordres que j'ai donnés pour que la loi des finances « pût vous être présentée d'abord, vous feront assez « connaître mon désir de mettre un terme aux de- « mandes de crédits provisoires, qui ont été jusqu'ici « commandées par les événements. Je ne doute pas « que les Chambres ne s'empressent de seconder mes « intentions à cet égard, et qu'elles n'épargnent à mon « Gouvernement la nécessité de recourir encore cette « année, pour assurer le service public, à un moyen « qui ne peut être justifié que par le manque de temps, « ou l'embarras des circonstances.

« Plusieurs lois vous seront présentées pendant le « cours de cette session. Elles tendent toutes au but « vers lequel se dirigent constamment mes efforts

« et mes pensées, l'affermissement de nos institu-
« tions.

« Puissé-je, Messieurs, avec votre concours, sur
« lequel je dois compter, achever cette noble tâche.
« Alors que Dieu, s'il lui plaît, me rappelle dans son
« sein. Mes jours seront remplis; je laisserai la France
« heureuse, et je n'aurai pas été inutile à son bonheur. »

AVERTISSEMENT

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Dans une note sur les prisons, que je remis il y a quelques années au Ministre de l'intérieur, se trouvait le passage suivant :

« Il est une vérité bien cruelle, mais que je ne dois « pas taire ici. Si les individus frappés par la loi « jouissent dans les prisons d'un sort assez doux, « leur malheur réel commence à l'époque de leur li- « bération.

« En effet, lorsqu'un homme que le désordre, la « paresse ou la misère avait conduit au crime, a subi « la peine qui lui fut infligée ; lorsque, ayant satisfait « à la loi, il est délivré de ses fers, quel accueil l'at- « tend dans la société à laquelle il est rendu ? Quel « sort lui est réservé, s'il n'a aucune ressource, ni par « lui-même ni par sa famille ? C'est en vain qu'il au- « rait employé le temps de sa détention à vaincre ses « penchants vicieux, à apprendre un métier qui pût « subvenir à ses besoins, et le garantir de la tenta- « tion de mal faire ; on sait qu'il sort de prison !... tou- « tes les portes lui sont fermées ; il ne trouve nulle « part à exercer son industrie ; et quand, après des « démarches inutiles pour se procurer du travail, il

« a épuisé les économies de sa captivité, le désespoir « et la faim le poussent à commettre un nouveau « crime, et il perd encore cette liberté qui était de- « venue un fardeau pour lui.

« Voilà l'histoire d'une grande partie des condam- « nés en récidive.

« Les mêmes réflexions sont applicables aux indi- « vidus soumis à la surveillance à l'expiration de leur « peine. Il leur est plus difficile encore de cacher qu'ils « ont subi une condamnation; souvent, d'ailleurs, la « résidence qui leur est assignée ne leur fournit aucun « moyen d'exercer le métier qu'ils ont appris; alors, « soit pour éviter les mépris, soit pour se procurer « du travail, ils rompent leur ban, et bientôt ils sont « arrêtés et réintégrés dans les prisons.

« Ces deux classes d'individus qui encombrent nos « maisons centrales, me semblent mériter l'intérêt des « hommes qui s'occupent de l'amélioration des pri- « sons. Ne rendrait-il pas en effet un grand service à « la société, celui dont la philanthropie éclairée indi- « querait les moyens de faire gagner leur subsistance « aux libérés qui ont la volonté de se bien conduire? « Que de désordres, que de délits seraient alors pré- « venus! Sans parler ici des autres bienfaits d'une « telle mesure, elle diminuerait bientôt la population « des prisons, et rendrait la probité possible à une « foule de malheureux. »

L'ouvrage que je publie aujourd'hui n'est autre chose que le développement et la mise en action des observations ci-dessus.

On trouvera peut-être étrange qu'un employé du gouvernement s'adresse au public, et non pas à l'autorité dont il reçoit ses instructions; qu'il écrive un livre au sujet des libérés, au lieu de rédiger des rapports sur cette matière; enfin, qu'il donne de la publicité aux observations que ses fonctions seules l'ont mis à même de recueillir, et dont par conséquent il ne doit compte qu'au Ministre sous les ordres duquel il est placé.

Les personnes qui voudront bien lire cet ouvrage, y trouveront, je l'espère, ma justification.

Mon but a été d'appeler l'attention sur le sort des malheureux qui, sortis de prison avec la ferme volonté de mener une bonne conduite, sont sans cesse repoussés vers le crime par le mépris qui les poursuit, et leur ôte tout moyen de gagner honnêtement leur vie.

Le gouvernement ne peut rien pour cette classe d'individus.

En effet, il ne serait ni juste ni moral qu'il prît l'engagement de leur procurer du travail, lorsqu'il n'en fournit pas, lorsqu'il ne peut pas en fournir, surtout dans les temps de crises industrielles et manufacturières, à tant d'honnêtes ouvriers qui n'ont jamais été repris de justice.

C'est donc au public qu'il faut que je m'adresse; c'est à lui que j'ai tâché d'inspirer quelque intérêt pour des infortunés, qui souvent ne deviennent dangereux pour la société que par l'impossibilité où on les met d'y occuper une place, et de la servir.

J'ai dû me borner à signaler le mal : de plus ha-

biles que moi trouveront, je l'espère, le remède qu'il est possible d'y appliquer.

J'ajouterai cependant que le mode d'association est le seul qui me paraisse devoir conduire au but que j'indique. Dans un siècle où l'on s'occupe tant de philanthropie, où l'on multiplie tous les jours les établissements charitables, pourquoi ne se formerait-il pas dans chaque département, ou du moins dans chaque ressort de Cour royale, une société pour recueillir et occuper les libérés?

Le nombre de ceux qui sortent chaque année des bagnes et des prisons est considérable sans doute; mais il faut en déduire les individus qui ont des ressources par eux-mêmes, ou qui en trouvent dans leurs familles, et ceux que rien ne peut arracher au vice et à la paresse. Je n'implore la pitié publique que pour les infortunés qui veulent réparer leurs fautes passées par une bonne conduite, et qui reviendraient au bien si on leur ouvrait un refuge contre le mépris et la misère. Cette classe n'est pas nombreuse, et elle est digne du plus vif intérêt.

On place avec raison au rang des bienfaiteurs de l'humanité les hommes qui ont fondé des asiles où les souffrances physiques sont secourues; n'auraient-ils pas aussi des droits à la reconnaissance publique, ceux qui sauveraient des malheureux du crime ou du désespoir?

On se tromperait fort si l'on croyait que je condamne et que j'ai voulu combattre les préventions qui s'attachent à tout individu qui sort de prison.

Ces préventions sont utiles, elles sont morales, et la plupart des libérés les justifient. Mais ne suffit-il pas qu'il se trouve parmi eux quelques individus repentants, quelques êtres plus malheureux que coupables, pour que la société s'en occupe, pour qu'elle leur accorde secours et protection ?

S'il y a du danger à recevoir les libérés (du moins jusqu'à ce qu'ils aient donné de longues et nombreuses garanties) dans les ateliers, dans les manufactures, dans l'intérieur des familles, il n'y a aucun inconvénient à les recueillir dans des établissements placés sous l'œil de l'autorité, et où leur bonne conduite pourra leur faire surmonter, avec le temps, la réprobation dont ils sont frappés.

Je ne conçois pas de situation plus affreuse que celle d'un homme qui, après avoir subi un jugement, veut suivre la route de l'honneur, et se voit sans cesse poussé vers le crime par la haine et les mépris de la société.

C'est ce tableau que j'ai essayé de tracer.

Cet ouvrage n'est point une pièce de théâtre; on le reconnaîtra facilement au plan que j'ai cru pouvoir adopter, et aux développements dans lesquels je suis entré. Je lui ai donné les formes dramatiques, parce que ce sont les seules qui me soient un peu familières; je l'ai écrit en vers, parce que je ne me suis jamais exercé à écrire en prose. J'avouerai d'ailleurs que ces formes et ce style m'ont paru plus propres à éveiller l'attention, à m'attirer des lecteurs, et par conséquent à me faire atteindre le but que je

me suis proposé. Si c'est là du charlatanisme, on me le pardonnera; c'est le seul que je me sois jamais permis.

Toutes les personnes qui ont travaillé pour la scène, ou qui se sont occupées du théâtre, comprendront parfaitement combien un ouvrage de la nature de celui que je publie doit perdre à la lecture. Si peu de gens savent lire le dialogue, et y trouver les intentions que l'auteur a voulu y mettre! Je ne me suis pas dissimulé ce désavantage, mais j'ai dû le braver. Quoique je n'aie épargné ni soins ni travaux pour mériter l'approbation des hommes d'esprit et de goût, ce n'est pas un succès littéraire que j'ambitionne ici. J'ai été soutenu dans mes veilles par le désir, par l'espérance d'être utile, et j'ai cherché à faire quelque bien plutôt qu'à acquérir de la gloire.

LE LIBÉRÉ.

PREMIÈRE PARTIE.

PERSONNAGES

DE LA PREMIÈRE PARTIE.

M. DE LÉPINOIS, Directeur d'une maison de correction.

M. CARPENTIER, Inspecteur de la même maison.

LEVASSEUR,
GRÉGOIRE, } Gardiens.

PAULIN DUFOUR,
ROBERT,
PAUL,
VILLETTE,
FICHET,
JOSEPH,
LANGLADE, } Détenus.

GARDIENS ET DÉTENUS.

La scène se passe dans une maison de correction.

LE LIBÉRÉ.

TABLEAU DRAMATIQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

(Le théâtre représente une cour intérieure de la prison. Autour de cette cour sont divers ateliers, tels que ceux de tissage, menuiserie, serrurerie, cordonnerie, etc., etc., où sont occupés les Détenus.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GARDIEN GRÉGOIRE, qui se promène devant les ateliers où travaillent les détenus.

GRÉGOIRE.

Paul, à votre métier.

PAUL.

Monsieur, c'est ma navette
Qui vient de m'échapper.

GRÉGOIRE.

Le maladroit!

(Il se promène.)

Villette,
Vous causez donc toujours?

VILLETTE.

Je vous jure....

GRÉGOIRE.

Plaît-il ?

VILLETTE.

Mais je ne cause pas, je demande du fil.

GRÉGOIRE.

(Il se promène.)

Allons, les serruriers, travaillons; du courage.

FICHET.

Monsieur Grégoire.

GRÉGOIRE.

Eh bien ?

FICHET.

Nous n'avons plus d'ouvrage :
Les fourneaux sont éteints.

GRÉGOIRE.

C'est bon.

FICHET.

Voyez.

GRÉGOIRE.

C'est bon.
Le contre-maître ira demander du charbon.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, M. LÉPINOIS.

LÉPINOIS.

Les ateliers ouverts! à présent!... Hé! Grégoire!
Pourquoi donc n'est-on pas encore au réfectoire ?
Dix heures ont sonné.

GRÉGOIRE.

C'est vrai, mon directeur;
Mais c'est par ordre exprès de monsieur l'inspecteur.

LÉPINOIS.

Quoi? monsieur Carpentier... Et savez-vous la cause?..

GRÉGOIRE.

Non; mais il vous cherchait, monsieur; et je suppose
Qu'il veut vous expliquer....

LÉPINOIS.

J'en vais être éclairci:
Je cours le retrouver.

GRÉGOIRE.

Hé! tenez, le voici.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, M. CARPENTIER.

CARPENTIER.

Je vous rencontre enfin, monsieur.

LÉPINOIS.

Parlez, de grâce.
Dites-moi promptement, mon cher, ce qui se passe.
On est toujours exact pour l'heure des repas;
Qu'est-il donc arrivé?

CARPENTIER.

Ne vous alarmez pas.
De ce petit malheur je suis même fort aise.
J'ai goûté le bouillon, la soupe était mauvaise,
Et je l'ai refusée.

LÉPINOIS.

Oui?

CARPENTIER.

Sans perdre de temps,
J'ai dit qu'on en fît d'autre; et dans quelques instants...

LÉPINOIS.

Très-bien. Je reconnais vos soins et votre zèle.
Ici les détenus sont sous notre tutelle,
Et nous devons veiller tous à leurs intérêts.

CARPENTIER.

L'entrepreneur vous veut exprimer ses regrets.
C'est un homme d'honneur, de tromper incapable,
Et son cuisinier seul est aujourd'hui coupable.

LÉPINOIS.

N'importe! c'est à lui de surveiller ses gens;
Et nous ne devons pas nous montrer indulgents.
J'aime dans ses travaux à servir l'entreprise,
Je l'aide volontiers et je la favorise;
Mais sur certain chapitre on ne peut transiger,
Et tout ce qu'elle doit, il le faut exiger.

Point de concessions nuisibles au service :
De l'appui, j'y consens; mais d'abord la justice.

CARPENTIER.

C'est ainsi que je pense.

LÉPINOIS.

Et cet accord m'est doux :
Je suis heureux d'avoir un second tel que vous.
Activité, talents....

CARPENTIER.

Quiconque vous approche
Doit acquérir bientôt....

(La cloche se fait entendre.)

LÉPINOIS.

Enfin, j'entends la cloche !
On a servi; déjà le mal est réparé.

(Au son de la cloche les détenus quittent leur travail, et déposent leurs tabliers; ceux qui avaient ôté leurs vestes et leurs cravates les reprennent, et ils viennent tous se ranger par deux devant les ateliers. Quand ils sont sortis, le gardien ferme les portes.)

CARPENTIER.

Grégoire, à l'atelier Verneuil est-il rentré?

GRÉGOIRE.

Non, monsieur. C'est lundi qu'il rentrera, je pense;
Jusque-là, du travail le docteur le dispense.

FICHET.

Monsieur le directeur....

LÉPINOIS.

Eh bien, quoi! mes amis?

FICHET.

Pour notre école, hier, vous nous avez promis
Des livres.

LÉPINOIS.

Je n'ai point oublié ma promesse.
Vous les aurez demain en sortant de la messe.

TOUS LES DÉTENUS.

Ah!

LÉPINOIS.

Je les remettrai ce soir au gardien-chef.

FICHET.

Merci, mon directeur.

GRÉGOIRE, aux détenus.

En place, allons.

CARPENTIER.

Joseph,
Approchez-vous un peu. Regardez votre veste :
Quelle malpropreté!

JOSEPH.

Monsieur, je vous proteste....

CARPENTIER.

Quoi?

JOSEPH.

C'est qu'on se salit toujours à l'atelier.

CARPENTIER.

Oui, quand on ne veut pas mettre son tablier;
Quand on n'a pas de soin, il faut qu'on se salisse.

JOSEPH.

Mais....

CARPENTIER.

Vous aurez trois jours de salle de police,
Et ces habits seront nettoyés à vos frais.
(A Grégoire.)
Vous le ferez changer.

JOSEPH.

Je n'ai pas fait exprès...

CARPENTIER.

Allez, allez.

GRÉGOIRE, aux détenus.

Marchons.

CARPENTIER.

Non, attendez. Langlade?

LANGLADE.

Moi, mon inspecteur?

CARPENTIER.

Oui, vous. Êtes-vous malade?

LANGLADE.

Du tout; et je ne l'ai, je crois, jamais été.

CARPENTIER.

Pourquoi n'avez-vous pas le vêtement d'été?

LANGLADE.

Il n'en reste plus.

CARPENTIER.

Plus? ah! l'excuse est étrange!
Vous deviez m'avertir à l'instant du rechange,
Grégoire; je croyais le vestiaire au complet.

LÉPINOIS, à Carpentier.

Voyez l'entrepreneur; dites-lui, s'il vous plaît,
Qu'il faut des vêtements pour lundi, que j'y compte,
Ou que mardi j'en fais acheter à son compte.

CARPENTIER.

Soyez tranquille.

LÉPINOIS, aux détenus.

Allez déjeuner.

GRÉGOIRE, aux détenus.

En avant.

(Pendant les deux vers qui suivent les détenus défilent, en les saluant, devant le directeur et l'inspecteur.)

LÉPINOIS.

Ces négligences-là reviennent trop souvent.
Une bonne leçon est enfin nécessaire.

SCÈNE IV.

LÉPINOIS, CARPENTIER.

LÉPINOIS.

Avez-vous ce matin un rapport à me faire?

CARPENTIER.

Sans doute; et j'ai noté là, sur mon souvenir....
Je vais vous affliger, car il faudra punir.

LÉPINOIS.

Encor!... Mais tout désordre il faut qu'on le réprime;
Et dans nos fonctions la faiblesse est un crime.
Quel qu'il puisse être, enfin, vous devez le savoir,
Je n'hésite jamais à remplir mon devoir.
Parlez donc.

CARPENTIER, après avoir consulté ses notes.

Vous vouliez avoir la preuve sûre
Que Paul dans la prison se livrait à l'usure?
Lui-même, de sa main, a trahi ses secrets.
Il prête par semaine, à très-gros intérêts.

Examinez; voilà l'état de ses créances.
Date et montant du prêt, intérêts, échéances,
Le nom des débiteurs, tout s'y trouve porté.

LÉPINOIS.

Eh quoi! tant d'avarice et de cupidité,
A vingt ans!

CARPENTIER.

Devant vous je le ferai paraître.

LÉPINOIS.

Nous le verrons ensemble.

CARPENTIER.

Oui, vos conseils peut-être....

LÉPINOIS.

Ah! d'en rien espérer la raison me défend.
Les vices d'un vieillard dans le cœur d'un enfant?....
Mes efforts seront vains, le mal est sans ressource.

CARPENTIER, après avoir consulté ses notes.

Robert du contre-maître a dérobé la bourse.

LEPINOIS.

Ce Robert chaque jour d'une plainte est l'objet;
Et c'est de la maison le plus mauvais sujet.
Il est incorrigible.

CARPENTIER.

Oh! je vous le déclare.

LÉPINOIS.

Des autres détenus il faut qu'on le sépare.
Poursuivons. Tout à l'heure ici je le verrai.

CARPENTIER, après avoir consulté ses notes.

Le gardien Levasseur s'est encore enivré.

LÉPINOIS.

Levasseur? Je serai pour lui sans indulgence.
C'est un homme zélé, rempli d'intelligence,
Humain, actif, enfin il a tout ce qu'il faut
Pour faire un bon gardien; mais ce cruel défaut...

CARPENTIER.

C'est grand dommage; il a des qualités réelles.

LÉPINOIS.

Avons-nous autre chose encor?

CARPENTIER.

Des bagatelles.

LÉPINOIS.

Eh bien! tantôt....

UN GARDIEN.

Monsieur, vos lettres.

LÉPINOIS.

Du préfet?
Voyons.

CARPENTIER.

Qu'avez-vous donc?

LÉPINOIS.

Je reste stupéfait!
Des reproches!

CARPENTIER.

A vous? Vous plaisantez, je pense.

LÉPINOIS.

Lisez. De mes travaux voilà la récompense.
Je suis un homme dur!... et son prédécesseur
Se plaignait constamment de mon trop de douceur!
On est découragé par de telles censures.

CARPENTIER, rendant la lettre.

Mais il n'y pense pas! il prescrit des mesures
Qui vont détruire ici toute soumission,
Amener le désordre et la confusion.

LÉPINOIS.

Voilà d'un directeur quelle est la destinée!

CARPENTIER.

Ainsi donc un préfet qui, lors de sa tournée,
Vient une fois par an, dans la belle saison,
Passer une heure ou deux à courir la prison,
Méconnaît vos talents, vos vertus, vos services,
A votre expérience oppose ses caprices,
Et par une pitié funeste aux détenus,
Détruit les résultats par vos soins obtenus?
Jamais! Ce qu'il exige enfin est impossible.

LÉPINOIS.

Calmez-vous.

CARPENTIER.

Eh! comment demeurer insensible
Aux reproches amers qui vous sont adressés?
A quinze ans de travaux en un jour renversés?

LÉPINOIS.

Cet ordre est une erreur; n'en craignez point la suite.
Je vais dans ma réponse expliquer ma conduite;
Faire voir quels chemins j'ai dû prendre en effet,
Quel but j'ai poursuivi. Sans doute, le préfet
Un peu légèrement a signé cette lettre;
Mais de son équité je dois tout me promettre,
Car c'est un homme enfin de mérite et d'honneur.

CARPENTIER.

De le persuader aurez-vous le bonheur?
J'ai tout lieu d'en douter, à voir comme il vous traite.
S'il persiste?

LÉPINOIS.

En ce cas, je prendrai ma retraite.
Si de faire le bien je n'ai plus le pouvoir,
Abandonner ma place est alors un devoir.

CARPENTIER.

Qu'entends-je? ô ciel!

LÉPINOIS.

Quittons un sujet qui m'afflige,
Mon ami.

CARPENTIER.

Mais, monsieur....

LÉPINOIS.

C'en est assez, vous dis-je.
Voyons cette autre lettre. Ah! c'est heureux! Enfin
Le préfet me répond au sujet de Paulin.
Écoutez.

(Il lit.)

« Le préfet de la Meurthe m'annonce que M. le « maire de Nancy n'a pu se procurer qu'après bien « des recherches, les renseignements que vous de- « mandez sur la famille du jeune Paulin Dufour, « détenu dans votre maison, et qui doit être mis en « liberté le sept de ce mois. Mon collègue ajoute que « ces renseignements vous seront adressés directe- « ment, et que vous les recevrez le six au plus tard. »

Mais le six, c'est aujourd'hui?

CARPENTIER.

Sans doute.
Demain, Paulin est libre.

LÉPINOIS.

Ah! pour lui je redoute
Le monde et ses dangers! Que va-t-il devenir?

CARPENTIER.

Tout semble lui promettre un heureux avenir.
Vous l'outragez, monsieur, par vos inquiétudes.
Ses principes, ses mœurs, ses bonnes habitudes,
Lui seront dans le monde un solide soutien;
Fidèle à vos leçons, il n'en oublîra rien;
Il les pratiquera partout avec constance.
Vous connaissez d'ailleurs ses moyens d'existence:
Sur ce chapitre-là n'ayez aucun souci;
Il sait tous les métiers que l'on exerce ici:
Serrurier, tisserand, menuisier, ébéniste,
Il peut tout ce qu'il veut, et rien ne lui résiste.
De notre école il est le guide, le régent;
Commis laborieux, comptable intelligent,
Des fabricants c'est lui qui tient seul les registres.
Écartez donc, monsieur, des présages sinistres;
Ses mœurs et ses talents deviendront son appui,
Et, voyant ce qu'il est, ne craignez rien pour lui.

LÉPINOIS.

Vous savez, mon ami, combien il m'intéresse;
Et vous-même pour lui partagez ma faiblesse.
A l'âge de dix ans il nous fut amené:
C'était un pauvre enfant, faible, triste, étonné;

Ses parents, par misère ou par indifférence,
L'avaient laissé toujours libre et dans l'ignorance ;
Religion, devoirs, il ne connaissait rien ;
Il faisait au hasard ou le mal ou le bien ;
Ses volontés jamais n'éprouvant de contrainte,
Il suivait ses penchants sans remords et sans crainte.
Mais bientôt, dans cet être infirme et malheureux,
Je découvris un cœur sensible, généreux;
Je vis que cet enfant négligé, sans culture,
Avait été comblé des dons de la nature;
Dès lors je présageai ce qu'il est aujourd'hui,
Et mes soins paternels s'attachèrent à lui.
Votre amitié dix ans a secondé mon zèle.
Mais que de nos efforts la récompense est belle!
Que le temps fut par nous dignement employé!
Ainsi les tribunaux nous avaient envoyé,
A l'âge qui toujours désarme la justice,
Un malheureux enfant, dans les sentiers du vice
Poussé par l'ignorance et par l'oisiveté,
Et nous rendons un homme à la société!
Un homme vertueux, laborieux, habile,
Un honnête artisan, un citoyen utile!...
Ah! dans le rang obscur où le sort nous a mis,
Peut-être un peu d'orgueil peut nous être permis.

CARPENTIER.

Oui, cet orgueil sans doute est en vous légitime!
Oui, vous avez des droits à la publique estime!
Père des malheureux confiés à vos soins,
Étudier leurs mœurs, leurs penchants, leurs besoins,
Leur inspirer du bien l'habitude et l'envie,

Les éclairer, voilà vos travaux, votre vie!
J'admire ces vertus, que l'on ne connaît pas,
Et de loin je m'essaie à marcher sur vos pas.
Mais à nos fonctions qui sait rendre justice?
Qui nous tend une main amie et protectrice?
La multitude en nous ne voit que des geôliers;
Notre emploi semble à tous le plus vil des métiers!...
Ah! tant d'ingratitude et me blesse et m'irrite.
Quand d'un tas d'intrigants on prône le mérite,
Nous, notre dévoûment a pour unique prix
L'oubli, l'indifférence, et parfois les mépris!...
Voilà notre partage, et le rang où nous sommes.

LÉPINOIS.

Supportons sans courroux l'injustice des hommes.
Croyez-moi, mon ami, laissons faire le temps.
Lui seul peut nous venger de tous ces charlatans,
De ces explorateurs du pays d'Utopie,
Qui se font un métier de la philanthropie;
Qui d'un zèle bruyant couvrent leur nullité;
Qu'on voit, pour se bâtir une célébrité,
De leur propre mérite intrépides trompettes,
Fatiguer de leurs noms les lecteurs de gazettes;
Ces gens qui sont partout, qu'on trouve à chaque pas,
Qui se gonflent toujours du bien qu'ils ne font pas;
Et qui, censeurs amers, dans leurs pages vantées,
Réforment nos prisons.... qu'ils n'ont pas visitées.
Ces gens-là, tôt ou tard on saura les juger.
Ne leur envions point un renom passager.
Quand ils font tant de bruit dans les feuilles publiques,
Soyons, cela vaut mieux, philanthropes pratiques:

Et cherchons des succès plus durables, plus doux,
Sans nous inquiéter si l'on parle de nous.

CARPENTIER.

Je me sens convaincu lorsque je vous écoute :
Vous réchauffez mon zèle. Oui, je vaincrai sans doute
Cette misanthropie où je suis trop enclin.
Mais de grâce, monsieur, revenons à Paulin :
D'où naissent, dites-moi, les craintes qu'il vous donne?

LÉPINOIS.

Des rêves de bonheur où son cœur s'abandonne.
Bienveillant, généreux, il ne soupçonne pas
Quels obstacles bientôt vont naître sous ses pas.
Il se fait de son sort une image charmante;
Le nom de libéré n'a rien qui le tourmente;
Il croit que, de l'honneur s'il garde le chemin,
Chacun va l'accueillir et lui tendre la main;
Que les mœurs, le travail, à tout vont le conduire!...
Et ces illusions, je n'ose les détruire;
Au découragement je crains de le livrer,
Et de flétrir son cœur en voulant l'éclairer.
Si parfois, effrayé de son erreur profonde,
J'essaie à dire un mot des préjugés du monde,
Des mécomptes fâcheux qu'on trouve à chaque pas....
Il m'écoute, il sourit, et ne me comprend pas!

CARPENTIER.

Eh! peut-il rien comprendre à votre prévoyance?
Dans l'âge de l'espoir et de la confiance,
Il croit par des succès marquer tous ses instants :
L'avenir semble beau quand on n'a que vingt ans!
J'en conviens avec vous, ces brillantes chimères

Peuvent lui préparer des douleurs plus amères ;
Plus qu'un autre il aura de peine à parvenir,
A lui s'attache enfin un fâcheux souvenir.
Mais il a des vertus, des talents, du courage,
Mieux qu'un autre il saura tenir tête à l'orage ;
Et le ciel, qui par vous fit déjà tant pour lui,
Soutiendra sa constance et sera son appui.

SCÈNE V.

LÉPINOIS, CARPENTIER, GRÉGOIRE.

GRÉGOIRE.

Monsieur....

LÉPINOIS.

Qu'est-ce ?

GRÉGOIRE.

Pardon.... vous êtes en affaire?

LÉPINOIS.

Voyons, quelle demande avez-vous à me faire ?

GRÉGOIRE.

C'est monsieur l'inspecteur....

CARPENTIER.

Que voulez-vous de moi ?
Parlez.

GRÉGOIRE.

De condamnés il arrive un convoi.

CARPENTIER.

Ah, ah ! Est-il nombreux ?

GRÉGOIRE.

Peut-être une douzaine ;
Je ne sais pas au juste.

CARPENTIER.

Au greffe qu'on les mène.

GRÉGOIRE.

C'est une affaire faite ; ils sont écroués tous :
Déjà le brigadier a signé les écrous.
On les baigne à présent ; le gardien de service....

CARPENTIER.

Avant tout leur santé. Dites qu'on avertisse
Le docteur.

GRÉGOIRE.

Le docteur vient de les visiter.

CARPENTIER.

Bon.

GRÉGOIRE.

Et l'entrepreneur va leur faire apporter
Des vêtements, du linge.

CARPENTIER.

Oui, fort bien, l'uniforme.
Allons, je vais les voir. Il faut que je m'informe
S'il en est qui déjà savent quelques métiers ;
Les classer aux dortoirs, ainsi qu'aux ateliers.

LÉPINOIS.

Restez. Ils sont au bain ; vous pouvez, ce me semble,
Attendre encor. Je veux que nous parlions ensemble

Au détenu Robert, au gardien Levasseur.

(A Grégoire.)

Faites-les-moi venir.

GRÉGOIRE.

J'y vais, mon directeur.

Justement !... Levasseur !... Venez, on vous demande.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LEVASSEUR.

LEVASSEUR.

Qui ?

GRÉGOIRE.

Notre directeur.

LEVASSEUR.

Pour une réprimande.

Je le sais.

GRÉGOIRE.

Du courage ; il aime à pardonner.

LÉPINOIS, à Grégoire.

N'oubliez pas Robert.

GRÉGOIRE.

Je vais vous l'amener.

LEVASSEUR.

Que dire ?

GRÉGOIRE.

Avouez tout ; pas de mauvaise excuse.

(Il sort.)

LÉPINOIS.

Approchez. Vous savez de quoi l'on vous accuse?
Eh bien! que direz-vous pour vous justifier?

LEVASSEUR.

Monsieur....

LÉPINOIS.

Voyons.

LEVASSEUR.

J'ai tort, je ne puis le nier.

LÉPINOIS.

Vous convenez qu'hier, malgré votre promesse,
Vous étiez ivre encor? Parlez.

LEVASSEUR.

Je le confesse.

LÉPINOIS.

Un pareil vice! vous! qui l'aurait soupçonné?
Déjà le mois dernier je vous ai pardonné:
Vos bonnes qualités, que j'aime à reconnaître,
Pour vous m'avaient rendu trop indulgent peut-être;
Mais aujourd'hui....

CARPENTIER.

Monsieur, il convient de ses torts....

LÉPINOIS.

Non, mon cher Carpentier, cessez de vains efforts;
L'impunité serait d'un trop funeste exemple.
Ici chaque gardien maintenant nous contemple,
Soyez-en sûr; et si ma coupable douceur
Une seconde fois épargnait Levasseur,
Si je ne savais pas me montrer inflexible,
La discipline alors deviendrait impossible;

Du désordre bientôt vous verriez les progrès.
Levasseur, pour un mois vous serez aux arrêts.

LEVASSEUR.

C'est trop juste. Ah! monsieur, ma douleur est extrême!
Si vous saviez combien je m'en veux à moi-même!
Mais de mon repentir vous verrez les effets :
On peut croire à présent aux serments que je fais.
A ce penchant honteux si jamais je me livre,
Je veux....

LÉPINOIS.

Songez-y bien, un gardien qui s'enivre
Ne peut nous convenir. Il n'est point respecté;
Il n'a plus d'influence, et plus d'autorité;
Pour remplir son devoir il perd toute assurance.
Comment maintiendra-t-il l'ordre et la tempérance?
Osera-t-il sévir, quand toute la prison
La veille l'aura vu privé de sa raison?...
Vous pouviez des gardiens devenir le modèle;
Vous êtes honnête homme, intelligent, fidèle;
Mais, je le dis encor, ce vice ignoble, affreux,
Non-seulement vous perd, il vous rend dangereux.
Tâchez donc de vous vaincre; il le faut, je l'exige.
Que la punition qu'ici je vous inflige,
La honte, le regret que je lis dans vos yeux,
Vous soient pour l'avenir un avis précieux.
On doit, lorsqu'on en a la volonté constante,
Vaincre ses passions. Mais, contre mon attente,
Si vous ne quittez pas la route où je vous vois,
Si vous tombez en faute une troisième fois,
Je vous en avertis, ce sera la dernière.

LEVASSEUR.

Non, toujours une vie et sobre et régulière;
J'en réponds à présent, je le jure.... Il suffit,
Et de cette leçon je ferai mon profit.

LÉPINOIS.

Voici Robert. Allez; mais qu'il vous en souvienne,
Gardez votre parole, ou je tiendrai la mienne.

(Levasseur sort.)

SCÈNE VII.

LÉPINOIS, CARPENTIER, ROBERT, conduit par Grégoire.

ROBERT.

Monsieur le directeur, vous m'avez demandé?

LÉPINOIS.

Oui. Vous avez un ton bien haut, bien décidé.

ROBERT.

Moi? comme à l'ordinaire.

LÉPINOIS.

Et c'est ce qui m'étonne;
Savez-vous qu'il s'agit d'un vol?

ROBERT.

Je le soupçonne.

LÉPINOIS.

Vous en êtes l'auteur; et j'avais espéré
Un maintien plus modeste, un air moins assuré.

ROBERT.

Vous tromper, n'est-ce pas, en faisant l'hypocrite?
Oh! moi, je suis sincère, et c'est là mon mérite.

LÉPINOIS.

Non, faire gloire ainsi de sa perversité,
Ce n'est pas là, Robert, de la sincérité,
C'est de l'effronterie, entendez-vous?

ROBERT.

Peut-être.

LÉPINOIS.

Venons à cette bourse.

CARPENTIER.

Alors le contre-maître
Est nécessaire ici, monsieur, comme témoin.

LÉPINOIS.

(A Grégoire.)

Oui, c'est juste. Allez vite.

ROBERT.

Il n'en est pas besoin.
Je conviens franchement de ce qu'on me reproche.
Oui, j'ai volé la bourse, et l'ai mise en ma poche.
Mais comme un maladroit j'ai conduit tout cela;
On m'a pris sur le fait, tant pis pour moi.... voilà.

LÉPINOIS.

Quoi! pas un repentir? Vous racontez sans peine....

ROBERT.

Quand on n'a pas d'argent, il faut bien qu'on en prenne.

LÉPINOIS.

Non, il faut en gagner.

ROBERT.

En gagner ? C'est fort bien,
Quand on sait un état ; mais moi qui ne sais rien ?

LÉPINOIS.

Eh ! que n'apprenez-vous ?

ROBERT.

C'est une longue étude ;
Et d'ailleurs du travail je n'ai pas l'habitude.

CARPENTIER.

Vous travaillez ici.

ROBERT.

Parbleu ! vous m'y forcez.
Éplucher du coton, voilà ce que je sais.
Mais une fois dehors.... ah !

LÉPINOIS.

Que comptez-vous faire ?
Voyons, expliquez-vous.

ROBERT.

Oh ! ça, c'est mon affaire ;
Vous n'avez pas besoin d'en prendre de souci ;
Et j'ai plus d'une corde à mon arc, Dieu merci.

LÉPINOIS.

Et voilà les projets où votre esprit se livre !
Qu'entends-je ? c'est du vol que vous prétendez vivre !
Je le vois à présent, rien ne vous peut changer,
A la honte, à l'honneur vous êtes étranger ;
Des plus affreux penchants votre cœur est le siége ;
La paresse, le vol, la débauche, que sais-je ?
Tous les vices chez vous sont unis en effet,
Oui, vous les avez tous.

ROBERT.

Dame ! on n'est pas parfait.

LÉPINOIS.

Que dit-il?

CARPENTIER, à Lépinois.

Calmez-vous.

LÉPINOIS.

Ce sang-froid m'épouvante !
Quel avenir l'attend !

ROBERT.

Je suis franc, je m'en vante.

LÉPINOIS.

Je ne peux maîtriser ma douleur, mon effroi....
Parlez-lui, Carpentier.

CARPENTIER.

Robert, écoutez-moi.
Ne vous obstinez plus à chercher votre perte.
La route de l'honneur vous est encore ouverte,
Profitez des instants, hâtez-vous d'y rentrer;
Si vous le voulez bien, tout peut se réparer.
A nos soins, à nos vœux serez-vous insensible?

ROBERT.

Quand je voudrais changer, cela n'est pas possible.

CARPENTIER.

Pourquoi? Vous en voyez vingt exemples ici :
Ce que d'autres ont pu, vous le pouvez aussi.
Des hommes dépravés, presque sans espérance,
A force de travail et de persévérance,
Sont devenus enfin des sujets excellents,

Ont corrigé leurs mœurs, ont acquis des talents.
Eh bien! imitez-les.

ROBERT.

Oh! moi, c'est autre chose.
A ma conversion un obstacle s'oppose.

CARPENTIER.

Quoi?

ROBERT.

La fatalité, ma nature. Partant
Je ne puis éviter l'avenir qui m'attend.
Je sais que j'appartiens de droit à la justice :
On m'a tâté le front, j'ai la bosse du vice.
Le ciel, qui, nous dit-on, règle tout à son gré,
M'a fait naître voleur, et voleur je mourrai.
Ma vie à ce métier d'avance est condamnée;
Je lutterais en vain contre ma destinée;
Aussi je m'y soumets.... je vole.

CARPENTIER.

Malheureux!
Qui donc vous enseigna ce fatalisme affreux?

ROBERT.

Eh! c'est dans les prisons, à la Force, à Bicêtre.
Là, comme on a jugé ce que je pouvais être,
Comme nous amender ne dépend pas de nous,
Au bagne, les amis m'ont donné rendez-vous.

LÉPINOIS.

Finissons; je n'en puis entendre davantage.
Tant de corruption! tant d'audace en partage!...
Robert, vous connaissez, d'après le règlement,
Du vol commis par vous quel est le châtiment;

Mais vous me faites voir, par des marques trop sûres,
Que je dois contre vous prendre d'autres mesures.
Ainsi, pour empêcher que dans cette maison
Vos principes, vos mœurs, répandent le poison,
Perdent les détenus d'esprit faible et crédule,
Vous serez enfermé seul dans une cellule.

ROBERT.

Seul? c'est bien ennuyeux.

LÉPINOIS.

Et cet isolement
Ne finira qu'avec votre endurcissement.
Qu'un repentir profond, sincère, incontestable,
Nous montre vers le bien un retour véritable,
Écarte les dangers que par vous nous craignons,
Alors vous rentrerez parmi vos compagnons.

ROBERT.

Conserverai-je au moins les vivres, la cantine?
C'est un point....

CARPENTIER.

Vous saurez quel sort on vous destine.

LÉPINOIS.

Tant de rigueur me coûte, et vous pouvez le voir.
Mais de vous séquestrer tout me fait un devoir:
Aux autres prisonniers vous seriez trop funeste.

ROBERT.

Je ne vous en veux pas, non, je vous le proteste.
Quand vous me paraissez rigoureux, exigeant,
Vous faites votre état, vous gagnez votre argent.
C'est tout simple.

LÉPINOIS.

Gardien, allez, qu'on le conduise.

ROBERT.

Messieurs, bien le bonjour.

(Il sort accompagné par le gardien.)

SCÈNE VIII.

LÉPINOIS, CARPENTIER.

LÉPINOIS.

Quelle horrible franchise!
Quel calme insouciant il étale à nos yeux!

CARPENTIER.

Ne vous occupez plus d'un être vicieux;
Il ne mérite pas les peines qu'il vous donne :
Abandonnez-le enfin.

LÉPINOIS.

Moi, que je l'abandonne?
Ah! redoublons d'efforts plutôt, et tous les jours
Allons de nos conseils lui porter le secours.
D'un zèle opiniâtre attaquons dans son âme
Cet endurcissement, ce fatalisme infâme
Qui bientôt dans l'abîme entraînerait ses pas.

CARPENTIER.

Non, à changer son cœur vous ne parviendrez pas.

LÉPINOIS.

Pourquoi désespérer de la bonté céleste?
Donnons-lui tous nos soins, le ciel fera le reste.

UN GARDIEN.

Une lettre, monsieur.

LÉPINOIS.

Du maire de Nancy!
Qu'on appelle Paulin, et qu'il se rende ici.

(Le gardien sort.)

Lisons.... Ce pauvre enfant!... Il me tarde d'apprendre...

(Il lit.)

« Monsieur le Directeur, c'est avec beaucoup de « peine que j'ai pu me procurer, etc., etc. Paulin, « fils naturel de Pauline Dufour, morte en le met- « tant au monde, a été recueilli par son aïeule et sa « seule parente, la veuve Dufour, qui n'ayant d'au- « tres ressources que son état de garde-malade, n'a « donné que très-peu de soins à cet enfant. A l'âge « de dix ans, le jeune Paulin, convaincu d'un vol de « comestibles, a été, par décision du tribunal, et en « vertu de l'article 66, envoyé dans une maison de « correction, pour y être élevé et détenu jusqu'à sa « vingtième année. Deux ans après l'emprisonne- « ment de son petit-fils, la veuve Dufour, réduite « à la plus profonde misère, est décédée dans un « hospice.

« Je joins ici l'extrait baptistaire de Paulin Dufour. »

Eh bien! qu'en dites-vous?

CARPENTIER.

Vous deviez vous attendre
A ce qu'on vous annonce.

LÉPINOIS.

Oui, vous avez raison.
Presque tous ces enfants envoyés en prison,
Ces enfants que la loi protége et déshonore,
Ou n'ont plus de famille, ou, plus à plaindre encore,
Des désordres honteux, des penchants criminels
Ont rencontré l'exemple aux foyers paternels.
Voilà de leurs erreurs les causes véritables :
Des fautes des enfants les parents sont coupables.

CARPENTIER.

Voici Paulin.

SCÈNE IX.

LÉPINOIS, CARPENTIER, DUFOUR.

LÉPINOIS.

Venez, j'ai besoin de vous voir.
Du maire de Nancy je viens de recevoir
Quelques renseignements.

DUFOUR.

Ah! monsieur! que de peines!
Que de bontés!

LÉPINOIS.

Après bien des démarches vaines,
Sur ce qui vous concerne on me répond enfin.
Il était plus que temps, car vous partez demain,
Demain vous êtes libre.

DUFOUR.

Oui, libre!... Quelle joie!
Quel heureux avenir à mes yeux se déploie!
Mais la douleur se mêle à des pensers si doux.

LÉPINOIS.

Pourquoi?

DUFOUR.

Demain je vais me séparer de vous.

LÉPINOIS.

A votre affection, oui, j'ai des droits peut-être.

DUFOUR.

Vous, ô ciel! Ah! monsieur, vous ne pouvez connaître
Ce que vous m'inspirez d'amour et de respect!
Puis-je oublier jamais dans quel état abject
Je vous fus amené? Flétri par la souffrance,
Triste jouet du vice, en proie à l'ignorance,
Ne connaissant ni frein, ni vertu, ni devoir....
Tel j'étais!... Vous, monsieur, vous conçûtes l'espoir
De me rendre à l'honneur, au bien, à l'existence :
Rien n'a pu de vos soins fatiguer la constance;
J'en ai pendant dix ans éprouvé les effets;
Je vous dois tout, je suis l'œuvre de vos bienfaits!...
Et quand il faut quitter mon protecteur, mon père,
Malgré tout le bonheur que loin d'ici j'espère,
Malgré la liberté, trésor si précieux,
Je sens des pleurs amers s'échapper de mes yeux.

LÉPINOIS.

Vos succès m'ont payé de ce que j'ai pu faire.
Mais quittons ce sujet; voyons, parlons d'affaire.
Oui, lisez. Cet écrit pourra vous protéger.

Un enfant de dix ans! Un délit si léger!
D'ailleurs je veux y joindre une longue apostille;
Je le dois.

DUFOUR, après avoir lu.

Ainsi donc je n'ai plus de famille!
Aucun parent par moi ne peut être imploré!
Seul je dois me suffire.... et je me suffirai!
J'ai de l'activité, des forces, du courage;
Avec cela partout on trouve de l'ouvrage.
Que dis-je? grâce à vous, à monsieur Carpentier,
J'ai dans cette maison appris plus d'un métier;
Je puis, en quelque lieu que le hasard me jette,
Manier le rabot, la lime, ou la navette;
M'aider d'un autre état si le premier va mal.
Et d'ailleurs n'ai-je pas un petit capital?
De ce que nous gagnons le tiers mis en réserve,
Que pour notre sortie avec soin l'on conserve,
Est pour nous un bienfait qu'aujourd'hui je comprends;
Et ma réserve, à moi, dépasse mille francs.
Des talents, du courage, une pareille somme,
La ferme volonté de vivre en honnête homme,
Pour faire son chemin c'en est plus qu'il ne faut.
Oui, je réussirai. Vous apprendrez bientôt
Qu'en tous lieux on m'accueille, on m'estime, l'on m'aime,
Que j'obtiens des succès; que la fortune même
Comble de ses faveurs votre pauvre orphelin....
Et vous serez heureux du bonheur de Paulin.

LÉPINOIS.

Mon enfant, dans le monde il est plus d'un obstacle;
Songez-y bien.

DUFOUR.

Le monde !... O superbe spectacle !
Et je vais le revoir ! moi ? Quelle volupté !
Demain je vais partout errer en liberté !
Demain, après dix ans d'une triste clôture,
Je vais jouir du ciel, de toute la nature !
Je verrai les forêts, les vallons, les ruisseaux,
Les hommes occupés à d'utiles travaux....
Oui, les hommes surtout ! Ils plaindront mes misères ;
Tous ils seront pour moi des amis et des frères ;
Et consolé par eux des maux que j'ai soufferts,
J'oublîrai dans leurs bras que j'ai porté des fers.

LÉPINOIS.

Puissiez-vous dire vrai ! c'est ma plus chère envie ;
Mais on rencontre aussi des écueils dans la vie.
Les hommes ne sont pas tels que vous les jugez ;
Ils ont des passions, bien plus, des préjugés.
Ils ne tarderont pas sans doute à vous connaître ;
Mais les premiers moments seront fâcheux peut-être :
Car, dans le monde, après une détention,
On inspire toujours quelque prévention.
Ce malheur vous attend, je dois vous en instruire.

DUFOUR.

Cette prévention, je saurai la détruire.
Qui pourra contre moi conserver des soupçons,
Alors qu'on me verra, fidèle à vos leçons,
Pratiquer les vertus que vous m'avez données,
Et racheter les torts de mes jeunes années ?
De ma conduite enfin dépend mon avenir :
Qui mérite l'estime est sûr de l'obtenir.

LÉPINOIS.

Pas toujours, mon ami; perdez cette assurance.

DUFOUR.

Par pitié, laissez-moi ma plus douce espérance;
Si ce n'est qu'une erreur, elle affermit mes pas,
Elle me rend heureux, ne la détruisez pas.

LÉPINOIS, à part.

Que lui dire?

(On entend la cloche.

CARPENTIER.

Voici l'heure de la rentrée.

LÉPINOIS, à Dufour.

Pour vos préparatifs prenez cette soirée.
Allez, disposez tout; il se fait déjà tard.
Je vous verrai demain avant votre départ.

(Dufour sort.)

LÉPINOIS, à Carpentier.

Eh bien?

CARPENTIER.

Sa confiance est entière et profonde;
Vos efforts....

LÉPINOIS.

Mon ami, puisse-t-il dans le monde,
Détrompé des erreurs qui troublent sa raison,
Ne jamais regretter les murs de sa prison!

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

PERSONNAGES

DE LA DEUXIÈME PARTIE.

PAULIN DUFOUR, Libéré, Menuisier, etc.
M. DELPÊCHE, Notaire, Maire.
LIÉGAUD, Menuisier, Adjoint.
BERTRAND, Ouvrier de Liégaud.
LAMBERT, Architecte.
BENOIT, Domestique.
MARGUERITE, Fille de Liégaud.
GERTRUDE, Veuve Baudonnet.

La scène se passe dans un bourg.

DEUXIÈME PARTIE.

(Le théâtre représente une place publique. D'un côté est la maison de *Dufour, successeur de Baudonnet, menuisier, tourneur, ébéniste*; de l'autre, les maisons de M. *Delpêche, notaire*, et de *Liégaud, menuisier.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

DUFOUR, GERTRUDE.

(Ils sortent de chez Dufour.)

GERTRUDE.

Vous allez donc sortir?

DUFOUR.

Oui, pour quelques instants.

GERTRUDE.

Bien vrai?

DUFOUR.

Je vous promets de n'être pas longtemps.

GERTRUDE.

Allez-vous loin d'ici?

DUFOUR.

Seulement à la rive :
J'attends de l'acajou, je vais voir s'il arrive.
Le bateau maintenant ne peut tarder, je croi.

GERTRUDE.

Toutes mes questions vous fatiguent?

DUFOUR.

Qui? moi!

Jamais.

GERTRUDE.

Oui, je me rends importune, peut-être;
Car de vos actions vous êtes bien le maître.
Mais vous êtes si bon, et je vous aime tant,
Que loin de vous mon cœur ne peut être content.

DUFOUR.

Ma sincère amitié....

GERTRUDE.

J'en ai plus d'une preuve!
Que ferais-je sans vous, moi, vieille et pauvre veuve?...

DUFOUR.

Madame Baudonnet, nous allons nous fâcher.
Vous m'aviez tant promis....

GERTRUDE.

Eh! puis-je m'empêcher
D'exprimer quelquefois....

DUFOUR.

Paix, ma bonne Gertrude.

GERTRUDE.

Eh bien! soit; mais pour moi ce silence est bien rude,
Il me serait si doux....

SCÈNE II.

DUFOUR, GERTRUDE, BENOIT.

BENOÎT.

Salut, monsieur Dufour.

DUFOUR.

Eh! c'est monsieur Benoît.

BENOÎT.

En personne. Bonjour,
Madame Baudonnet. La santé?

GERTRUDE.

Pas mauvaise,
Dieu merci.

BENOÎT.

Bon, tant mieux. Ah çà! ne vous déplaise,
Je viens vous chercher.

DUFOUR.

Moi?

BENOÎT.

Mon maître veut vous voir.

DUFOUR.

Monsieur le président?... et ne puis-je savoir?...

BENOÎT.

Oh! c'est tout simple.

DUFOUR.

Alors, dites-moi, je vous prie....

BENOÎT.

Il s'agit d'un parquet et d'une boiserie
Qu'il veut faire établir dans la salle à manger.

DUFOUR.

Je suis au désespoir, je ne puis m'en charger.

BENOÎT.

Pourquoi donc?

DUFOUR.

Je ne sais où donner de la tête,
Tant j'ai d'ouvrage.

BENOÎT.

Lui, qui voulait pour sa fête
Décorer....

DUFOUR.

Suis-je seul ici de mon métier?
Le voisin Liégaud est fort bon menuisier;
Mieux que moi, j'en suis sûr, il fera cet ouvrage.

BENOÎT.

Mieux que vous?

GERTRUDE.

Liégaud? lui?

DUFOUR.

Sans doute.

GERTRUDE.

J'enrage.
Lorsque je vous entends ainsi....

DUFOUR, à Gertrude.

C'en est assez.

(A Benoît.)
De cet arrangement qu'est-ce que vous pensez?

BENOÎT.

Liégaud!...

DUFOUR.

L'employer c'est me rendre service.

BENOÎT.

Je doute qu'à vos vœux mon maître soit propice;
Car vos ouvrages seuls à ses yeux ont du prix :
Vous travaillez, dit-il, aussi bien qu'à Paris.

GERTRUDE.

Au moins.

DUFOUR.

A ses bontés combien je suis sensible!

BENOÎT.

Cependant, s'il vous est tout à fait impossible....

DUFOUR.

Tout à fait. Offrez-lui mes respects, mes regrets....

BENOÎT.

Allons!

DUFOUR.

De Liégaud servez les intérêts.

BENOÎT.

Je ne réponds de rien; c'est monsieur qui prononce,
Et je lui vais d'abord porter votre réponse.

SCÈNE III.

DUFOUR, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Ah çà! mon cher Paulin, perdez-vous la raison?

DUFOUR.

Vous blâmez mes refus?

GERTRUDE.

Ils sont hors de saison.

DUFOUR.

Mais....

GERTRUDE.

Monsieur Liégaud!... Il est adjoint de maire;
C'est pour cela sans doute....

DUFOUR.

Eh! non, ma bonne mère.

GERTRUDE.

Refuser un travail important, lucratif,
Pour le faire donner à d'autres!

DUFOUR.

Le motif
Qui m'engage....

GERTRUDE.

Vraiment, c'est de quoi me confondre.

DUFOUR.

Écoutez-moi, de grâce, et veuillez me répondre.

GERTRUDE.

Parlez.

DUFOUR.

Depuis deux ans que je demeure ici,
Ai-je manqué d'ouvrage?

GERTRUDE.

Oh! jamais, Dieu merci.

DUFOUR.

Puis-je me plaindre?

GERTRUDE.

Non; je dois être sincère.

DUFOUR.

Et ne gagné-je pas plus qu'il n'est nécessaire
Pour satisfaire en tout vos désirs et les miens?
Soyez de bonne foi, voyons.

GERTRUDE.

Oui, j'en conviens.

DUFOUR.

Eh bien! n'est-il pas juste alors que les pratiques
Se partagent au moins entre les deux boutiques?
Que monsieur Liégaud travaille ainsi que moi?
Dois-je lui faire tort?

GERTRUDE.

Tant pis; chacun pour soi.

DUFOUR.

Ne dites pas cela, vous pensez le contraire.
Gagner une fortune aux dépens d'un confrère,
Ce serait mal, très-mal.

GERTRUDE.

Il est toujours prudent
De mettre de côté, de crainte d'accident.

DUFOUR.

Mes désirs sont bornés; je n'ai pas d'autre envie,
Pas d'autre ambition que de gagner ma vie.
Ici deux menuisiers existent de tout temps,
Et tous deux de leur sort peuvent être contents;
Leur talent même gagne à cette concurrence.
Mais quand sur mon voisin j'obtiens la préférence,
Lorsque pour m'occuper on le quitte aujourd'hui,

Lorsque, nouveau venu, je l'emporte sur lui;
Enfin, lorsque je vois un homme que j'estime
De mon séjour ici devenir la victime,
Et que c'est moi, moi seul, qui suis cause en effet
Des pertes qu'il éprouve et du tort qu'on lui fait;
D'un public inconstant je blâme le caprice,
La faveur que j'obtiens me semble une injustice,
Ma probité murmure et vient me reprocher
De profiter d'un mal que je puis empêcher.
Je ne dois pas songer à mon seul avantage;
Il faut que le travail entre nous se partage:
Voilà ce que je veux; je sens qu'il n'est pas bien
Que l'un accepte tout, lorsque l'autre n'a rien.

GERTRUDE.

Ah! plus on vous connaît, plus il faut qu'on vous aime!
Quel cœur! Mais Liégaud agirait-il de même?

DUFOUR.

C'est un homme d'honneur.

GERTRUDE.

Ah! mon pauvre garçon,
L'intérêt.... Mais, tenez, il me vient un soupçon.
Le père vous occupe ici moins que la fille,
Peut-être.

DUFOUR.

Pourquoi donc?

GERTRUDE.

C'est qu'elle est fort gentille.

DUFOUR.

Oui, je l'ai remarquée.

GERTRUDE.

Eh bien?

DUFOUR.

Eh bien! c'est tout.

GERTRUDE.

Comment, vous n'avez pas pour elle un peu de goût?

DUFOUR.

Je n'y pense pas.

GERTRUDE.

Non? C'est que de Marguerite
Vous ne connaissez pas encor tout le mérite.
Quand vous vîntes ici fixer votre séjour,
Elle était à la ville; et depuis son retour
Vous l'avez vue à peine. Elle est douce, elle est sage;
Ce serait là pour vous un fort bon mariage.

DUFOUR.

Pour moi?

GERTRUDE.

Certainement. Alors son père et vous
Travailleriez d'accord, et sans être jaloux.
Je veux m'en occuper; oui, par mon entremise....

DUFOUR.

Vous savez qu'à Bertrand Marguerite est promise.

GERTRUDE.

Elle ne l'aime pas.

DUFOUR.

Quittons cet entretien.

GERTRUDE.

Tandis qu'elle vous voit avec plaisir.

DUFOUR.

Fort bien!
Je sais l'apprécier; elle est aimable et belle;
Mais, je dois l'avouer, je ne sens rien pour elle.

GERTRUDE.

Bon! pour se marier faut-il être amoureux?

DUFOUR.

Mais en restant garçon si je me trouve heureux?

GERTRUDE.

Eh bien! vous avez tort.

DUFOUR.

Allons, ma bonne mère,
J'ai parlé sans détour, laissons cette chimère.
Vous m'aimez, c'est assez; je n'aurai d'autres nœuds
Que la sainte amitié qui nous unit tous deux.
Je me consacre à vous; oui, ma vive tendresse
Vous rendra plus léger le poids de la vieillesse.
Veiller à vos besoins, deviner vos désirs,
Ce sera mon étude et mes plus doux plaisirs.

GERTRUDE.

Paulin! mon cher enfant! que Dieu vous récompense!

DUFOUR.

Voici Marguerite.

GERTRUDE.

Elle? où donc?

DUFOUR.

Voyez. Je pense
Qu'elle n'ose approcher tandis que je suis là;
Je sors.

GERTRUDE.

Un moment donc. Du moins regardez-la.
Hein ?

DUFOUR.

J'ai besoin au port ; je vous laisse avec elle,
Et vais de mon bateau savoir quelque nouvelle.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

GERTRUDE, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Gertrude !

GERTRUDE.

Approchez donc. Eh bien ! que disons-nous
Ce matin ?

MARGUERITE.

Je venais travailler avec vous.

GERTRUDE.

Vraiment ?

MARGUERITE.

Voyez plutôt mon feston que j'apporte ;
Tenez.

GERTRUDE.

Alors rentrons.

MARGUERITE.

Pourquoi ? Devant la porte
Nous serons mieux.

GERTRUDE.

Allons, puisqu'il vous plaît ainsi....

MARGUERITE.

Voilà votre rouet.

GERTRUDE, assise.

Oui, l'on est bien ici.
Le ciel est pur, l'air frais ; et puis tout à son aise
On peut voir les passants. Prenez donc une chaise.

MARGUERITE.

Me voilà.

GERTRUDE.

Près de moi.... C'est cela.

MARGUERITE, après un silence.

Quel beau jour!

GERTRUDE.

Très-beau.

MARGUERITE.

Vous causiez là.... C'était monsieur Dufour?

GERTRUDE.

Mais oui, vous nous avez surpris en tête-à-tête.
Cet excellent jeune homme!

MARGUERITE.

Il a l'air bien honnête.

GERTRUDE.

Jamais on ne saurait en dire assez de bien.
Puis il est beau garçon, ce qui ne gâte rien.

MARGUERITE.

On raconte partout des faits à sa louange ;
On dit qu'il est humain, généreux.

GERTRUDE.

C'est un ange;
C'est un être parfait.

MARGUERITE.

Il est aimé de tous.

GERTRUDE.

Oui, certe.

MARGUERITE.

On vante aussi sa conduite envers vous.
Si j'osais....

GERTRUDE.

Ah! mon cœur en garde la mémoire.

MARGUERITE.

J'étais absente alors.

GERTRUDE.

C'est une longue histoire.

MARGUERITE.

Qu'importe?

GERTRUDE.

Vous voulez....

MARGUERITE.

Sans doute. A ses amis
Est-ce qu'on cache rien? Vous me l'aviez promis
D'ailleurs, rappelez-vous.

GERTRUDE.

Il faut donc vous complaire.

MARGUERITE.

A la bonne heure.

GERTRUDE.

Et puis il n'est pas nécessaire
De me presser beaucoup : Paulin est mon appui ;
Quand je ne le vois pas, j'aime à parler de lui.

MARGUERITE.

Eh bien ! ne tardez plus à remplir mon attente.
J'écoute.

GERTRUDE.

Vous étiez déjà chez cette tante,
Qui près d'elle deux ans vous a gardée à Bourg,
Lorsque mon cher Paulin arriva dans ce bourg.
Un inconnu !... D'abord chacun lui fut contraire;
Mais on sut qu'il avait des lettres pour le maire,
Qui même lui devait compter onze cents francs;
Et cela lui gagna les plus indifférents :
De tous il captiva l'estime et le suffrage.
Il était menuisier, et cherchait de l'ouvrage.
Le père Liégaud ne pouvait l'employer;
Il eût été contraint alors de renvoyer
Bertrand, votre futur, garçon adroit, capable;
Ce qui, vous le sentez, n'était pas praticable.
Paulin vint donc chez nous; et dès les premiers jours
Son travail nous fournit de précieux secours.
Nous en avions besoin ! De nombreuses traverses,
Trois mois de maladie, et des pertes diverses
Nous avaient entraînés au malheur d'emprunter,
Et mon pauvre mari ne pouvait s'acquitter.
Des talents de Paulin nous devions tout attendre.
Mais notre créancier ne voulut rien entendre ;

Nous ruiner pour lui semblait être un plaisir;
Il refusa du temps, et l'on vint nous saisir.

MARGUERITE.

Ah! quelle horreur!

GERTRUDE.

Paulin nous connaissait à peine;
Que croyez-vous qu'il fit? Touché de notre peine,
Écoutant seulement son cœur, qui le guidait,
Il nous sacrifia tout ce qu'il possédait,
Il paya notre dette, il acquitta la somme;
Il nous sauva!

MARGUERITE.

Qu'entends-je? Ah! le brave jeune homme!
Se dépouiller ainsi pour finir vos malheurs!

GERTRUDE.

Je n'en parle jamais sans répandre des pleurs.

MARGUERITE.

Ah! qu'il mérite bien qu'on l'aime, qu'on l'honore!

GERTRUDE.

Écoutez, écoutez, ce n'est pas tout encore.
Un travail excessif, l'âge, l'adversité,
Avaient de mon pauvre homme altéré la santé;
Ce fut le dernier coup! il ne put y survivre;
Je le perdis!... Hélas! j'aurais voulu le suivre!
Seule! après quarante ans du plus tendre lien!...
Oui, j'étais seule au monde, il ne me restait rien;
Tous m'avaient précédée, enfants, époux et frère!
Qu'allais-je devenir, vieille et dans la misère?
Ma force, mon courage, enfin étaient à bout....
Paulin m'ouvrit ses bras, et me tint lieu de tout.

Calmant mon désespoir, consolant ma détresse,
Il m'entoura de soins, de respects, de tendresse;
Je perdais un époux, il me rendit un fils.

MARGUERITE.

Ciel !

GERTRUDE.

Depuis lors, toujours affectueux, soumis,
Sa conduite un instant ne s'est pas démentie;
A la vieille Gertrude il consacre sa vie;
Me plaire, me servir est sa première loi....
Voilà, ma chère enfant, ce qu'il a fait pour moi.

MARGUERITE.

Quel bon cœur!

GERTRUDF.

Le voici.

SCÈNE V.

GERTRUDE, MARGUERITE, DUFOUR.

DUFOUR.

C'est vous, mademoiselle?

MARGUERITE.

Monsieur Dufour, combien votre conduite est belle!
Madame Baudonnet vient de me raconter....

DUFOUR.

Encore?

MARGUERITE.

Quel plaisir j'avais à l'écouter!

DUFOUR.

De votre patience à ce point elle abuse?
Son amitié pour moi doit lui servir d'excuse.

GERTRUDE.

Quand on fait son éloge il est toujours surpris.

DUFOUR.

Notre bonne Gertrude attache trop de prix....

MARGUERITE.

Non, sa reconnaissance est juste, est légitime.
Si vous saviez pour vous jusqu'où va mon estime!

DUFOUR.

Toujours de l'obtenir vous me verrez jaloux;
Si je ne suis encor qu'un étranger pour vous,
Nous nous connaîtrons mieux bientôt; le voisinage,
L'état de votre père, enfin le mariage
De mon ami Bertrand....

MARGUERITE.

Bertrand?... mais.... je verrai....
Je ne sais pas encor si je l'épouserai.

DUFOUR.

Comment? C'est un garçon laborieux, honnête;
De vos noces dans peu l'on prépare la fête.
Votre père....

MARGUERITE.

En effet.... oui.... vous avez raison....
Mais j'aperçois Bertrand, je rentre à la maison.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

GERTRUDE, DUFOUR, BERTRAND.

BERTRAND.

Eh bien, elle me fuit!

GERTRUDE, à part.

C'est d'un heureux présage.

(Pendant le dialogue suivant, elle rentre les chaises et son rouet.)

BERTRAND.

Pour un futur, je joue un joli personnage.
Je vous ai dérangés? C'était un rendez-vous,
Sans doute?

DUFOUR.

Quoi! Bertrand, deviendrais-tu jaloux?

BERTRAND.

Eh!...

DUFOUR.

Jaloux de moi?

BERTRAND.

Mais....

DUFOUR.

Je me rendrais coupable
Envers un ami?

BERTRAND.

Non, tu n'en es pas capable,
C'est vrai; mais que veux-tu? quand on est amoureux....

DUFOUR.

On ne sait ce qu'on dit.

BERTRAND.

Tu serais dangereux,
Si tu voulais!

DUFOUR.

Allons!

BERTRAND.

Ton esprit, ta figure....
Les femmes ont du goût....

DUFOUR.

Comment, quand je te jure ...

BERTRAND.

Il suffit, mon ami; je n'ai plus de soupçon.

DUFOUR.

Enfin!

BERTRAND.

Ah çà! je viens pour prendre ma leçon.

DUFOUR.

Volontiers.

BERTRAND.

Mais, dis-moi....

DUFOUR.

Qu'est-ce encor, je te prie?

BERTRAND.

Tu m'enseignes le tour et l'ébénisterie;
Sais-tu que c'est bien beau de ta part?

DUFOUR.

Beau? pourquoi?

BERTRAND.

Mais c'est un concurrent que tu formes en moi:
Nous allons nous trouver rivaux.

DUFOUR.

Et, je l'espère,
Toujours amis.

BERTRAND.

Sans doute; oui, mais si je prospère,
Si je te fais tort?

DUFOUR.

Va, travaille, enrichis-toi;
J'aurai toujours assez pour Gertrude et pour moi.
Puis il ne manque pas d'ouvrage, et rien n'empêche
Que tous deux....

BERTRAND.

Bon Paulin!

GERTRUDE.

Voici monsieur Delpêche.

DUFOUR.

Je vais le saluer; je te rejoins, Bertrand;
Va toujours.

BERTRAND.

A ton aise. Et nous, la mère-grand,
Entrons.

GERTRUDE.

Vilain jaloux!

DUFOUR.

Allez, ma bonne mère.

SCÈNE VII.

DUFOUR, DELPÊCHE.

DELPÊCHE.

Ah! vous voilà, Dufour?

DUFOUR.

Bonjour, monsieur le maire.

DELPÊCHE.

Avez-vous de l'ouvrage?

DUFOUR.

Oh, monsieur! à choisir;
Il m'en vient de partout.

DELPÊCHE.

Cela me fait plaisir;
J'aime que la fortune ainsi vous favorise;
Car vous le méritez.

DUFOUR.

Monsieur....

DELPÊCHE.

Et l'entreprise
Du château, l'aurez-vous?

DUFOUR.

Je n'en sais rien encor.

DELPÊCHE.

Ne vous endormez pas; c'est une affaire d'or.
Tenez, la voie ici pour vous la plus directe,
C'est de vous adresser à Lambert l'architecte;
Tout dépend de lui seul; je vous en donne avis.

DUFOUR.

Lui-même il est venu m'apporter le devis;
Et je dois ce matin lui rendre ma réponse.

DELPÊCHE.

Il vous a prévenu? Cette démarche annonce
Que c'est pour vous qu'il penche; alors cela vaut fait
Voilà votre fortune en bon train.

DUFOUR.

En effet....
Mais cependant, monsieur, une crainte m'arrête.

DELPÊCHE.

Laquelle?

DUFOUR.

De ma part serait-il bien honnête
D'enlever ce travail à monsieur Liégaud?

DELPÊCHE.

Mais si l'on vous choisit?

DUFOUR.

N'importe; il faut....

DELPÊCHE.

Il faut,
Sans scrupule, accepter l'ouvrage qu'on vous donne.

DUFOUR.

Du moins, je ne voudrais faire tort à personne.

DELPÊCHE.

Tout s'arrangera bien. Laissons cela.

DUFOUR.

Pourtant....

DELPÊCHE.

Ah çà! de votre sort vous êtes donc content?
Vous vous plaisez ici?

DUFOUR.

Comment ne pas m'y plaire?
Tout comble mes souhaits! Votre appui tutélaire,
Mon état, où toujours je trouve de l'emploi,
L'amitié qu'en ce bourg on daigne avoir pour moi,
Que me faut-il de plus?

DELPÊCHE.

De la bonne conduite.
Des talents, du travail, voilà quelle est la suite:
On prospère.

DUFOUR.

Et pourtant mon ancien directeur,
Monsieur de Lépinois, mon premier bienfaiteur,
Voulait, en m'effrayant de son expérience,
Diminuer en moi l'espoir, la confiance.
Le monde, il le peignait sous de sombres couleurs;
J'y devais rencontrer des revers, des douleurs....
Ah! que n'est-il témoin du bonheur que je goûte!
Ce bonheur, rien ne peut le renverser sans doute;
Il est, vous le voyez, affermi par le temps.
Ah! si l'on eût appris, dès les premiers instants,
Lorsque j'étais encore étranger, sans défense,
En quels funestes lieux j'ai passé mon enfance,
Peut-être alors chacun eût eu quelque raison
De fuir un malheureux qui sortait de prison;
Le préjugé pouvait flétrir mes destinées.

Mais maintenant, monsieur, mais après deux années,
Lorsque chacun connaît mes mœurs, ma probité,
Qu'importe qu'on découvre enfin la vérité?
J'ai l'estime de tous, que puis-je craindre encore?

DELPÊCHE.

Oh! rien... mais ce mystère, il vaut mieux qu'on l'ignore.

DUFOUR.

Comment?

DELPÊCHE.

On peut avoir des rivaux, des jaloux;
Et ce serait alors une arme contre vous.
J'aurais même voulu, s'il faut ne rien vous taire,
Être d'un tel secret le seul dépositaire.
Quand vous vîntes ici je ne m'y trouvais point,
Par malheur; et ce fut Liégaud, mon adjoint,
Qui vous compta l'argent là-bas mis en réserve.
Il sait d'où vous venez.

DUFOUR.

Que le ciel me préserve....

DELPÊCHE.

Oui, vous avez raison; c'est un homme de bien;
Jamais.... peut-être même il serait un moyen....

DUFOUR.

Je ne vous comprends pas.

DELPÊCHE.

Oh! rien.... c'est une idée....

DUFOUR.

Excusez.

DELPÊCHE, à part

Par malheur, elle est presque accordée....
Nous verrons cependant.

SCÈNE VIII.

DUFOUR, DELPÊCHE, LIÉGAUD.

LIÉGAUD.

Voyez donc ce nigaud!
Courir je ne sais où!

DELPÊCHE.

Qu'avez-vous, Liégaud?
Votre humeur, ce matin, me paraît bien revêche.

LIÉGAUD.

Je ne vous voyais pas, pardon, monsieur Delpêche.

DELPÊCHE.

Qui vous fâche à ce point?

LIÉGAUD.

C'est ce maudit Bertrand....

DUFOUR.

Il est chez moi.

LIÉGAUD.

Chez vous?

DUFOUR.

Vous savez bien, il prend
Une leçon de tour.

LIÉGAUD.

Ah ! voilà qui s'explique !

Moi, qui ne pensais plus....

DUFOUR.

Il est dans la boutique ;

Je vais....

LIÉGAUD.

Non, qu'il s'instruise; il fait bien.

DUFOUR.

Cependant,

Si vous....

SCÈNE IX.

DUFOUR, DELPÊCHE, LIÉGAUD, BENOIT.

BENOÎT.

C'est encor moi. Monsieur le président
Ne veut point accepter vos excuses.

DUFOUR, à part.

A l'autre !

(A Benoît.)

C'est bon.

BENOÎT.

Non, il ne veut de travail que le vôtre.
Seul vous lui paraissez habile, intelligent ;
Les autres menuisiers....

DUFOUR, à Benoît.

Paix donc.

LIÉGAUD.

C'est obligeant !

BENOÎT.

J'ai dit que pour l'instant ayant beaucoup à faire,
Vous auriez désiré qu'il prît votre confrère ;
Impossible.

DUFOUR, à Benoît.

Silence.

BENOÎT.

Il attendra plutôt ;
Il n'a pas confiance en monsieur Liégaud.

LIÉGAUD.

A merveille.

DUFOUR, à Benoît.

De grâce....

BENOÎT.

Il ne veut rien entendre.

DUFOUR, à Benoît.

Benoît !....

BENOÎT.

De mes efforts que pourriez-vous attendre ?
Ce Liégaud n'est pas ce que vous le jugez :
Il est votre voisin, et vous le protégez,
C'est fort bien ; mais mon maître....

LIÉGAUD.

Ah ! monsieur me protége !
Il a cette bonté !

BENOÎT.

Quoi ! c'est....

DUFOUR, à Liégaud.

Monsieur....

LIÉGAUD.

Que sais-je?

Cela peut mener loin.

DELPÊCHE, à Liégaud.

Allons!...

LIÉGAUD.

C'est trop flatteur!

Je me tiens honoré d'un pareil protecteur.

DUFOUR.

C'est un malentendu, monsieur.... une méprise...:

Lui-même, il vous dira....

BENOÎT.

Sans doute.... et ma surprise....

DUFOUR.

Bien, bien; entrons chez moi; venez, suivez mes pas.

(A Benoît, en l'entraînant.)

Bavard!

BENOÎT.

Que voulez-vous? je ne comprenais pas

Tous ces signes....

DUFOUR.

Entrons, sans tarder davantage.

SCÈNE X.

DELPÊCHE, LIÉGAUD.

LIÉGAUD.

Une telle insolence!...

DELPÊCHE.

Eh quoi! le bavardage

De ce sot de Benoît....

LIÉGAUD.

Vous l'excusez en vain.

DELPÊCHE.

Mais ce n'est pas sa faute.

LIÉGAUD.

Oh! je sais qu'il est vain,

Présomptueux ; il fait l'important, le capable.

DELPÊCHE.

Des propos d'un valet le rendez-vous coupable?

LIÉGAUD.

Non, mais....

DELPÊCHE.

Il vous honore, enfin, j'en suis garant.

LIÉGAUD.

Tenez, il m'est suspect ; je ne le crois pas franc.

DELPÊCHE.

Lui? Dufour?

LIÉGAUD.

Oui, Dufour. Par de sourdes pratiques

Il cherche à m'enlever mes meilleures pratiques.

DELPÊCHE.

Au contraire, il voudrait....

LIÉGAUD.

Et d'ailleurs, aujourd'hui
J'ai bien d'autres raisons de me plaindre de lui.

DELPÊCHE.

Vous?

LIÉGAUD.

En ma qualité de père de famille,
Je dois....

DELPÊCHE.

Expliquez-vous.

LIÉGAUD.

Sachez donc que ma fille
Parle de lui sans cesse avec une chaleur!....
A l'instant même encore.

DELPÊCHE.

Est-ce un si grand malheur?

LIÉGAUD.

Vous n'entendez donc pas? Je dis quelle le vante,
Le loue à tout propos.... et cela m'épouvante.

DELPÊCHE.

Écoutez-moi, je vais vous parler sans détour.
Vous voyez à regret les succès de Dufour;
Menuisier comme vous, il vous fait tort peut-être;
Enfin, vous le craignez. Eh bien! vous êtes maître
D'éloigner pour toujours ces plaintes, ces regrets.

LIÉGAUD.

Et comment?

DELPÊCHE.

Confondez tous deux vos intérêts.

LIÉGAUD.

Quoi! nous associer?

DELPÊCHE.

Non, qu'un lien plus tendre....

LIÉGAUD.

Un lien? achevez.

DELPÊCHE.

Faites-en votre gendre.

LIÉGAUD.

Mon gendre?

DELPÊCHE.

Oui.

LIÉGAUD.

Qui? Dufour?

DELPÊCHE.

Sans doute.

LIÉGAUD.

Y pensez-vous?

DELPÊCHE.

C'est un brave garçon.

LIÉGAUD.

Lui, s'allier à nous?

DELPÊCHE.

Rempli de probité.

LIÉGAUD.

Jamais, monsieur Delpêche.

Moi, lui donner ma fille!

DELPÊCHE.

Eh ! qui vous en empêche ?
Voyons.

LIÉGAUD.

Je me croirais flétri, déshonoré.

DELPÊCHE.

C'est un peu fort.

LIÉGAUD.

Mon gendre ? ô ciel ! un libéré ?

DELPÊCHE.

Un libéré !... Causons de sang-froid, je vous prie.
Quel crime a-t-il commis ? rien qu'une étourderie,
A dix ans, n'étant pas en âge de raison ;
Et vous savez qu'alors s'il fut mis en prison,
C'est que le pauvre enfant n'avait pas de famille.
Enfin vous avez lu la lettre, l'apostille
De monsieur Lépinois, du maire de Nanci.
Que vous faut-il de plus ? Depuis qu'il est ici,
A l'honneur constamment il s'est montré fidèle ;
Les pères à leurs fils le citent pour modèle ;
Les services qu'il rend, les larmes qu'il tarit,
Du fruit de son travail Gertrude qu'il nourrit,
Tout nous fait voir en lui la vertu la plus haute.
Un libéré !... Quoi donc ! d'une erreur, d'une faute,
Le souvenir sur lui doit-il peser toujours ?
Le poursuivre sans cesse, empoisonner ses jours ?
Ah ! pour l'homme de bien, qui jadis fut coupable,
Si la société doit rester implacable,
Si par elle à jamais il se voit rejeté,
Pourquoi donc mettre un terme à sa captivité !

LIÉGAUD.

Il est des préjugés qu'il faut que l'on respecte.
D'un libéré partout la présence est suspecte;
Aux penchants vicieux on le suppose enclin.

DELPÊCHE.

Mais vous, vous connaissez, vous estimez Paulin?

LIÉGAUD.

Il n'importe; à son nom l'opprobre qui s'attache,
Pour moi, pour tous les miens, deviendrait une tache.

DELPÊCHE.

Quoi! mon cher Liégaud....

LIÉGAUD.

Ah! c'est trop insister;
Et vous ne voulez pas sans doute m'insulter?

DELPÊCHE.

Moi?

LIÉGAUD.

Laissons donc alors un projet qui m'offense.

DELPÊCHE.

Je me tais. De Dufour si j'ai pris la défense....

LIÉGAUD.

Voici monsieur Lambert; il vient fort à propos.

SCÈNE XI.

DELPÊCHE, LIÉGAUD, LAMBERT.

LIÉGAUD.

Eh bien ! monsieur Lambert, comment vont vos travaux?

LAMBERT.

Mais les fondations sont déjà hors de terre.
Nous marchons.

DELPÊCHE.

L'édifice aura du caractère ;
Il fera, j'en suis sûr, honneur à vos talents.

LAMBERT.

Vous pouvez en juger, vous avez vu les plans.

DELPÊCHE.

Oui, ce sera fort beau.

LAMBERT.

Vraiment ?

DELPÊCHE.

Sans flatterie.

LAMBERT.

Çà, je viens terminer pour la menuiserie.
Avez-vous, Liégaud, fait vos réflexions ?
Sur le devis voyons vos propositions.

LIÉGAUD.

Vous voulez un travail soigné, sans doute ?

LAMBERT.

Oui, certe,
De bon ouvrage.

LIÉGAUD.

Alors je ne saurais, sans perte,
Vous offrir un rabais de plus de cinq pour cent.

LAMBERT.

Cinq? pas plus?

LIÉGAUD.

Oh! pas plus.

LAMBERT.

Si j'étais bien pressant,
Vous consentiriez....

LIÉGAUD.

Non; je n'ai qu'une parole.

LAMBERT.

Six, par exemple?

LIÉGAUD.

Six? Ce serait une école,
Songez donc que le bois renchérit chaque jour.

LAMBERT.

C'est vrai. Mais il faut voir les offres de Dufour.

LIÉGAUD.

Ah! Dufour....

DELPÊCHE.

Le voici. Vous allez les connaître.

SCÈNE XII.

DELPÈCHE, LIÉGAUD, LAMBERT, DUFOUR.

DUFOUR, à Benoît, qui sort.

C'est bon ; j'irai tantôt parler à votre maître.

LAMBERT.

Venez. Sur le devis roulait notre entretien.

DUFOUR.

Je m'en suis occupé, monsieur.

LAMBERT.

Tant mieux. Eh bien !

Vos offres ?

DUFOUR.

Cet ouvrage est une grande affaire.

Mais, d'après mes calculs, je crois qu'on peut le faire,

Et très-bien, moyennant cinq pour cent de rabais.

LAMBERT.

Cinq ?

DUFOUR.

Vu le temps qu'il faut, les avances, les frais,

C'est là tout ce qu'on peut rabattre, ce me semble.

LAMBERT.

Ah çà, vous avez donc fait un accord ensemble ?

LIÉGAUD.

Nous ?

DUFOUR.

Un accord ?

LAMBERT.

Tous deux vous offrez cinq pour cent.

DUFOUR.

Il se pourrait ?

LAMBERT.

Cela devient embarrassant.

DUFOUR.

En aucune façon. L'âge et l'expérience
Ont de trop justes droits à votre confiance.
C'est monsieur Liégaud qu'il vous faut préférer ;
Dès qu'il est sur les rangs, je dois me retirer.

DELPÊCHE.

Pourquoi donc ? Liégaud est trop juste, je pense....

LIÉGAUD.

Sans doute.

DUFOUR.

Les égards....

LIÉGAUD.

Oh ! je vous en dispense.

DELPÊCHE.

Si Lambert y consent, il serait un moyen.
Faites cette entreprise à vous deux.

LAMBERT.

Oui, fort bien ;
C'est cela.

DUFOUR.

De grand cœur.

LIÉGAUD.

Moi ? que je m'associe ?

LAMBERT.

Est-ce dit ?

LIÉGAUD.

Non, messieurs, non; je vous remercie.
Prononcez.

LAMBERT.

Cependant....

LIÉGAUD.

C'est me faire plaisir.

LAMBERT.

Puisque vous m'y forcez, alors il faut choisir.
Liégaud, vous savez combien je vous estime;
Je rends à vos talents un tribut légitime;
Mais un travail qui presse.... Oui, ce puissant motif....
Et je crois que Dufour, plus jeune, plus actif....

LIÉGAUD.

C'est assez, je comprends. Oui, dans cette occurrence,
Monsieur Dufour devait avoir la préférence.

DUFOUR.

Je ne l'accepte pas. Mon devoir, l'équité....

LIÉGAUD.

Ah! trêve, s'il vous plaît, de générosité.

DUFOUR, à Lambert.

Non, monsieur, votre choix en vain me favorise;
Je ne puis me charger d'une telle entreprise,
Moi qui suis sans argent, sans crédit. Il faudra
Des fonds, des capitaux....

DELPÊCHE.

On vous en trouvera.

DUFOUR.

Monsieur....

DELPÊCHE.

J'ai justement un placement à faire.

DUFOUR.

Ce moyen....

DELPÊCHE.

Est tout simple, et doit vous satisfaire.

DUFOUR.

Me prêter, quand je suis sans fortune, inconnu?

DELPÊCHE.

Je répondrai pour vous. Allons, c'est convenu.

DUFOUR.

Vous? me cautionner?

DELPÊCHE.

Et sans inquiétude.

Ne perdons pas de temps, entrons dans mon étude.

LAMBERT.

Et moi je reviendrai tantôt pour terminer.

(Il sort.)

DELPÊCHE.

Bien.

(Il entre chez lui.)

DUFOUR.

Monsieur Liégaud, daignez examiner....

LIÉGAUD.

Finissons.

DUFOUR.

Ces travaux; eh bien! je vous conjure....

LIÉGAUD.

Ces travaux? Que m'importe? Une plus grave injure....

DUFOUR.

Moi !

LIÉGAUD.

Quand monsieur Delpêche est venu m'insulter,
Vous n'étiez point d'accord ?

DUFOUR.

Je puis vous protester....

LIÉGAUD.

C'est bon.

DUFOUR.

Apprenez-moi....

LIÉGAUD.

Vous vous faites attendre;
Allez donc.

DUFOUR.

Écoutez.

LIÉGAUD.

Je ne veux rien entendre.

DUFOUR.

Oui, je sors; devant vous c'est trop m'humilier;
Peut-être qu'à mon tour je pourrais m'oublier.
Je m'éloigne. Plus tard vous me rendrez justice.

(Il entre chez M. Delpêche.)

SCÈNE XIII.

LIEGAUD, ensuite BERTRAND.

LIÉGAUD.

Me voilà seul enfin! Ah! j'étais au supplice!
L'indigne! Est-on plus faux et plus audacieux?

BERTRAND, sortant de chez Dufour.

Ah! ah! c'est le bourgeois!... Il a l'air furieux.

LIÉGAUD.

C'est à lui maintenant qu'on donne tout l'ouvrage;
Et moi, chacun ici m'humilie et m'outrage.

BERTRAND.

Quel discours! Approchons.

LIÉGAUD.

Seul il a du talent!
Que dis-je? il me protége!... Un Dufour! l'insolent!

BERTRAND.

Dufour?

LIÉGAUD.

Me protéger!

BERTRAND.

Qu'est-ce donc qui le blesse?

LIÉGAUD.

Lui, qui dans les prisons a passé sa jeunesse.

BERTRAND.

Ciel!

LIÉGAUD.

Lui, qui devant moi devrait courber le front.

BERTRAND.

Dans les prisons? Paulin?

LIÉGAUD.

Et pour comble d'affront,
Ce libéré, sans nom, sans aveu, sans famille,
Se méconnaît au point de prétendre à ma fille.

BERTRAND.

Prétendre? Pour le coup, je....

LIÉGAUD.

Qui donc?... Ah! c'est toi,
Bertrand?

BERTRAND.

Moi-même.

LIÉGAUD.

Rentre.

BERTRAND.

Un moment.

LIÉGAUD.

Laisse-moi.

BERTRAND.

Est-il vrai que Dufour veut être votre gendre?

LIÉGAUD.

Comment sais-tu?...

BERTRAND.

Parbleu! je viens de vous entendre.
Marguerite?...

LIÉGAUD.

Oui, Bertrand, tu dois la lui céder;
Oui, par monsieur Delpêche il la fait demander.

BERTRAND.

Lui, qui jurait tantôt.... Ah! le trait est infâme!

LIÉGAUD.

Il me fait cet honneur!

BERTRAND.

Il faut n'avoir point d'âme!
Ourdir contre un ami pareille trahison!
Mais que disiez-vous là? Qu'il sortait de prison?

LIÉGAUD.

J'ai dit?...

BERTRAND.

Certainement; j'en suis bien sûr.

LIÉGAUD.

Silence!
C'est un secret, Bertrand. Du moins son insolence
Hâtera ton hymen; je veux que, dès demain,
De ma fille, à ses yeux tu reçoives la main.
Je vais signifier cet ordre à Marguerite.

(Il entre chez lui.)

SCÈNE XIV.

BERTRAND, puis GERTRUDE,
ensuite MARGUERITE.

BERTRAND.

Quoi! j'étais à ce point dupe d'un hypocrite!
Rechercher ma future, après m'avoir juré....

Ce n'est pas étonnant; un forçat libéré!
C'est capable de tout!... Mais qui l'aurait pu croire?
Voleur!... peut-être pis!... Ce doit être une histoire
Épouvantable! Moi, cela m'a tout saisi.
Avec un air si doux!... Eh bien! fiez-vous-y!
Croyez à l'apparence!... Après tout, que m'importe?
Une fois marié, je lui ferme ma porte.

GERTRUDE.

Vous êtes encor là? Tenez, bel ouvrier.

BERTRAND.

Que voulez-vous? voyons.

GERTRUDE.

C'est votre tablier
Qu'on vous rapporte.

BERTRAND.

Ah! bien.

GERTRUDE.

Vous n'êtes guère honnête.

BERTRAND.

J'ai vraiment aujourd'hui bien autre chose en tête.

GERTRUDE.

Contre le cher Paulin encor quelque soupçon.

BERTRAND.

Votre cher Paulin.... oui, c'est un joli garçon.

GERTRUDE.

Toujours jaloux.

BERTRAND.

Jaloux? Oh! ce n'est plus la peine.

MARGUERITE, accourant.

Ah Gertrude! mon père.... il m'a fait une scène!...

GERTRUDE.

Mon enfant, qu'est-ce donc?

MARGUERITE.

C'est vous, monsieur Bertrand?
Je ne vous cherchais pas.

BERTRAND.

Cet accueil me surprend.

MARGUERITE.

Vous m'avez attiré le courroux de mon père;
Je ne puis vous souffrir.

GERTRUDE.

Modérez-vous

BERTRAND.

J'espère
Que mon amour, mes soins....

MARGUERITE.

Qui moi? vous epouser?
Jamais.

BERTRAND.

Comment? jamais!

MARGUERITE.

Je viens de refuser;
Ne m'importunez plus.

BERTRAND.

Mais répondez, de grâce,
Quel caprice....

MARGUERITE.

Caprice?

BERTRAND.

Oui; car ceci me lasse.
Votre parole enfin vous engage avec moi.

MARGUERITE.

Je la reprends.

BERTRAND.

Ainsi vous me manquez de foi?

MARGUERITE.

Je vous l'ai déjà dit.

BERTRAND.

Quelque autre amour peut-être....

MARGUERITE.

Oui, peut-être, en effet.

BERTRAND.

Et ne peut-on connaître?...

MARGUERITE.

C'est mon secret.

BERTRAND.

Secret!... Oh! l'honnête Dufour....

MARGUERITE.

C'est possible.

BERTRAND.

Oui, voilà l'objet de votre amour.

MARGUERITE.

Lui, du moins, n'eût pas mis le trouble en ma famille,
Et jeté la discorde entre un père et sa fille.

BERTRAND.

Marguerite, craignez de me pousser à bout:
L'amour au désespoir est capable de tout.

MARGUERITE.

A votre aise.

BERTRAND.

De vous ce Dufour est indigne.

MARGUERITE.

Vous osez l'outrager !

BERTRAND.

Ce n'est qu'un fourbe insigne.

MARGUERITE.

C'en est trop!... Laissez-nous.

BERTRAND.

Oui, oui, je m'en irai....
Il l'emporte sur moi!... Mais je me vengerai.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

GERTRUDE, MARGUERITE, ensuite DUFOUR.

GERTRUDE.

Le méchant!

MARGUERITE.

Se venger?

GERTRUDE.

Vous n'avez rien à craindre;
Il ne sait ce qu'il dit.

MARGUERITE.

Combien je suis à plaindre!

DUFOUR.

Que vois-je? Se peut-il? vous répandez des pleurs!
Qu'est-il donc arrivé? Qui cause vos douleurs?

MARGUERITE.

Hélas! monsieur Dufour, je suis bien malheureuse!

DUFOUR.

Vous?

MARGUERITE.

Comment éviter ma destinée affreuse?
Mon père veut demain que j'épouse Bertrand.

DUFOUR.

Bertrand? eh bien?

MARGUERITE.

Jamais.

DUFOUR.

Quel reproche si grand
A-t-il donc mérité? car un motif frivole
Ne vous porterait pas à manquer de parole?

MARGUERITE.

Je ne saurais l'aimer.

DUFOUR.

Mais le haïssez-vous?

MARGUERITE.

Le haïr?... non.

DUFOUR.

Alors, songez que c'est l'époux
Choisi par votre père, accepté par vous-même....
Par vous!

MARGUERITE.

Pour s'épouser il faut pourtant qu'on s'aime.

DUFOUR.

L'amour est trop souvent sujet au repentir :
Il vaut mieux s'estimer.

MARGUERITE.

Je ne puis consentir.

DUFOUR.

Pour un autre que lui vous n'êtes point sensible?

MARGUERITE.

Mais....

DUFOUR.

J'en étais certain ; cela n'est pas possible.

MARGUERITE.

Supposons cependant.

DUFOUR.

Vous devriez alors
Combattre cet amour, et de tous vos efforts ;
Un pareil sentiment serait sans espérance.

MARGUERITE.

Pourquoi ?

DUFOUR.

L'homme honoré de votre préférence,
S'il est digne vraiment d'un si tendre intérêt,
Tout en vous chérissant, gardera son secret ;
En vous il ne verra que la femme d'un autre ;
Il mettra son bonheur à respecter le vôtre ;
Et fidèle au devoir en évitant vos pas,
Même s'il vous devine, il ne parlera pas.
Mais ne supposons rien. Songez à votre père.
Le repos de ses jours, c'est de vous qu'il l'espère :
Cet hymen, pour lequel il avait votre aveu,

Est son plus cher désir, est son unique vœu.
Voudrez-vous aujourd'hui, bravant votre promesse,
De soucis, d'amertume, abreuver sa vieillesse,
Et, par un tel éclat, démentir en un jour
Vingt ans de soins, d'égards, de respect et d'amour?...
Non, la vertu vous parle, en vos yeux elle brille,
Et déjà Liégaud a retrouvé sa fille!

MARGUERITE.

En effet.... votre voix éveille mes remords....
Mon père!... je l'afflige!

DUFOUR.

Il oublîra vos torts,
Puisqu'à les réparer votre cœur se dispose.
Oui, vous accepterez l'époux qu'il vous propose.
Tout vous promet enfin le plus doux avenir :
A gagner votre cœur Bertrand doit parvenir;
S'il est jaloux, son âme est bonne, généreuse,
C'est un besoin pour lui que de vous voir heureuse;
Et vous-même, rendant le calme à son esprit,
Vous l'aimerez bientôt autant qu'il vous chérit.

MARGUERITE.

La raison, la vertu parlent par votre bouche;
Oui, je le sens.

GERTRUDE.

Combien sa conduite me touche!

SCÈNE XVI.

GERTRUDE, MARGUERITE, DUFOUR, LIÉGAUD.

LIÉGAUD.

Dufour avec ma fille !... Est-ce assez me trahir ?
Ainsi vous l'excitez à me désobéir,
Monsieur !

GERTRUDE.

Lui ? Demandez quels conseils il lui donne.

MARGUERITE.

Mon père, pardonnez....

LIÉGAUD.

Moi, que je te pardonne !

MARGUERITE.

J'ai méconnu tantôt vos droits, votre pouvoir ;
Eh bien ! je m'en repens : soumise à mon devoir,
De vous plaire toujours vous me verrez jalouse.

LIÉGAUD.

Quoi !...

MARGUERITE.

Bertrand.... Vous voulez que demain je l'épouse....
Je vous obéirai.

LIÉGAUD.

Qui ? toi ? Par quel bonheur ?...

MARGUERITE.

Ses conseils m'ont rendue à moi-même, à l'honneur ;
Je lui dois mes remords et mon obéissance.

LIÉGAUD.

Dufour!... Il se pourrait?... Quelle reconnaissance!...

MARGUERITE.

Mes torts....

LIÉGAUD.

N'en parlons plus.... Non, ils sont oubliés.
Nous voilà tous heureux et réconciliés.
Mais raconte-moi donc....

MARGUERITE.

Pardon.... Daignez permettre....
De tant d'émotions j'ai peine à me remettre;
Souffrez que je m'éloigne.

GERTRUDE.

Oui, venez avec moi.

LIÉGAUD.

(En l'embrassant.)

Va, mon enfant; adieu. Je suis content de toi.

SCÈNE XVII.

DUFOUR, LIÉGAUD.

LIÉGAUD.

Ce bon Dufour!... Je sens le prix d'un tel service.
Je l'avoue, envers vous j'étais d'une injustice!...

DUFOUR.

Laissons cela, de grâce.

LIÉGAUD.

Un si brave garçon!

DUFOUR.

Vous ne m'en voulez plus?

LIÉGAUD.

En aucune façon.

DUFOUR.

Très-sûr?

LIÉGAUD.

Oh! libre à vous de me mettre à l'épreuve.

DUFOUR.

Eh bien! de ce retour je demande une preuve.

LIÉGAUD.

Parlez.

DUFOUR.

Si vous m'avez rendu votre amitié,
L'ouvrage du château, faisons-le de moitié.

LIÉGAUD.

Quoi! vous voulez....

DUFOUR.

Ainsi vous pourrez me convaincre.

LIÉGAUD.

A vos bons procédés je dois me laisser vaincre:
Touchez là; j'y consens.

DUFOUR.

Que cet instant m'est doux!

LIÉGAUD.

Et pour sceller la paix, enfin, embrassons-nous.

SCÈNE XVIII.

DUFOUR, LIÉGAUD, DELPÊCHE, ensuite BENOIT.

DELPÊCHE.

Ah ! l'on s'embrasse ici ! J'en ai l'âme ravie.

LIÉGAUD.

Oui, nous sommes d'accord, et pour toute la vie.
De mes torts envers lui vous me voyez honteux.

DELPÊCHE.

Fort bien.

DUFOUR.

Et nous faisons l'entreprise à nous deux.

DELPÊCHE.

C'est ce que j'attendais. Vous me comblez de joie,
Mes amis.

BENOÎT, à Dufour.

Près de vous mon maître me renvoie.
Il a changé d'avis, monsieur, depuis tantôt,
Et donne son travail à monsieur Liégaud.

LIÉGAUD.

A moi ?

DUFOUR.

J'en suis charmé.

LIÉGAUD.

J'irais sur vos brisées ?
Les choses autrement ont été disposées ;
Il n'y faut rien changer.

BENOÎT, à Liégaud.

Décidez-vous pourtant.

LIÉGAUD.

Qu'on occupe Dufour, et je serai content.

BENOÎT.

C'est vous que l'on choisit.

LIÉGAUD.

Je refuse.

BENOÎT.

A votre aise ;

Nous trouverons ailleurs.

LIÉGAUD.

Mais, ne vous en déplaise....

BENOÎT.

Voulez-vous ?

LIÉGAUD.

Non.

BENOÎT.

Adieu.

LIÉGAUD.

Dufour a le premier....

BENOÎT.

Monsieur le président ne veut pas l'employer.

LIÉGAUD.

Lui ?

DUFOUR.

Cette exclusion a lieu de me surprendre.

Pourquoi ?...

BENOÎT.

Je n'ai, je pense, aucun compte à vous rendre.

Adieu, messieurs, adieu.

(Il sort.)

LIÉGAUD.

Quel caprice étonnant !

DELPÊCHE.

Méprisez les propos de cet impertinent.

DUFOUR.

Qu'on vous ait préféré, rien de mieux ; mais m'exclure !..

DELPÊCHE.

Laissons cela. Tenez, Lambert vient pour conclure.
Votre accord lui plaira, j'en suis bien assuré.

SCÈNE XIX.

DUFOUR, LIÉGAUD, DELPÊCHE, LAMBERT.

LAMBERT.

Pardon, monsieur Dufour.... Je suis désespéré....
Et c'est avec regret qu'ici je vous annonce
Qu'à me servir de vous il faut que je renonce.

DUFOUR.

Comment?

LAMBERT.

Oui, ce matin tout était convenu....
Mais prendre un ouvrier étranger, inconnu....
On murmure déjà de cette préférence ;
L'opinion de tous veut de la déférence ;
Tous nomment Liégaud : il est votre doyen,
Menuisier du pays, et leur concitoyen ;

En termes durs pour moi leur sentiment s'explique ;
Et je dois obéir à la clameur publique.

DUFOUR

C'est trop juste.

LIÉGAUD.

Un moment. Dissipez vos regrets.
Vous nous voyez unis d'amitié, d'intérêts;
Des travaux à nous deux nous prenons l'entreprise.

LAMBERT.

Ah ! vous êtes d'accord ?

LIÉGAUD.

Vous voyez.

LAMBERT.

Ma surprise....

LIÉGAUD.

De cet arrangement vous êtes satisfait ;
Vous-même, ici, tantôt....

LAMBERT.

Oui, je sais.... En effet....
Une telle union me charme, et vous honore.

LIÉGAUD.

L'affaire est donc conclue enfin !

LAMBERT.

Mais.... pas encore.

DUFOUR.

Qu'est-ce à dire ?

LAMBERT.

Un obstacle....

DUFOUR.

Et lequel ?

LAMBERT.

Croyez bien
Que je m'y vois forcé, que je n'y suis pour rien.

DUFOUR.

Parlez.

LAMBERT.

Les ouvriers ont d'étranges caprices;
Ils me font trop souvent subir leurs injustices;
Ils se montrent soumis quand ils sont sans emploi,
Mais a-t-on besoin d'eux, ils imposent la loi.

DELPÊCHE.

Au fait.

LAMBERT.

Apprenez donc que depuis près d'une heure,
Mes ouvriers en foule assiégent ma demeure;
Contre Dufour, objet de leur affection,
Ils ont pris je ne sais quelle prévention....
J'ai pour les ramener tenté plus d'une voie;
Vains efforts! C'est au point que, si je vous emploie,
Ils m'ont tous menacé de quitter les travaux.

LIÉGAUD.

Quitter!

DELPÊCHE.

De tels excès en ce bourg sont nouveaux.

DUFOUR.

Que me reprochent-ils?

LAMBERT.

Oh! des fables, sans doute.

DUFOUR.

Mais encore?

LAMBERT.

Que sais-je?

DUFOUR.

Achevez.

LAMBERT.

Il m'en coûte....

DUFOUR.

De leur haine pour moi dites-nous la raison.

LAMBERT.

Vous l'exigez? Eh bien! ils parlaient de prison,
De libéré....

DUFOUR.

Grand Dieu!

LAMBERT.

Mais je suis loin de croire....

DUFOUR.

Ils ont dit vrai, monsieur.

DELPÊCHE, à Lambert.

Vous saurez son histoire;
Vous le plaindrez.

LAMBERT.

Je sors, car il me fait un mal!...
J'en ai le cœur navré!

DELPÊCHE.

Mais ce secret fatal,
Qui donc en ce pays est venu le répandre?

LAMBERT, montrant Bertrand, qui entre

Tenez, voici quelqu'un qui pourra vous l'apprendre.

(Il sort.)

SCÈNE XX.

DUFOUR, LIÉGAUD, DELPÊCHE, BERTRAND.

DELPÊCHE.

Bertrand!

LIÉGAUD.

Se pourrait-il!...

DELPÊCHE.

Viens, approche. Est-ce toi
Qui raconte partout que Dufour....

BERTRAND.

Oui, c'est moi.
Ce qu'il fut, à présent personne ne l'ignore;
Je l'ai dit en tous lieux, je le dirais encore.

DUFOUR.

Ah! Bertrand!

DELPÊCHE.

Malheureux!

BERTRAND.

Je ne m'en repens point.

DELPÊCHE.

Un ami! l'accabler, le trahir à ce point!

BERTRAND.

Dites donc un rival, plein de fourbe et de ruse.
Pour lui seul Marguerite aujourd'hui me refuse.

LIÉGAUD.

Pour Paulin? et c'est lui, quand tu cours l'accuser,
Qui vient de décider ma fille à t'épouser!

BERTRAND.

Marguerite consent?... et c'est lui.... Misérable !
Qu'ai-je fait ?

DELPÊCHE.

Tu le vois, un mal irréparable.

BERTRAND.

Ma douleur, mes remords....

LIÉGAUD.

Ah! je suis aujourd'hui
Du mal qu'il a causé plus coupable que lui.
Ce funeste secret, je l'ai laissé surprendre !

DUFOUR.

Ne vous reprochez rien ; je me devais attendre
Que mon sort, tôt ou tard, serait connu de tous.
Je me flattais pourtant, j'en conviens avec vous,
Qu'après plus de deux ans, par mes mœurs, ma conduite,
Toute prévention devait être détruite,
Qu'aucun ami de moi ne voudrait s'éloigner....
Je m'abusais ! Eh bien ! il faut me résigner !
L'opinion publique ici s'est déclarée,
Et je dois pour jamais quitter cette contrée.

BERTRAND.

Toi, partir?

DUFOUR.

Sans retard ; je ne puis demeurer.

BERTRAND.

Reste ; j'ai fait le mal, je veux le réparer.

DUFOUR.

Le réparer ? comment ?

BERTRAND.

En m'accusant moi-même.
On a vu mon dépit et ma fureur extrême;
Eh bien! ma jalousie était poussée à bout,
Je t'ai calomnié, je l'avoûrai partout;
Ma haine a supposé cette affreuse aventure,
Et tout ce que j'ai dit n'était qu'une imposture.

DUFOUR.

Tes efforts seraient vains.

BERTRAND.

Ne retiens plus mes pas.

DUFOUR.

Non, le coup est porté; l'on ne te croira pas.
Et moi, du préjugé victime infortunée,
Ici quelle serait alors ma destinée?
Supporter le mépris de tous les habitants,
Entendre autour de moi leurs discours insultants,
Lire dans tous les yeux le soupçon, le reproche;
Voir ceux qui m'estimaient éviter mon approche!....
Non, non, je partirai.

BERTRAND.

Monsieur Delpêche, et vous,
Parlez-lui donc tous deux pour qu'il reste avec nous.

DELPÊCHE.

Non, Dufour a raison, je dois être sincère;
Et son éloignement enfin est nécessaire.

LIÉGAUD.

Il est trop vrai!

BERTRAND.

Paulin, tu me détestes?

DUFOUR.

Moi ?...
J'ai besoin d'un service, et je compte sur toi.

BERTRAND.

Parle.

DUFOUR.

Rends mon départ moins amer et moins rude.
Je vais abandonner cette pauvre Gertrude....
Mon cœur te la confie.

BERTRAND.

Ah ! sois sûr de mes soins.
Je veux la consoler, veiller à ses besoins ;
Je t'en fais le serment, et j'y serai fidèle.

DUFOUR.

Oui, que ton amitié me remplace auprès d'elle.
Traite-la bien, Bertrand, ce sera m'obliger.

BERTRAND.

O mon Dieu !

DUFOUR.

Calme-toi ; que sert de s'affliger ?

BERTRAND.

Paulin !

DUFOUR.

Le temps est cher, permets que je m'explique.
Tu prendras mes outils, mes meubles, ma boutique,
Je te les donne.

BERTRAND.

A moi ? Je ne puis accepter.
Moi, que tu dois haïr....

DUFOUR.

Consens à m'écouter.
Tu ne veux pas de don? Eh bien! je te les cède;
Que Gertrude ait le prix de ce que je possède;
Nous réglerons cela par un acte, un traité.
Pardon, monsieur Delpêche, aurez-vous la bonté....

DELPÊCHE.

Oui, mon ami, j'entends; je vais vous satisfaire.

DUFOUR.

Surtout dès aujourd'hui terminons cette affaire.
(A Bertrand.)
Tu consens, n'est-ce pas?... Donne-moi donc la main.
(Bertrand se jette dans ses bras.)
Nous signerons ce soir.... Je partirai demain.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, GERTRUDE, MARGUERITE.

GERTRUDE.

Partir demain?

DUFOUR, à ceux qui étaient en scène avec lui.

(Haut.)

Silence! Oui, ma bonne Gertrude.

GERTRUDE.

Qu'est-ce à dire?

DUFOUR.

N'ayez aucune inquiétude.

Je vais choisir des bois.... Je reviendrai bientôt....
Je suis l'associé de monsieur Liégaud....

GERTRUDE.

Ah! tant mieux. Maintenant me voilà rassurée.

MARGUERITE, qui a examiné les figures des divers personnages.

Mais mon père....

LIÉGAUD.

Tais-toi.

DUFOUR.

Messieurs, dans la soirée?

DELPÊCHE.

Tout sera prêt.

DUFOUR, à Gertrude.

Venez, rentrons à la maison.

(A part.)

Ah! monsieur Lépinois, aviez-vous donc raison!

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

PERSONNAGES

DE LA TROISIÈME PARTIE.

PAULIN DUFOUR, Libéré, Caissier et principal Commis de M. Brémontier.

ROBERT, Libéré, Domestique de M. Brémontier.

M. BRÉMONTIER, Banquier.

MADAME BRÉMONTIER, sa femme.

JULIE, Femme de chambre de madame Brémontier.

La scène se passe à Dijon, chez M. Brémontier.

TROISIÈME PARTIE.

(Le théâtre représente un salon.)

SCÈNE PREMIÈRE.

ROBERT.

(Il est occupé à mettre en ordre et à nettoyer le salon.)

Depuis hier au soir il est donc de retour
Ce caissier si vanté, ce merveilleux Dufour!
Maîtres, commis, valets, chacun fait son éloge;
Il a su captiver tous ceux que j'interroge.
Enfin je vais le voir et le connaître aussi!
Lorsque j'eus le talent de me placer ici,
Il venait de partir, il était en voyage.
Observons avec soin ce nouveau personnage;
Car le caissier, voilà l'homme important pour moi....
Il tient le coffre-fort!... Je ne sais pas pourquoi,
Ce Dufour me chagrine; il me déplaît d'avance.
Ah! que n'est-il resté plus longtemps en Provence!
Déjà j'étais bien vu de toute la maison....
Dufour!... Je me rappelle.... avec nous en prison
Nous avions un Dufour... Paulin Dufour... sans doute.
Diable! ce souvenir me trouble, me déroute.
Si c'était lui! Là-bas il faisait le sournois;
C'était le Benjamin de monsieur Lépinois:
En lui je trouverais obstacle, ou concurrence.

Sa rencontre en ces lieux.... Mais bon! quelle apparence?
Lui, Paulin, à Dijon! chez monsieur Brémontier!
Lui, commis principal du plus riche banquier....
Cela ne se peut pas. Patience, courage,
Et je réussirai.

(Il reprend son balai.)

Poursuivons mon ouvrage;
Reprenons d'un valet le modeste attribut.
Mais tout chemin est bon, quand il conduit au but.

(Il balaye.)

Qu'est cela?... des brillants!... une boucle d'oreilles!...
Si je faisais souvent des trouvailles pareilles,
Je pourrais m'épargner tous les soins que je prends.
J'aurai bien de cela quinze à dix-huit cents francs,
Au moins. C'est à madame.... Eh! qu'importe? Personne
Ne l'a vu dans mes mains, aucun ne me soupçonne;
Sans crainte je puis donc m'adjuger le pendant.

(Il le met dans sa poche.)

Vendu dès ce matin.... Calculons cependant.
Retenir ce bijou, c'est de l'imprévoyance.
J'ai besoin d'inspirer ici la confiance;
Un fortuné hasard m'en offre le moyen,
Profitons-en, rendons.... Oui.... je n'y perdrai rien.
Dix-huit cents francs, pour moi qu'est-ce que cette somme?
Restituons, j'acquiers le renom d'honnête homme,
Sans soupçon, et partout je me vois accueillir....
C'est le meilleur calcul: semons pour recueillir.
La moisson sera belle!

SCÈNE II.

ROBERT, JULIE.

ROBERT.

Ah! l'aimable Julie.

JULIE.

Bonjour, Robert.

ROBERT.

Est-on plus fraîche, plus jolie?

JULIE.

Vous êtes bien galant.

ROBERT.

Toujours quand je vous vois....

JULIE.

C'est bon; vous me direz le reste une autre fois,
Car je n'ai pas le temps.

ROBERT.

Qu'est-ce donc qui vous presse?

JULIE.

Mais vous le voyez bien, j'entre chez ma maîtresse.

ROBERT.

Elle n'a pas sonné; demeurez un moment.

JULIE.

Pour me parler d'amour, n'est-ce pas?

ROBERT.

Justement.

JULIE.

En ce cas....

ROBERT.

Non, restez; je garde le silence.

JULIE.

Nous verrons.

ROBERT.

Je saurai me faire violence.

JULIE.

Eh bien! que dites-vous de monsieur Dufour?

ROBERT.

Moi?

Rien; je ne l'ai pas vu.

JULIE.

Pas encore? et pourquoi?

Ne le négligez point, il peut vous être utile.

ROBERT.

Lors de son arrivée hier, j'étais en ville;
Je faisais pour monsieur une commission.

JULIE.

Le plus solide appui, c'est sa protection.
Monsieur a mis en lui sa confiance entière;
Madame accorde tout à sa moindre prière;
Réglez-vous là-dessus.

ROBERT.

Oui, je sais son crédit.

JULIE.

Oh! cela passe encor tout ce qu'on vous a dit.
Mais il mérite bien que chacun le chérisse!
En lui jamais d'humeur, de fierté, de caprice;
Aux gens de la maison il est affable et doux,
Et son retour enfin est un bonheur pour nous.

ROBERT.

Ce Dufour, je le vois, a fait votre conquête.
Allons, convenez-en, il vous tourne la tête.

JULIE.

Pas précisément, mais....

ROBERT.

Voyons, là, franchement.

JULIE.

S'il faut vous dire tout, je le trouve charmant.

ROBERT.

Ah!

JULIE.

Je ne risque rien, non, je vous le proteste;
Il n'est pas comme vous, il est sage et modeste.

ROBERT.

Ce reproche....

JULIE.

Au revoir.... A propos! à l'instant
Il faut que vous sortiez.

ROBERT.

Quel motif important....

JULIE.

Vous savez où madame hier a fait visite?
Dans toutes ces maisons rendez-vous au plus vite;
Interrogez les gens....

ROBERT.

Qu'est-il donc arrivé?

JULIE.

Voyez si, par hasard, on n'aurait pas trouvé...

ROBERT.

Un bijou précieux, une boucle d'oreilles,
N'est-ce pas?

JULIE.

Quoi, Robert! vous savez....

ROBERT.

A merveilles.
Ce bijou n'est pas loin.

JULIE.

Se peut-il?

ROBERT.

Le voici.

JULIE.

Ah! quel bonheur!

ROBERT.

Je viens de le trouver ici.

JULIE.

Oui, madame, en rentrant.... Va-t-elle être contente!
Ce fidèle Robert!

ROBERT.

Oh! moi, rien ne me tente....
Que votre amour, pourtant.

JULIE.

Ah! c'est un autre objet.
Quand vous ne serez plus aussi mauvais sujet....

ROBERT.

Je me corrigerai.

JULIE.

Mais ici je m'arrête....

ROBERT.

Un moment : il me faut la *récompense honnête.*

JULIE.

Madame est généreuse.

ROBERT.

Oh ! ce n'est pas cela.

C'est de vous seule....

JULIE.

Allons, je le veux bien.

ROBERT, après l'avoir embrassée.

Voilà

Qui vaut mieux que de l'or. Un jour à ma tendresse
Vous répondrez.

JULIE.

Adieu, je cours chez ma maîtresse.

SCÈNE III.

ROBERT, JULIE, DUFOUR.

DUFOUR.

Pardon, mademoiselle.

JULIE.

Eh! c'est monsieur Dufour!

Que nous sommes heureux de vous voir de retour!
Depuis trois mois au moins vous étiez à Marseille.

DUFOUR.

Mais oui.

JULIE.

Votre santé?

DUFOUR.

Je me porte à merveille.

JULIE.

Tant mieux. Mais vous vouliez quelque chose, je croi?
Puis-je vous être utile?

DUFOUR.

Un seul mot. Dites-moi
Si monsieur Brémontier est chez votre maîtresse.

JULIE.

Il est sorti. Si c'est quelque affaire qui presse,
Je vais m'informer....

DUFOUR.

Non, épargnez-vous ce soin,
Ne vous dérangez pas. Il ne peut être loin.
Je descends au bureau; priez qu'on m'avertisse
De son retour.

(Il sort.)

JULIE.

Je suis tout à votre service.
Bonjour, Robert.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

ROBERT.

C'est lui ! je n'en saurais douter.
Oui, c'est Paulin Dufour !... Que faire ? que tenter ?
Une affaire si belle, et si bien commencée !....
Si je pouvais savoir le fond de sa pensée !
Sous cet air doucereux, ce modeste maintien,
Son projet serait-il le même que le mien ?
Ou, voyant sans désir les voluptés du riche,
A-t-il réellement les vertus qu'il affiche ?...
Eh ! qu'importe ? l'audace est mon plus sûr appui.
Paulin Dufour ?... eh bien ! qu'ai-je à craindre de lui ?
Sa rencontre m'étonne, et ne saurait m'abattre :
Qu'il choisisse, je puis l'aider ou le combattre.
Je connais son secret, et je lui ferai voir
Qu'honnête homme ou fripon, il est en mon pouvoir.
Abordons hardiment mon ancien camarade.
On vient ! de la prudence.

SCÈNE V.

ROBERT, BRÉMONTIER.

BRÉMONTIER.

Ah ! cette promenade
M'a fait du bien ! C'est vous ? et travaillant toujours !
Laborieux, exact comme les premiers jours.

ROBERT.

Ce n'est que mon devoir. Quand on est en service....

BRÉMONTIER.

Votre zèle me plaît : j'aime à rendre justice;
Je suis content.

ROBERT.

Monsieur n'a rien à m'ordonner?

BRÉMONTIER.

Non, rien.

ROBERT.

J'ai de l'ouvrage en bas à terminer;
Je vais alors....

SCÈNE VI.

ROBERT, BRÉMONTIER, MADAME BRÉMONTIER.

MADAME BRÉMONTIER.

Restez, Robert.

BRÉMONTIER.

Déjà levée,
Ma chère?

MADAME BRÉMONTIER.

Mon ami, ma boucle est retrouvée.

BRÉMONTIER.

Est-il vrai?

MADAME BRÉMONTIER.

Demandez à ce brave garçon.

BRÉMONTIER.

Quoi ! c'est vous....

ROBERT.

Oui, monsieur. En faisant le salon,
Je viens de la trouver là-bas sous cette table.

MADAME BRÉMONTIER.

J'avais de cette perte un chagrin véritable.

BRÉMONTIER.

De votre probité, Robert, je suis content.

ROBERT.

Oh ! chacun à ma place en aurait fait autant.

BRÉMONTIER.

J'en doute; la valeur de ce bijou....

ROBERT.

Qu'importe ?
Le bien d'autrui, monsieur !

MADAME BRÉMONTIER.

Tenez, je vous apporte
Un témoignage....

ROBERT.

A moi, cette bourse ?

MADAME BRÉMONTIER.

Prenez.

ROBERT.

De l'argent !... c'est tout simple; oui, vous vous étonnez
Que domestique et pauvre on puisse être honnête homme ?

MADAME BRÉMONTIER.

Nullement. Acceptez cette petite somme.

ROBERT.

J'obéis.

BRÉMONTIER.

Je veux, moi, le récompenser mieux.

ROBERT.

Monsieur....

MADAME BRÉMONTIER.

Comment cela ?

BRÉMONTIER.

Léonard se fait vieux;
Depuis trente-cinq ans il est garçon de caisse;
Il veut se retirer, il m'en parle sans cesse :
Il aura sa retraite, et Robert son emploi.

MADAME BRÉMONTIER.

Vous me rendez heureuse.

ROBERT.

Y songez-vous? qui? moi?
Je n'ai pas les talents....

BRÉMONTIER.

Oh ! c'est une science
Bien facile.

ROBERT.

Ce poste est tout de confiance;
A peine cependant si vous me connaissez.

BRÉMONTIER.

L'action d'aujourd'hui vous fait connaître assez.

ROBERT.

Vous vous formez peut-être une trop haute idée....

BRÉMONTIER.

Pas de réflexions; la chose est décidée.
Aujourd'hui, sans retard, je veux tout disposer.
Allez, mon cher Robert.

ROBERT.

Comment vous refuser ?
La volonté d'un maître est pour moi sans réplique.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

BRÉMONTIER, MADAME BRÉMONTIER.

MADAME BRÉMONTIER.

C'est vraiment un trésor qu'un pareil domestique !

BRÉMONTIER.

Un sujet rare ! Aussi, je sais l'apprécier,
Tu le vois.

MADAME BRÉMONTIER.

Il me reste à vous remercier.
Cet emploi....

BRÉMONTIER.

Lui convient ; il est actif, fidèle.

MADAME BRÉMONTIER.

Ah çà ! je viens, monsieur, vous faire une querelle.

BRÉMONTIER.

Oui-da ?

MADAME BRÉMONTIER.

Ne riez pas.

BRÉMONTIER.

Eh bien ! voyons, au fait.

MADAME BRÉMONTIER.

Soit. De monsieur Dufour êtes-vous satisfait ?

BRÉMONTIER.

Oui, certe; et mon estime est pour lui sans pareille.
Ce jeune homme, pendant son séjour à Marseille,
A montré des talents, une capacité,
Que je n'attendais pas. Par son habileté
Mes opérations se sont fort étendues;
Des sommes en retard, que je croyais perdues,
Grâce à sa fermeté, me rentrent aujourd'hui;
Tous mes correspondants sont enchantés de lui;
Il m'a de dix maisons assuré les services,
Et préparé par là d'importants bénéfices;
Enfin, et sans entrer dans des détails plus grands,
Son voyage me vaut près de cent mille francs.

MADAME BRÉMONTIER.

Eh bien! cet aveu même aujourd'hui vous accuse.
Oui, monsieur, à mes yeux vous n'avez point d'excuse.
Après ce qu'il a fait, je le dis sans détour,
Vous vous montrez ingrat envers monsieur Dufour.

BRÉMONTIER.

Ingrat? quand j'ai pour lui l'amitié la plus vive?

MADAME BRÉMONTIER.

Qu'est-ce qu'une amitié toujours stérile, oisive?
Est-ce là le seul prix qu'il devrait obtenir?
Songez-vous à fixer au moins son avenir?
A vanter ses talents vous semblez vous complaire;
Mais vous ne lui donnez qu'un modique salaire:
Vos plus chers intérêts en ses mains sont remis;
Cependant il végète au rang de vos commis,
Il n'a chez vous encor qu'une existence obscure,
Et demeure étranger aux gains qu'il vous procure!

Mon ami, pardonnez à ma sincérité,
Je ne retrouve plus ici votre équité.
Oui, Dufour a des droits qu'on ne peut méconnaître.
Je ne suis qu'une femme, et je vois mal peut-être ;
Mais, selon moi du moins, la justice voudrait
Que dans votre maison il eût un intérêt.

BRÉMONTIER.

Vraiment, tu plaides bien.

MADAME BRÉMONTIER.

Monsieur, je vous en prie....

BRÉMONTIER.

Quoi! vas-tu te fâcher d'une plaisanterie?

MADAME BRÉMONTIER.

Non pas; mais....

BRÉMONTIER.

Il suffit; j'y consens, je le veux ;
Et j'acquitte une dette en remplissant tes vœux.
Oui, tes réflexions sont justes, je l'avoue.
Depuis trois ans pour moi quand Dufour se dévoue,
Quand je vois par ses soins, ainsi que tu l'as dit,
Augmenter ma fortune et croître mon crédit,
Je dois récompenser ses nombreux sacrifices.
Il aura donc sa part dans tous nos bénéfices....
Un acte en bonne forme; oui, je te le promets ;
Et tu ne viendras plus me gronder désormais.

MADAME BRÉMONTIER.

Voilà parler, du moins; vous êtes raisonnable.

BRÉMONTIER.

Ce que tu demandais est juste, convenable :

En fût-il autrement, j'aurais cédé, je crois.
Tu me mènes un peu.

MADAME BRÉMONTIER.

Ciel !

BRÉMONTIER.

Use de tes droits :
Cela doit être ainsi ; je suis vieux, et je t'aime.

MADAME BRÉMONTIER.

Monsieur....

BRÉMONTIER.

Laissons cela. Je cours à l'instant même
Chez mon notaire. Il faut qu'aujourd'hui tout soit prêt.
Mais si tu vois Dufour, garde encor le secret.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

MADAME BRÉMONTIER.

Il va donc recevoir le prix de ses services !
Longtemps il a du sort subi les injustices ;
Enfin tout va changer.... et grâce à mon appui !
Mais qu'il mérite bien qu'on s'intéresse à lui !
De combien de vertus sa jeunesse est ornée !
Il est digne en effet d'une autre destinée ;
Ses talents, sa conduite.... On entre !... le voici !

SCÈNE IX.

MADAME BRÉMONTIER, DUFOUR.

DUFOUR.

Je ne m'attendais pas à vous trouver ici.
Excusez....

MADAME BRÉMONTIER.

Pourquoi donc tant de cérémonies ?
Ces façons entre nous devraient être bannies.

DUFOUR.

Je crains d'être importun.

MADAME BRÉMONTIER.

Vous ne le croyez pas.
Que vouliez-vous, enfin ?

DUFOUR.

On m'avait dit en bas
Que monsieur Brémontier...

MADAME BRÉMONTIER.

A l'instant il me quitte.
Une affaire, un devoir dont il faut qu'il s'acquitte....
Plus tard vous saurez tout.

DUFOUR.

Alors....

MADAME BRÉMONTIER.

Non, demeurez.
Il reviendra bientôt ; ici vous l'attendrez.
Vous voulez bien, je crois, me donner audience ?

DUFOUR.

Madame....

MADAME BRÉMONTIER.

Cédez donc à mon impatience.
Je brûlais de vous voir, de vous interroger.
Lorsque pendant trois mois on vient de voyager,
On a certainement bien des récits à faire.

DUFOUR.

Ordonnez, me voilà prêt à vous satisfaire.

MADAME BRÉMONTIER.

Voyons, de quel pays d'abord parlerons-nous?

DUFOUR.

Madame, décidez; le choix dépend de vous.
J'ai vu Lyon, Valence, Avignon, Aix, Marseille....

MADAME BRÉMONTIER.

Ah! Marseille! oui, l'on dit que c'est une merveille,
Une ville superbe, un séjour enchanté.

DUFOUR.

On n'exagère pas. Puis une activité,
Un mouvement, qu'en vain j'essaîrais à décrire.
Ces nombreux bâtiments que le commerce attire
De Smyrne, d'Odessa, du Caire, de Tunis;
Ce concours d'étrangers, confondus, réunis;
Grecs, Turcs, Égyptiens, différents de costumes,
De langages, de mœurs, de cultes, de coutumes,
Assiégeant les comptoirs, les places et le port;
Ces ballots qu'on débarque ou qu'on transporte à bord;
Les bateaux de pêcheurs, les brillantes nacelles;
Les cris, les chants, les jeux, les travaux, les querelles...
Cela forme un ensemble étonnant, imprévu,
Et qu'on ne peut comprendre à moins de l'avoir vu.

MADAME BRÉMONTIER.

D'admirer tout cela vous donneriez l'envie.

DUFOUR.

C'est un spectacle unique, un tableau plein de vie.
Du commerce et des arts Marseille est le séjour;
La ville s'agrandit, s'embellit chaque jour.
Une partie encore est sombre, irrégulière;
Mais le quartier Beauveau, le Cours, la Canebière,
Le port surtout, le port!... quoiqu'en plusieurs endroits,
Dans la vieille cité, les quais soient trop étroits;
Mais pour les élargir il faut qu'on sacrifie....

MADAME BRÉMONTIER.

De grâce, épargnez-moi cette topographie.
Mon cher monsieur Dufour, je vous en fais l'aveu,
Les places et les quais m'intéressent fort peu.
Mais les femmes? voyons; c'est surtout ce chapitre ...
On les vante beaucoup.

DUFOUR.

Et c'est à juste titre.
Elles ont de la grâce, une aimable gaîté,
De l'esprit, du piquant, de la vivacité;
Puis le goût, le besoin des plaisirs et des fêtes.

MADAME BRÉMONTIER.

Et vous avez fait là, je crois, bien des conquêtes?

DUFOUR.

Qui? moi? ce n'était pas ce soin qui me troublait.

MADAME BRÉMONTIER.

N'êtes-vous pas dans l'âge où l'on aime, où l'on plaît?
Allons, parlez; je suis et discrète et prudente.
Vous pouvez me choisir pour votre confidente.

DUFOUR.

Sur le peu que je vaux je ne puis me tromper :
Quelle femme de moi daignerait s'occuper?

MADAME BRÉMONTIER.

Vous êtes trop modeste. A Marseille, peut-être,
Du cœur de quelque belle avez-vous été maître;
Et vous n'aurez pas su, dans l'accueil le plus doux,
Comprendre le penchant que l'on avait pour vous.

DUFOUR.

Cessez de me railler. D'ailleurs, tout me le prouve,
Pour inspirer l'amour, il faut qu'on en éprouve.
Aux tendres sentiments quand mon cœur est fermé....

MADAME BRÉMONTIER.

Eh quoi ! Dufour, jamais vous n'avez donc aimé?

DUFOUR.

Mais....

MADAME BRÉMONTIER.

Mon âge permet qu'ici je vous conseille;
Car enfin à vos yeux je dois paraître vieille :
Vous avez vingt-cinq ans, et moi j'en ai vingt-huit!

DUFOUR.

La différence....

MADAME BRÉMONTIER.

Est grande. Et le temps qui s'enfuit....

DUFOUR.

Son passage chez vous ne laisse point de trace.

MADAME BRÉMONTIER.

Vous trouvez?

DUFOUR.

Vos attraits....

MADAME BRÉMONTIER.

Ah ! poursuivons, de grâce.
Vous êtes donc resté toujours indifférent ?
Et le bonheur d'aimer, qui doit être si grand....

DUFOUR.

Qui doit être ? comment ? que dites-vous, madame ?
Un tel bonheur est-il étranger à votre âme ?
Quoi ! ne goûtez-vous pas ses charmes les plus doux ?
Les soins, l'affection du meilleur des époux....

MADAME BRÉMONTIER.

Oui... monsieur Brémontier... oui... sa plus chère envie
Est de me voir heureuse, est d'embellir ma vie ;
Il me comble d'égards, de bienfaits.... mais enfin,
Sans consulter mon cœur, on lui donna ma main ;
Il a, vous le savez, le double de mon âge...
A ses nobles vertus je rends un juste hommage ;
Il est bon, généreux, c'est un père pour moi ;
Je m'efforce à l'aimer autant que je le doi....
Mais les seuls sentiments qui soient en ma puissance,
Sont l'amitié, l'estime et la reconnaissance.

DUFOUR.

Eh ! que faut-il de plus ?

MADAME BRÉMONTIER.

Non, ce n'est point assez,
Je le sens ! mes ennuis, les pleurs que j'ai versés,
Mon cœur enfin, mon cœur me dit qu'il est encore
Un sentiment plus vif, que j'attends, que j'ignore....

DUFOUR.

Que dites-vous ?... mais non, je connais vos vertus ;
Ces vains désirs par vous ont été combattus ;

De votre propre estime incessamment jalouse,
Chérissant vos devoirs et de mère et d'épouse....

MADAME BRÉMONTIER.

Ce langage....

DUFOUR.

Chez moi ne peut être suspect;
Vous savez trop pour vous jusqu'où va mon respect....

MADAME BRÉMONTIER.

Votre respect!... oh! oui, j'en suis persuadée;
D'en douter un instant je n'ai pas eu l'idée.

DUFOUR.

Eh bien! pour votre gloire et pour votre repos....

SCÈNE X.

MADAME BRÉMONTIER, DUFOUR, JULIE.

JULIE.

Madame....

MADAME BRÉMONTIER.

(A part.)

C'est Julie!... Elle vient à propos!

JULIE.

Pardon, je crains....

MADAME BRÉMONTIER.

Parlez, qu'est-ce?

JULIE.

L'on vous demande.

MADAME BRÉMONTIER.

Ah! fort bien. Eh! qui donc?

JULIE.

Mais c'est cette marchande....

MADAME BRÉMONTIER.

Je sais.... pour un objet pressant, essentiel....

(A part, en sortant.)

Vous m'excusez, monsieur? Quelle imprudence! ô ciel!

SCÈNE XI.

DUFOUR.

Quoi! lorsque je crois voir un terme à mes souffrances,
Le sort doit-il toujours briser mes espérances!
Me faudra-t-il encore abandonner ces lieux?...
Mais, que dis-je? Écartons un soupçon odieux.
Madame Brémontier! c'est elle que j'accuse!
J'ose penser.... Non, non; l'amour-propre m'abuse;
Je prête à ses discours un sens qu'ils n'avaient pas....
S'il était vrai pourtant!... Que dois-je faire, hélas?...
Lui montrer du respect, de l'estime, du zèle,
Et ne changer en rien ma conduite avec elle;
Surtout, pour assurer son repos et le mien,
Ne rappelons jamais ce funeste entretien.

SCÈNE XII.

DUFOUR, ROBERT.

ROBERT.

Le voici! bon; il faut qu'avec lui je m'explique.
Monsieur Dufour....

DUFOUR.

Ah! ah! le nouveau domestique.

ROBERT.

C'est qu'il n'est pas changé!

DUFOUR.

Que signifie?...

ROBERT.

Eh quoi!
Tu ne reconnais pas un ancien ami?

DUFOUR.

Moi?
Je ne vous comprends pas.

ROBERT.

Cet accueil est étrange.
Rappelle-toi.... Robert.... en prison....

DUFOUR.

Ciel! qu'entends-je?

ROBERT.

Eh oui! ton vieux Robert.... Tu sais bien?

DUFOUR.

Quoi! c'est vous?

ROBERT.

Moi-même, mon garçon. Allons, embrassons-nous.
Ce cher Paulin Dufour! ce brave camarade!

DUFOUR.

Quelle rencontre!

ROBERT.

Ah çà! dis donc, es-tu malade?

DUFOUR.

Comment?

ROBERT.

De me revoir tu n'as pas l'air joyeux.

DUFOUR.

Si fait.

ROBERT.

Non, tu parais mécontent, soucieux.
Est-ce que par hasard mon aspect t'importune?

DUFOUR.

Point.

ROBERT.

Nous avons été compagnons d'infortune;
Ce doit être entre nous à la vie, à la mort.

DUFOUR.

Sans doute.

ROBERT.

Mais vois donc les caprices du sort!
Te voilà gros monsieur, moi je suis en service;
Tu dînes au salon, et je mange à l'office.
Je te servirai.

DUFOUR.

Vous?

ROBERT.

Bon! point de préjugés!
Les rôles entre nous sont fort bien partagés.
Qu'en public l'un commande, et que l'autre obéisse;
Et nous redeviendrons égaux dans la coulisse.

DUFOUR.

Depuis trois mois ici vous demeurez, dit-on?

ROBERT.

Oui, trois mois.

DUFOUR.

Comptez-vous y rester?

ROBERT.

C'est selon.
Je m'y trouve assez bien; et j'aurais presque envie
De mettre enfin un terme aux erreurs de ma vie.
Qu'en dis-tu, toi, Dufour?

DUFOUR.

Oui, vous auriez raison.
Mais est-ce qu'en sortant de.... là-bas....

ROBERT.

De prison.
Que diable! ce mot-là n'écorche pas la bouche.

DUFOUR.

C'est qu'un tel souvenir....

ROBERT.

Bon! un rien t'effarouche.
Achève.

DUFOUR.

Il semblerait, du moins à vos discours,

Qu'en sortant de prison, vous n'avez pas toujours
Suivi le droit chemin.... Excusez ma franchise.

ROBERT.

Ta question n'a rien dont je me formalise.
Non, je n'ai pas, mon cher, pratiqué la vertu,
Je dois en convenir. Mais, entre nous, vois-tu,
Tous ces grands sentiments qu'en public on affiche,
L'honneur, la probité ... c'est bon quand on est riche;
Mais c'est un lourd fardeau pour celui qui n'a rien.
Si mon père en mourant m'avait laissé du bien,
Si j'étais maître un jour de quelque grosse somme,
Je pourrais, comme un autre, alors être honnête homme:
Cela coûte si peu, quand on a de l'argent!
Mais rester vertueux lorsqu'on est indigent!...
Sottise. Dans le monde il n'est plus de scrupule;
On pardonne au fripon, le pauvre est ridicule.

DUFOUR.

Quel langage!

ROBERT.

Avec toi je puis penser tout haut;
Tu dois être discret.... tu sens bien qu'il le faut.
D'ailleurs, je te l'ai dit, le métier me fatigue:
Oui, je suis las d'errer et de vivre d'intrigue.
Le patron me propose un assez bon emploi,
Garçon de caisse....

DUFOUR.

Ici?

ROBERT.

Sans doute. Alors.... Mais toi,
Conte-moi donc un peu tes fortunes diverses.

DUFOUR.

Mon histoire est bien simple. Après quelques traverses,
Par delà mes désirs enfin j'ai réussi.
Je fus assez heureux pour me placer ici;
J'y suis bien vu, l'on m'aime; et je n'ai d'autre envie
Que de passer ainsi le reste de ma vie.

ROBERT.

Je conçois en effet.... Mais monsieur Brémontier,
Qui vante à tout propos son honnête caissier,
Connaît-il le collége où tu fis tes études?

DUFOUR.

Ah! c'est l'unique objet de mes inquiétudes!
Mais trois ans ont prouvé quelle est ma probité,
Et je vais dire enfin toute la vérité.
J'attendais mon retour pour cette confidence.
Demain, ce soir peut-être....

ROBERT.

Oui, c'est de la prudence.
Mais parlons franchement: jamais le bien d'autrui
Ne t'a tenté?

DUFOUR.

Jamais.

ROBERT.

A compter d'aujourd'hui,
Je mets à t'imiter mon bonheur et ma gloire;
J'en serai plus heureux, je commence à le croire.
En effet, quels beaux jours ici nous sont promis!
Nous vivrons tous les deux comme de bons amis.
Nos emplois vont d'ailleurs nous rapprocher sans cesse.

DUFOUR.

Nos emplois?

ROBERT.

Toi caissier, et moi garçon de caisse;
Marchant au même but par différents chemins.
Que de sacs, de rouleaux vont passer par nos mains!
Je crois sentir déjà des billets plein mes poches,
Et mon dos fléchissant sous le poids des sacoches.
Ce métier-là me plaît; il est charmant, parbleu!

DUFOUR.

C'est possible.

ROBERT.

Mais, tiens, je te dois un aveu.
Modèle des caissiers, c'est ainsi qu'on te nomme,
Puisque tu me le dis, je te crois honnête homme;
Cependant, cher ami, dans le premier moment,
Je ne te jugeai pas si favorablement;
Et de ta probité....

DUFOUR.

Pensez-vous que j'en manque?

ROBERT.

Non.... mais te voir caissier d'une maison de banque!...
Je me disais: Dufour n'est pas ce qu'on le croit;
Mon ancien compagnon est un gaillard adroit;
Il observe, il attend que la poire soit mûre;
Il va me proposer de tenter l'aventure....
Et j'avoûrai tout franc que, ce matin encor,
Laissant aller mon cœur au vil amour de l'or,
De t'aider j'aurais eu la faiblesse, peut-être.

DUFOUR.

Je comprends. A mon tour, vous allez me connaître.

ROBERT.

Eh bien ! voilà ! Je suis prudent et circonspect,
Parle.

DUFOUR.

Monsieur Robert, tout en vous m'est suspect.

ROBERT.

Quoi !...

DUFOUR.

Terminons sans bruit une vilaine affaire.
Pour vous, en ce séjour, il n'est plus rien à faire.
J'espère donc qu'alors vous entendrez raison,
Et que vous voudrez bien quitter cette maison.

ROBERT.

Tu m'oses menacer?... je ne sais qui m'arrête....
Ah çà ! voyons, Dufour, as-tu perdu la tête?
Me trahir ! Allons donc ! tu n'es point assez sot ;
Tu te perds avec moi, si tu dis un seul mot ;
Malgré ta probité, l'on te met à la porte,
Songes-y bien.

DUFOUR.

Peut-être, en effet.... Eh ! qu'importe?
Me perdre !... cette crainte est sur moi sans pouvoir ;
Sauver un bienfaiteur est mon premier devoir.
A vous souffrir ici je deviendrais coupable :
Partez, ou je dis tout.

ROBERT.

Il en serait capable.
Allons, tu ne veux pas croire à mon repentir?

Eh bien! puisqu'il le faut, je consens à partir.
Je m'éloigne pour toi, pour te rendre service,
Et saurai d'un ami supporter l'injustice.

DUFOUR.

Je vous sais gré, Robert, d'éviter un éclat.
Mais, repentant ou non, vous perdez votre état;
Peut-être en ce moment êtes-vous sans ressource?
En partant, vous pourrez disposer de ma bourse.
Oui, j'ai deux mille francs, ils sont à vous.

ROBERT.

Croyez
Qu'un tel....

DUFOUR.

Puissent ces fonds être bien employés!
Cherchez, entreprenez quelque petit commerce;
Qu'à d'honnêtes travaux votre talent s'exerce.
Surtout qu'un prompt départ....

ROBERT.

Je m'y suis engagé.
Mais comment à monsieur demander mon congé?
Car je viens d'accepter l'emploi qu'il me propose.
Et ne pourra-t-il pas soupçonner quelque chose,
Si je vais brusquement lui dire qu'aujourd'hui
Je renonce à la place et je sors de chez lui?

DUFOUR.

Trouvez quelque prétexte.

ROBERT.

Il faut le temps. Au reste,
C'est pour vous; quant à moi, mon Dieu! je vous proteste...

DUFOUR.

Il est vrai....

ROBERT.

Voulez-vous que je sorte à l'instant?

DUFOUR.

Je vous donne trois jours.

ROBERT.

Il ne m'en faut pas tant.

DUFOUR.

Robert, je vous accorde un délai nécessaire :
Toutefois, je suis loin de vous croire sincère;
Et pendant ces trois jours j'aurai sur vous les yeux,
Je vous en avertis.

ROBERT.

Quel doute injurieux !
Moi qui par vos bienfaits....

DUFOUR.

Tout est réglé, je pense?

ROBERT.

De mes remercîments....

DUFOUR.

Ah ! je vous en dispense.

ROBERT.

Adieu donc. Mais comptez, en toute occasion,
Sur ma reconnaissance et ma discrétion.

SCÈNE XIII.

DUFOUR.

Ah! respirons enfin!... Quel homme!... quelle scène!...
Le ciel en ce séjour à propos me ramène :
Il était temps!... Le fourbe! Ils seront déjoués,
Ces infâmes projets qu'il a presque avoués!
L'argent que j'ai promis répond de son silence ;
Dans trois jours.... D'ici là, si quelque violence,
Quelque horrible complot.... il ne l'oserait pas ;
Et d'ailleurs j'aurai soin d'observer tous ses pas.

SCÈNE XIV.

DUFOUR, BRÉMONTIER.

BRÉMONTIER.

Ah! vous voilà, Dufour! Je vous ai fait attendre ;
Vous vouliez me parler?

DUFOUR.

Si vous pouvez m'entendre,
J'aurai fait en deux mots. C'est un recouvrement
Qu'il s'agit....

BRÉMONTIER.

Bien, tantôt, dans un autre moment.
Pardon, mais une affaire à présent me réclame :
Il faut sans différer que je parle à ma femme.

DUFOUR.

Il suffit ; excusez si mon zèle indiscret....

BRÉMONTIER.

Patience, bientôt vous saurez ce secret ;
Il vous touche, sans vous rien ne peut se conclure,
Et l'on aura besoin de votre signature.

DUFOUR.

Que signifie ?...

BRÉMONTIER.

A moi vous devez vous fier ;
Vos intérêts.... J'entends madame Brémontier,
Éloignez-vous.

DUFOUR.

Je sors ; je respecte un mystère....

BRÉMONTIER.

Je vous rejoins bientôt.

SCÈNE XV.

BRÉMONTIER, MADAME BRÉMONTIER.

BRÉMONTIER.

J'allais chez toi, ma chère.
Tu m'attendais? aussi j'ai hâté mon retour.

MADAME BRÉMONTIER.

Eh! quel motif?...

BRÉMONTIER.

Tu sais, le projet pour Dufour.

MADAME BRÉMONTIER.

Ah! c'est cela? Fort bien.

BRÉMONTIER.

J'ai rempli ton attente.
J'espère que de moi tu dois être contente?
Tu ne me diras plus que je suis un ingrat:
Le notaire ce soir apporte le contrat.

MADAME BRÉMONTIER.

Ce soir?

BRÉMONTIER.

A ma maison Dufour que j'associe....
Car tu l'as voulu....

MADAME BRÉMONTIER.

Moi?

BRÉMONTIER.

Toi.

MADAME BRÉMONTIER.

Je vous remercie;
Vous avez eu dessein de me faire plaisir:
Mais je n'ai pas, je crois, témoigné ce désir.

BRÉMONTIER.

Tu n'as pas tout à l'heure.... en voici bien d'une autre!
Quoi! pour ton protégé....

MADAME BRÉMONTIER.

Dites plutôt le vôtre.

BRÉMONTIER.

Le mien, soit. Contre lui qui t'aigrit tout à coup?

MADAME BRÉMONTIER.

Oh! rien, assurément; je l'estime beaucoup.
Mais associé! lui? Soit dit sans vous déplaire,

Il eût suffi, monsieur, d'augmenter son salaire :
C'était assez.

BRÉMONTIER.

D'honneur, je n'y comprends plus rien !
Vouloir, ne vouloir plus !... Oh ! les femmes !...

MADAME BRÉMONTIER.

Eh bien !
Laissons cela. D'ailleurs, puisque la chose est faite....

BRÉMONTIER.

De Dufour jusqu'ici tu semblais satisfaite :
As-tu quelque reproche à lui faire à présent ?

MADAME BRÉMONTIER.

Aucun.... Mais je crois voir qu'il devient suffisant ;
Oui, je lui trouve un ton, un air de confiance....

BRÉMONTIER.

Allons !

SCÈNE XVI.

BRÉMONTIER, MADAME BRÉMONTIER, ROBERT.

ROBERT.

J'ose implorer un moment d'audience.

MADAME BRÉMONTIER.

Que voulez-vous, Robert ? venez, approchez-vous.

ROBERT.

Ah ! madame ! Ah ! monsieur ! j'embrasse vos genoux.

BRÉMONTIER.

Qu'est-il donc arrivé?

MADAME BRÉMONTIER.

Parlez sans défiance.

Qui vous agite ainsi? voyons.

ROBERT.

Ma conscience.

BRÉMONTIER.

Qu'est-ce à dire?

ROBERT.

Un secret que je vous ai caché.

BRÉMONTIER.

Comment?

ROBERT.

De vos bienfaits mon cœur est si touché,
Que je rougis enfin de tromper un tel maître,
Et je n'hésite plus à me faire connaître.

MADAME BRÉMONTIER.

Vous m'effrayez.

ROBERT.

Hélas! depuis dix ans entiers
Du devoir, de l'honneur, j'ai suivi les sentiers;
Sans mériter jamais les plus légers reproches,
J'ai souffert, du besoin j'ai senti les approches;
Enfin vous avez vu par mes certificats,
Si j'ai des sentiments honnêtes, délicats;
Ce matin même encor je l'ai prouvé sans doute....
Eh bien! monsieur, jadis.... Que cet aveu me coûte!
Que ne puis-je effacer des souvenirs pareils!
Poussé par la misère et les mauvais conseils,

A l'âge de seize ans j'ai fait une bassesse,
J'ai volé.

BRÉMONTIER.

Vous, Robert?

ROBERT.

Oui, je vous le confesse.
Et dans une prison, de l'erreur d'un moment,
Si jeune, j'ai subi le cruel châtiment.

BRÉMONTIER.

O ciel!

MADAME BRÉMONTIER.

Pauvre Robert! Que son malheur me touche!

ROBERT.

Vous savez tout, monsieur.

BRÉMONTIER.

Et c'est de votre bouche!
Quand vous pouviez vous taire avec sécurité!...
Nous devons notre estime à tant de probité.

ROBERT.

Ah! ne me louez point, car je voulais me taire,
Je voulais vous cacher ce funeste mystère.
Mais un événement, que je n'ai pu prévoir,
De trahir mon secret m'impose le devoir.

BRÉMONTIER.

Qu'est-ce donc?

ROBERT.

Cet aveu fait ma honte.... qu'importe?
Je vous sers, et sur tout votre intérêt l'emporte.
Monsieur, l'honneur m'est cher, vos biens me sont sacrés,
Vous êtes sûr de moi.... Mais tous les libérés

Sont loin de mériter pareille confiance;
Peut-être en feriez-vous la triste expérience.
Et lorsque je retrouve ici, dans la maison,
Un homme qui pour vol fut dix ans en prison....

BRÉMONTIER.

Ici?

MADAME BRÉMONTIER.

Chez moi?

ROBERT.

Craignant quelques sourdes pratiques,
J'ai cru devoir....

MADAME BRÉMONTIER.

Ainsi l'un de nos domestiques....

ROBERT.

Non, madame.

BRÉMONTIER.

Un commis?

ROBERT.

Mais....

BRÉMONTIER.

Parlez sans détour.

ROBERT.

Oui, monsieur.

BRÉMONTIER.

Achevez. Lequel?

ROBERT.

Paulin Dufour.

M. et MADAME BRÉMONTIER.

Dufour!

ROBERT.

Déjà peut-être il vous a dit lui-même....

BRÉMONTIER.

Jamais.

MADAME BRÉMONTIER, à part.

Un libéré!

ROBERT.

Ma surprise est extrême!

Tout de vous avertir lui faisait une loi.

BRÉMONTIER.

Il sortait de prison!

MADAME BRÉMONTIER, à part.

Quelle honte pour moi!

ROBERT.

Ah! ne le perdez pas, monsieur, je vous supplie.

BRÉMONTIER.

Je n'en puis revenir!

MADAME BRÉMONTIER, à part.

Suis-je assez avilie!

C'était un libéré!

BRÉMONTIER.

Mais êtes-vous certain?...

ROBERT.

Un ancien camarade! et d'ailleurs ce matin
Nous nous sommes ici rencontrés tête à tête.
Je ne l'accuse pas, peut-être est-il honnête;
Mais d'abord à ma vue il s'est mis en courroux :
Il voulait me forcer à sortir de chez vous.

BRÉMONTIER.

Et pourquoi?

ROBERT.

Je ne sais.... Je le gêne sans doute.
Enfin, quoi qu'il en soit, il faut qu'il me redoute,
Puisque deux mille francs me sont offerts par lui
Pour garder le silence, et partir aujourd'hui.

MADAME BRÉMONTIER.

L'infâme !

BRÉMONTIER.

Se peut-il ?

ROBERT.

Que monsieur nous confronte.

BRÉMONTIER.

Eh bien !...

MADAME BRÉMONTIER.

Tout est prouvé. Qu'une justice prompte
Nous délivre....

BRÉMONTIER.

Un moment.

MADAME BRÉMONTIER.

Non, rien.

BRÉMONTIER.

Il faut pourtant
Examiner....

MADAME BRÉMONTIER.

Il faut le chasser à l'instant.

BRÉMONTIER.

Je le dois écouter.

MADAME BRÉMONTIER.

Qu'en pouvez-vous attendre ?

BRÉMONTIER.

On ne condamne pas les gens sans les entendre.

(A Robert.)

Allez chercher Dufour, et venez avec lui.

ROBERT.

Oui, monsieur.

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

BRÉMONTIER, MADAME BRÉMONTIER.

MADAME BRÉMONTIER.

Ainsi donc vous êtes son appui!
Et le tendre intérêt que votre cœur lui voue
Vous aveugle à tel point....

BRÉMONTIER.

Non pas; mais, je l'avoue,
Robert nous eût-il dit l'exacte vérité,
Je suis sûr de Dufour, de sa fidélité:
Vingt fois depuis trois ans je l'ai mise à l'épreuve,
Et son voyage encor m'en a donné la preuve.

MADAME BRÉMONTIER.

Quel est votre dessein?

BRÉMONTIER.

A mes bienfaits, je crois,
Robert, par ses aveux, vient d'acquérir des droits:

Ailleurs qu'en cette ville il aura de quoi vivre;
Des indiscrétions son départ nous délivre.

MADAME BRÉMONTIER.

Mais enfin, ce Dufour, puis-je vous demander....

BRÉMONTIER.

Robert étant parti, nous pourrions le garder.

MADAME BRÉMONTIER.

Le garder, dites-vous? Quoi! monsieur, vous résoudre...

BRÉMONTIER.

Des erreurs du passé le présent doit l'absoudre.

MADAME BRÉMONTIER.

L'ai-je bien entendu? Vous êtes-vous flatté
Que je consentirais à cette indignité?
Moi, braver du public le blâme inévitable!
Loger dans ma maison, recevoir à ma table,
Celui que d'un arrêt l'ineffaçable affront
Devant les gens de bien force à courber le front!
Jamais.

BRÉMONTIER.

Tu me surprends: d'où vient tant de colère?
Tu semblais l'estimer, il paraissait te plaire.

MADAME BRÉMONTIER.

Ah! plus je l'estimais, plus je le dois haïr!
Non, à vos volontés je ne puis obéir.
Si pour moi vous avez un peu de complaisance,
Ne ne me contraignez pas à souffrir sa présence;
Et que ce libéré, si protégé par vous,
Ne vienne pas jeter la discorde entre nous.

BRÉMONTIER.

La discorde? jamais! tu dois en être sûre.

Allons, que ton esprit se calme, se rassure.
Voici Dufour. Je dois l'interroger d'abord;
Et nous pourrons après décider de son sort.

MADAME BRÉMONTIER.

L'indigne!

BRÉMONTIER.

De toi-même il faut être maîtresse.

SCÈNE XVIII.

BRÉMONTIER, MADAME BRÉMONTIER, DUFOUR, ROBERT.

DUFOUR.

Vous m'avez demandé, monsieur, et je m'empresse....

BRÉMONTIER.

Oui. Sans déguisement répondez-moi, parlez :
Connaissez-vous Robert?

DUFOUR.

Robert?...

BRÉMONTIER.

Vous vous troublez.

DUFOUR.

O ciel!

BRÉMONTIER.

Il est donc vrai? je ne pouvais le croire!

DUFOUR.

Ah ! monsieur, vous savez....

BRÉMONTIER.

C'est une horrible histoire,
Dufour ! un jugement....

DUFOUR.

De grâce, assez ! assez !
Que mes malheurs par vous ne soient point retracés !
Je conviens de tout.

MADAME BRÉMONTIER.

Dieu !

BRÉMONTIER.

Loin de moi la pensée
De vous charger encor d'une faute passée :
Au chemin de l'honneur je vous crois affermi.
Mais vous avez trompé votre meilleur ami ;
Et c'est le hasard seul qui m'apprend un mystère
Que votre probité n'aurait pas dû me taire.

DUFOUR.

Oui, j'ai tort, en effet ; oui, je me suis mépris :
Je n'osais m'expliquer, je craignais vos mépris !...
Si vous saviez combien le malheur rend timide !...
Mais enfin, ne prenant que mon devoir pour guide,
Surmontant les terreurs qui m'avaient pu troubler,
J'avais l'intention de tout vous révéler.

BRÉMONTIER.

L'intention !...

DUFOUR.

Monsieur...

BRÉMONTIER.

Souffrez que je le dise,
Il est fâcheux qu'un autre ait eu plus de franchise.

DUFOUR.

Plus de franchise ! lui ?

BRÉMONTIER.

Poursuivons. A Robert,
Pour l'éloigner d'ici, n'avez-vous pas offert
Une somme d'argent ?

DUFOUR.

La trame est bien ourdie !
Tout, jusqu'à mes bienfaits, aide à sa perfidie !
Ainsi donc un Robert est mon accusateur.

BRÉMONTIER.

Modérez-vous. Robert est un bon serviteur ;
De sa fidélité nous avons l'assurance.

DUFOUR.

Vous êtes à ce point dupe de l'apparence !
Par ses feintes vertus il a pu vous gagner !...
Oui, monsieur, de chez vous j'ai voulu l'éloigner ;
J'ai reconnu d'abord les piéges qu'il vous dresse.
Il a sur moi tantôt essayé son adresse ;
Je n'ai pu sans frémir l'écouter jusqu'au bout.
Ce Robert, si fidèle, est capable de tout ;
Pour vous nuire, il n'attend qu'un moment favorable.
Qu'il m'ose démentir !... Parle donc, misérable !

BRÉMONTIER.

Un tel emportement....

DUFOUR.

Ah! monsieur, excusez!
Mais le supplice affreux où vous me réduisez....
Il se tait! mon aspect suffit pour le confondre!

ROBERT.

Vous êtes malheureux, je n'ai rien à repondre.

DUFOUR.

Infâme! oses-tu bien....

MADAME BRÉMONTIER.

C'en est trop! finissons.
Que vous soyez, monsieur, à l'abri des soupçons,
Qu'importe? vos fureurs ont lieu de me surprendre.
Elles sont sans objet; car vous devez comprendre
Qu'un banquier ne saurait garder dans sa maison
Un commis que chacun a pu voir en prison.

DUFOUR.

Ah! j'attendais, madame, un peu plus d'indulgence;
Et la pitié chez vous a l'air de la vengeance.

MADAME BRÉMONTIER.

On peut plaindre un malheur qui n'est pas mérite.

DUFOUR.

Vous aviez ce matin moins de sévérité.

MADAME BRÉMONTIER.

Quoi donc! vous me laissez insulter de la sorte,
Monsieur? Qu'attendez-vous pour ordonner qu'il sorte?

BRÉMONTIER.

Retirez-vous, Dufour.

DUFOUR.

Je le dois.... il le faut....

Mon désespoir enfin pourrait parler trop haut.
Croyez que j'eus toujours des droits à votre estime :
D'un complot infernal vous êtes la victime.
Que mon dernier adieu de vous soit entendu,
Monsieur : chassez Robert, ou vous êtes perdu.

(Il sort.)

SCÈNE XIX.

BRÉMONTIER, MADAME BRÉMONTIER, ROBERT.

BRÉMONTIER.

Que dit-il ?

ROBERT.

En effet, je m'y devais attendre !
A demeurer chez vous je ne dois plus prétendre,
Je le sens ; les soupçons qu'il laisse en vos esprits....

MADAME BRÉMONTIER.

Vous, nous quitter, Robert ! Non, non, il s'est mépris
Si pour vous il a cru nous inspirer sa haine.
Vous resterez ici. Mais cette horrible scène
M'a troublée à tel point !...

BRÉMONTIER.

Ah ! quel événement !
Viens, prends mon bras, entrons dans ton appartement.

MADAME BRÉMONTIER.

Je me soutiens à peine !

BRÉMONTIER.

Allons, je t'en supplie,
Calme-toi, viens. Robert, avertissez Julie.

ROBERT.

J'y cours. Ah! vos bontés dissipent mon effroi.
(Lorsqu'il est seul.)
Un peu de patience, et la caisse est à moi!

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

QUATRÈIME PARTIE.

PERSONNAGES

DE LA QUATRIÈME PARTIE.

PAULIN DUFOUR, Libéré, Serrurier.
LEVASSEUR, ancien Gardien de la Maison de correction.
COURTOIS, Aubergiste.
MARIE, sa Fille.

PERRIN, BAUDRU, DUBOSC, MADAME GALARD, LA MÈRE SIMON,	Habitants du village.

VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.
GARÇONS D'AUBERGE.

La scène se passe dans un village.

QUATRIEME PARTIE.

(Le théâtre représente une place publique. D'un côté est la boutique de *Paulin Dufour, serrurier*, et de l'autre l'auberge de Courtois.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LES HABITANTS DU VILLAGE, réunis devant la maison de Dufour.

TOUS.

Vive Paulin Dufour! vive Paulin Dufour!

MADAME GALARD.

Ah! le brave garçon!

BAUDRU.

Ça c'est vrai! Chaque jour
Il nous en donne ici quelque preuve nouvelle.

DUBOSC.

L'action d'aujourd'hui me paraît la plus belle.

LA MÈRE SIMON.

Ce cher enfant! Le ciel l'a chez nous envoyé.

PERRIN.

Sans lui Pierre Delorme était, ma foi, noyé;
Il était emporté déjà loin du rivage.

BAUDRU.

Pour le sauver, Dufour s'est donc mis à la nage?

PERRIN.

C'est que précisément il ne sait pas nager.

MADAME GALARD.

Alors c'est bien plus beau! s'exposer au danger....

PERRIN.

Que lui font les dangers? est-ce qu'il les calcule?
Pour servir son prochain jamais il ne recule.

BAUDRU.

Nous en sommes témoins.

DUBOSC.

Qui pourrait le nier?

MADAME GALARD.

Nous l'avons vu cent fois.

BAUDRU.

Encore l'an dernier,
Lors du grand incendie.

DUBOSC.

Oui, si tout le village
Ne fut pas consumé, c'est grâce à son courage.

BAUDRU.

Et quand par la lucarne il sortit du grenier,
Portant les deux enfants de la mère Garnier!
Le feu de tous côtés lui fermait le passage.

LA MÈRE SIMON.

Ah! ça faisait frémir, quoi!

PERRIN.

Plus heureux que sage,
Il a su s'en tirer.

LA MÈRE SIMON.

Le ciel veillait sur lui.

PERRIN.

Mais il a bien manqué de périr aujourd'hui.

BAUDRU.

Oh ! manqué de périr !...

PERRIN.

Oui, vous pouvez m'en croire ;
Le meunier tout au long m'a raconté l'histoire.
Pour secourir Delorme il vidait son bateau ;
Aux premiers cris déjà Dufour était à l'eau.
Mais il eût payé cher ce courage intrépide ;
La rivière est profonde, et le courant rapide ;
Delorme fortement s'accrochait à Paulin ;
Ils étaient entraînés ainsi vers le moulin ;
Quelques toises de plus, ma foi....

LA MÈRE SIMON.

Miséricorde !

PERRIN.

Un étranger accourt, il leur jette une corde,
Elle arrive à Dufour, qui la saisit d'abord,
Et tous deux, grâce au ciel, sont ramenés à bord.

LA MÈRE SIMON.

Quel bonheur !

MADAME GALARD.

Je respire !

DUBOSC.

Et l'étranger ?

PERRIN.

Sans doute
C'est quelque voyageur qui passait sur la route.
Vous venez de le voir.

BAUDRU.

Comment ?

PERRIN.

Oui, c'est celui
Que Dufour tout à l'heure a fait entrer chez lui.

DUBOSC.

Il a l'air d'un brave homme.

MADAME GALARD.

Une figure honnête.

LA MÈRE SIMON.

Oui, vraiment.

PERRIN.

Mes amis, il faut lui faire fête.
Mais les voici tous deux.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, DUFOUR, LEVASSEUR.

TOUS.

Vive Paulin Dufour!

DUFOUR.

Ces transports....

BAUDRU.

Vous sont dus. Vous méritez l'amour,
L'estime....

DUFOUR.

Mes amis....

PERRIN, à Levasseur.

Vous aussi, mon brave homme.

TOUS.

Oui, oui.

LEVASSEUR.

Le hasard seul....

PERRIN.

Touchez là. L'on vous nomme ?

LEVASSEUR.

Levasseur.

PERRIN.

Levasseur ? Eh bien ! comptez sur nous.

LEVASSEUR.

Monsieur....

PERRIN.

Si nous pouvons quelque chose pour vous,
Parlez.

LEVASSEUR.

Je n'ai rien fait ; et Dufour seul est digne....

PERRIN.

Sauver Delorme et lui, c'est un service insigne !

DUBOSC.

Delorme de son père est l'unique soutien.

BAUDRU.

Dufour, depuis trois ans notre concitoyen,
Est estimé, chéri de la commune entière.

LA MÈRE SIMON.

Du pauvre il n'a jamais repoussé la prière.

MADAME GALARD.

Son bon cœur est connu de tous les malheureux.

DUBOSC.

Serviable, obligeant....

PERRIN.

Sensible, généreux....

DUFOUR.

Assez!

TOUS.

Vive Dufour!

DUFOUR.

Votre amitié me touche;
Pourtant....

PERRIN.

Le moindre éloge aussitôt l'effarouche.
Quel homme!

BAUDRU.

Il a raison. Allons, tais-toi, Perrin;
Les compliments, vois-tu, ça lui fait du chagrin.

MADAME GALARD.

Puis il est fatigué; nous le gênons, je gage.

DUFOUR.

Non.

BAUDRU.

Retournons plutôt chacun à notre ouvrage.

DUBOSC.

Oui, c'est bien dit, partons.

TOUS.

Partons.

PERRIN.

Mère Simon,
Venez, prenez mon bras.

LA MÈRE SIMON.

Grand merci, mon garçon.

BAUDRU, à Dufour

Au revoir.

DUBOSC, au même.

A tantôt.

PERRIN, au même.

Nous reviendrons te prendre.

MADAME GALARD, au même.

Rentrez, Paulin ; le froid pourrait bien vous surprendre.

LA MÈRE SIMON.

Pour vous, soir et matin, je prierai le bon Dieu.

QUELQUES VOIX.

Adieu, Dufour.

DUFOUR.

Adieu, mes chers voisins, adieu.

SCÈNE III.

DUFOUR, LEVASSEUR.

LEVASSEUR.

C'est donc vous ! A ce point le sort me favorise !

DUFOUR.

Croyez que mon bonheur égale ma surprise.
Après plus de huit ans nous rencontrer ainsi !

LEVASSEUR.

Dire que le hasard exprès m'amène ici....

DUFOUR.

Pour me sauver la vie.

LEVASSEUR.

Oui, lorsque pour un autre,
Bravant tous les dangers, vous exposiez la vôtre.

DUFOUR.

Mon pauvre Levasseur, enfin je vous revois!
Parlez-moi donc un peu de monsieur Lépinois.
Que fait-il? sa santé toujours se soutient-elle?

LEVASSEUR.

De lui depuis longtemps je n'ai pas de nouvelle.
Après votre départ bientôt je l'ai quitté.

DUFOUR.

Pourquoi donc?

LEVASSEUR.

Il était d'une sévérité!...

DUFOUR.

Il était juste.

LEVASSEUR.

Aussi c'est moi seul que j'accuse;
J'ai dû perdre ma place, et je suis sans excuse.

DUFOUR.

Que fîtes-vous, alors?

LEVASSEUR.

Depuis ce jour fatal,
J'ai toujours végété. Tantôt bien, tantôt mal;
Plus souvent les chagrins ont été mon partage.
Enfin je viens de faire un petit héritage;
Et pour le recueillir, je porte en ce moment
Mes papiers au chef-lieu de ce département.

DUFOUR.

Vous me donnerez bien deux ou trois jours.

LEVASSEUR.

Sans doute.

Je ne suis plus pressé de poursuivre ma route.

DUFOUR.

Cher Levasseur !

LEVASSEUR.

Mais vous, qu'êtes-vous devenu ?

Quel accueil dans le monde avez-vous obtenu ?

Vous avez réussi ; d'heureuses conjonctures....

DUFOUR.

Plus tard vous connaîtrez toutes mes aventures.

J'ai d'abord exercé l'état de menuisier,

Puis je devins commis, me voici serrurier.

Mon sort est assez doux maintenant ; mais j'ignore

Quels revers, quels malheurs le ciel me garde encore.

LEVASSEUR.

Pourquoi prévoir....

DUFOUR.

Je suis instruit par le passé !

Des succès ! Ah ! partout ainsi j'ai commencé.

Mais quand je croyais voir un terme à mes souffrances,

La fortune a toujours brisé mes espérances ;

En tous lieux j'ai subi ses caprices soudains ;

Sans cesse j'ai dû fuir l'insulte, les dédains.

Et comment échapper au destin qui m'opprime ?

Je suis un libéré ! ce nom seul est un crime :

Les amis dont ici je me vois entouré,

Ils me fuiront un jour.... je suis un libéré !

LEVASSEUR.

Vous m'affligez, Paulin. Se peut-il qu'à votre âge
Contre l'adversité vous manquiez de courage?
Que sert de rappeler un fâcheux souvenir?
Jouissez du présent, sans craindre l'avenir.

DUFOUR.

Oui, vous avez raison; oui, depuis trois années
Que ce village obscur cache mes destinées,
Le repos et la paix ont embelli mes jours:
Peut-être ce bonheur doit-il durer toujours.
Mais si mon espérance était encor trompée,
Mais si d'un nouveau coup mon âme était frappée....
Je le sens, mon ami, mieux vaudrait le trépas;
De moi, de ma vertu je ne répondrais pas.

LEVASSEUR.

Allons, rassurez-vous, tout ira bien, sans doute.
Mais vous vivez trop seul, c'est ce que je redoute.
M'en croirez-vous, mon cher? il faut vous marier.

DUFOUR.

Me marier? qui? moi?

LEVASSEUR.

Pourquoi se récrier?
Un nœud bien assorti, c'est le bonheur suprême;
Et vous avez besoin de quelqu'un qui vous aime.

DUFOUR.

Quelle femme à mon sort voudrait s'associer!

LEVASSEUR.

Quiconque vous connaît doit vous apprécier.

DUFOUR.

Ah! si je le croyais! Non, il n'est pas possible!

LEVASSEUR.

Aurais-je, par hasard, touché l'endroit sensible?...
J'en suis sûr à présent, oui, quelque aimable objet...

DUFOUR.

Ah! pas un mot de plus sur un pareil sujet.
On vient.

LEVASSEUR.

J'entends.

DUFOUR, voyant entrer Courtois et Marie.

Toujours leur aspect m'embarrasse.

SCÈNE IV.

DUFOUR, LEVASSEUR, COURTOIS, MARIE.

COURTOIS.

Le voilà! le voilà! Viens donc, que je t'embrasse,
Mon garçon.

MARIE.

Recevez aussi mon compliment.

COURTOIS.

Un trait si généreux! un si beau dévoûment!

MARIE.

Des belles actions n'a-t-il pas l'habitude?

COURTOIS.

Oui, ma fille a raison. Mais cette promptitude,
Ce mépris du danger.... c'est superbe, d'honneur.

DUFOUR.

Pourquoi ? rendre service est un si grand bonheur !

MARIE.

Au vôtre tout le monde en ces lieux s'intéresse.

COURTOIS.

Tiens, tu serais mon fils, vois-tu, que ma tendresse....

DUFOUR.

Votre fils !...

COURTOIS.

Oui. D'où vient ton trouble, ta rougeur ?

DUFOUR.

Vos bontés.... Mais, monsieur, voici le voyageur
Qui nous a secourus dans ce péril extrême.

MARIE.

Je l'avais deviné.

COURTOIS.

C'est Levasseur ?

DUFOUR.

Lui-même.

COURTOIS.

Ah ! sans vous aujourd'hui nous étions tous en deuil.
Soyez le bien venu, mon cher.

LEVASSEUR.

Un tel accueil
M'honore.

MARIE.

C'est à vous que Dufour doit la vie !...
Et Delorme aussi.

COURTOIS.

Tous nous vous portons envie :
Sauver deux braves gens !

LEVASSEUR.

Quand on ne risque rien,
Quel mérite à cela ? Cependant, croyez bien
Que, si ce dévoûment eût été nécessaire,
J'eusse exposé mes jours. Un ancien militaire !...

COURTOIS.

Quoi ! vous avez servi ?

LEVASSEUR.

Quinze ans. J'étais housard.

COURTOIS.

Quelle heureuse rencontre !

LEVASSEUR.

Est-ce que par hasard....

COURTOIS.

Eh ! oui.

LEVASSEUR.

Comment !...

COURTOIS.

J'ai vu l'Italie et l'Espagne.

LEVASSEUR.

Et moi, mon vieux, j'ai fait les guerres d'Allemagne.

COURTOIS.

J'étais à Sarragosse, ainsi qu'à Miranda.

LEVASSEUR.

Friedland, Eylau, Moscou.... puis la Bérézina !

COURTOIS.

Que voulez-vous ? toujours on n'a pas la victoire.

LEVASSEUR.

Ah! de pareils revers sont encor de la gloire!

COURTOIS.

Nous nous raconterons nos combats.

LEVASSEUR.

Nos exploits.

COURTOIS.

Chez moi vous logerez.

DUFOUR.

Non pas, père Courtois :
Il m'a promis. D'ailleurs, il faut que je m'acquitte....

COURTOIS.

C'est juste, mon garçon.

DUFOUR.

Pardon si je vous quitte;
Mais notre ami, je crois, voudrait se reposer,
Et sans plus de retard je vais tout disposer.

COURTOIS.

Comment donc! pas de gêne avec moi, je vous prie.

DUFOUR, à Marie.

Excusez.

MARIE.

A tantôt, n'est-ce pas?

DUFOUR.

Oui, Marie.

COURTOIS, à Levasseur.

Çà, nous nous reverrons.

LEVASSEUR.

Oh! je l'espère bien.

COURTOIS.

Adieu, mon camarade.

LEVASSEUR.

Au revoir, mon ancien.

DUFOUR, à Levasseur.

Venez.

SCÈNE V.

COURTOIS, MARIE.

COURTOIS.

Un vieux troupier! et de la grande armée!
Marie, hein, qu'en dis-tu?

MARIE.

Vous m'en voyez charmée.
Mais Dufour?

COURTOIS.

Ah! Dufour est un garçon parfait.

MARIE.

N'est-ce pas?

COURTOIS.

Courageux, franc, honnête.

MARIE.

En effet.

COURTOIS.

Il n'a pas un défaut, je crois.

MARIE.

Pas un, mon père.

COURTOIS.

Il nous est attaché, d'ailleurs.

MARIE.

Mais je l'espère.

COURTOIS.

C'est de tout le pays le meilleur ouvrier.

MARIE.

Est-ce qu'il ne veut pas bientôt se marier?

COURTOIS.

Il ferait bien; sa femme....

MARIE.

Oh! sera bien heureuse!
Il est si bon! Son âme est noble, généreuse;
Celle qu'il choisira....

COURTOIS.

Mais comme tu prends feu!

MARIE.

Moi?

COURTOIS.

Toi-même. Voyons, expliquons-nous un peu.
Dufour te plairait-il?

MARIE.

Mon père.... je vous prie....

COURTOIS.

Allons, pas de détour, et réponds-moi, Marie.
Tu l'aimes donc?

MARIE.

Mais....

COURTOIS.

Mais.... c'est-à-dire oui.

MARIE.

Pardon !

COURTOIS.

T'aime-t-il ?

MARIE.

Je le crois.

COURTOIS.

Te l'a-t-il dit ?

MARIE.

Oh ! non.

COURTOIS.

Alors comment sais-tu ?...

MARIE.

Mais cela se devine.

COURTOIS.

Oui-da ?

MARIE.

Ces choses-là....

COURTOIS.

Fiez-vous à la mine !
A ton âge !...

MARIE.

On a bien toujours quelque soupçon.

COURTOIS.

Puisqu'il ne t'a rien dit, c'est un brave garçon :
Cette délicatesse est estimable et rare ;
Cependant il faut bien enfin qu'il se déclare.

MARIE.

Sans doute. Et s'il vous parle ?

COURTOIS.

Alors....

MARIE.

Quoi?

COURTOIS.

Je verrai.

MARIE.

Dites.

COURTOIS.

Tu veux savoir....

MARIE.

Oui.

COURTOIS.

Je lui répondrai
Que s'il veut se charger d'une petite fille,
Qui n'est pas sans esprit, qu'on trouve assez gentille,
Je consens volontiers à m'en débarrasser.

MARIE.

Mon bon père!

COURTOIS.

Oui, trop bon. Allons, viens m'embrasser.

MARIE.

Maintenant, dites-moi, comment allons-nous faire
Pour qu'il parle?

COURTOIS.

Ma foi, ce n'est pas mon affaire.

MARIE.

Mais encore?

COURTOIS.

Il devrait suivre le droit chemin;
Savoir si tu consens qu'il demande ta main.

MARIE.

Qu'il m'interroge donc.

COURTOIS.

Eh oui! qu'il se décide.
Il n'a qu'à dire un mot.

MARIE.

C'est qu'il est si timide!

COURTOIS.

Il faut l'encourager.

MARIE.

Je n'oserai jamais.

COURTOIS.

Fais un peu la coquette.

MARIE.

Ah!

COURTOIS.

Je te le permets.
Allons.

MARIE.

Si vous croyez que ce soit bien facile....
J'essaîrai cependant.

COURTOIS.

On n'est pas plus docile.

MARIE.

Vous riez.

COURTOIS.

Tâche au moins qu'il s'explique aujourd'hui.
Il vient! Dans un moment je te laisse avec lui.

SCÈNE VI.

COURTOIS, MARIE, DUFOUR.

(Dufour sort de chez lui portant un panier qui contient des bouteilles vides.)

DUFOUR.

Encore ici? Cela se rencontre à merveilles :
J'allais faire chez vous remplir quelques bouteilles.

COURTOIS.

Donne-moi ton panier, et je vais de ce pas....

DUFOUR.

Laissez, père Courtois; je ne souffrirai pas....

COURTOIS.

Donne. C'est pour traiter un vieux soldat, un brave;
Et je veux te choisir du meilleur de ma cave.

DUFOUR.

Je vous suis.

COURTOIS.

Halte-là. Je suis un vieux routier.
Diable! tu veux savoir les secrets du métier,
Mon gaillard.

DUFOUR.

Oh ! chez vous point de supercherie.

COURTOIS.

N'importe, on n'entre pas. Demeure avec Marie ;
Vous causerez ici tous deux en m'attendant.

DUFOUR.

C'est se rendre suspect que d'être aussi prudent.

COURTOIS.

Tu crois?

DUFOUR.

Mais pas de gêne, allez seul, je demeure.

COURTOIS.

C'est ce que je voulais. Je reviens tout à l'heure.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

MARIE, DUFOUR.

MARIE, à part.

Pour le faire expliquer ce moyen est certain.

DUFOUR.

Votre père, il me semble, est bien gai ce matin.

MARIE.

Oui, plus que moi!

DUFOUR.

Que vois-je? Inquiète, agitée....

MARIE.

Hélas! monsieur Dufour, je suis bien tourmentée!
On n'éprouva jamais un embarras pareil.

DUFOUR.

Qu'est-ce donc?

MARIE.

Oui, je veux vous demander conseil.
Vous allez tout savoir.

DUFOUR.

Parlez, parlez, Marie.

MARIE.

Mon père, sans délai, veut que je me marie.

DUFOUR.

Ciel!

MARIE, à part.

Fort bien!

DUFOUR.

Il voudrait vous donner un époux?

MARIE.

Mon Dieu, oui.

DUFOUR.

Se peut-il?

MARIE.

Eh bien! qu'en pensez-vous?

DUFOUR.

Vous marier?... déjà?... dans un âge si tendre?

MARIE.

Eh mais! j'ai dix-huit ans.

DUFOUR.

N'importe, on peut attendre.

MARIE.

Je dois me décider, et répondre aujourd'hui.

DUFOUR.

Un tel empressement.... Et quel est donc celui
Qu'un père vous impose, et qu'il va vous contraindre?...

MARIE.

M'impose, dites-vous? Non, je n'ai rien à craindre ;
Le choix dépend de moi.

DUFOUR.

Quoi! vous pouvez choisir....

MARIE.

Qui je voudrai. Mon père, exauçant mon désir,
Souscrira....

DUFOUR.

Mais il veut, du moins je le soupçonne,
Un gendre connu, riche?

MARIE.

Il n'excepte personne.

DUFOUR.

Comment! un étranger, sans famille, sans bien,
Peut aussi?...

MARIE.

Pourquoi pas?...

DUFOUR, à part.

Quel espoir est le mien!

MARIE, à part.

Il m'aime, je le vois; son trouble en est la preuve.

DUFOUR, à part.

Oh! non! jamais, jamais! quel tourment! quelle épreuve!

MARIE, à part.

(Haut.)

Il parle seul. Eh bien! vous ne m'écoutez plus.

DUFOUR.

Si vraiment. Vous disiez qu'aucun n'était exclus....
Et votre choix est fait sans doute?

MARIE.

Pas encore.
Que me conseillez-vous?

DUFOUR.

Moi? je ne sais.... j'ignore....
C'est votre cœur lui seul qu'il vous faut consulter.

MARIE.

Mon cœur! Eh! suis-je, hélas! libre de l'écouter?
Tels recherchent ma main, et ne sauraient me plaire;
Je dois les refuser: de tel autre, au contraire,
Je pourrais désirer la tendresse et la foi,
Qui peut-être à son tour ne voudrait pas de moi.

DUFOUR.

Ne voudrait pas!... Marie! Oh! non, c'est impossible!
Comment à tant d'attraits demeurer insensible?
Tant de vertus, comment ne pas les adorer?
Vous voir, c'est vous chérir!

MARIE, à part.

Il va se déclarer.

DUFOUR, à part.

Qu'ai-je dit?... Malheureux! je ne saurais prétendre....

MARIE.

Ah! poursuivez.

DUFOUR.

Marie!

MARIE.

Oui, j'aime à vous entendre.

DUFOUR, à part.

Dans mon égarement, j'ai pensé me trahir.

MARIE.

Achevez.

DUFOUR.

Le devoir vous prescrit d'obéir.
S'il est quelqu'un ici que votre cœur préfère,
Il le faut avouer d'abord à votre père :
Fiez-vous à ses soins, il est sage, discret ;
Il saura prudemment user d'un tel secret.
Heureux de travailler au bonheur de sa fille,
Du jeune homme aussitôt il verra la famille....

MARIE.

La famille ?

DUFOUR.

Avant tout il faut la pressentir ;
Il faut à cet hymen la faire consentir.

MARIE, à part.

Que dit-il !

DUFOUR.

Le jeune homme alors, le futur gendre,
Instruit par ses parents....

MARIE, à part.

Il ne veut pas m'entendre !

DUFOUR.

Charmé de son bonheur.... Juste ciel ! vous pleurez !

MARIE.

Il est vrai.... vos conseils.... Vous me désespérez !

DUFOUR.

Moi, grand Dieu ! qui pour vous sacrifierais ma vie !

Oui, quand toute espérance à mon cœur est ravie,
L'abandon, le mépris, les plus affreux malheurs,
Je puis tout supporter!... mais voir couler vos pleurs!...

MARIE.

Pourquoi donc m'affliger?

DUFOUR.

Ah! s'il était possible!...
La rigueur du destin.... un obstacle invincible....
Oui, mon sort me condamne à ne jamais aimer;
Aux plus doux sentiments mon cœur doit se fermer....
Que d'assauts! de combats!... Toujours, toujours me taire!...
Adieu, Marie,

MARIE.

O ciel! quel est donc ce mystère?

DUFOUR.

Séparons-nous.

MARIE.

Parlez; vous résistez en vain.

SCÈNE VIII.

MARIE, DUFOUR, COURTOIS.

COURTOIS, à un garçon d'auberge qui le suit.

Prends garde. Chez Dufour tu vas porter ce vin.

MARIE.

Ah, mon père! venez.

COURTOIS.

Qu'est-ce donc ?

DUFOUR, à Marie.

Je vous prie....

MARIE.

Non, il doit tout savoir.

COURTOIS.

Explique-toi.

DUFOUR.

Marie !...

MARIE.

Pour mon meilleur ami je n'ai point de secrets ;
J'ai mis entre ses mains mes plus chers intérêts.
Déjà, vous le savez, j'avais cru reconnaître
Que Paulin se troublait en me voyant paraître,
Qu'il ressentait pour moi plus que de l'amitié ;
J'en suis sûre à présent.

DUFOUR.

Marie, ah ! par pitié !...

COURTOIS.

Poursuis, ma chère enfant ; ce récit m'intéresse.
Eh bien ! il t'a donc fait l'aveu de sa tendresse ?

MARIE.

Oui, de ses sentiments j'ai la preuve aujourd'hui ;
Ils ont en ma présence éclaté malgré lui.
Et pourtant il persiste à garder le silence ;
Et par délicatesse il se fait violence.
Il parle du destin, d'obstacles, de mépris....
Mon père, remettez le calme en ses esprits ;
Étranger parmi nous, sans biens et sans famille,

Il croit vous offenser en aimant votre fille ;
Il croit, en me fuyant, obéir à l'honneur :
Parlez.... un mot de vous lui rendra le bonheur.

COURTOIS.

Est-il vrai, mon garçon ?

DUFOUR.

Tout sert à me confondre !

COURTOIS.

Voyons.

DUFOUR.

Monsieur....

COURTOIS.

Hein ?

DUFOUR.

Mais....

COURTOIS.

Veux-tu bien me répondre ?

DUFOUR.

Ah ! loin de vous plutôt je dois porter mes pas.

COURTOIS.

Mais aimes-tu ma fille, ou ne l'aimes-tu pas ?
Car enfin tout ceci lasse ma patience.

DUFOUR.

Eh bien, oui ! vous aurez toute ma confiance ;
Oui, je l'aime.

COURTOIS.

Allons donc !

MARIE.

Je le savais bien moi !

COURTOIS.

Tu l'aimes? il suffit; alors elle est à toi.

MARIE.

Mon père!

DUFOUR.

A moi? Marie? Ah! ce bonheur insigne!...
Il se pourrait!... Mais non, non, je n'en suis pas digne!

COURTOIS.

Vas-tu recommencer?

MARIE.

Vous avez tort, Dufour.

COURTOIS.

Si je suis riche, toi, n'as-tu pas à ton tour
Ton état, ta conduite? A tout tu peux prétendre:
Chacun s'honorerait de t'accepter pour gendre.

DUFOUR.

Ce n'est pas ma fortune....

COURTOIS.

Oui, je sais, tes parents?
Qu'importe?

DUFOUR.

Il est encor des obstacles plus grands.

MARIE.

Comment? que dites-vous?

COURTOIS.

Enfin, que signifie?...

DUFOUR.

Tout mon bonheur, il faut que je le sacrifie.
Oui, peut-être bientôt vous m'allez mépriser;
Mais ce n'est plus l'instant de vous rien déguiser.

MARIE.

Vous m'effrayez, Paulin.

COURTOIS.

O ciel! Que dois-je croire?

DUFOUR.

Connaissez donc tous deux ma déplorable histoire.
Mais avant que j'entame un récit odieux,
Sur ces certificats daignez jeter les yeux.

COURTOIS.

Soit.

(Il lit.)

« Je certifie que le nommé Paulin Dufour a exercé « pendant deux ans dans ma commune l'état de me- « nuisier, et qu'il s'est fait constamment remarquer « par ses talents, sa conduite et sa probité. C'est avec « un extrême chagrin que je perds en lui un admi- « nistré qui était l'exemple de ses concitoyens.

« *Signé* DELPÊCHE, maire de Bourgneuf, etc., etc. »

Son opinion est conforme à la nôtre.
Conduite, probité, talents.... Mais voyons l'autre.

(Il lit.)

« Je certifie que le nommé Paulin Dufour a été « employé pendant trois ans dans ma maison de ban- « que, d'abord en qualité de commis, ensuite comme « caissier et chef de correspondance. J'atteste que je « n'ai que des éloges sans restriction à donner à la « capacité et à la délicatesse dudit Paulin Dufour, et « que je l'ai chargé de plusieurs missions de con-

« fiance dont il s'est toujours acquitté avec autant « d'intelligence que de probité.

« Je déclare enfin que je regarde comme un véri-« table malheur pour ma maison les circonstances « qui ont mis Dufour dans la nécessité de me quitter.

« *Signé* Brémontier, banquier à Dijon. »

MARIE.

Tout le monde, Paulin, s'accorde à vous louer.

COURTOIS.

Je ne te comprends pas, je le dois avouer.
Ces deux certificats sont des plus honorables.
Que viens-tu nous parler de destins déplorables?
Partout, depuis huit ans, tu t'es fait estimer.

DUFOUR.

Mais avant!

COURTOIS.

Quoi!...

DUFOUR.

De tout je vais vous informer.
Sachez donc que le sort, la fortune ennemie,
Dès mes plus jeunes ans me marqua d'infamie;
Que chez moi le malheur précéda la raison;
Enfin, que j'ai passé ma jeunesse en prison.

COURTOIS.

En prison?

MARIE.

Vous, Paulin?

COURTOIS.

Et par quelle aventure!...

DUFOUR.

De cette lettre encor veuillez prendre lecture;
Elle vous apprendra....

COURTOIS.

Du maire de Nanci.
Voyons.

(Il parcourt la lettre.)

« .... Fils naturel de Pauline Dufour....
Je sais cela; passons.

(Il parcourt la lettre.)

« .... A l'âge de dix ans....
Ah! m'y voici.

(Il lit.)

« A l'âge de dix ans, le jeune Paulin, convaincu
« d'un vol de comestibles, a été, par décision du tri-
« bunal, et en vertu de l'article 66, envoyé dans une
« maison de correction, pour y être élevé et détenu
« jusqu'à sa vingtième année, etc., etc. »
Voilà donc ton secret!

MARIE.

Je puis l'aimer encore!

DUFOUR.

Quel que soit le délit, la prison déshonore.

MARIE.

Ah! ne le croyez pas.

DUFOUR.

Je l'ai trop éprouvé!

MARIE.

De vos malheurs enfin le terme est arrivé.

DUFOUR.

Il est des préjugés qui sont indestructibles.

MARIE.

Un enfant de dix ans! un vol de comestibles!
N'est-ce pas, mon père?

COURTOIS.

Hé!... C'est très-fâcheux, vois-tu.

MARIE.

Quoi! ne rendez-vous plus justice à sa vertu?

COURTOIS.

Si; mais....

MARIE.

Du préjugé doit-il être victime?

COURTOIS.

Non, certe.

MARIE.

A-t-il perdu ses droits à votre estime?

COURTOIS.

Nullement.

MARIE.

Vous l'aimiez; et du nom le plus doux....

COURTOIS.

Je le chéris toujours.

MARIE.

Alors, que craignez-vous?

COURTOIS.

Craindre?

MARIE.

Je ne dis pas....

COURTOIS.

Craindre? un vieux militaire!

MARIE.

Mais....

COURTOIS.

Pour qui me prends-tu? Suis-je sans caractère?

MARIE.

Non pas.

COURTOIS.

Quelqu'un ici me dicte-il la loi?

MARIE.

Personne.

COURTOIS.

N'ai-je pas d'opinion à moi?

MARIE.

Si fait.

COURTOIS.

Les préjugés, vois-tu, je les méprise.

MARIE.

Et vous avez raison.

COURTOIS.

Je n'agis qu'à ma guise.

MARIE.

C'est trop juste.

COURTOIS.

Je suis connu dans le canton;
Je brave les caquets et le qu'en dira-t-on.

MARIE.

Sans doute.

COURTOIS.

Et tu vas voir si j'ai besoin d'attendre
L'assentiment d'autrui pour me choisir un gendre.

MARIE.

Bien.

COURTOIS.

Dufour, ta franchise, en un pareil moment,
Augmente mon estime et mon attachement.
Qu'importe la prison? seul le vice est infâme.
La vertu constamment a régné dans ton âme,
La probité, l'honneur, ont marqué tous tes pas;
Je t'ai promis ma fille, et ne me dédis pas.

MARIE.

Ah! mon père!

DUFOUR.

Monsieur, réfléchissez encore;
Un libéré!...

COURTOIS.

Tais-toi!... Tout le monde l'ignore.
Ce n'est pas que je craigne, au moins!... mais, voyez-vous,
Mes enfants, ce secret doit rester entre nous.

DUFOUR.

Que dois-je faire?

MARIE.

O ciel! vous hésitez!

DUFOUR.

Peut-être
Je le devrais!... Mais non, je n'en suis plus le maître,
Je n'en ai pas la force!... et mon cœur.... vos bontés....
J'accepte le bonheur que vous me présentez.

MARIE, à Courtois.

Vous l'entendez!

COURTOIS.

Ma joie est égale à la tienne.
Plus de retard. Holà! Pierre, Michel, Étienne;
Venez tous.

UN DES GARÇONS.

Nous voici.

COURTOIS.

Du zèle, mes enfants.
Appelez nos voisins, nos amis, nos parents;
Dites-leur que ma fille aujourd'hui se marie,
Et que c'est à Dufour que je donne Marie.
Allez.... Pierre, avertis le notaire en passant;
Nous l'attendons.

DUFOUR.

Combien je suis reconnaissant!...

COURTOIS.

Pas de remercîments, mon garçon; je crois faire,
En te donnant ma fille, une excellente affaire.

DUFOUR.

Mon digne ami!

MARIE, à son père.

Comment m'acquitter envers vous!

DUFOUR.

Marie, est-il donc vrai, je serai votre époux!
Tant de félicité me serait accordée!
Après tous mes malheurs....

MARIE.

Écartons-en l'idée.
Ne rappelez jamais ce cruel souvenir.

COURTOIS.

Elle a raison ; songeons plutôt à l'avenir.
Oui, vous serez tous deux l'appui de ma vieillesse,
N'est-ce pas ?

DUFOUR.

Ah ! monsieur, mes soins....

MARIE.

Notre tendresse....

SCÈNE IX.

MARIE, DUFOUR, COURTOIS, LES HABITANTS DU VILLAGE.

(Les villageois arrivent successivement ; et à mesure qu'ils entrent en scène, ils vont complimenter Dufour, Marie et Courtois.)

BAUDRU, à Courtois.

Est-il vrai, mon voisin ? L'heureux événement !

PERRIN, à Dufour.

Je te cherchais, Dufour ; reçois mon compliment.

MADAME GALARD, à Marie.

Eh bien ! ma chère enfant, que vient-on de m'apprendre ?
Comment ! un mariage ?

COURTOIS.

Oui, Paulin est mon gendre.

DUBOSC.

Bravo ! père Courtois.

BAUDRU.

On ne peux mieux choisir.

LA MÈRE SIMON.

Cette bonne nouvelle à tous nous fait plaisir.

COURTOIS.

Mes voisins, mes amis, que je vous remercie!
Un si vif intérêt.... croyez que j'apprécie....

PERRIN.

Nous voulons célébrer le bonheur de Dufour.

COURTOIS.

(A l'un de ses garçons.)

Oui; mais ici, chez moi. Te voilà de retour;
Tu vas exécuter mes ordres au plus vite.

(Aux villageois.)

En attendant la noce, où tous je vous invite,
Il faut que des futurs nous portions la santé.

PERRIN.

C'est cela.

BAUDRU.

C'est bien dit.

COURTOIS, au garçon.

Va, de l'activité.
Oui; des tables, du vin, des verres; qu'on apporte
Tout ce qu'on trouvera dans les buffets, n'importe.

(Le garçon sort.)

S'il vient des voyageurs, ma foi, tant pis pour eux:
Ma fille se marie!

MADAME GALARD.

Eh bien! est-il heureux!

COURTOIS.

Je n'ai plus que vingt ans, voisine; et rien n'égale
L'ardeur....

MADAME GALARD.

Finissez donc.

LA MÈRE SIMON.

Allons, pas de scandale.

COURTOIS.

C'est qu'autrefois j'étais un gaillard.

MADAME GALARD.

Autrefois.

COURTOIS, voyant les tables qu'on a apportées.

Ah! c'est cela. Buvons.

BAUDRU.

Buvons, père Courtois.

PERRIN.

Les verres sont pleins?

TOUS.

Oui.

PERRIN.

Silence, je vous prie.
La santé de Dufour, et celle de Marie.

(Tous crient vivat!)

UN GARÇON D'AUBERGE.

Not' bourgeois, le notaire est là qui vous attend.

COURTOIS.

Le notaire? Dis-lui que j'y vais à l'instant.

(Aux villageois.)

Vous permettez?

PERRIN.

Comment!

COURTOIS.

Un motif respectable,

Le contrat.

PERRIN.

A votre aise.

COURTOIS.

Attendez-nous à table;

Et surtout, mes amis, n'épargnez pas le vin.

(A Dufour et à Marie.)

Suivez-moi, mes enfants.

(Ils sortent tous trois.)

SCÈNE X.

LES HABITANTS DU VILLAGE, ensuite LEVASSEUR.

DUBOSC.

Un excellent voisin!

(Ils vont se mettre à table.)

BAUDRU.

Ah! mon Dieu!

PERRIN.

Qu'est-ce donc ?

BAUDRU.

Nous perdons tous la tête.

PERRIN.

Quoi ?

BAUDRU.

Quelqu'un qu'on oublie, et qui manque à la fête.

PERRIN.

Eh ! qui ça ?

BAUDRU.

Levasseur.

PERRIN.

Il a raison, ma foi.

MADAME GALARD.

Il faut l'aller chercher.

DUBOSC.

Sans doute. J'y vais, moi.

(Il sort.)

MADAME GALARD.

Oublier Levasseur, c'est une ingratitude.

LA MÈRE SIMON.

C'est fort mal.

PERRIN.

De le voir on n'a pas l'habitude ;

Voilà.

MADAME GALARD.

Sans lui pourtant pas de noce.

BAUDRU.

Bien sûr.

S'il n'avait pas tantôt repêché le futur....

LEVASSEUR, à Dubosc.

Dufour se marier?

DUBOSC.

Eh, oui.

LEVASSEUR.

Puis-je le croire?

PERRIN.

Venez, à sa santé, mon vieux, nous allons boire.

LEVASSEUR.

De grand cœur. Mais je viens de déjeuner pourtant.

BAUDRU.

Ça ne fait rien.

LEVASSEUR.

Allons, versez donc.

PERRIN.

Un instant.

Par le père Courtois commençons. A vos verres!
Au meilleur des voisins, au plus tendre des pères!

TOUS.

Vive Courtois!

DUBOSC.

Chacun connaît sa loyauté.

LA MÈRE SIMON.

C'est un cœur d'or.

BAUDRU.

Son vin n'est jamais frelaté.

PERRIN.

Un vieux militaire.

LEVASSEUR.

Oui, mon ancien camarade!

PERRIN.

Vous avez donc servi?

LEVASSEUR.

Sans doute.

PERRIN.

Une rasade.

A la vôtre, mon brave!

LEVASSEUR.

Avec plaisir, morbleu!

(Après avoir bu.)

Mon bon ange, je crois, m'a conduit en ce lieu.

PERRIN.

Nous en sommes charmés.

LEVASSEUR.

Quels braves gens vous êtes!

BAUDRU.

Vous voyez, sans façons.

LEVASSEUR.

Tous prévenants, honnêtes.

Vous êtes mes amis.

DUBOSC.

Oui, c'est la vérité.

PERRIN.

De Marie à présent nous portons la santé.

MADAME GALARD.

Une fille parfaite.

LA MÈRE SIMON.

Elle est bonne, elle est sage.

PERRIN.

Puisse-t-elle toujours être heureuse en ménage!

(On boit.)

LEVASSEUR.

Les deux époux.... C'est ça.... comme dit le refrain :

(Il chante.)

« Quand les bœufs vont deux à deux,
« Le labourage en va mieux. »

MADAME GALARD, à Dubosc.

Mais je crois que déjà Levasseur est en train.

DUBOSC.

Oui vraiment.

BAUDRU.

Les futurs sont dignes l'un de l'autre.

LA MÈRE SIMON.

C'est un couple charmant.

MADAME GALARD.

Leur bonheur est le nôtre.

LEVASSEUR.

Ah çà! n'oublions pas la santé de Paulin.

PERRIN.

Non, certe. A son bonheur!

LEVASSEUR.

Versez, versez tout plein.
A son bonheur! Paulin! c'est la perle des hommes;
Il a plus de talents que tous tant que nous sommes.

BAUDRU.

Oh! nous le connaissons mieux que vous.

LEVASSEUR.

Mieux que moi?

Laissez donc.

DUBOSC.

Cependant....

LEVASSEUR.

Qu'est-ce que tu dis, toi?

Je l'ai vu tout petit, Paulin.

PERRIN.

Vous?

LEVASSEUR.

Oui, moi-même.

Pour lui je me ferais hacher, vois-tu?... Je l'aime.

BAUDRU.

Où l'avez-vous connu?

LEVASSEUR.

Parbleu! c'est en prison.

TOUS, en se levant de table.

En prison!

MADAME GALARD.

Se peut-il?

BAUDRU.

Il n'a plus sa raison.

LEVASSEUR.

Condamné pour dix ans.

PERRIN.

Lui?

LEVASSEUR.

J'ai de la mémoire.

BAUDRU.

Il ne sait ce qu'il dit, nous l'avons fait trop boire.

LEVASSEUR.

C'est qu'il avait volé.

DUBOSC.

Volé!

LEVASSEUR.

Je le sais bien;

Il était détenu, lorsque j'étais gardien.

MADAME GALARD.

Ciel!

BAUDRU.

Venez vous coucher.

LEVASSEUR.

Oui, je sens que ma tête....

Mais c'est égal, Dufour, est un voleur honnête....

Je l'estime.

BAUDRU.

Venez.

LEVASSEUR.

Il m'estime à son tour.

BAUDRU.

Nous savons tout cela.

LEVASSEUR, qu'on entraîne.

Vive Paulin Dufour!

SCÈNE XI.

LES HABITANTS DU VILLAGE.

DUBOSC.

Eh bien ! qu'en dites-vous ?

MADAME GALARD.

Mais c'est épouvantable !

LA MÈRE SIMON.

Juste Dieu, quelle histoire !

BAUDRU.

Est-elle véritable ?

Levasseur était gris.

PERRIN.

Le fait est avéré.

LA MÈRE SIMON.

In vino veritas, comme dit le curé.

DUBOSC.

Un voleur ! Jugez donc les hommes à la mine !

MADAME GALARD.

J'en suis toute tremblante ! Un voleur, ma voisine !

PERRIN.

Peut-être croirez-vous que je veux me vanter ;
Eh bien ! je m'en doutais.

DUBOSC.

Oh ! moi, sans me flatter,
Je l'ai pensé souvent, rien qu'à voir sa figure.

MADAME GALARD.

Oui, c'est vrai, son regard est de mauvais augure.

PERRIN.

Quelque chose de faux, n'est-ce pas?

MADAME GALARD.

Justement.

Il m'a toujours déplu.

BAUDRU.

Vous le trouviez charmant.

MADAME GALARD.

Moi?

BAUDRU.

Voyons, contre lui qu'est-ce que l'on objecte?

PERRIN.

Une chose toujours m'a paru fort suspecte:
Il sait plusieurs métiers.

MADAME GALARD.

En effet.

DUBOSC.

C'est cela!

Pour mieux voler! Ils sont tous adroits ces gens-là.

PERRIN.

Il s'est fait serrurier ici.

LA MÈRE SIMON.

Quelle infamie!

MADAME GALARD.

Serrurier! voyez-vous?

LA MÈRE SIMON.

Quoi donc, ma chère amie?

MADAME GALARD.

Tout à son aise il peut, pour commettre des vols,
Faire des fausses clefs, forger des rossignols.

LA MÈRE SIMON.

Des rossignols!... J'en vais faire une maladie,
C'est certain.

DUBOSC.

Et, tenez, le jour de l'incendie,
Les effets précieux que l'on a cru brûlés,
Par lui, je le parie, auront été volés.

PERRIN.

Très-sûr. C'est pour cela qu'il montrait tant de zèle;
Qu'il dirigeait la pompe, et grimpait à l'échelle.

DUBOSC.

Qu'au milieu de la flamme il courait sur les toits.

MADAME GALARD.

Et cet homme obtiendrait la fille de Courtois?

PERRIN.

Jamais! Il ne peut pas rester dans le village.

MADAME GALARD.

S'enfuir avec la dot, était son plan, je gage.

PERRIN.

Mieux que cela.

MADAME GALARD.

Comment?

PERRIN.

Il a d'autres projets.
Chef d'un tas de vauriens et de mauvais sujets,
S'il épousait Marie, il quitterait sa forge,
Et l'auberge bientôt serait un coupe-gorge.

LA MÈRE SIMON.

Ah! bon Dieu!

MADAME GALARD.

Ce Dufour est capable de tout.

BAUDRU.

C'est trop fort! Je ne puis écouter jusqu'au bout.
Où diable avez-vous pris des sottises pareilles?

DUBOSC.

Sottises? Ne va pas m'échauffer les oreilles.

BAUDRU.

Toi? viens donc. Veux-tu pas faire ici le malin?

MADAME GALARD.

La paix.

BAUDRU.

Vous tombez tous sur ce pauvre Paulin....
Qu'il ait commis un vol jadis, je vous l'accorde,
Soit; mais à tout pécheur enfin miséricorde.
Lui, qui depuis trois ans se conduit bien chez nous,
Lui, qui nous a rendu des services à tous,
Il n'est plus à vos yeux qu'un méchant, qu'un coupable!
Il n'est pas de forfaits dont il ne soit capable!...
C'est indigne; et tout franc, vous êtes des ingrats.

DUBOSC.

Baudru!...

BAUDRU.

Je me bats l'œil de ce que tu diras.
Dufour vaut mieux que toi, que toute ta séquelle;
Et si quelqu'un de vous vient lui chercher querelle,
Je déclare tout haut que je suis son appui;
Et c'est moi, moi Baudru, qui répondrai pour lui.

(Il sort; Dubosc veut le suivre, mais il est retenu par les autres villageois.)

DUBOSC.

Soutenir un Dufour !

MADAME GALARD.

Ils sont fort bien ensemble.

LA MÈRE SIMON.

C'est naturel ; et qui se ressemble s'assemble.

DUBOSC.

Dufour ! ah ! son nom seul me crispe, voyez-vous.

PERRIN.

Contre lui c'est l'instant de nous entendre tous.

TOUS.

Tous.

DUBOSC.

Il faut exiger que le maire le chasse.

MADAME GALARD.

Moi, je ne pourrais pas le regarder en face.

PERRIN.

Ainsi c'est convenu : qu'il s'en aille d'ici,
N'est-ce pas ?

TOUS.

Qu'il s'en aille.

LA MÈRE SIMON.

Ah ! bon Dieu ! le voici.

(Tous les villageois se reculent avec effroi.)

PERRIN.

Ne craignez rien ; pour nous il n'est plus redoutable
Laissez-moi faire.

SCÈNE XII.

LES HABITANTS DU VILLAGE, DUFOUR.

DUFOUR.

Eh quoi ! déjà sortis de table?

PERRIN.

Oui.

DUFOUR.

Le contrat est fait, nous signerons demain.

PERRIN.

On ne vous parle pas, passez votre chemin.

DUFOUR.

Comment ?...

PERRIN.

Suffit. Parlez à votre écot, vous dis-je.

DUFOUR.

Ah çà ! mon cher Perrin, quel est donc ce vertige?

DUBOSC.

Il vous sied bien...

PERRIN.

Tais-toi. Demain il fera jour.

(Aux villageois.)

Venez ; cédons la place à l'honnête Dufour.

(Les villageois se retirent par différents côtés. Quelques-uns entrent chez Courtois.)

SCÈNE XIII.

DUFOUR, ensuite COURTOIS.

DUFOUR.

Je demeure interdit!... et ne saurais comprendre....
C'est vous, père Courtois! que venez-vous m'apprendre?
Parlez, que signifie?...

COURTOIS.

Ah! mon pauvre garçon,
Je suis au désespoir.

DUFOUR.

Achevez. Quel soupçon!

COURTOIS.

C'est un malheur bien grand!

DUFOUR.

Enfin que dois-je croire?

COURTOIS.

Levasseur, étant gris, a conté ton histoire.

DUFOUR.

Levasseur!

COURTOIS.

Je te plains.

DUFOUR.

Il leur a tout appris!
Et l'estime aussitôt a fait place au mépris!...
C'est trop juste en effet!

COURTOIS.

Allons, d'un cœur plus ferme....

DUFOUR.

O ciel! à mes malheurs il n'est donc pas de terme!
Quoi! partout repoussé, persécuté, flétri,
J'erre depuis huit ans sans trouver un abri!
La fortune un instant ne se montre propice
Que pour me rejeter au fond du précipice!
C'en est trop! mon courage enfin est abattu!

COURTOIS.

Dufour....

DUFOUR.

Dites-moi donc à quoi sert la vertu!

COURTOIS.

Sois homme.

DUFOUR.

C'en est fait, je n'ai plus d'espérance.

COURTOIS.

C'est ma fille!... à ses yeux cache au moins ta souffrance.

SCÈNE XIV.

DUFOUR, COURTOIS, MARIE.

MARIE.

Eh bien! tout est connu; Levasseur a parlé!

COURTOIS.

Oui; du sort de Paulin tu me vois accablé.
Déjà de toutes parts on l'évite, on l'outrage.

MARIE.

Mais vous, vous lui restez; vous aurez le courage

De faire hautement éclater aujourd'hui
L'estime et l'amitié que vous avez pour lui.

COURTOIS.

Assurément.

MARIE.

Alors, qu'a-t-il à craindre encore?
Chacun ici vous croit, vous chérit, vous honore;
Vous êtes du pays l'oracle et le conseil;
Votre exemple peut tout en un instant pareil.
Qu'à protéger Paulin votre bonté s'applique,
Et vous lui ramenez l'opinion publique.

DUFOUR.

Marie!

COURTOIS.

Oui, mon enfant, tu juges bien mon cœur.
De leurs préventions Dufour sera vainqueur:
Oui, je le servirai.

MARIE.

Ah! j'en étais bien sûre!
Et votre fermeté me touche et me rassure.
Pour lui rendre les cœurs qu'il avait su gagner,
Il suffit du contrat que nous allons signer.

COURTOIS.

Le contrat?

DUFOUR.

Que dit-elle!

MARIE.

Oui, de votre famille
Dès qu'il fera partie....

COURTOIS.

Écoute donc, ma fille....

MARIE.

Vous hésitez?

COURTOIS.

Il faut avant d'en venir là....

MARIE.

Quoi! vous rétractez-vous?

COURTOIS.

Je ne dis pas cela....

Plus tard....

MARIE.

Mais c'est l'honneur qu'il s'agit de lui rendre!
Songez qu'il est perdu s'il n'est pas votre gendre.

DUFOUR.

Son gendre, dites-vous? Non, tout est rompu.

MARIE.

Quoi!

Mon père....

DUFOUR.

Votre père est le même pour moi.
Une égale bonté vous guide l'un et l'autre:
Mais c'est moi qui lui rends sa parole et la vôtre.

MARIE.

Qu'entends-je!

DUFOUR.

Je le dois.

MARIE.

Tout peut se réparer,
N'en doutez pas.

DUFOUR.

Marie, il faut nous séparer.

MARIE.

Jamais! Si vous m'aimiez....

DUFOUR.

O ciel! Si je vous aime!..

Mais l'affront d'aujourd'hui me rappelle à moi-même.
Un chimérique espoir nous abusait tous trois :
Ici le préjugé réclame encor ses droits.
Soulevant le mépris aussitôt qu'on le nomme,
Un libéré n'est plus un citoyen, un homme;
Pour tout refuge, il n'a que le crime ou la mort....
Je me consulterai, je choisirai mon sort.

COURTOIS.

Calme-toi.

MARIE.

Que dit-il!

DUFOUR.

J'ai tort, j'ai tort, Marie.
Je vous perds, je me vois sans appui, sans patrie;
N'importe, je devais vous épargner ces pleurs!...
Adieu, pardonnez-moi ma honte et vos douleurs.

MARIE.

Mon père!

COURTOIS.

Cher ami, ne perds pas l'espérance.
Compte sur moi; mes soins et ma persévérance
Ramèneront....

DUFOUR.

Adieu, ne me retenez pas.

COURTOIS.

Que nous sachions du moins où tu portes tes pas;
Apprends-nous en quels lieux....

DUFOUR.

En quels lieux? Je l'ignore.
En quelque asile obscur... pour qu'on m'en chasse encore.

MARIE.

O mon Dieu!

COURTOIS.

N'as-tu pas quelques amis?

DUFOUR.

Aucun.
Des amis? moi!... Que dis-je? hélas! j'en avais un!
Il fut pendant dix ans mon protecteur, mon père!
Oui, j'irai le trouver; c'est en lui que j'espère.
S'il vit, il m'aidera, ce mortel bienfaisant,
A porter un fardeau devenu trop pesant.
Mais s'il n'existe plus.... il faut que je succombe!...
Alors, j'irai prier et mourir sur sa tombe.

MARIE.

Paulin!...

DUFOUR.

Séparons-nous.... je dois quitter ce lieu....
Non, laissez-moi, vous dis-je.... et pour jamais adieu.

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE.

CINQUIÈME PARTIE.

PERSONNAGES

DE LA CINQUIÈME PARTIE.

M. LÉPINOIS, Directeur de la Maison de correction.

PAULIN DUFOUR, Libéré.

JULIE, ancienne Femme de Chambre de madame Brémontier.

DROUILHARD, Libéré.

JULIEN, Gardien.

UN MARCHAND BIJOUTIER.

UN MAÇON.

UN BOURGEOIS.

BOURGEOIS, ARTISANS, SOLDATS, etc.

CINQUIÈME PARTIE.

(Le théâtre représente une place publique. On voit la façade de la Maison de Correction, et plusieurs boutiques, entre autres une boutique d'orfévrerie et de bijouterie.)

SCÈNE PREMIÈRE.

DROUILHARD, ensuite JULIEN.

DROUILHARD.

(Il se promène sur la place.)

Elle n'arrive pas! Qui peut la retenir?
Quel obstacle imprévu l'empêche de venir?
Je me promène ici depuis plus d'un quart d'heure;
Je serai remarqué, pour peu que je demeure!...
On sort de la prison!... Justement, un gardien!...

(Julien sort de la Maison de Correction, et s'assied sur un banc pour fumer sa pipe.)

Le voilà qui s'assied!... Que faire?... C'est Julien!
Si je reste en ces lieux il va me reconnaître.
Il vaut mieux l'aborder, c'est le plus sûr, peut-être.
Cette Julie!... Ainsi peut-on être en retard!
Bonjour, monsieur Julien.

JULIEN.

Comment! c'est vous, Drouilhard!

DROUILHARD.

Vous voyez.

JULIEN.

Se peut-il ? Quoi ! vous ici !

DROUILHARD.

Moi-même.

JULIEN.

Vous êtes donc libre ?

DROUILHARD.

Oui.

JULIEN.

Ma surprise est extrême.

DROUILHARD.

Pourquoi ?

JULIEN.

L'on assurait dans toute la maison
Qu'à Clairvaux, pour cinq ans, vous étiez en prison.

DROUILHARD.

Fi donc !

JULIEN.

Je ne vois là rien d'extraordinaire ;
Car vous fûtes déjà notre pensionnaire.

DROUILHARD.

Parbleu ! mon avocat me défendit si mal !...
Mais j'étais innocent !... L'erreur du tribunal....

JULIEN.

Revenons au récit qu'on est venu nous faire.
On disait qu'impliqué dans la fameuse affaire,
L'affaire de Robert...

DROUILHARD.

Oui, c'est vrai, j'en convien.

JULIEN.

C'est vrai ?

DROUILHARD.

Que voulez-vous ? Hélas ! l'homme de bien
Rencontre sur ses pas toujours quelque traverse.
A Dijon, par hasard, j'étais pour mon commerce :
Robert commet un vol avec effraction....
Voilà que l'on me met en accusation !
Moi !

JULIEN.

Bon !

DROUILHARD.

En vérité. Mais j'ai, dans ma défense,
Victorieusement prouvé mon innocence.

JULIEN.

C'est heureux.

DROUILHARD.

J'ai détruit jusqu'au moindre soupçon.
Mon premier jugement m'a servi de leçon.
Je m'étais compromis alors par ignorance ;
On m'avait condamné sur la seule apparence.
Mais un bon averti, comme on dit, en vaut deux.
Nargue des avocats, je n'ai plus besoin d'eux ;
J'ai, pour me diriger sans péril dans le monde,
Fait du Code pénal une étude profonde ;
Je le relis sans cesse ; et maintenant il faut
Être bien avisé pour me prendre en défaut.
Je ne m'alarme plus, de quoi que l'on m'accuse :
Je sais ce que la loi permet, défend, excuse :
En quel cas un délit est réputé commis ;

Jusqu'où l'on peut aller sans être compromis;
Quelle prudence il faut dans la moindre entreprise;
Comment on peut sur soi ne jamais donner prise;
Et pour tout dire enfin, je connais mieux la loi
Que juges, conseillers et procureurs du roi.

JULIEN.

Vous êtes bien habile.

DROUILHARD.

Il le faut.

JULIEN.

C'est commode.

DROUILHARD.

Oh! c'est indispensable : il faut savoir son code;
Sans cela, voyez-vous, on est pris comme un sot.

JULIEN.

Je veux être pendu, si j'en sais un seul mot.

DROUILHARD.

Eh bien! vous avez tort.

JULIEN.

Bah!

DROUILHARD.

Je vous le proteste.
Cette ignorance-là peut vous être funeste;
Vous pouvez vous trouver coupable un beau matin,
Et sans vous en douter.

JULIEN.

Allons donc.

DROUILHARD.

C'est certain.

JULIEN.

Pour se bien gouverner, faut-il tant de science?
Le guide le plus sûr, c'est notre conscience.

DROUILHARD.

La conscience, ô ciel! A qui le dites-vous?
Elle m'a consolé jadis sous les verrous.
Mais les juges alors m'ont prouvé, ce me semble,
Que la mienne et les lois s'accordaient mal ensemble.
La plus simple action, un devoir qu'on remplit,
Un voyage, un repas, tout peut être un délit.
Du danger de faillir le code me délivre:
Ma conscience enfin, je la trouve en ce livre;
Lui seul de bien des maux m'a préservé souvent.

JULIEN.

Tenez, Drouilhard, pour moi vous êtes trop savant.
Tant de précautions, s'il faut que je le dise....
Mais, au reste, chacun en agit à sa guise.
Laissons cela. Du code intrépide lecteur,
Vous avez un état, pourtant?

DROUILHARD.

Oui, colporteur.
La balle sur le dos je cherche les pratiques.
Je vends un peu de tout: des lacets, des cantiques,
De la toile, du fil, des rubans, des couteaux;
Je vais dans les marchés, les foires, les châteaux:
Mes profits sont petits, et ma fatigue est grande;
Mais je vis, et c'est là tout ce que je demande.

JULIEN.

Allons, j'aime à vous voir en de tels sentiments.

Car vous m'étiez suspect dans les premiers moments,
J'en conviens.

DROUILHARD.

Moi? me faire une telle injustice!

(On entend la cloche.)

JULIEN.

On sonne le soupé; je vais à mon service.

DROUILHARD.

Le devoir avant tout.

JULIEN.

Bonsoir, Drouilhard, bonsoir.

DROUILHARD.

Enchanté d'avoir eu le plaisir de vous voir.

SCÈNE II.

DROUILHARD, ensuite JULIE.

DROUILHARD.

Me voilà délivré de son impertinence!
Le sot!... Il m'a du moins servi de contenance;
Sans être remarqué j'ai pu rester ici.
Pourvu que maintenant Julie.... Ah! la voici!
Enfin, arrive donc! C'est se moquer du monde!

JULIE.

Eh mon Dieu! me voilà.

DROUILHARD.

Que le ciel te confonde!
Je suis depuis une heure à croquer le marmot.

JULIE.

Que veux-tu? j'espérais pouvoir venir plus tôt;
Impossible! J'avais tant de choses à faire....

DROUILHARD.

A mes ordres d'abord je veux que l'on défère;
Je te l'ai dit cent fois.

JULIE.

Encor, faut-il le temps.

DROUILHARD.

Pas de réflexions.

JULIE.

Il suffit, je t'entends.
Vas-tu faire une scène au milieu de la rue?

DROUILHARD.

Mais....

JULIE.

Dès que je l'ai pu je suis vite accourue;
Et maintenant, voyons, quand tu t'emporteras....

DROUILHARD.

J'ai tort; n'en parlons plus. Viens, donne-moi le bras;
Car on est moins suspect alors qu'on se promène.

JULIE.

Mais enfin quel motif en ce lieu nous amène?
Je n'en sais rien encore; et ta discrétion....

DROUILHARD.

J'attendais le moment de l'exécution.

Qui se livre trop tôt est mauvais politique.
Écoute-moi donc bien. Tu vois cette boutique?

JULIE.

Celle du bijoutier?

DROUILHARD.

En face, oui, devant nous.

JULIE.

Eh bien?

DROUILHARD.

Tu vas aller acheter des bijoux.

JULIE.

Pour qui?

DROUILHARD.

Pour une sœur, une nièce, n'importe :
Tu veux faire un cadeau. Devant toi l'on apporte
Bagues, étuis, colliers; mais tu contrôles tout;
Rien dans le magasin ne se trouve à ton goût;
Quoi que l'on te présente, à ma leçon fidèle,
Critique le travail, la forme ou le modèle.
Cependant, au soupçon pour ôter tout sujet,
Commande au bijoutier.... une chaîne.... un objet
De certaine valeur, et laisse-lui des arrhes.
Tiens, voilà de l'argent.

JULIE.

Je le vois, tu prépares
Quelque mauvais coup.

DROUILHARD.

Non.

JULIE.

Quel projet est le tien?

DROUILHARD.

Il faut tout t'expliquer, et tu ne comprends rien.
Pour rencontrer ton goût, pour avoir ta pratique,
Le marchand sous tes yeux fait passer sa boutique,
Découvre chaque montre, ouvre chaque tiroir.
Observe alors si bien que pour toi, dès ce soir,
Le magasin n'ait plus de secret, de mystère,
Enfin sois en état d'en dresser l'inventaire.

JULIE.

Tu veux....

DROUILHARD.

Ecoute encor, que je te mette au fait.
Sous prétexte de voir la chaîne qu'on te fait,
D'y graver quelque chiffre ou changer une pierre,
Tu reviens tous les jours, tu te rends familière;
Tu causes, tu fais rire aux dépens des voisins;
Tu dis beaucoup de mal des autres magasins;
Et tout en plaisantant, poursuivant tes études,
Bientôt de la maison tu sais les habitudes.

JULIE.

C'est là le rôle?...

DROUILHARD.

Une autre eût deviné d'abord:
Mais toi.... Robert pourtant qui t'estimait si fort!

JULIE.

Robert!

DROUILHARD.

Garçon d'esprit; mais pas d'expérience.
Il s'est perdu, vois-tu, par trop de confiance.

Mais lorsque de Toulon il sera revenu,
Il peut compter sur moi.

JULIE.

Pourquoi l'ai-je connu!

DROUILHARD.

Çà, vas-tu m'ennuyer de tes jérémiades?

JULIE.

Je me tais.

DROUILHARD.

Le meilleur de tous mes camarades!
Robert!... Mais revenons. Il se fait déjà tard;
Tu sais bien ta leçon? A l'ouvrage.

JULIE.

Drouilhard,
Songe, je t'en conjure, à ce que tu veux faire;
Tremble de t'attirer quelque méchante affaire.

DROUILHARD.

Ne t'embarrasse pas, je connais mon métier.

JULIE.

A de pareils projets pourquoi m'associer?
Tu sais en te servant tout ce que je hasarde.
Tu vas me compromettre enfin.

DROUILHARD.

Prenez donc garde!
Compromettre madame!

JULIE.

Oui, je veux désormais
Éviter....

DROUILHARD.

Ah! tu veux!... c'est fort bien! Tu permets

Que je prenne du mal, qu'aux dangers je me livre;
Que je m'expose, moi, pour t'avoir de quoi vivre;
Que mon talent pourvoie à tes moindres besoins;
Et tu veux, à ton aise, et libre de tous soins,
Rester les bras croisés à faire la princesse?
Pas de ça, s'il vous plaît.

JULIE.

Excuse ma faiblesse;
Une affaire si grave!...

DROUILHARD.

Ah! pas tant de façons;
Travaille.

JULIE.

Jusqu'ici, tu sais bien....

DROUILHARD.

Finissons.
Je me suis expliqué, j'entends qu'on m'obéisse.

JULIE.

Crains de tomber encore aux mains de la justice;
Pense au sort de Robert.

DROUILHARD.

Morbleu! te tairas-tu?
Il te sied bien, ma foi, de prêcher la vertu!
Songe de quel état ma bonté t'a tirée.
Sans secours, sans asile, au désespoir livrée,
Chacun te repoussait : seul j'eus pitié de toi;
Depuis un an tu n'as de ressource que moi.
Et tu viens m'opposer des craintes ridicules!
Ah! par prudence au moins étouffe tes scrupules.

A la communauté procure du profit,
Gagne ton pain ; sinon.... tu comprends....

JULIE.

Il suffit ;
J'obéirai.

DROUILHARD.

Crois-moi, ce n'est qu'une vétille;
Pas le moindre danger. Allons, sois bonne fille;
Profite des beaux jours qui te sont accordés.
Que diable ! j'ai pour toi les meilleurs procédés ;
Je suis doux, complaisant, jamais je ne t'afflige;
Il faut de ton côté....

JULIE.

J'obéirai, te dis-je.

DROUILHARD.

Eh bien, voilà parler; à la bonne heure. Ainsi
C'est convenu; je vais te laisser seule ici.
Observe exactement, et viens me rendre compte.

JULIE.

Tu seras satisfait.

DROUILHARD.

Allons, c'est bien, j'y compte.
Que les moindres détails par toi soient recueillis.
Tu me retrouveras là-bas, chez Dutaillis,
Au *Soleil d'Or*.

JULIE.

Je sais.

DROUILHARD.

Adieu donc. Du courage.
Il me tarde déjà de me mettre à l'ouvrage.

SCÈNE III.

JULIE.

Ainsi donc il me faut obéir à ses lois!
Mon malheur m'y contraint, je n'ai pas d'autre choix.
D'une première faute, ô ciel! quelle est la suite!
Dans quel abîme affreux une erreur m'a conduite!...
Mais à de vains regrets pourquoi m'abandonner?
Puisque le monde enfin ne veut rien pardonner,
Puisqu'il m'a de l'honneur interdit la carrière,
Pourquoi voudrais-je encor regarder en arrière?
Étouffons le remords, et marchons sans effroi.
Plus de pitié pour ceux qui n'en ont pas pour moi.

(Elle entre chez le bijoutier.)

SCÈNE IV.

DUFOUR.

(Il est dans le plus grand dénûment, épuisé de fatigue, et marche appuyé sur un bâton.)

Oui, ce doit être ici, tout près de cette place....
C'est là! je reconnais.... Mon Dieu, je te rends grâce!
Je suis donc arrivé!... Sans doute il était temps!
Le besoin, la fatigue.... Ici, quelques instants,
Respirons, rappelons ma force et mon courage.

(Il s'assied sur un banc.)

Qu'êtes-vous devenus, rêves de mon jeune âge?
Je partis de ces lieux de bonheur enivré,
Et je reviens souffrant, flétri, désespéré!
En moi de la vertu je ne sens plus la flamme :
Mes malheurs n'ont laissé que la haine en mon âme.
La haine!... Oui, je connais ce sentiment affreux.
Et cependant j'étais sensible, généreux;
Ces hommes sans pitié, qu'aujourd'hui je déteste,
Je les aimais!

(Après un long silence, il se lève.)

Songeons à l'ami qui me reste.
Je me suis ce matin informé de son sort;
Il vit, je vais le voir! Enfin je touche au port;
Je n'ai plus désormais à craindre la tempête.
Approchons.... Je ne sais quelle terreur m'arrête....
Le destin si souvent se plut à me tromper!
C'est mon dernier espoir, s'il allait m'échapper!
Si monsieur Lépinois.... Bannissons ces alarmes;
Il me tendra les bras, il essuîra mes larmes.
Allons.

(Il va pour sonner à la porte de la Maison de Correction, et se retourne au bruit que font les deux personnes qui entrent en scène.)

SCÈNE V.

DUFOUR, JULIE, UN BIJOUTIER.

LE BIJOUTIER.

(A Julie, qui sort de chez lui et qu'il accompagne.)

Tout sera prêt dans huit jours au plus tard.

JULIE.

J'y compte.

(Le bijoutier rentre.)

J'ai rempli les ordres de Drouilhard.

(Elle aperçoit Dufour.)

On m'observe!.. cet homme... un des nôtres peut-être.

DUFOUR.

Les traits de cette femme.... oui, je crois reconnaître...

JULIE.

Je l'ai vu quelque part.

DUFOUR.

Elle semble à son tour....

C'est elle, c'est Julie!

JULIE.

O ciel! monsieur Dufour!

DUFOUR.

Moi-même.

JULIE.

En quel état, hélas! je vous retrouve!

DUFOUR.

Ainsi depuis neuf ans la fortune m'éprouve:

La misère, l'opprobre, accompagnent mes pas.

JULIE.

Quoi! toujours malheureux? Je ne le conçois pas.
Avec tant de talents, de vertus!

DUFOUR.

Eh! qu'importe?
Où conduit la vertu? qu'est-ce qu'elle rapporte?
Vous le voyez!... Mais vous, vous avez donc quitté
Madame Brémontier?

JULIE.

Oui.... la fatalité....
Malgré moi.... des motifs....

DUFOUR.

Enfin pour quelles causes?

JULIE.

Après votre départ qu'il s'est passé de choses,
Monsieur Dufour!

DUFOUR.

Quoi donc?

JULIE.

Apprenez que Robert,
Par qui votre secret jadis fut découvert,
De monsieur Brémontier trompant l'expérience,
Sut captiver enfin toute sa confiance.

DUFOUR.

Eh bien?

JULIE.

Eh bien! de ceux qui vous ont outragé,
Qui vous ont méconnu, Robert vous a vengé.

DUFOUR.

Lui?

JULIE.

De toutes les clefs il avait pris l'empreinte;
Et lorsque l'on était sans soupçon et sans crainte,
En emportant la caisse, il disparut un jour.

DUFOUR.

Se peut-il?

JULIE.

Cependant, trop crédule à son tour,
Près de s'expatrier, trahi par un complice,
Il fut livré bientôt aux mains de la justice.
Une peine infamante....

DUFOUR.

O ciel! qu'ai-je entendu?
Et l'argent dérobé?

JULIE.

Presque tout fut perdu;
On ne put retrouver que le quart de la somme.

DUFOUR.

Pour monsieur Brémontier, quel coup! un si digne homme!..
Mais revenons à vous; car cet événement
N'a nul rapport....

JULIE.

Hélas! que n'est-il vrai!

DUFOUR.

Comment?

JULIE.

Ah! combien j'ai souffert! la misère, l'outrage...

DUFOUR.

Achevez.

JULIE.

Eh bien, oui! oui, j'aurai ce courage;
Vous saurez tout, je veux m'expliquer sans détour.
Robert m'aimait.... du moins il me parlait d'amour.
Longtemps je ne le vis qu'avec indifférence;
Je me faisais un jeu de sa persévérance.
Mais lorsque j'entendis vanter de tous côtés
Ses nobles sentiments, ses mœurs, ses qualités;
Quand madame, à son tour, le citant pour modèle,
Lui donna tout crédit, tout pouvoir auprès d'elle,
Je me laissai gagner à l'exemple d'autrui,
Et mon cœur prévenu se déclara pour lui.
Il sut, même avant moi, découvrir ma tendresse;
Et redoublant alors et de soins et d'adresse,
D'une prompte union me présentant l'espoir,
Il me fit aisément oublier mon devoir.
De là tous mes malheurs! Dès qu'à sa destinée,
Par ma faute elle-même, il me crut enchaînée,
Il pensa que de feindre il n'était plus besoin;
Je connus ses projets!... Le ciel m'en est témoin,
Les supplications, les prières, les larmes,
Sur lui j'essayai tout; trop impuissantes armes!
Il parut seulement mécontent et surpris,
Et vit mon désespoir d'un regard de mépris.
Que faire? que résoudre? et pour moi quelle épreuve!
Révéler ses desseins, sans fournir nulle preuve,
On ne m'aurait pas crue; et d'ailleurs, le trahir!
Mon cœur s'y refusait, je lui dus obéir.
Je me tus; et du vol malgré moi protectrice,
Par mon silence au moins j'en devins la complice.

DUFOUR.

Que je vous plains !

JULIE.

Bientôt suivit le châtiment !
Quand Robert arrêté fut mis en jugement,
Accusée à mon tour, il me fallut répondre.
L'aspect du tribunal suffit pour me confondre ;
La honte, la douleur, égaraient ma raison....
Et je fus condamnée à deux ans de prison.

DUFOUR.

Vous, Julie ?

JULIE.

Oui, deux ans !... et j'ai subi ma peine !

DUFOUR.

Ah ! la prison n'est rien ! mais le mépris, la haine....
Vous ignorez ces maux, un destin plus heureux....

JULIE.

Jugez-en. Au sortir de ce séjour affreux,
J'espérais, de l'amour déplorable victime,
Rencontrer l'indulgence et regagner l'estime ;
Je m'abusais ! Je fis des efforts superflus.
Mes amis, mes parents, ne me connaissaient plus ;
Que dis-je ? mon nom seul leur était un outrage.
Je voulus me placer, je cherchai de l'ouvrage,
J'essayai tout enfin pour trouver de l'emploi....
Je sortais de prison, pas de pitié pour moi !
Partout on repoussa ma prière importune.
Je luttai quatre mois contre tant d'infortune ;
Je vendais mes effets, et ce faible secours,
Tant qu'il dura, soutint mes misérables jours.

Mon dénûment rendit mon courage inutile.
Alors manquant de pain, de vêtements, d'asile,
Il me fallut choisir ou l'opprobre ou la mort....
Je n'osai pas mourir! Vous connaissez mon sort.
Un ami de Robert, Drouilhard m'a recueillie;
Je demeure avec lui.

DUFOUR.

Malheureuse Julie!

JULIE.

Oh oui! bien malheureuse!

DUFOUR.

Un ami de Robert!
Songez-y, tôt ou tard il sera découvert....

JULIE.

Eh bien! je subirais alors sa destinée!
Que m'importe, après tout, d'être encor condamnée?
Ne suis-je pas flétrie?

DUFOUR.

Écoutez.

JULIE.

Désormais
Le chemin de l'honneur m'est fermé pour jamais.
Déjà je m'accoutume à cette vie infâme;
Je sens que le malheur a dégradé mon âme:
Les hommes ont creusé l'abîme où je me voi,
Et quiconque leur nuit est un ami pour moi.

DUFOUR.

Calmez-vous.

JULIE.

Hé! le puis-je? Au désespoir en proie,

La vengeance à présent est mon unique joie....
Mais pourquoi vous offrir de si tristes tableaux?
Pourquoi vous fatiguer du récit de mes maux?
Excusez....

DUFOUR.

Notre cause est la même; nous sommes
Victimes, vous et moi, des préjugés des hommes.

JULIE.

Oui, parlez-moi de vous. Vos traits, vos vêtements,
Ne m'attestent que trop l'excès de vos tourments;
Et lorsque le hasard nous rejoint l'un et l'autre,
Que j'apprenne du moins quel destin est le vôtre.

DUFOUR.

Qu'exigez-vous!... Chassé par monsieur Brémontier,
Je repris les outils, la veste d'ouvrier,
Et j'allai m'établir dans un obscur village,
Où je vécus trois ans à l'abri de l'orage.
Mais on sut, par hasard, qui j'étais.... et soudain
Je vis peser sur moi les soupçons, le dédain....
Je partis. La fatigue, et le chagrin sans doute,
Me mirent hors d'état de poursuivre ma route.
Dans les premiers instants mon mal sembla leger;
Mais il s'accrut bientôt, et je fus en danger:
Aux soins qu'on me donnait je restais insensible;
Voir, entendre, parler ne m'était plus possible....
Quand je repris mes sens, jugez de mon effroi,
Tout ce qui m'entourait était nouveau pour moi;
Ce n'était plus l'auberge où par la maladie
J'avais été surpris.

JULIE.

Qu'entends-je?

DUFOUR.

O perfidie!
Ceux qui m'avaient d'abord prodigué des secours,
Ces hôtes empressés et tremblant pour mes jours,
Mes dépouilles avaient excité leur envie!
Et quand je leur parus près de perdre la vie,
Dans leur cupidité ne ménageant plus rien,
S'appropriant mon or, mes effets, tout mon bien,
Ils m'avaient, presque nu, jeté dans un hospice.

JULIE.

Grand Dieu!

DUFOUR.

Que faire? hélas! les poursuivre en justice?
Sans preuves, sans témoins? D'ailleurs un libéré!...
Trop sûr de ma ruine, au désespoir livré,
Sur mon lit de douleur s'épuisait ma constance,
Et j'appelais la fin de ma triste existence.
Mais le courroux du ciel n'était point adouci:
On me sauva! J'ai pu me traîner jusqu'ici,
Faible, à pied, sans argent.... quel pénible voyage!
Implorant un abri de village en village;
Couchant dans une grange, une étable; et vivant
Du pain de la pitié.... qui me manqua souvent!

JULIE.

Des hommes et du ciel voilà donc la justice!
Persécuté, trahi, la misère, un hospice!...
Et vous n'êtes point las encor de la vertu?
La vengeance.... Mais quoi! vous êtes abattu,

Malade, sans asile, en proie à l'indigence....
Songeons à vos besoins, et non à la vengeance.
Si le hasard me place aujourd'hui sur vos pas,
C'est pour vous secourir.... ne me refusez pas;
Venez; notre demeure, ainsi que notre bourse....

DUFOUR.

Non, Julie; il me reste encore une ressource.

JULIE.

Et laquelle?

DUFOUR.

Un ami qui loge près d'ici.

JULIE.

Un ami?

DUFOUR.

De vingt ans.

JULIE.

Puisqu'il en est ainsi....
Mais n'est-ce pas plutôt qu'à vos yeux avilie,
Objet de vos mépris....

DUFOUR.

Vous? ô ciel! vous, Julie,
Qui me tendez la main dans mon adversité?
Victime comme moi de la fatalité,
La cause de vos torts est aussi votre excuse:
Je vous aime et vous plains; honte à qui vous accuse.

JULIE.

J'écoute avec transport votre indulgente voix.
Hélas! depuis quatre ans, c'est la première fois
Qu'un langage si doux a frappé mon oreille.
Combien de souvenirs en mon cœur il réveille!

Mais pardon, je m'oublie et ne m'aperçois pas
Que trop longtemps ici j'ai retenu vos pas.
Et puisque mon secours ne peut vous être utile,
Puisqu'un ami vous offre un honorable asile,
Je vous quitte; on m'attend, adieu, vivez heureux.

DUFOUR.

Adieu donc. Que le ciel vous soit moins rigoureux!

JULIE.

J'y songe cependant : par un hasard funeste,
Si vous étiez privé de l'appui qui vous reste,
Si ce dernier espoir était encor déçu,
Alors venez chez nous, vous serez bien reçu.

DUFOUR.

Votre cœur généreux....

JULIE.

Nous trouver est facile :
C'est la seconde rue après l'hôtel de ville,
Numéro trente-cinq, tout au fond de la cour.
J'y serai dans une heure. Adieu, monsieur Dufour;
Adieu.

SCÈNE VI.

DUFOUR.

Pauvre Julie! encore une victime!
Rien ne peut maintenant la sortir de l'abîme;
C'en est fait! Mais songeons à mes propres douleurs;
Allons trouver celui qui doit sécher mes pleurs.

Oui, surmontons l'effroi dont mon âme est atteinte :
Quand je suis sans remords, je dois être sans crainte.
Il me recevra bien ; allons, c'est trop tarder.

(Il sonne à la porte de la maison de correction.)

SCÈNE VII.

DUFOUR, JULIEN.

(Pendant cette scène le jour baisse ; on allume les reverberes, et les boutiques sont successivement eclairées.)

JULIEN.

Qu'est-ce ? que voulez-vous ?

DUFOUR.

Puis-je vous demander
Si monsieur Lépinois....

JULIEN.

Parlez, je vous écoute.

DUFOUR.

Est-ce lui qui toujours est directeur ?

JULIEN.

Sans doute.

DUFOUR.

Je suis sauvé !

JULIEN.

Comment ?

DUFOUR.

Ah ! monsieur, dès ce soir,
Ne pourrais-je obtenir la faveur de le voir ?

JULIEN.

Non, car il est absent.

DUFOUR.

Eh bien! je vais l'attendre,
Si vous le permettez.

JULIEN.

Je me fais mal entendre :
Quand je vous dis absent, c'est absent par congé;
Il est à Paris.

DUFOUR.

Ciel!

JULIEN.

Un voyage obligé,
Une succession.

DUFOUR.

Plus d'espoir!

JULIEN.

Patience :
A son retour, mon cher, vous aurez audience.

DUFOUR.

Il revient donc bientôt?

JULIEN.

Ma foi, je n'en sais rien.
Dans un mois, nous dit-on; mais je parîrais bien
Qu'être éloigné d'ici l'inquiète; et peut-être
Un beau jour, tout à coup, nous le verrons paraître.

DUFOUR.

Eh bien! s'il est absent, j'ose alors vous prier
De me faire parler à monsieur Carpentier.

JULIEN.

Carpentier, dites-vous ?

DUFOUR.

Oui, l'inspecteur.

JULIEN.

J'ignore..

Attendez.... Hier, je crois, on le citait encore...
L'inspecteur Carpentier, oui, vous avez raison ;
Mais il est directeur dans une autre maison,
Depuis plus de six ans.

DUFOUR.

Contre moi tout conspire !

JULIEN.

Ah çà ! vous n'avez pas autre chose à me dire ?
Je rentre. Adieu, mon cher ; revenez dans un mois,
Et vous pourrez parler à monsieur Lépinois.

SCÈNE VIII.

DUFOUR.

Un mois ! Ainsi le ciel sans relâche me frappe !
L'espoir que je saisis au même instant m'échappe !
Contre la destinée en vain je me débats ;
Ma force se refuse à de nouveaux combats.
Et je n'ai pas de pain ! pas un toit qui m'abrite !
Est-ce donc là, mon Dieu, le sort que je mérite ?
Depuis neuf ans chacun me repousse ou me nuit !

Que vais-je devenir?... Déjà voici la nuit;
Et personne.... Mais quoi! les offres de Julie....
Que dis-je? et ce Drouilhard!... ciel! ma main avilie
Oserait d'un tel homme accepter les bienfaits?
J'irais prendre ma part aux larcins qu'il a faits?...
Non, il vaut mieux mourir!.. On vient!... je crois entendre....
Ce sont des ouvriers!... Eh! que puis-je en attendre?
Essayons.

SCÈNE IX.

(Des maçons sortant du travail, traversent le théâtre en chantant; un d'eux s'arrête pour parler à Dufour.)

DUFOUR, UN MAÇON.

DUFOUR.

Monsieur....

LE MAÇON.

Quoi?

DUFOUR.

Vous n'auriez pas besoin
D'un aide, d'un manœuvre? Hélas! je viens de loin,
Et je suis sans travail, sans ressource.

LE MAÇON.

Tu comptes
Que je vais bonnement croire à de pareils contes?

DUFOUR.

Je vous assure....

LE MAÇON.

Tiens, je suis franc : ton aspect,
Tes discours, ta tournure, enfin tout m'est suspect.

DUFOUR.

Des malheurs...

LE MAÇON.

C'est cela ! L'histoire est toute prête :
On se dit malheureux quand on n'est point honnête.

DUFOUR.

Je le suis cependant.

LE MAÇON.

Ma foi, je n'en sais rien.

DUFOUR.

De grâce, employez-moi, je vous servirai bien.
J'ai de la probité, des talents, du courage;
Je serai chaque jour le premier à l'ouvrage.
Par charité, du moins, rendez-vous à mes vœux :
Le plus mince salaire est tout ce que je veux;
Le travail le plus vil, je suis prêt à le faire.

LE MAÇON.

D'un homme si zélé nous n'avons point affaire.
D'étrangers vagabonds nous sommes assaillis;
Mais moi je ne me sers que de gens du pays.

DUFOUR.

Monsieur, prenez pitié....

LE MAÇON.

Bonsoir, mon camarade.
Bonne chance.

DUFOUR.

Arrêtez! Rien ne vous persuade?
Quoi! mon malheur....

LE MAÇON.

Jamais il n'en fut de pareil,
Je le crois. Mais je veux te donner un conseil:
Ici ne reste pas à rôder, prends-y garde;
Ou tu seras bientôt ramassé par la garde.
Adieu, l'ami.

SCÈNE X.

DUFOUR.

Toujours des efforts impuissants!
Ramassé par la garde?... Eh bien! oui, j'y consens;
Qu'elle vienne! En prison je suis prêt à la suivre:
De mes anxiétés ce malheur me délivre.
Que dis-je? ce serait un bienfait du destin....
J'aurais pour cette nuit un asile et du pain!
Oui, qu'elle vienne!... Eh quoi! rien ne paraît encore!...
Ah! ma tête est en feu, la fièvre me dévore!
A tant d'assauts divers je ne puis résister;
Je sens que ma raison est près de me quitter;
La douleur, le besoin.... j'ai peine à me connaître,
Et de mon désespoir je ne suis plus le maître.
O mon Dieu!

(Il tombe accablé sur un banc.)

SCÈNE XI.

DUFOUR, un Bourgeois.

LE BOURGEOIS.

Quoi! déjà neuf heures moins un quart!
Le reversis ce soir nous a menés bien tard.
Eh mais! que vois-je? un homme! et devant ma demeure!
Que faites-vous ici? sur ce banc? à cette heure?

DUFOUR.

Laissez-moi.

LE BOURGEOIS.

Quelque ivrogne. Allons, allons, debout!

DUFOUR.

Je ne puis.

LE BOURGEOIS.

C'est pousser ma patience à bout.
Voyons, allez ailleurs achever votre somme.

DUFOUR.

Dormir, monsieur!... Eh bien, si vous êtes un homme,
Si vous avez un cœur, sauvez-moi.

LE BOURGEOIS.

Quel discours!

DUFOUR.

Oui, j'implore une aumône, un modique secours.

LE BOURGEOIS.

Vous osez mendier lorsque la nuit est close!

DUFOUR.

Prenez pitié de moi.

LE BOURGEOIS.

Non, pas la moindre chose;
Vous n'aurez rien. Partez, passez votre chemin.
Un fainéant!

DUFOUR.

Monsieur, montrez-vous plus humain.
Sur un espoir trompeur j'arrive en cette ville;
Je m'y vois sans ami, sans argent, sans asile;
Je succombe à mes maux.... Sachez, sachez enfin
Que je n'ai rien mangé depuis hier!... J'ai faim,
Monsieur!

LE BOURGEOIS.

Bah! bah! chansons! Et d'ailleurs, que m'importe?
Allons, rôdeur de nuit, débarrassez ma porte.

DUFOUR, saisissant son bâton.

Misérable!... Va-t'en, va-t'en; rentre chez toi.

LE BOURGEOIS.

Monsieur....

DUFOUR.

Mais tu vois bien que je suis hors de moi;
Va-t'en donc.

LE BOURGEOIS.

Juste ciel! rentrons en diligence.

SCÈNE XII.

DUFOUR.

S'il eût dit un seul mot!... Oui, j'ai soif de vengeance!
Il me semble, poussé d'un horrible désir,
Que je ferais couler le sang avec plaisir!
Je n'en saurais douter, la rage qui me guide
Doit me conduire au meurtre ou bien au suicide!
Partout, partout le crime!... O mon cœur! ma raison!...
Ah! qu'il eût mieux valu demeurer en prison!
J'étais heureux alors!... Mais quel trait de lumière!
Quand je suis repoussé de la nature entière,
Ce refuge du moins me reste encore ouvert;
Des affronts, du besoin, il me met à couvert;
J'y reverrai dans peu le bienfaiteur que j'aime....
Retournons en prison, ce soir, à l'instant même!...

(Il regarde la boutique du bijoutier.)

Quel moyen?... Ces bijoux à mes regards offerts!...
Adieu, monde cruel; je rentre dans mes fers.

(Il s'élance vers la boutique, brise un carreau de vitre, s'empare d'une chaîne d'or, et revient se placer au milieu du théâtre.)

SCÈNE XIII.

DUFOUR, LE BIJOUTIER, divers Bourgeois et Artisans qui arrivent successivement.

LE BIJOUTIER.

Au voleur! au voleur! Arrêtez!

PREMIER VOISIN.

Quel vacarme!

LE BIJOUTIER.

Au secours!

DEUXIÈME VOISIN.

Qu'est-ce donc? vous répandez l'alarme!

LE BIJOUTIER.

Un voleur.... ce carreau.... mes montres, mes bijoux....

PREMIER VOISIN.

Que vois-je?

DEUXIÈME VOISIN.

Quel malheur!

LE BIJOUTIER.

Ruiné!

PREMIER VOISIN.

Calmez-vous,

Mon voisin.

LE BIJOUTIER.

Eh! le puis-je?

DEUXIÈME VOISIN.

Il a donc pris la fuite,

Votre voleur?

LE BIJOUTIER.

Sans doute.

DEUXIÈME VOISIN.

Eh bien! à sa poursuite
Courons tous.

PREMIER VOISIN.

Un moment. Par où s'est-il sauvé?
C'est ce qu'il faut savoir. Avez-vous observé?...

LE BIJOUTIER.

J'étais si hors de moi.... Cependant je soupçonne
Qu'il s'est enfui par là.

TROISIÈME VOISIN.

Non, je n'ai vu personne.

DUFOUR.

Il ne s'est pas enfui.

LE BIJOUTIER.

Que dites-vous? Eh quoi!
Vous pourriez nous apprendre....

DUFOUR.

Oui. Le voleur, c'est moi.

LE BIJOUTIER.

Vous osez plaisanter, insulter à ma peine?

DUFOUR.

Je ne plaisante pas, et voici votre chaîne.

LE BIJOUTIER.

En effet!

PREMIER VOISIN.

Se peut-il?

DUFOUR.

Vous êtes tous témoins.

DEUXIÈME VOISIN.

Le singulier voleur!

TROISIÈME VOISIN.

Il est sincère au moins.

DUFOUR.

Conduisez-moi, marchons.

DEUXIÈME VOISIN.

C'est lui qui nous exhorte!...

TROISIÈME VOISIN, voyant arriver la garde.

Ah! voici justement qui servira d'escorte.

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENTS, LA GARDE, qui arrive d'un côté, et M. LÉPINOIS, qui entre de l'autre.

QUATRIÈME VOISIN.

Hé! monsieur Lépinois! Je suis charmé vraiment...

LÉPINOIS.

J'arrive. Mais ce bruit et ce rassemblement,
Qu'est-ce donc?

QUATRIÈME VOISIN.

C'est pour vous sans doute une pratique.
Du bijoutier on vient de forcer la boutique.
Mais le voleur est pris.

LÉPINOIS, s'approchant.

Voyons si par hasard....

DUFOUR.

Ciel! monsieur Lépinois!... Vous arrivez trop tard!

LÉPINOIS.

Que vois-je? c'est Paulin! Paulin! puis-je le croire?
Un vol!

DUFOUR.

Quand vous saurez ma déplorable histoire....

LÉPINOIS.

Toi, dont j'ai cultivé le cœur et la raison,
Un vol!

DUFOUR.

Il fallait bien retourner en prison!

LÉPINOIS.

Comment?

DUFOUR.

Il le fallait; je n'ai pas d'autre asile.

LÉPINOIS.

Quoi!...

DUFOUR.

Du monde à jamais le préjugé m'exile.
Oui, les hommes, malgré mes mœurs, ma probité,
Loin d'eux avec mépris m'ont toujours rejeté.
Enfin, après neuf ans de honte et de souffrance,
N'ayant que vos bontés pour unique espérance,
Misérable, flétri, mais encore innocent,
Je suis venu vers vous.... et vous étiez absent!

LÉPINOIS.

Grand Dieu!

DUFOUR, indiquant la maison de correction.

Là, dans ces murs, j'ai vu mon seul refuge.
Il fallait un délit; j'ai volé! Qu'on me juge.
J'ai volé! la prison m'appartient désormais;
Et puissé-je y rentrer pour n'en sortir jamais!

LÉPINOIS.

Non, non, toute espérance encor n'est pas détruite.
L'autorité par moi sera bientôt instruite.
Mes soins....

DUFOUR.

La liberté ne m'offre plus d'appas:
Point de grâce, monsieur, je n'en accepte pas.

LÉPINOIS.

Au ministre, au public je dois faire connaître....

DUFOUR.

Oui, qu'on sache mes maux! Ils montreront peut-être
Combien des libérés le destin est affreux.
Ah! justice et pitié pour tant de malheureux!
Que le monde pour eux cesse d'être inflexible,
Et leur rende du moins la probité possible!
Adieu.

LÉPINOIS.

Non, sur tes pas....

DUFOUR.

Demeurez, il le faut.
Pour ne vous plus quitter je reviendrai bientôt.

LÉPINOIS.

Paulin !

DUFOUR.

Je touche au port ! je recommence à vivre !

(Aux soldats.)

Allons, marchons, messieurs ; je suis prêt à vous suivre.

(Il est emmené par les soldats.)

FIN DU LIBÉRÉ.

LE
CABINET D'UN MINISTRE,
OU
LE MINISTRE FUTUR,
REVUE.

NOTICE

SUR

LE CABINET D'UN MINISTRE.

Je ne me suis occupé de ce petit ouvrage qu'à bâtons rompus, et pour me tenir en haleine, comme les chanteurs et les danseurs entretiennent leur gosier et leurs jambes, les uns en filant des sons, les autres en faisant des pliés et des battements.

Il n'y a ni intrigue ni action dans cette Revue : on n'y trouve que des scènes sans liaison entre elles, et enfilées au bout les unes des autres ; aussi bien j'ai pu quitter, reprendre, et quitter encore mon travail, sans inconvénients, et sans que mon imagination courût le risque de se refroidir pendant ces longues et fréquentes interruptions.

Commencé en 1829, *le Cabinet d'un Ministre* ne fut tout à fait terminé qu'à la fin de 1835 ; cependant il était déjà fort avancé en 1832, époque où je donnai à Ladvocat, pour son *Livre des Cent Un*, une des scènes les plus importantes du troisième acte, celle des *Semainiers du Théâtre-Français chez le Ministre de l'Intérieur*.

On remarquera dans cet ouvrage plusieurs ana-

chronismes. Ainsi, par exemple, il y a un passage qui semble indiquer que la scène se passe sous le règne de Louis XVIII ; et, un peu plus loin, je parle du ministère Martignac. Mon intention a été de dérouter le lecteur, de l'empêcher de mettre une date à ces scènes, et de donner à mes interlocuteurs le nom de personnages connus.

La satire personnelle me paraît très-répréhensible dans une pièce de théâtre; et je la regarde comme une lâcheté quand on inscrit de faux noms sous des portraits ressemblants. Il y a deux genres de satire anonyme, aussi méprisables l'un que l'autre : le premier, c'est quand l'écrivain ne signe pas ses attaques; le second, quand il ne nomme pas, mais se contente de désigner l'individu sur lequel il verse le poison. Dans ce dernier cas, il se réserve un faux-fuyant pour nier au besoin que ce soit vous qu'il ait voulu peindre. Tout cela est bien vil.

Un homme d'honneur et de courage peut faire une satire; mais alors, non-seulement il se nomme, mais il nomme aussi, et en toutes lettres, les gens qu'il prétend marquer au front; il accepte enfin dans toute son étendue la responsabilité de ses écrits et du sentiment qui lui a fait prendre la plume.

J'appelle un chat un chat, et Rolet un fripon.

Je n'ai jamais eu recours à des personnalités pour donner du piquant à mes comédies; les applaudissements obtenus à ce prix sont de mauvais aloi, et j'au-

rais honte d'en recevoir de pareils. Il m'est cependant arrivé une fois, non pas de traduire sur la scène un personnage réel, mais de penser, en versifiant une tirade de comédie, à un homme que je ne pouvais estimer. Voici à quelle occasion : un journaliste avait été comblé de bontés par un Ministre, dont il s'était fait le flatteur obséquieux ; et le lendemain du jour où ce Ministre quitta le portefeuille, ledit journaliste publia contre lui un article violent et injurieux. Le procédé de cet homme m'indigna, et j'avoue que sa turpitude était présente à mon esprit lorsque, en composant *le Folliculaire*, j'écrivis les vers suivants :

Valbonne me servit, il me tira de peine,
J'en conviens ; mais veux-tu que nouveau la Fontaine
J'aille en une élégie exprimer mes regrets,
Célébrer ses vertus et chanter ses bienfaits ?
Non ; sa chute, Marcel, me dégage et m'acquitte ;
Perdant le portefeuille, il perd tout son mérite ;
J'ai dû l'abandonner puisqu'il est sans pouvoir,
Et vers son successeur détourner l'encensoir.

Comme je ne fis ma confidence à personne, et que l'individu auquel j'appliquais ces vers ne fut reconnu que par lui-même peut-être, cette action ne m'a laissé aucun remords ; j'ai au contraire éprouvé une sorte de soulagement, une espèce de jouissance à livrer à l'indignation publique la morale d'un écrivain assez lâche pour insulter le bienfaiteur qui ne pouvait plus lui être utile.

Dans trois de mes ouvrages, dont aucun n'a paru sur le théâtre, j'ai mis en scène un Ministre. Celui de *la Favorite* ne figure qu'au troisième plan, et il est à peu près insignifiant; celui de *l'An* 1928 est un misérable, et il n'y a là aucune invraisemblance, car dans tous les rangs on rencontre des mauvais et des bons, et un cardinal Dubois est aussi possible qu'un cardinal d'Amboise; enfin, j'ai fait une espèce d'Alceste de celui que j'ai placé dans *le Cabinet d'un Ministre.*

J'ai lu cette dernière pièce chez plusieurs de mes amis, et ces lectures m'ont conduit à de pénibles réflexions. Partout on a trouvé que mon Ministre avait une vertu beaucoup trop sévère; on l'a blâmé surtout, lorsqu'il doit choisir entre deux concurrents dont les talents sont égaux, de ne pas préférer le protégé de sa mère, à l'homme qui n'a pour appui que sa loyauté et ses services. Ainsi, quoique l'on continue à crier contre les promotions de faveur et le mépris des droits acquis, on trouve tout naturel cependant que les places se donnent aux recommandations et aux apostilles; un Ministre n'est à nos yeux qu'un honnête imbécile, quand il ne profite pas du temps où il est au pouvoir pour assurer une position à ses parents et à ses amis.

Le siècle où nous vivons n'est-il pas un peu celui des capitulations de conscience? Nous ajustons à notre usage, des maximes de probité, comme, dans *le Mariage de Figaro*, Bazile ajuste des proverbes.

Je me garderai bien de citer, à l'appui de mon observation, ces hommes qui prêtent serment au gouvernement qu'ils veulent détruire, qui jurent d'être fidèles au souverain qu'ils s'efforcent de renverser : les casuistes politiques prétendent, non-seulement que cela est permis, mais même que cela est de très-bon goût, attendu que, lorsqu'on fait des serments auxquels personne ne croit, on peut les trahir sans se parjurer. De pareilles distinctions sont bien subtiles, et pourtant tout le monde les admet, tout le monde trouve naturel qu'un serment n'engage à rien; et nous voyons, depuis trente ans, que les hommes qui ont combattu ce qu'ils avaient juré de défendre, n'en sont pas moins bien accueillis, et qu'ils ne perdent rien dans l'estime publique. Mais, je le répète, je ne veux ni recourir à de pareilles preuves, ni remuer des questions aussi délicates. C'est beaucoup plus bas, c'est dans les détails de ménage les plus vulgaires, que j'irai chercher des exemples de ce que j'appelle notre morale commode et apprivoisée. Il faut bien en convenir, nos obligations comme citoyens sont peu de chose pour la plupart d'entre nous et les intérêts personnels ont presque toujours le dessus. Nous ne voudrions pas nous permettre la moindre fraude envers un individu, mais quand nous ne faisons tort qu'à tout le monde, il nous semble que nous ne faisons tort à personne; et toute infraction de cette espèce, dès qu'elle nous est profitable, est justifiée à nos propres yeux. Ainsi (car des faits en diront plus que

tous mes discours), combien de gens encouragent la contrebande en achetant les marchandises qui en proviennent, parce qu'ils les ont à meilleur marché que dans les magasins! combien d'autres qui ne se font aucun scrupule de frauder les octrois, lorsque les objets qu'ils introduisent sans les déclarer, ne servent qu'à leur consommation particulière! que de propriétaires n'accusent pas exactement le prix des loyers pour s'affranchir d'une partie des impositions qu'ils devraient acquitter!... Eh bien, tout cela paraît fort légitime; ces supercheries sont regardées comme des gentillesses dont on ne se cache pas, dont on se vante, dont on s'applaudit; enfreindre les lois en matière de fisc, mais c'est chez nous, une preuve d'habileté et de bon sens, et nous en sommes à ce point que les gens scrupuleux passent pour des dupes.

Mon lecteur dira peut-être que cette notice n'est autre chose qu'un sermon; je ne chercherai point à m'excuser, si tant est que j'aie besoin d'excuse; car je n'ai pas promis de n'avoir qu'un ton et qu'une allure : j'ai averti au contraire que je me laisserais aller aux vents et aux courants que je rencontrerais sur ma route, et que mes notices ressembleraient le plus souvent aux jaseries de société, où il suffit d'un mot, jeté au hasard, pour faire naître de nouvelles idées et donner un autre cours à la conversation. D'ailleurs, si l'on y réfléchit bien, et si j'ose comparer le sacré au profane, on avouera qu'un prédicateur et un auteur comique ont quelques points

de ressemblance, puisque le poëte a mission de gourmander, tout comme l'orateur chrétien,

Les vices où l'on voit les humains se répandre.

Enfin, tous les travers, toutes les faiblesses que j'ai signalés plus haut, sont du ressort de la comédie; j'aurais pu les peindre sur la scène, j'ai donc le droit de les châtier dans une notice.

Le *Cabinet d'un Ministre*, en y ajustant une petite intrigue d'amour, puisqu'on exige absolument de l'amour dans une comédie, eût pu figurer sur le théâtre, à côté de plusieurs pièces du même genre, telles que le *Mercure Galant*, les *Originaux*, etc. Je ferai observer cependant que les personnages que Boursault et Fagan ont mis en scène ne sont guère que des caricatures, tandis que j'ai cherché à être vrai, et à me garantir de toute exagération. Je ne sais quel accueil mon ouvrage aurait reçu des spectateurs; mais j'ai déjà expliqué, et à plusieurs reprises, les motifs qui m'ont empêché de le soumettre à leur jugement.

Depuis quelques années, les auteurs font surtout de la comédie historique, et le plus souvent ils placent la scène à l'étranger; ou, si l'action se passe chez nous, c'est à une époque assez reculée pour qu'aucun des spectateurs ne puisse juger de la vérité des mœurs et du langage. Quelques-unes de ces pièces sont fort amusantes, d'autres excitent un vif intérêt; mais je ne crois pas que ce soit là la bonne

comédie. Je pourrais rechercher, et peut-être expliquer les causes qui ont entraîné dans cette voie plusieurs de nos écrivains les plus spirituels; mais cela me conduirait trop loin.... et d'ailleurs à quoi bon?

La véritable comédie, selon moi, est la peinture de ce qui se passe autour de nous; elle doit être la représentation fidèle des habitudes, des mœurs, des ridicules de nos contemporains. Or, comme la politique a pénétré profondément dans nos mœurs, comme chacun de nous s'occupe plus ou moins des affaires publiques, il s'ensuit que, pour être vrai, l'auteur comique est souvent obligé de mettre sur le théâtre des fonctionnaires, des journalistes, des ministres et des députés : et faire des scènes gaies ou intéressantes avec ces gens-là, n'est pas toujours chose facile. Je l'ai essayé cependant; et dans plusieurs de mes ouvrages, je fais parler et agir des députés, des ministres, des journalistes. Des députés et des journalistes, on en rencontre partout; d'après ce qu'on voit on devine ce qu'on ne voit pas, et il ne faut pas être grand mathématicien pour arriver du connu à l'inconnu. Quant aux ministres, personne n'a été en meilleure position que moi pour les bien voir. Je n'ai connu, il est vrai, que des ministres honnêtes gens; mais il m'a été facile de comprendre, ainsi que je l'ai déjà dit dans la notice sur *le Roman*, comment parlent et agissent ceux qui ne le sont pas. Toutefois, en mettant sur la scène, l'un après l'autre, trois ministres, de mœurs et de caractères différents, j'ai placé,

par convenance et par conviction, le courtisan souple et ambitieux, dans le passé, et le malhonnête homme, dans l'avenir; tandis que je fais un homme de nos jours, du ministre vertueux, auquel même je donne une raideur de principes qui peut-être n'est guère de mise dans un gouvernement constitutionnel. Je me plais à le répéter, tous les ministres dans l'intimité desquels j'ai vécu étaient des gens de bien; je ne pense pas qu'ils fussent des exceptions, et que trois fois, j'aie mis la main au sac, pour en tirer précisément le bon numéro.

Il y a donc, j'aime à me le persuader, beaucoup de ministres qui sont gens d'honneur et de probité, et qui possèdent les vertus que j'attribue à celui que j'ai placé dans ma comédie. En composant cet ouvrage, je ne me suis pas jeté dans le pays des chimères; en un mot, ce n'est pas le ministre tel qu'il devrait être que je me suis plu à représenter, c'est le ministre tel que j'en ai vu, quoique pourtant avec des formes moins austères.

Je me suis un peu étendu sur cette matière, parce qu'elle m'a rappelé des hommes que j'ai aimés, que j'ai estimés par-dessus tous les autres. Mais il est temps de finir; et je ne puis mieux terminer ces observations qu'en transcrivant ici la lettre si touchante que le comte Corvetto, *trois jours avant sa mort*, écrivit au duc de Richelieu, qui me permit d'en prendre copie. Je ne crois pas que cette lettre soit connue, et l'on me saura gré de l'avoir conservée. La voici:

« Monsieur le Duc,

« Au moment où vous recevrez cette lettre, Dieu, « j'espère, m'aura appelé dans son sein. Je vous re- « commande ce que j'ai de plus cher sur la terre, ma « femme et mes enfants.

« J'ai laissé à ma femme toute ma fortune; et sans « la tendresse de ses filles et l'amour de ses gendres, « elle n'aura pas de quoi vivre.

« Que le Roi, ce bon prince qui, je crois, m'a un « peu aimé, connaisse cette vérité, et je meurs tran- « quille.

« Et que Dieu, en recevant mon âme, reçoive aussi « les vœux que je forme encore pour vous, pour le « bonheur de la Famille royale, et pour celui de la « France.

« Et vous, Monsieur le Duc, permettez que je vous « embrasse, et n'oubliez pas

« Votre fidèle CORVETTO.

« Que tous nos amis et anciens collègues reçoivent « ici mes adieux. »

J'aurais eu quelque chose encore à ajouter, au sujet du *Cabinet d'un Ministre;* mais, après avoir cité une pareille lettre, traiter des questions littéraires et raconter des anecdotes, serait à la fois hors de saison et de mauvais goût.

LE

CABINET D'UN MINISTRE,

OU

LE MINISTRE FUTUR,

REVUE EN TROIS ACTES ET EN VERS,

COMPOSÉE DE 1829 A 1835.

PERSONNAGES.

LE MINISTRE.
LA COMTESSE, sa mère.
ADRIEN, son secrétaire.
M. DESPRÉS, député de la gauche.
Le marquis DE JUVENCOUR, député de la droite.
L'abbé MILLET, ami de M. de Juvencour.
M. DE BEAUCHATEAU, député du centre.
La duchesse DE SAINT-MAUR.
Un Sous-Préfet.
M. BRÉCOUR, journaliste.
Un Auteur dramatique.
Les Semainiers du Théatre-Français.
Un Huissier du cabinet du roi.
SIMONEAU, huissier du Ministre.
GASPARD, suisse du Ministère.
Un maître d'hôtel du ministre.
Divers personnages.

La scène se passe dans l'hôtel du ministre.

LE

CABINET D'UN MINISTRE,

OU

LE MINISTRE FUTUR.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIMONEAU, GASPARD.

(Simoneau est assis et lit le journal; Gaspard entre, apportant des paquets et des lettres dans une corbeille.)

SIMONEAU.

Qu'est-ce?... c'est vous Gaspard?

GASPARD.

Oui, monsieur Simoneau.

Voici les lettres.

(Il pose la corbeille sur une table.)

SIMONEAU.

Bien.

GASPARD.

Qu'avons-nous de nouveau?

SIMONEAU, montrant le journal.

Notre Ministre est là traité de bonne sorte!

GASPARD.

Comment! on le critique?

SIMONEAU.

Eh bien, que nous importe?
Qu'on en dise du mal, qu'on en dise du bien,
A nos appointements tout cela n'ôte rien.

GASPARD.

C'est vrai. Mais quel reproche enfin peut-on lui faire?
Il est depuis huit jours à peine au ministère.

SIMONEAU.

C'est bien assez.

GASPARD.

Pourquoi le blâme-t-on?

SIMONEAU.

Pourquoi?
Parce qu'il est en place.

GASPARD.

Allons donc.

SIMONEAU.

Oui, ma foi.
Eût-il tous les talents, les vertus les plus pures,
Dès qu'un homme est ministre on lui dit des injures,
C'est la règle.

GASPARD.

En ce cas c'est un triste métier.
Être en butte sans cesse aux traits d'un gazetier....

SIMONEAU.

Bah ! bah ! les traits malins, le blâme, les reproches,
C'est, voyez-vous, mon cher, comme le bruit des cloches,
D'abord il importune, et bientôt on s'y fait.

GASPARD.

Cependant....

SIMONEAU.

Des grandeurs connaissez mieux l'effet.
Il n'est pas de chagrin que le pouvoir n'efface.

GASPARD.

Les ministres pourtant ne restent guère en place ;
Depuis vingt ans ici j'en ai vu trente-deux.

SIMONEAU.

Trente-deux !

GASPARD.

Tout autant.

SIMONEAU.

Vous êtes bien heureux.
Trente-deux ! Hélas ! moi, je n'en ai vu que seize.

GASPARD.

Vous vous plaignez à tort ; car, ne vous en déplaise,
Vous êtes tout nouveau. Mais quel motif secret
Vous porte à regretter....

SIMONEAU.

Parbleu ! mon intérêt.
Nous devons souhaiter ce qu'ailleurs on redoute.
Chaque mutation à nos profits ajoute ;
Un Ministre arrivant est toujours généreux ;
Plein de sa joie, il aime à faire des heureux ;
Sa bienveillance alors ne refuse personne.

Et tout ce qui l'entoure abondamment moissonne.
Qui demande reçoit; mais il faut se hâter,
Et des premiers instants avec soin profiter.
Car à l'éclat du rang bientôt on s'habitue;
L'ivresse du pouvoir est d'abord abattue,
Et lorsque le Ministre a cuvé son bonheur,
Quand son oreille est faite au nom de : monseigneur!
Tout reprend aussitôt la marche accoutumée,
Le charme se dissipe, et la caisse est fermée.

GASPARD.

Vous avez bien raison : pour nous c'est un trésor
Qu'un Ministre nouveau.

SIMONEAU.

Ce n'est pas tout encor;
Si le Ministre entrant, des faveurs est la source,
Comme lui, le sortant arrondit notre bourse.
Le premier, dans les cœurs veut hâter ses progrès,
Le second, en partant, veut laisser des regrets;
Tous deux, de notre estime également avides,
Cherchent à l'obtenir par des moyens solides.
C'est ainsi qu'ils nous sont lucratifs tour à tour :
L'un nous a dit adieu, l'autre nous dit bonjour.
On devrait tous les mois changer de ministère.

GASPARD.

Vous vous enrichiriez; car, parlons sans mystère,
Le poste des huissiers est meilleur que le mien.

SIMONEAU.

Meilleur? Eh! pourquoi donc?

GASPARD.

Vous le savez fort bien.

SIMONEAU.

Moi?

GASPARD.

L'on ne trompe pas ma vieille expérience.
Le matin, de bonne heure, il est telle audience
Qui rapporte à l'huissier plus que son traitement.

SIMONEAU.

Je ne vous comprends pas, je vous jure.

GASPARD.

Vraiment?

SIMONEAU.

Vraiment.

GASPARD.

Je veux parler de ces solliciteuses,
Qui, tenant des papiers, passent toutes honteuses;
Que toujours aux regards dérobe un voile épais;
Qu'on introduit d'abord, qui n'attendent jamais;
Qu'un Ministre reçoit *pour affaires majeures*,
Et que nous appelons les *dames de huit heures*.
Convenez-en, pour vous c'est un bon casuel.

SIMONEAU.

Ah! mon pauvre Gaspard, le ministre actuel
A ces faiblesses-là paraît inaccessible!
Rien à faire avec lui; c'est un homme insensible,
Un cœur sec.

GASPARD.

Entre nous, je vous le dis tout bas,
Mon cher, c'est peu de chose.

SIMONEAU.

Ah! ne m'en parlez pas!
Des scrupules, des mœurs.

GASPARD.

Un homme exact, bizarre,
Économe surtout.

SIMONEAU.

Lui? dites donc avare!
Il a vu d'un air froid tous nos empressements,
Et nous n'avons touché que nos appointements.
On n'a pas avec lui le moindre bénéfice.

GASPARD.

Il encourage peu les gens de son service.

SIMONEAU.

Son service! ses gens! est-ce vous qui parlez?
Au rang de ses valets, quoi! vous nous ravalez!

GASPARD.

Vous me comprenez mal; ce mot qui vous effraie....

SIMONEAU.

C'est le Trésor, l'État, non pas lui qui nous paie.
Ses gens! Ah! choisissez des termes plus flatteurs;
Nous sommes, vous et moi, ses collaborateurs,
Ainsi que lui servant et le prince et la France,
Employés comme lui. La seule différence,
C'est qu'il reçoit par an cinquante mille écus,
Et nous douze cents francs.

GASPARD.

Et c'est un grand abus.

SIMONEAU.

Mais qui diable l'a pu porter au ministère?
Je voudrais....

GASPARD.

Taisez-vous; j'entends son secrétaire.

SIMONEAU.

Un petit fat.

SCÈNE II.

SIMONEAU, GASPARD, ADRIEN, tenant des papiers.

GASPARD.

Monsieur, je suis votre valet.

ADRIEN.

Bonjour, messieurs, bonjour. Dites-moi, s'il vous plaît,
Le Ministre m'a-t-il demandé?

SIMONEAU.

Pas encore.

ADRIEN.

Bien. Il est seul?

SIMONEAU.

Oui, seul. Au travail dès l'aurore.

ADRIEN.

Un ministre dort peu.

GASPARD.

Mais c'est trop fort aussi!

De sa chère santé n'avoir aucun souci !
Travailler nuit et jour !

ADRIEN.

Il n'écoute personne.

SIMONEAU.

Voulez-vous entrer?

ADRIEN.

Non.... non, j'attendrai qu'il sonne.
A la Chambre aujourd'hui je crois qu'il parlera ;
Je le dérangerais.

SIMONEAU.

Tout comme il vous plaira.

ADRIEN, voyant la corbeille remplie de lettres.

Comment! Est-ce déjà le courrier qu'on apporte?

GASPARD.

Non, ce sont les paquets déposés à ma porte
Depuis hier au soir. Le courrier vient plus tard ;
Et c'est bien autre chose !

ADRIEN.

Il eût fallu, Gaspard,
Au secrétariat, de bonne heure....

GASPARD.

Sans doute....
Quand vous êtes entré, monsieur, j'étais en route.

SIMONEAU.

Nous parlions du Ministre.

ADRIEN.

Eh bien, qu'en disiez-vous?

SIMONEAU.

Mais....

ADRIEN.

De M. le comte êtes-vous contents?

SIMONEAU.

Nous!

En pouvez-vous douter? ô ciel! un si digne homme!
Lui, que pour ses vertus en tous lieux on renomme!
Comment ne pas bénir son entrée au conseil?

GASPARD.

Jamais nous n'avons eu de Ministre pareil.

SIMONEAU.

Il daigne s'informer de tout ce qui nous touche,
Et des mots gracieux sortent seuls de sa bouche.
Il n'est point exigeant, nous traite avec douceur....

GASPARD.

Nous l'aimons mieux cent fois que son prédécesseur.

SIMONEAU.

Que Dieu nous le conserve!

GASPARD.

Oh! oui!

SIMONEAU.

Faites silence,
Gaspard.

GASPARD.

Qu'est-ce donc?

SIMONEAU.

Chut! voici Son Excellence.

GASPARD.

Je sors.

(Il sort en emportant la corbeille.)

SCÈNE III.

LE MINISTRE, ADRIEN, SIMONEAU.

ADRIEN.

Monsieur le comte....

LE MINISTRE.

Ah! bonjour, Adrien.

SIMONEAU.

Monseigneur n'a-t-il rien à m'ordonner?

LE MINISTRE.

Non.... rien....
Ah!... pour une heure un quart demandez ma voiture.

(L'huissier sort.)

A nous deux maintenant. Avez-vous pris lecture
De ces lettres d'hier?

ADRIEN.

Sans doute; et je venais....

LE MINISTRE.

Voyons.

ADRIEN.

Voici d'abord des odes, des sonnets,
Des épîtres en vers, monsieur, qu'on vous adresse.

LE MINISTRE.

A moi?

ADRIEN.

Vous égalez les sages de la Grèce;
Vous êtes un d'Amboise, un Colbert, un Sully;
Votre nom glorieux est vainqueur de l'oubli....

LE MINISTRE.

Assez, assez.

ADRIEN.

L'éloge offense vos oreilles?

LE MINISTRE.

Eh! qui diable a rimé des sottises pareilles?

ADRIEN.

De pauvres gens qui tous demandent des secours.

LE MINISTRE.

A de telles fadeurs doit-on avoir recours?
M'encenser!...

ADRIEN.

Calmez-vous; ce sont des circulaires.
Vous n'en avez pas eu les premiers exemplaires :
Tous ces vers ont servi pour vos prédécesseurs.

LE MINISTRE.

Et menacent peut-être aussi mes successeurs,
N'est-ce pas?

ADRIEN.

Justement.

LE MINISTRE.

Singulière industrie!

ADRIEN.

Elle est de vieille date. Et combien, je vous prie,
Voulez-vous envoyer?

LE MINISTRE.

Moi? rien, en vérité.

ADRIEN.

Ah!...

LE MINISTRE.

L'on ne vit jamais une telle âpreté.
Tous à me pressurer ont une ardeur égale.
Les tambours, le bœuf gras, les dames de la halle....
Et voilà des rimeurs, à présent!... Pour ceux-là....

ADRIEN.

J'ai de l'argent à vous, j'arrangerai cela.

LE MINISTRE.

Allons, puisqu'il le faut, jetez-leur quelque chose.
Mais qu'on tende la main en vers ou bien en prose,
Je ne donne plus rien.

ADRIEN.

Il suffit.

LE MINISTRE.

Poursuivons.

ADRIEN.

Ces billets sont signés des plus illustres noms.
Des femmes de haut rang.

LE MINISTRE.

Est-ce encor des éloges?

ADRIEN.

Non; ces dames, monsieur, vous demandent des loges.

LE MINISTRE.

Des loges?

ADRIEN.

L'Opéra, l'Ambigu, les Français,
On acceptera tout.

LE MINISTRE.

Voyons donc ces billets.
La marquise d'Ormont! la duchesse d'Erlante!

La baronne.... elles ont cent mille francs de rente,
Et veulent au spectacle aller gratis! Morbleu!
C'est se moquer des gens.

ADRIEN.

Oui; mais songez un peu....

LE MINISTRE.

Quand on veut une loge, il faut en louer une.
D'ailleurs, j'ai des amis qui n'ont pas de fortune,
Qui n'ont pas le moyen de payer des plaisirs;
Je leur procurerai d'agréables loisirs.
Mes loges sont pour eux.

ADRIEN.

Et vous allez vous faire
De nombreux ennemis.

LE MINISTRE.

Eh bien, c'est mon affaire.

ADRIEN.

Cependant....

LE MINISTRE.

Vos discours, mon cher, sont superflus.
J'ai dit non, vingt fois non; ainsi n'en parlons plus.

ADRIEN.

Je me tais.

LE MINISTRE.

Avons-nous quelque autre chose encore?

ADRIEN.

Pour les pauvres honteux, monsieur, on vous implore.

LE MINISTRE.

A la bonne heure, au moins! Servir les malheureux!...
De grand cœur!

ADRIEN.

C'est un bal qu'on va donner pour eux.

LE MINISTRE.

Un bal?

ADRIEN.

La charité fait ainsi ses largesses.

LE MINISTRE.

Qui m'écrit donc alors?

ADRIEN.

Les dames patronnesses.

LE MINISTRE.

Hein? qu'est-ce que cela? Patronnesses?

ADRIEN.

Mais oui.

Tel est le nouveau nom à la mode aujourd'hui.
Les patronnesses sont des dames charitables,
Dont les soins continus, ardents, inévitables,
Recrutent pour ces bals, du comptoir au palais;
Offrent, font accepter, imposent des billets;
Qui, par humanité, sont quelquefois coquettes,
Importunes souvent, et toujours indiscrètes;
Qu'aucun refus ne lasse; et qui, pour l'indigent,
Savent au plus avare arracher quelque argent.
Ces dames aujourd'hui vous pressent de souscrire.

LE MINISTRE.

Je comprends maintenant ce que vous voulez dire.
Le zèle les anime, il dirige leurs pas,
C'est admirable.... mais je ne souscrirai pas.

ADRIEN.

Qui? vous?

LE MINISTRE.

Moi.

ADRIEN.

J'avouerai que ma surprise est grande.
Quoi! refuser....

LE MINISTRE.

Au maire envoyez mon offrande;
Le prix de vingt billets, entendez-vous?

ADRIEN.

Fort bien....

LE MINISTRE.

Les pauvres de mes dons ainsi ne perdront rien.
Je leur épargne au moins, versant à la mairie,
Les rafraîchissements, l'orchestre et la bougie.

ADRIEN.

Sans doute.... Mais songez à ce que l'on dira.

LE MINISTRE.

On peut dire, parbleu! tout ce que l'on voudra.

ADRIEN.

Souffrez....

LE MINISTRE.

D'un beau semblant ne soyez point la dupe.
Les pauvres! croyez-vous, bon Dieu! qu'on s'en occupe?
Que pour leurs intérêts on prenne tant de mal?
Pas du tout. On veut voir son nom dans le journal;
D'une liste nombreuse on recherche la gloire;
On espère à ce bal, remportant la victoire,
Entendre circuler ces mots approbateurs:

Madame telle avait le plus de souscripteurs.
Ainsi par vanité l'on fait une œuvre pie,
Et l'égoïsme pousse à la philanthropie.

ADRIEN.

Qu'importe le motif? le bien est toujours fait.
Le siècle où nous vivons est loin d'être parfait.
Souvent il faut user d'adresse, d'artifice
Pour obtenir de nous le moindre sacrifice;
Il faut, pour nous conduire aux bonnes actions,
Caresser nos défauts, flatter nos passions.
C'est la plus sûre voie; et jusque dans ses temples,
La religion même en fournit des exemples.
Vous avez vu, cent fois, un prêtre à cheveux blancs
De la nef et du chœur parcourir tous les bancs,
Implorer des chrétiens la pitié secourable,
Tendre pour l'indigence une main vénérable;
Mais vainement du pauvre il redit les besoins,
Quelque monnaie à peine est le prix de ses soins....
Si c'est une quêteuse élégante et jolie,
La charité s'éveille, et la bourse est remplie.

LE MINISTRE.

Oui, ce sont des moyens très-purs, très-innocents :
Pour avoir notre aumône, on attaque nos sens.
Que de scandale, aussi! que de scènes honteuses!
N'a-t-on pas vu des fats présenter aux quêteuses
Une pièce à changer, pour les voir de plus près,
Et se donner le temps d'admirer leurs attraits!
Ainsi les lieux voués au culte, à la prière,
Sont convertis.... Tenez, laissons cette matière;
Et sans mêler ici l'Église et le clergé,

Revenons au travail dont je vous ai chargé.
Est-ce tout?

ADRIEN.

Non; il reste encore cette lettre.
Mais je vous la lirai, si vous voulez permettre.

LE MINISTRE.

Ah! ah! c'est donc alors quelque objet important?

ADRIEN.

De cet écrit, monsieur, vous serez peu content.

LE MINISTRE.

Peut-être des conseils, des leçons qu'on m'adresse?
Voyons.

ADRIEN. (Il lit.)

« MONSEIGNEUR,

« A l'âge de dix-huit ans vous avez eu une intri-« gue amoureuse qui a fait du bruit dans votre ville « natale; à dix-neuf ans vous vous êtes battu en duel « pour une danseuse; à vingt ans vous avez fait jouer « une tragédie qui a été sifflée, et dont quelques per-« sonnes ont conservé des fragments. Un de mes « amis, rédacteur en chef d'un journal de littérature « et des théâtres, a une connaissance détaillée de ces « diverses anecdotes, et il se propose d'en tirer parti « pour donner du piquant à son journal. La profonde « considération que j'ai pour Votre Excellence m'en-« gage à lui donner avis des épigrammes qui la me-« nacent, et je suis persuadé qu'elle n'hésitera pas à « faire quelques sacrifices, soit en accordant une « subvention mensuelle, soit en prenant un certain

« nombre d'abonnements, pour s'épargner des raille-
« ries qui font toujours le plus grand tort à un homme
« en place.

« Rien ne sera plus facile que d'arranger cette pe-
« tite affaire, puisqu'il est tout naturel que Votre
« Excellence prenne l'argent dont elle a besoin à cet
« effet, sur les fonds qui lui sont alloués pour l'en-
« couragement des lettres et des arts.

« *Signé* PRUDENT ; et plus bas son adresse. »

Qu'en dites-vous, monsieur?

LE MINISTRE.

Je dis que ce Prudent
Est un misérable.

ADRIEN.

Oh! rien de plus évident.

LE MINISTRE.

Il faut qu'il soit doué d'une rare insolence.
Me proposer, à moi, d'acheter son silence!
Je n'encourage point de vils spéculateurs.
Ces fonds sont consacrés aux vrais littérateurs,
C'est leur bien, pour eux seuls je veux en faire usage.
J'ai pu, tout comme un autre, avoir dans mon jeune âge
Des faiblesses, des torts, et même des travers;
Comme un autre, j'ai pu rimer de méchants vers;
Tout cela, je le livre à qui veut en médire.
Votre honnête Prudent peut parler, peut écrire,
D'insulte et de scandale il peut faire trafic,
De mes alexandrins égayer son public,

Faire de ma personne une caricature,
Plaisanter sur mes traits, ma taille, ma tournure,
A mes dépens des sots aiguiser le caquet,
Accoler à mon nom quelque plat sobriquet,
Spéculer en un mot sur tout ce qui me touche,
Sans que je donne un sou pour lui fermer la bouche.

ADRIEN.

Ces gens-là sont à craindre.

LE MINISTRE.

Oui, quand on en a peur.

ADRIEN.

Contre eux la probité n'est qu'un appui trompeur.
Tous moyens leur sont bons; ils n'ont aucun scrupule;
Ils savent manier l'arme du ridicule;
Et tel qui les bravait, plus tard s'est repenti....

LE MINISTRE.

Quoi qu'il puisse arriver, j'en ai pris mon parti.
Je sais trop qu'à présent on suit d'autres maximes:
Les hommes de nos jours sont si pusillanimes!
Partout, dans tous les rangs ils sont lâches et vains.
Artistes, magistrats, députés, écrivains,
Aucun n'ose affronter l'épigramme et le blâme;
On achète la paix par un tribut infâme;
Des éloges surtout, on en veut à tout prix!
C'est ainsi que des fats, qui, couverts de mépris,
Contre le beau, le bien incessamment conspirent,
Se font un revenu des terreurs qu'ils inspirent.
Mais moi, morbleu! mais moi, je ne fléchirai pas.
C'est un point résolu.

ADRIEN.

Fort bien. Mais en ce cas
Quelle réponse faire à ce Prudent ?

LE MINISTRE.

Aucune.

ADRIEN.

S'il insistait pourtant, s'il en exigeait une ?

LE MINISTRE.

Alors, pour contenter ce digne entremetteur,
Vous feriez insérer sa lettre au *Moniteur*.
Il faut de ces gens-là divulguer la bassesse.
Point de ménagements.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, SIMONEAU, ensuite LA COMTESSE.

SIMONEAU.

Madame la comtesse
Désirerait parler à monseigneur.

LE MINISTRE.

Comment ?
Ma mère?... je me rends à son appartement.

SIMONEAU.

Elle-même....

LE MINISTRE, allant au-devant de la comtesse.

Ah ! de grâce, entrez.

LA COMTESSE.

Si je vous gêne,
Renvoyez-moi.

LE MINISTRE.

Venez. Ne soyez point en peine;
Notre travail est fait. Adrien, écoutez.

(*Il lui parle bas.*)

ADRIEN.

Tous vos ordres, monsieur, seront exécutés.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

LE MINISTRE, LA COMTESSE.

LE MINISTRE, *avançant un siége à la comtesse.*

Permettez....

LA COMTESSE.

Un fauteuil! Vous me rendez honteuse:
C'est par trop honorer une solliciteuse
Qui vient vous relancer dans votre cabinet.

LE MINISTRE.

Solliciteuse?... Eh bien! je vous le dis tout net,
Tant pis.

LA COMTESSE.

Quel langage!

LE MINISTRE.

Oui, cela me contrarie..
Mais de quoi s'agit-il? parlez, je vous en prie.

LA COMTESSE.

Du baron d'Héricourt êtes-vous satisfait?

LE MINISTRE.

Certes, j'en fais grand cas, c'est un bon sous-préfet;
Son dossier de tous points est à son avantage.

LA COMTESSE.

Ah! je n'ai pas besoin d'en savoir davantage.
Il m'est recommandé par deux de nos parents;
Et puisque son mérite a de nombreux garants,
Plus d'obstacle, l'affaire est aisée à conclure.

LE MINISTRE.

Quoi donc?

LA COMTESSE.

En ce moment vaque une préfecture;
Pour lui je la demande, et vous la lui donnez.
Ainsi c'est convenu, n'est-ce pas?

LE MINISTRE.

Pardonnez.
Je le dis à regret, mais au lieu d'un service,
Vous venez de lui rendre un très-mauvais office.
Entre deux candidats j'hésitais aujourd'hui:
L'un était d'Héricourt, l'autre un monsieur Dupuy,
Homme zélé, modeste, et d'ailleurs fort habile.
Faire un choix motivé me semblait difficile;
Leurs services, leurs droits, leurs titres sont égaux.
Je restais incertain entre ces deux rivaux;
Mais vous protégez l'un!... tout change alors de face:
L'autre est sans protecteur, il doit avoir la place.

LA COMTESSE.

Ai-je bien entendu!

LE MINISTRE.

C'est un point décidé.

LA COMTESSE.

Vous n'aurez pas pour moi cet affreux procédé ;
C'est impossible.

LE MINISTRE.

Il faut, ma mère, nous entendre;
J'ai pour vous l'amitié, le respect le plus tendre,
Et sur moi, comme fils, vous avez tout pouvoir ;
Sur le Ministre, aucun ; et tel est mon devoir.
Vos désirs ne sauraient peser dans la balance;
Vous ne devez prétendre ici nulle influence.
De grâce, songez-y. Faites-vous une loi
De ne vous plus mêler d'avancement, d'emploi ;
Et vous m'épargnerez une douleur amère,
Celle de refuser quelque chose à ma mère.

LA COMTESSE.

Je sais trop que sur vous je n'ai pas de crédit.
Mais leurs droits sont égaux, vous-même l'avez dit ;
Et je n'aurais pas cru, du moins, que ma demande
Fît exclure celui que je vous recommande.

LE MINISTRE.

Eh ! qu'avait-il besoin d'implorer votre appui,
Quand ses services seuls devaient parler pour lui ?
Je ne saurais souffrir ces quêteurs d'apostille,
Assiégeant d'un Ministre ou la mère ou la fille,
Les poursuivant partout de soins et de respects :
De qui s'agite tant les talents sont suspects.
Oui, de ces mendiants d'honneurs et de fortune,
L'ambition me choque et le nom m'importune;

Leur prétendu mérite est de mauvais aloi;
Et jamais ces gens-là n'obtiendront rien de moi.

LA COMTESSE.

N'en parlons plus, mon fils.

LE MINISTRE.

Pardon, je vous afflige;
Mais vous devez juger....

LA COMTESSE.

C'en est assez, vous dis-je.

LE MINISTRE.

Vous êtes mécontente.

LA COMTESSE.

En aucune façon.
J'avais, je l'avouerai, besoin d'une leçon;
Je l'ai reçue; elle est peut-être un peu sévère;
Mais j'en profiterai.

LE MINISTRE.

Ciel! moi qui vous révère,
Vous chéris....

LA COMTESSE.

Je le sais; laissons donc tout cela.
Un autre soin m'occupe; écoutez. Vous voilà
Au faîte du pouvoir; votre famille espère
Que vous serez pour elle un protecteur, un père.
Songez-vous aux moyens de répondre à ses vœux?

LE MINISTRE.

Ma famille?

LA COMTESSE.

D'abord, vous avez deux neveux;
L'un et l'autre ils sont d'âge à suivre une carrière.

LE MINISTRE.

Je vais vous exposer mon âme tout entière.
Il est honteux de voir, sans scrupule et sans choix,
Des ministres, aux leurs, prodiguer les emplois;
Les donner, comme dot, à leur nièce, à leur fille;
Au festin du budget faire asseoir leur famille,
Préférer leurs amis à tous les concurrents,
Aux postes les plus beaux remorquer leurs parents;
Un pareil népotisme est indigne, est coupable,
Et vous m'estimez trop pour m'en croire capable.
Toutefois je suis loin d'approuver l'autre excès.
Des places à chacun il faut ouvrir l'accès.
Et moi, qu'un passe-droit, qu'une faveur irrite,
Si j'avais pour parent quelque homme de mérite,
Je mettrais mon devoir et ma félicité
A tirer ses talents de leur obscurité.
Mais messieurs mes neveux! c'est un autre chapitre.
Les placer, dites-vous? où? comment? à quel titre?
Quelle excuse donner? quel prétexte saisir?
Je les aime beaucoup, les vois avec plaisir;
Ma fortune, après moi, deviendra leur partage;
Mais ils ne doivent pas attendre davantage.
Ils sont très-ignorants, très-frivoles tous deux,
Et les emplois publics ne sont pas faits pour eux.

LA COMTESSE.

Ne sont pas faits! J'admire un si rare scrupule!
En vérité, mon fils, vous êtes ridicule.
Soyez de votre siècle et de votre pays;
Vous n'êtes point à Sparte, et vivez à Paris.
Cet amour exclusif de la chose publique

Est bon en théorie et non pas en pratique.
On profite du temps où l'on est au pouvoir;
On peut songer à soi, sans trahir son devoir.
Lorsqu'à servir les siens tout Ministre s'occupe,
Avec vos beaux discours vous êtes une dupe.
Si l'on vous croit sincère, on se rira de vous;
Ou peut-être on dira qu'orgueilleux et jaloux,
Vous voulez, affectant une rigueur stoïque,
De vos prédécesseurs faire ainsi la critique,
Et que tous ces éclats de haute probité,
Ne sont rien qu'égoïsme, envie et vanité.
Songez-y.

LE MINISTRE.

Ces clameurs n'ont rien que je redoute,
Sans m'en laisser troubler, je poursuivrai ma route.
Qu'importe ce qu'on dit, lorsque mon cœur m'absout?

LA COMTESSE.

Je le répète encor, vous exagérez tout.
Votre vertu, mon fils, est âpre, singulière,
Et vous parodiez l'*Alceste de Molière*.

UN MAÎTRE D'HÔTEL.

Monseigneur est servi.

LE MINISTRE.

Bien. Acceptez mon bras.
Allons déjeuner.

(La comtesse prend le bras du Ministre, et ils sortent en continuant le dialogue.)

LA COMTESSE.

Soit. Terminons ces débats.
Mais rancune tenante.

LE MINISTRE.

Eh! puis-je, en conscience....

SIMONEAU.

Monseigneur ce matin donne-t-il audience?

LE MINISTRE.

Sans doute.

SIMONEAU.

J'ignorais....

LE MINISTRE.

Un oubli d'Adrien.

Demandez-lui la liste. A l'instant je revien.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIMONEAU, tenant la liste des audiences.

Quelle liste! Aujourd'hui nous avons bien du monde.
Un ministre nouveau!... c'est clair : la foule abonde.
Pendant un mois ou deux nous allons voir ici
Tous les solliciteurs qui n'ont pas réussi.
A chaque changement leur espoir se réveille.
Voyons si ma toilette....

(Il se regarde dans une glace.)

Oui, fort bien.... à merveille....
La chaîne. .. la médaille.... On vient! Observons-nous.

SCÈNE II.

SIMONEAU, UN SOUS-PRÉFET.

LE SOUS-PRÉFET, à Simoneau.

C'est ici?...

SIMONEAU.

Vous avez, monsieur, un rendez-vous?

LE SOUS-PRÉFET, donnant sa lettre d'audience.

Sans doute.

SIMONEAU.

Le Ministre à l'instant va descendre.

LE SOUS-PRÉFET, descendant la scène.

Je suis le premier ; bon ! Mais ai-je eu soin de prendre

(Il examine ses papiers.)

Toutes les pièces.... Oui.... mes lettres au préfet....
Le narré si touchant, que lui-même il a fait....
Des maires, des experts les rapports unanimes....
Les dommages soufferts.... et le nom des victimes.
Mais au Ministre en vain nous n'aurons pas recours ;
Et ces infortunés obtiendront des secours.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, BRECOUR.

(Pendant cette scène, les semainiers du Théâtre-Français et plusieurs autres personnes entrent successivement dans le salon.)

BRÉCOUR, terminant un dialogue avec l'huissier.

Soit, j'attendrai. Que vois-je? Oui, c'est lui, c'est lui-même !
Alfred !

LE SOUS-PRÉFET.

Gustave ! toi ? Ma surprise est extrême !
Un ancien camarade !

BRÉCOUR.

Un ami !

LE SOUS-PRÉFET.

Oui, ma foi,
Je l'avoue, aujourd'hui ne pensait guère à toi.

BRÉCOUR.

Cher Alfred, je bénis la rencontre imprévue....

LE SOUS-PRÉFET.

Elle me rend heureux.

BRÉCOUR.

Comme on se perd de vue!

Depuis Juilly, je crois.

LE SOUS-PRÉFET.

Oui, dix ans, en effet.

BRÉCOUR.

Mais d'où diable sors-tu?

LE SOUS-PRÉFET.

Moi? je suis sous-préfet.

BRÉCOUR.

Allons donc.

LE SOUS-PRÉFET.

Oui, mon cher.

BRÉCOUR.

Une place si mince?

Si mal rétribuée? Au fond d'une province,
Tu végètes obscur, ignoré?

LE SOUS-PRÉFET.

J'en convien.

Mais je sers mon pays, je fais un peu de bien,
Je suis utile; aussi l'on m'estime et l'on m'aime.

BRÉCOUR.

Tu viens solliciter?

LE SOUS-PRÉFET.

Oh! d'une ardeur extrême!...

Mais ce n'est pas pour moi.

BRÉCOUR.

Bon?

LE SOUS-PRÉFET.

Un débordement
A plongé dans le deuil mon arrondissement :
Il a, dans une nuit, ravagé dix communes.
Je viens, pour soulager de telles infortunes,
Réclamer des secours.

BRÉCOUR.

Que l'on doit accorder.
Cependant pour toi-même il faudrait demander.

LE SOUS-PRÉFET.

Moi? jamais.

BRÉCOUR.

Et voilà comme on reste en arrière!
Mais je me charge, moi, de t'ouvrir la carrière.

LE SOUS-PRÉFET.

Comment?

BRÉCOUR.

Voyons, veux-tu, mon cher, être préfet?
Si cela te convient, ce sera bientôt fait.

LE SOUS-PRÉFET.

Serais-tu, par hasard, quelque grand personnage?

BRÉCOUR.

Je ne plaisante pas. Crois-moi, mon patronage
N'est pas à dédaigner.

LE SOUS-PRÉFET.

C'est possible. Es-tu pair?
Ou plutôt avocat? député?

BRÉCOUR.

Non, mon cher.

LE SOUS-PRÉFET.

Nul n'égale en crédit les honorables membres.

BRÉCOUR.

Ces messieurs tous les jours peuplent mes antichambres.

LE SOUS-PRÉFET.

Laisse donc.

BRÉCOUR.

C'est pourtant facile à concevoir.
Ils ont besoin de moi.

LE SOUS-PRÉFET.

Qui? toi, tant de pouvoir?

BRÉCOUR.

Oui, mon cher, un pouvoir auquel rien ne résiste.

LE SOUS-PRÉFET.

Mais enfin qu'es-tu donc? dis?

BRÉCOUR.

Je suis journaliste.

LE SOUS-PRÉFET.

Et moi qui bonnement lui croyais du crédit!

BRÉCOUR.

Quoi! tu doutes encore après ce que j'ai dit?
Quand tu sais qui je suis? quel est mon caractère?
Tu vis donc étranger aux choses de la terre?
Tu ne comprends donc rien? tu t'es donc endormi?
Ouvre les yeux, apprends, trop innocent ami,
Encroûté dans les soins d'un emploi subalterne,
Que le premier pouvoir, que le seul qui gouverne,
C'est la presse: le reste est un appui trompeur.

Les journaux aujourd'hui sont, comme la vapeur,
Une force nouvelle, immense, irrésistible.

LE SOUS-PRÉFET.

Gouverner l'État! vous? allons, c'est impossible.
Les Ministres enfin, la Chambre....

BRÉCOUR.

Pauvre sot!
La Chambre!... Mais c'est nous qui lui donnons le mot.
Aux journaux influents tout député veut plaire;
Tous briguent à l'envi notre appui tutélaire;
Nous créons, nous brisons les réputations,
Et nos arrêts font loi lors des élections.
Un député prudent nous flatte et nous courtise.
Quant aux Ministres!... va, s'il faut que je le dise,
De tous nos serviteurs ce sont les plus soumis,
Ils savent que leur sort en nos mains est remis;
Que nous sommes, nous seuls, l'opinion publique!...
Sur ses actes, veut-on qu'un Ministre s'explique?
Il suffit de deux mots jetés dans le journal:
Aussitôt il paraît à notre tribunal;
Humblement monseigneur se disculpe, s'excuse;
Parfois même il convient des torts dont on l'accuse,
Et souvent un abus, par le temps consacré,
Sur un ordre de nous est d'abord réparé.
Un Ministre n'est rien auprès d'un journaliste.

LE SOUS-PRÉFET.

Si tu dis vrai, mon cher, que le ciel nous assiste!

BRÉCOUR.

Pourquoi donc? tout va bien. Notre sévérité....

LE SOUS-PRÉFET.

Veux-tu que je te parle avec sincérité....

BRÉCOUR.

Sans doute. N'est-ce pas le droit, le privilége
D'un ancien compagnon, d'un ami de collége?

LE SOUS-PRÉFET.

Ne va pas te fâcher.

BRÉCOUR.

Ah! tu me connais peu.

LE SOUS-PRÉFET.

Eh bien, mon amitié m'arrache cet aveu:
Je te trouve un peu fat.

BRÉCOUR.

Moi?

LE SOUS-PRÉFET.

Toi. Cette jactance,
Et ces airs protecteurs, et ce ton d'importance,
Songes-y, de nos jours ne sont plus de saison.

BRÉCOUR.

Vrai? je te semble.... Au fait, tu peux avoir raison;
L'encens porte à la tête! oui, je te le proteste,
Un gérant de journal ne peut rester modeste.
Si tu voyais, mon cher, ce que l'on fait pour nous!
Les hommes de tous rangs courbés à nos genoux;
Le savant, l'écrivain, le magistrat, l'artiste
De nos humbles flatteurs venant grossir la liste;
Ces égards, ces respects partout où nous allons!
Souverains au théâtre, oracles des salons,
A notre avis chacun s'empresse à se soumettre:
Dès qu'on fait un journal, on peut tout se permettre;

Le langage, le ton, la mise, tout est bien,
Et la société ne s'offense de rien.
C'est ainsi que nos jours se passent dans l'ivresse :
Nous nous laissons aller au flot qui nous caresse ;
La coupe des plaisirs nous abreuve à longs traits !...
Des honneurs, de l'encens, de l'or !... Et tu voudrais
Que, montrant au public un respect imbécile,
Nous eussions l'air soumis, le ton humble et docile
D'un accusé qui veut fléchir le tribunal,
Ou d'un préfet devant son conseil général ?...
Dans ce siècle avili nous sentons qui nous sommes ;
Nous devons exploiter la bassesse des hommes,
Ils disposent le joug où nous les soumettons,
De nous ils font des dieux.... et nous en profitons.

LE SOUS-PRÉFET.

A ta divinité j'offre donc mes hommages.
Mais ce pompeux récit, ces tableaux, ces images,
Je te l'avoue, en rien ne m'ont persuadé.
Non, le siècle n'est pas à ce point dégradé....

BRÉCOUR.

Non ?... Sans sortir d'ici tu vas en voir la preuve.

LE SOUS-PRÉFET.

Comment ?

BRÉCOUR.

Tu me croiras du moins après l'épreuve.

LE SOUS-PRÉFET.

Parle plus clairement.

BRÉCOUR.

Pendant notre entretien
Ce salon s'est rempli.

LE SOUS-PRÉFET.

Qu'importe?

BRÉCOUR.

Observe bien.
J'aperçois là des gens qui vont me reconnaître;
Il suffit: leurs discours te convaincront peut-être.
Tiens-toi près de mon trône, et tu vas voir ma cour.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, UN AUTEUR DRAMATIQUE.

(Pendant cette scène et les suivantes, le salon continue à se remplir.)

SIMONEAU, à l'auteur.

Non, vous ne passerez, monsieur, qu'à votre tour.

L'AUTEUR.

Je suis pressé; voyons, serez-vous inflexible?

SIMONEAU.

Ce que vous demandez est vraiment impossible.
Vous êtes arrivé le dixième.... comptez.

L'AUTEUR.

Le dixième!...

SIMONEAU.

Bien plus, s'il vient des députés,
Avant vous....

L'AUTEUR.

En effet, nos dignes mandataires
Inondent les bureaux de tous les ministères,
Et Dieu sait les motifs qui dirigent leurs pas!

SIMONEAU.

Ces choses-là, monsieur, ne me regardent pas.

L'AUTEUR.

C'est juste! je comprends.... oui, le poste où vous êtes....
J'ai tort. Mais si jamais j'écris dans les gazettes,
Messieurs les députés.... Eh! c'est monsieur Brécour!
Combien je suis heureux....

BRÉCOUR.

Bonjour, mon cher, bonjour.

(Au sous-préfet.)

C'est un auteur.

LE SOUS-PRÉFET.

Fort bien.

L'AUTEUR.

Dix fois à votre porte
Je me suis présenté.

BRÉCOUR.

Je regrette....

L'AUTEUR.

Eh! qu'importe?
Vous étiez occupé, n'est-ce pas? Rien de mieux.
D'un homme tel que vous le temps est précieux.
Mais puisque vous voilà, souffrez que je profite....

BRÉCOUR.

Qui vous amène ici?

L'AUTEUR.

L'objet de ma visite....

(Montrant le sous-préfet.)

Monsieur est avec vous?

BRÉCOUR.

Un collaborateur.
Parlez, parlez.

L'AUTEUR, saluant le sous-préfet.

Je suis son humble serviteur.
Je viens réclamer.

BRÉCOUR.

Quoi?

L'AUTEUR.

Ma fortune, ma gloire.
Mon drame a réussi; mais quelle autre victoire,
Si d'ignorants censeurs, à préjugés bourgeois,
N'avaient pas mutilé mes pauvres Albigeois!
Mon premier personnage était Saint-Dominique;
Un rôle!... La censure, impitoyable, inique,
L'a biffé tout entier!... et le fatal ciseau
N'a pas même épargné Montfort et Castelnau!

BRÉCOUR.

Se peut-il?

L'AUTEUR.

Contre moi c'est une indigne trame.
Tout Paris eût couru pour applaudir mon drame.
Je perds là, j'en suis sûr, vingt mille francs, au moins.

BRÉCOUR.

A gagner le Ministre appliquez donc vos soins.

L'AUTEUR.

Oh! c'est aussi sur vous que mon espoir se fonde:
Et puisque je vous tiens, il faut que je vous gronde.
Vous êtes un méchant.

BRÉCOUR.

Je ne l'aurais pas cru.

L'AUTEUR.

Comment ! depuis huit jours que ma pièce a paru,
Pas un petit article, un seul mot, une annonce !
Ah ! c'est bien mal à vous !.. oui ; que monsieur prononce.

LE SOUS-PRÉFET.

Moi ?

BRÉCOUR.

Si je n'ai rien dit, c'est dans votre intérêt.

L'AUTEUR.

Par exemple !

BRÉCOUR.

Oui. Tenez, je l'avoue à regret,
Votre ouvrage, mon cher, m'a semblé détestable.

L'AUTEUR.

Détestable ?

BRÉCOUR.

D'honneur, il n'est pas supportable.

L'AUTEUR.

Et qu'y trouvez-vous donc ? parlez.

BRÉCOUR.

Mille défauts :
Un style négligé, des caractères faux,
Des situations depuis longtemps connues,
Un dénoûment postiche et qui tombe des nues.

L'AUTEUR.

Quoi qu'il en soit enfin, avez-vous résolu
De garder sur la pièce un silence absolu ?

BRÉCOUR.

Je suis franc, et ne peux trahir mon caractère :
Il eût fallu blâmer, j'ai mieux aimé me taire.

L'AUTEUR.

Eh! tant pis! Si l'ouvrage est mauvais de tous points,
Dites-en du mal, soit.... mais parlez-en du moins!
Exercez sans pitié votre verve caustique :
Le silence nous tue, et non pas la critique.

BRÉCOUR.

Vous voudriez....

L'AUTEUR.

Comment! c'est tout ce que je veux!
Un feuilleton... quelconque, et vous comblez mes vœux.

BRÉCOUR.

Pourtant....

L'AUTEUR.

Tombez sur moi sans crainte et sans scrupule.
Mais dites que cette œuvre.... informe, ridicule,
Et dont l'inconvenance a choqué les esprits,
Doit, par ses écarts même, attirer tout Paris.
Ainsi votre critique est sévère et complète.
Mais ces articles-là poussent à la recette;
Ils piquent du public la curiosité :
Et si vous ajoutiez, pour comble de bonté,
Que la pièce est surtout scandaleuse, immorale....
Alors pendant trois mois nous remplirions la salle.

LE SOUS-PRÉFET.

En vérité, Brécour, tu ne peux refuser.

L'AUTEUR.

Vous l'entendez?

BRÉCOUR.

Tu crois?... Vraiment, c'est abuser
De ma complaisance.

L'AUTEUR.

Oui ; mais je suis excusable.
Dites du mal de moi, voyons, soyez aimable.

BRÉCOUR.

Puisque vous l'exigez tous deux absolument,
Vous aurez un article.

L'AUTEUR.

Ah! vous êtes charmant!
Des censeurs maintenant fort peu je me soucie.

LE SOUS-PRÉFET.

Très-bien.

L'AUTEUR, au sous-préfet.

Souffrez aussi que je vous remercie,
Monsieur; sans votre appui....

LE SOUS-PRÉFET.

Vous ne me devez rien.
Un auteur distingué.... car je parierais bien
Que pour vos Albigeois Brécour est trop sévère.

L'AUTEUR.

C'est un juge éclairé qu'on craint et qu'on révère.

LE SOUS-PRÉFET.

Mais, monsieur, pardonnez à mon étonnement;
Vous êtes jeune, instruit, plein de verve, comment,
Fuyant des boulevards les triomphes vulgaires,
N'avez-vous pas cherché des succès littéraires?

L'AUTEUR.

J'ai commencé par là. Le Théâtre-Français

A vu mes premiers pas. Ce fut un beau succès!
Oui, cinq actes, en vers.

LE SOUS-PRÉFET.

Bien! noble hardiesse!

L'AUTEUR.

Mais j'avais mis deux ans à composer ma pièce:
Je n'ai pas de fortune; il fallait vivre; enfin
J'étais comblé d'honneurs.... et je mourais de faim.
Pour la postérité j'ai dû cesser d'écrire.

LE SOUS-PRÉFET.

Quoi! le gouvernement....

L'AUTEUR.

Allons! monsieur veut rire.

LE SOUS-PRÉFET.

N'encourage-t-il pas?...

L'AUTEUR.

Vous êtes dans l'erreur.
C'était bon autrefois, du temps de l'Empereur;
Mais à présent!...

BRÉCOUR.

Pardon, monsieur, l'heure se passe,
Et....

L'AUTEUR.

J'entends; je vous laisse; excusez-moi, de grâce.
(Au sous-préfet.)
Enchanté d'avoir fait connaissance avec vous.

LE SOUS-PRÉFET.

De vous connaître mieux, monsieur, je suis jaloux.
Je sais que de Brécour la rigueur est extrême,

Sous peu j'irai donc voir, et juger par moi-même
Vos Albigeois.

L'AUTEUR.

Je crains.... n'importe, voyez-les.
J'aurais voulu pouvoir vous offrir des billets;
Mais ils sont tous vendus.... vous savez, c'est l'usage.
Messieurs....

(Il s'éloigne.)

SCÈNE V.

LE SOUS-PRÉFET, BRÉCOUR.

(Seuls sur le devant du théâtre.)

LE SOUS-PRÉFET.

Quoi! les auteurs vendent....

BRÉCOUR.

Calcul fort sage!
Pour plusieurs ce commerce est vraiment productif.
On fait argent de tout; le siècle est positif.

LE SOUS-PRÉFET.

On nous observe!... Tiens, ces deux messieurs, je pense,
Veulent nous aborder.

BRÉCOUR.

Ah! je les en dispense.

LE SOUS-PRÉFET.

Qui sont-ils?

BRÉCOUR.

Sur l'affiche ils se disent, je croi,
Comédiens français ordinaires du Roi.

LE SOUS-PRÉFET.

C'est un titre ronflant.

BRÉCOUR.

C'est une phrase entière.

LE SOUS-PRÉFET.

On se plaignait jadis de leur humeur altière.

BRÉCOUR.

Envers les auteurs, oui; c'est de tradition.
Mais envers nous !....

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LES SEMAINIERS DU THÉATRE FRANÇAIS.

PREMIER SEMAINIER.

Peut-on, sans indiscrétion,
Présenter ses respects à l'écrivain habile
Qui juge nos efforts dans un art difficile ?

BRÉCOUR.

Messieurs....

DEUXIÈME SEMAINIER.

C'est un devoir dont nous nous acquittons.

BRÉCOUR.

Vous me rendez confus. Pour quelques feuilletons,
Dans la littérature on n'est pas fort illustre.

PREMIER SEMAINIER.

A votre goût exquis elle doit tout son lustre,
L'auteur, comme l'acteur, par vous seul est instruit.

DEUXIÈME SEMAINIER.

Celui qui juge est plus que celui qui produit,
Vous exercez, monsieur, un ministère auguste.

BRÉCOUR.

Je suis un peu sévère.

PREMIER SEMAINIER.

Oui; mais vous êtes juste,
Les acteurs avec vous ont toujours à gagner.

DEUXIÈME SEMAINIER.

Je vous conjure, moi, de ne pas m'épargner:
Quand je me suis trompé, j'aime qu'on me contrôle.
Vos critiques souvent m'ont fait comprendre un rôle.

BRÉCOUR.

En êtes-vous bien sûr?

DEUXIÈME SEMAINIER.

Mais....

BRÉCOUR.

Vous avez besoin
De travailler encor, mon cher.

LE SOUS-PRÉFET, à Brécour.

Tu vas trop loin.

BRÉCOUR, au sous-préfet.

Non pas.

DEUXIÈME SEMAINIER.

Puissé-je un jour mériter vos éloges!

PREMIER SEMAINIER.

Ah çà, vous n'envoyez jamais chercher de loges:

La salle est tout entière à vos ordres pourtant,
C'est nous affliger, nous qui vous estimons tant.

BRÉCOUR.

Je vais à l'Opéra : là l'esprit se repose.
Et d'ailleurs vous donnez toujours la même chose;
Sur deux ou trois auteurs vous roulez constamment;
Pas de variété chez vous... c'est assommant.

DEUXIÈME SEMAINIER.

Depuis peu cependant, pour gagner vos suffrages,
Nous avons remonté quelques anciens ouvrages.

BRÉCOUR.

Oui; mais si mal choisis! si mal représentés!...
A quoi bon déterrer de telles pauvretés?
N'osez-vous aborder les œuvres du génie?

PREMIER SEMAINIER.

Pardon.... m'avez-vous vu, monsieur, dans *Mélanie*?

BRÉCOUR.

Le curé?

PREMIER SEMAINIER.

Justement.

BRÉCOUR.

Oui.

PREMIER SEMAINIER.

Là, de bonne foi,
Y suis-je?

BRÉCOUR.

Inconcevable, étourdissant.

PREMIER SEMAINIER.

Qui? moi?

BRÉCOUR.

Vrai, la pièce à présent n'est pas reconnaissable.

PREMIER SEMAINIER.

Je me flatte en effet d'avoir été passable,
J'ai tempéré l'ardeur que l'on me reprochait ;
Ce rôle....

BRÉCOUR.

Maintenant porte votre cachet.

PREMIER SEMAINIER.

Il m'a donné du mal, je n'en fais pas mystère ;
Mais j'en suis bien payé....

BRÉCOUR.

Les bravos du parterre....
Dans ce rôle, j'ai vu Monvel.

PREMIER SEMAINIER.

Ah! vous parlez....

BRÉCOUR.

Eh bien! vous me croirez, mon cher, si vous voulez,
Il ne le jouait pas comme vous.

PREMIER SEMAINIER.

Lui?

BRÉCOUR.

Lui-même.

PREMIER SEMAINIER.

Quoi! Monvel...

BRÉCOUR.

Oui, Monvel.

PREMIER SEMAINIER.

Ma surprise est extrême.

BRÉCOUR.

D'honneur.

PREMIER SEMAINIER.

De loin peut-être ai-je suivi ses pas.

BRÉCOUR.

Non, je le dis encore, il ne le jouait pas
Comme vous.

PREMIER SEMAINIER.

Ah!...

BRÉCOUR.

C'était toute une autre manière.

PREMIER SEMAINIER.

Il est vrai, son organe....

BRÉCOUR.

Oh! de la salle entière
Il se faisait entendre.

PREMIER SEMAINIER.

Un corps grêle, chétif?

BRÉCOUR.

Il fascinait les yeux du public attentif.

PREMIER SEMAINIER.

Mais son âge....

BRÉCOUR.

Jamais n'eut besoin d'indulgence.
Rempli de goût, de tact, d'âme, d'intelligence,
Toujours noble et touchant, spirituel et fin,
Dans ce rôle Monvel était sublime!... enfin
Il ne le jouait pas comme vous.

PREMIER SEMAINIER, piqué

C'est-à-dire

Que....

BRÉCOUR.

Quoi? qu'est-ce que c'est?

PREMIER SEMAINIER.

Toujours le mot pour rire....

Vous êtes un badin.

BRÉCOUR.

Vous aurais-je blessé?

PREMIER SEMAINIER.

D'une plaisanterie on n'est point offensé.
Et puis vous y mettez tant d'esprit, tant de grâce....
(A part.)
Le fat!

DEUXIÈME SEMAINIER.

De vos bons mots jamais on ne se lasse.

PREMIER SEMAINIER.

Vous savez leur donner un tour original.

BRÉCOUR.

Eh bien! si vous voulez, demain, dans le journal...

PREMIER SEMAINIER.

Ah! ne me faites pas jouer un pareil rôle;
Songez....

BRÉCOUR.

Le quiproquo pourtant est assez drôle.
Convenez-en.

PREMIER SEMAINIER.

D'accord. Mais vous me désolez
Si....

BRÉCOUR.

Je ne dirai rien. Allez, messieurs, allez.
Je vous salue.

(Les semainiers s'éloignent.)

SCÈNE VII.

LE SOUS-PRÉFET, BRÉCOUR.

BRÉCOUR.

Eh bien?

LE SOUS-PRÉFET.

Je perdais contenance.
Je suis tout stupéfait de ton impertinence.

BRÉCOUR.

C'est pour te faire voir que je puis tout oser.

LE SOUS-PRÉFET.

Par des airs insolents se laisser imposer!
Ils n'ont donc pas de cœur?

BRÉCOUR.

L'intérêt les fait taire:
J'écris dans un journal! Mais de mon caractère
Ne prends pas cependant mauvaise opinion:
J'ai fait l'impertinent pour ton instruction;
C'est une expérience, et non une habitude.

LE SOUS-PRÉFET.

Tu montres à ce rôle une grande aptitude;
Et je crains fort....

BRÉCOUR.

Qui? moi, suivre un pareil chemin!...
Tiens, lis ce feuilleton préparé pour demain;
Tu jugeras quels sont mes formes, mon langage.

LE SOUS-PRÉFET, prenant le papier.

Soit.

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, LE MARQUIS DE JUVENCOUR, L'ABBÉ MILLET, SIMONEAU.

SIMONEAU, au marquis, qui entrait sans lui parler.

Monsieur....

JUVENCOUR, montrant sa médaille.

Député.

(Le marquis et l'abbé descendent sur le devant du théâtre; ils sont du côté opposé à celui où se trouvent déjà le sous-préfet et Brécour.)

L'ABBÉ MILLET, à Juvencour.

Parlez, qui vous engage....

JUVENCOUR.

Je vous en veux, l'abbé.

L'ABBÉ MILLET.

Pourquoi donc? qu'ai-je fait?

JUVENCOUR.

Oui.... Mon discours d'hier n'a pas produit d'effet.

L'ABBÉ MILLET.

Vous l'aurez donc gâté, monsieur, à la lecture.

JUVENCOUR.

C'est qu'on ne peut jamais lire votre écriture.

L'ABBÉ MILLET.

On se prépare alors!

JUVENCOUR.

Ah! prendre tant de soins!....

LE SOUS-PRÉFET, à Brécour.

Un ton noble, décent.... A la bonne heure au moins.
Rien d'outrageant ici, ta critique est polie.

BRÉCOUR.

Tu vois donc bien.

LE SOUS-PRÉFET.

Voilà qui nous réconcilie.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE BEAUCHATEAU.

BEAUCHATEAU, à Juvencour.

Vous ici, mon collègue?

JUVENCOUR.

Oui; moi-même, monsieur.

BEAUCHATEAU.

Oh! de grands airs!... je suis votre humble serviteur.

JUVENCOUR, à l'abbé.

Et dire qu'avec nous cela siége à la Chambre!

BEAUCHATEAU.

L'ami Brécour!

BRÉCOUR.

Salut à l'honorable membre.
On vous a fait là-bas un singulier accueil.

BEAUCHATEAU.

Juvencour? Sa sottise égale son orgueil.
Riche, quelque crédit; mais une tête étroite,
Un homme sans portée, enrôlé dans la droite.
A la plume d'autrui sans cesse il a recours,
Et son abbé Millet lui fait tous ses discours.

BRÉCOUR.

Vous, c'est bien différent, vous composez les vôtres.

BEAUCHATEAU.

Oh! je n'ai pas besoin de m'adresser à d'autres.

BRÉCOUR.

Vous avez fait hier un rapport excellent.

BEAUCHATEAU.

Il ne m'appartient pas de vanter mon talent;
J'ai du style, du geste, un débit oratoire,
Et ce je ne sais quoi qui séduit l'auditoire;
Mon avis par la Chambre est toujours adopté.

BRÉCOUR.

Vous êtes de l'avis de la majorité,
Ce n'est pas étonnant.

BEAUCHATEAU.

Malin!

BRÉCOUR.

Je vous proteste
Que mon intention....

BEAUCHATEAU.

Bon! je le sais de reste.

A propos.... je vous parle ici tout franchement,
Soignez-moi donc un peu dans le journal.

BRÉCOUR.

Comment?

BEAUCHATEAU.

D'être insérés, je crois, mes discours seraient dignes;
Et vous les résumez toujours en quelques lignes.

BRÉCOUR.

J'en donne des extraits, puis-je tout publier?
On porte à ce travail un soin particulier;
L'analyse est fidèle.

BEAUCHATEAU.

Oui.... mais sèche, écourtée.
Ma renommée ainsi se trouve interceptée;
De me connaître bien vous privez le lecteur.

BRÉCOUR.

Les discours ne sont mis entiers qu'au *Moniteur.*
Nous autres....

BEAUCHATEAU.

Si du moins, me tronquant à votre aise,
Vous me dédommagiez par quelque parenthèse.

BRÉCOUR.

Quoi donc?

BEAUCHATEAU.

Oui.... vous savez.... *profonde émotion....*
Murmure approbateur.... vive sensation....
Rire d'assentiment.... et vingt phrases pareilles
Qui, près des électeurs, nous servent à merveilles.

BRÉCOUR.

Vous tenez à cela?

BEAUCHATEAU.

Je vous en fais l'aveu.

BRÉCOUR.

Charlatanisme pur.

BEAUCHATEAU.

Qui n'en a pas un peu?

BRÉCOUR.

Se peut-il qu'en province on croie à ces fadaises?

BEAUCHATEAU.

Sans doute.

BRÉCOUR.

Vous aurez alors des parenthèses.

BEAUCHATEAU.

Bien sûr?

BRÉCOUR.

Je le promets.

BEAUCHATEAU.

Vous me rendez content :
Jamais je n'oublierai ce service important.
Puisse faire le ciel qu'envers vous je m'acquitte!
Au revoir.

(Il s'éloigne.)

L'ABBÉ MILLET, s'approchant de Brécour.

De cet homme enfin vous êtes quitte.
Puis-je vous dire un mot, monsieur?

BRÉCOUR.

Expliquez-vous,
Parlez, je vous écoute.

L'ABBÉ MILLET.

On a les yeux sur nous;

Peut-être pourrait-on nous entendre, et j'hésite....
Si vous me permettiez de vous rendre visite....

BRÉCOUR.

A vos ordres.

L'ABBÉ MILLET.

Mais quand?

BRÉCOUR.

Demain.... un de ces jours....
Chez moi, jusqu'à midi, l'on me trouve toujours.

L'ABBÉ MILLET.

Mille grâces, monsieur, de votre complaisance.
Mais de tous ces gens-là je crains la médisance;
Je vous laisse; à demain.

(Il va rejoindre le marquis.)

JUVENCOUR.

Eh bien?

L'ABBÉ MILLET.

C'est convenu.

(Ici Brécour est entouré par la plus grande partie des personnages.)

UN PERSONNAGE, ayant plusieurs croix.

A ma soirée hier vous n'êtes pas venu,
Vilain homme.

BRÉCOUR.

Un travail que je n'ai pu remettre....

UN AUTRE, ayant un crachat.

Mardi je donne un bal; il faudrait me promettre....

BRÉCOUR.

J'aurai l'honneur....

UN AUTRE.

Ma femme a fini son tableau ;
Venez donc le voir.

BRÉCOUR.

Oui, j'irai.

LE MÊME.

C'est vraiment beau.

UN AUTRE.

Vous avez lu mon livre ; eh bien ! que vous en semble?

BRÉCOUR.

Mais....

UN AUTRE.

Quand voulez-vous donc que nous dînions ensemble ?

UN AUTRE.

Monsieur Brécour....

UN AUTRE.

Un mot, s'il vous plaît.

UN AUTRE.

Pour vous voir.

SIMONEAU, auquel Adrien est venu parler.

Messieurs, Son Excellence ici va recevoir.
Vous êtes tous inscrits ; veuillez donc, je vous prie,
Attendre votre tour dans cette galerie.
(Au sous-préfet.)
Le Ministre, monsieur, veut d'abord vous parler.
Ne vous éloignez pas, j'irai vous appeler.

LE SOUS-PRÉFET.

Il suffit.

BRÉCOUR, au sous-préfet.

Maintenant, crois-tu qu'on me courtise ?

LE SOUS-PRÉFET.

Non, je ne reviens pas encor de ma surprise !

BRÉCOUR.

Va, je suis tout à toi, je te l'ai déjà dit;
Et tu peux librement user de mon crédit.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MINISTRE et ADRIEN sur le devant du théâtre, SIMONEAU près de la porte du fond, ensuite LE SOUS-PRÉFET.

LE MINISTRE.

(A l'huissier.) (A Adrien, qui tient des papiers.)

Vous pouvez faire entrer. Voyez, examinez.

(Adrien sort par une porte latérale.)

SIMONEAU, annonçant.

Monsieur le sous-préfet de Ploermel.

LE MINISTRE.

Venez,

Venez, je suis ravi, monsieur, de vous connaître.

LE SOUS-PRÉFET.

Ma présence à Paris vous étonne peut-être,
Monseigneur? Le préfet, m'accordant un congé,
A m'adresser à vous m'a lui-même engagé.
Une contrée en deuil par ma voix vous implore:
Vous savez quel désastre....

LE MINISTRE.

Oui. Je sais plus encore :

Je sais que vous avez, au péril de vos jours,
Partout donné des soins et porté des secours ;

Qu'à la fureur des eaux par vos efforts ravie,
Une famille entière à vous seul doit la vie.

LE SOUS-PRÉFET.

Monseigneur....

LE MINISTRE.

Vous voyez qu'on m'instruit assez bien.

LE SOUS-PRÉFET.

J'ai rempli mon devoir.

LE MINISTRE.

J'ai fait aussi le mien.
J'ai rendu compte au roi, dont l'équité dispense
A tous les dévoûments leur juste récompense.
Il vous donne la croix.

LE SOUS-PRÉFET.

A moi?

LE MINISTRE.

Vous recevrez
Demain votre ordonnance.

LE SOUS-PRÉFET.

Et mes administrés?
En vous ces malheureux ont mis leur confiance.

LE MINISTRE.

Sans doute.... mais il faut que je donne audience,
J'ai vingt personnes là.... je compte vous revoir;
Soyez sûr....

LE SOUS-PRÉFET.

Monseigneur, ils sont au désespoir:
Les eaux ont entraîné leurs champs et leurs demeures.

LE MINISTRE.

Eh ! bien, venez dîner avec nous, à six heures;
Nous causerons.

LE SOUS-PRÉFET.

Croyez qu'avec empressement....

LE MINISTRE.

Oui, nous aviserons à quelque arrangement.
Je dois les secourir; nous verrons quelle somme
On peut leur accorder. Allez.

(Le sous-préfet sort.)

Brave jeune homme.
Modeste, des talents.... Je veux à ses succès....

SCÈNE II.

LE MINISTRE, LES SEMAINIERS DU THÉATRE-FRANÇAIS.

SIMONEAU annonce.

Messieurs les semainiers du Théâtre-Français.

PREMIER SEMAINIER.

Pardonnez, Monseigneur, si de Votre Excellence
Nous venons réclamer ici la bienveillance.

DEUXIÈME SEMAINIER.

Protecteur éclairé des lettres et des arts,
Vous daignerez sur nous jeter quelques regards.

PREMIER SEMAINIER.

Le Théâtre-Français à vous se recommande.

DEUXIÈME SEMAINIER.

De grâce, accordez-lui l'appui qu'il vous demande.

LE MINISTRE.

N'en doutez pas, messieurs; pour moi c'est un devoir,
Et je vous servirai, s'il est en mon pouvoir.
Ce théâtre, fameux par tant de beaux ouvrages
Qui de l'Europe entière ont fixé les suffrages,
Est depuis deux cents ans protégé par nos rois:
A leur haute faveur il a toujours des droits;
Il est compté parmi les gloires de la France.

PREMIER SEMAINIER.

D'un accueil si flatteur nous avions l'espérance;
Comme ami des beaux-arts on vous cite partout.

DEUXIÈME SEMAINIER.

Oui, l'on vante en tous lieux vos talents, votre goût,
Vos lumières; aussi vers Votre Seigneurie,
Notre société....

LE MINISTRE.

Messieurs, je vous en prie,
Trêve de compliments, je ne les aime pas.

PREMIER SEMAINIER.

Monseigneur....

LE MINISTRE.

Quel motif conduit ici vos pas?
Votre démarche est-elle une simple visite,
Ou bien....

DEUXIÈME SEMAINIER.

Mais....

LE MINISTRE.

Achevez.

DEUXIÈME SEMAINIER.

Je l'avoûrai, j'hésite....

LE MINISTRE.

Parlez, messieurs.

DEUXIÈME SEMAINIER.

Eh! bien, nous venons aujourd'hui,
Et pour notre salut, implorer votre appui.

LE MINISTRE.

Quel danger vous menace? et quelle circonstance?...

DEUXIÈME SEMAINIER.

Quel danger? du public la fatale inconstance!
Oui, monseigneur, il faut dire la vérité,
Il est temps de parler avec sincérité,
Nous voudrions en vain contester l'évidence:
Le Théâtre-Français touche à sa décadence.
Ce public, qu'autrefois on voyait chaque soir
Aux loges, au parterre empressé de s'asseoir;
Cette foule, aux bureaux de bonne heure accourue,
Qui d'une longue queue embarrassait la rue;
Ces nombreux spectateurs, dans la salle entassés,
Et par qui nos travaux étaient récompensés,
Tout a fui!... Maintenant solitude obstinée!
Ni recette aux bureaux, ni loges à l'année!
A tant d'empressement ont succédé soudain
L'oubli, l'indifférence, et presque le dédain;
Notre salle est déserte, ainsi que notre caisse;
La dépense s'accroît, quand la recette baisse;
Nos parts ne peuvent plus suffire à nos besoins.
En vain nous redoublons et d'efforts et de soins;
Nos profits, notre gloire ont passé comme un rêve.

Chaque soir, à présent, quand le rideau se lève,
A peine le parterre, à nos yeux éperdus
Offre quelques oisifs sur les bancs étendus,
Qui, peu touchés du sort de Phèdre ou de Thyeste,
Sont venus seulement pour faire la sieste.
Du Théâtre-Français les beaux jours sont passés.

LE MINISTRE.

Votre position est triste, je le sais.
Oui, le charme est rompu, votre renom s'efface :
Je vous plains; mais enfin que veut-on que j'y fasse?
Mes soins n'y peuvent rien; et je n'ai pas le don
D'empêcher du public le funeste abandon.
Sachez le ramener en redoublant de zèle.

PREMIER SEMAINIER.

Vous pourriez le contraindre à nous rester fidèle.

LE MINISTRE.

Moi? Comment de Paris forcer les citoyens
A se rendre chez vous? Dites, par quels moyens,
Lorsqu'à vous négliger ils sont opiniâtres....

PREMIER SEMAINIER.

Mais.... en diminuant le nombre des théâtres.
Nous jouirions alors d'un triomphe complet.

LE MINISTRE.

Ah! doucement, messieurs, doucement, s'il vous plaît :
Vous allez un peu vite. Il vous serait commode
Qu'on fermât tout théâtre adopté par la mode;
Vous voulez, au public imposant des plaisirs,
Sans rivaux, sans fatigue exploiter ses loisirs :
C'est fort bien calculé; mais de cette injustice
Vous espérez en vain me rendre le complice.

PREMIER SEMAINIER.

Arrêtez, monseigneur; vous m'avez mal compris.
Des théâtres le nombre est trop grand dans Paris,
C'est un fait; mais enfin je ne veux rien détruire;
C'est à la fin des baux qu'il faudrait les réduire;
Et, jusqu'à cette époque, il serait question
D'augmenter seulement notre subvention.

LE MINISTRE.

Tenez, messieurs, ici parlons avec franchise.
La cause de vos maux, souffrez que je le dise,
Dans les succès d'autrui vous allez la chercher,
Lorsque c'est à vous seuls qu'il faut la reprocher.

DEUXIÈME SEMAINIER.

A nous?

LE MINISTRE.

Vous vous plaignez que, fuyant un théâtre
Qu'il préféra longtemps, dont il fut idolâtre,
De nos jours, le public, ingrat et négligent,
Porte ailleurs ses bravos, et surtout son argent.
Je ne veux pas ici faire votre satire;
Mais, répondez, chez vous quel attrait nous attire?
Autrefois, de l'ensemble et de rares talents,
Et dans tous les emplois des sujets excellents;
Nos grands auteurs trouvaient de dignes interprètes.
Aujourd'hui.... jugez-vous, voyez ce que vous êtes!
Que d'hommes sans moyens, ignorants, froids, communs!
A peine dans le nombre êtes-vous quelques-uns
Qui vous montrez encor les disciples fidèles
De ces acteurs fameux qu'on cite pour modèles.

Le reste, c'est-à-dire une grande moitié,
Convenez-en, messieurs, c'est à faire pitié!
Il est chez vous des gens d'un mérite si mince,
Que, s'ils allaient demain s'engager en province,
Vous en êtes tous deux comme moi convaincus,
Ils ne trouveraient pas à gagner mille écus.
De votre état fâcheux voilà tout le mystère.

PREMIER SEMAINIER.

Monseigneur a raison. Mais tel sociétaire,
Qui peut-être au théâtre est faible comme acteur,
Se montre au comité bon administrateur.

LE MINISTRE.

Eh! qu'importe au public? Est-ce là son affaire?
C'est en scène avant tout qu'il faut le satisfaire.
Soyez comédiens, messieurs : vos spectateurs
N'ont pas payé pour voir des administrateurs.

DEUXIÈME SEMAINIER.

La comédie en souffre, en gémit la première.
Mais si quelques acteurs, qui touchent part entière....

LE MINISTRE.

Laissons cela, messieurs. Je ne puis vous cacher
Qu'il est bien d'autres torts qu'on vous doit reprocher.
Par exemple, pourquoi, depuis quelques années,
Du Théâtre-Français trompant les destinées,
Osez-vous en bannir, frappés de vos dédains,
Des deux siècles derniers les plus grands écrivains?
De ces maîtres de l'art le sublime héritage
Pour le laisser en friche est-il votre partage?
De modèles encor nos auteurs ont besoin.

PREMIER SEMAINIER.

Ces maîtres, on les joue aussi.... de loin en loin.
Mais, depuis quelque temps, monseigneur peut m'en croire,
Le public ne veut plus de l'ancien répertoire;
Et pour l'y ramener nos soins sont superflus.

LE MINISTRE.

Le public, dites-vous? le public n'en veut plus!..
Quoi! Voltaire, Racine, et Corneille et Molière,
Ces hommes éminents dont la France est si fière,
Méconnus, dédaignés, inspirent aujourd'hui,
Au Théâtre-Français, le dégoût et l'ennui!...
Ah! s'il est vrai, vous seuls leur valez ces outrages.
Le public ne veut plus de nos anciens ouvrages!
Il n'en veut plus!... Messieurs, un seul mot répondra :
Quand vous les jouerez bien, le public en voudra.
Mais tant que messieurs tels, avec mesdames telles,
Viendront nous travestir ces œuvres immortelles;
Tant que certains sujets, sans verve et sans chaleur,
Mutileront les vers jetés par le souffleur;
Oui, messieurs, le public, sans peine on doit le croire,
Ne voudra plus, chez vous, de l'ancien répertoire :
Ces auteurs, qui pour nous sont un riche trésor,
Ce n'est qu'en les lisant qu'on les comprend encor.
Arrêter ce scandale est enfin nécessaire.

DEUXIÈME SEMAINIER.

Votre sévérité....

LE MINISTRE.

Messieurs, je suis sincère.

PREMIER SEMAINIER.

Cependant, monseigneur.. .

LE MINISTRE.

Ce n'est pas encor tout;
Puisque nous y voilà, poursuivons jusqu'au bout.
Je vous épargne ici bien des faits qu'on raconte;
Mais, dites-moi, messieurs, n'est-ce pas une honte
De voir par quels moyens le Théâtre-Français
Arrache maintenant de prétendus succès?
Il ose s'appuyer, pour forcer les suffrages,
D'un ignoble ramas d'applaudisseurs à gages!
Comment pouvoir juger un ouvrage nouveau?
Quand le public payant se bouscule au bureau,
Quand il lui faut braver, au milieu des alarmes,
Le choc d'une barrière, ou le heurt des gendarmes,
Un troupeau d'aboyeurs, sorti des cabarets,
Et guidé, loin du bruit, par des chemins secrets,
Dans l'ombre, sans obstacle, introduit dans la salle,
D'un triomphe payé prépare le scandale:
A l'orchestre, au parterre, au cintre en peu d'instants
Sont placés, sont groupés ces hideux combattants;
De leur sale escadron les banquettes se couvrent,
Et le théâtre est plein lorsque les portes s'ouvrent.
Ainsi vous étouffez la voix du vrai public;
Les applaudissements ne sont plus qu'un trafic;
Le goût, la liberté sont bannis du parterre;
Il y faut, par prudence, approuver ou se taire:
Et si quelque honnête homme ose, pour son argent,
Au milieu des bravos se montrer exigeant,
Aussitôt il provoque un horrible tumulte,
Et voit fondre sur lui la menace et l'insulte.
Ainsi des soudoyés l'insolente fureur

Au théâtre aujourd'hui fait régner la terreur;
Il faut que devant eux l'opinion se taise,
Et la littérature a son *quatre-vingt-treize*.

PREMIER SEMAINIER.

Si j'osais hasarder une observation....

LE MINISTRE.

Chez moi, monsieur, chacun dit son opinion.
Oh! ce n'est point ici comme à votre spectacle;
Et vous pouvez parler sans crainte et sans obstacle.

PREMIER SEMAINIER.

Je n'en disconviens pas, oui, nous avons des torts,
Oui, l'erreur trop souvent dirigea nos efforts:
Dans un danger pressant tout semble légitime.
Mais si, pour échapper au sort qui nous opprime,
De notre dignité nous fûmes peu jaloux,
Les auteurs sont encor plus coupables que nous.

LE MINISTRE.

Comment?

PREMIER SEMAINIER.

Oui, monseigneur, je le dis avec peine,
Eux seuls ont perdu l'art, ont dégradé la scène.
C'est, provoqués par eux, que nous avons recours,
Pour servir leurs succès, à d'indignes secours.
De la littérature ils ont fait un commerce;
Être auteur, ce n'est plus qu'un métier qu'on exerce;
On s'embarrasse peu du bon sens et du goût;
La gloire n'est plus rien, le profit seul est tout.
Aussi l'on ne voit plus que cabales, que brigues;
Le théâtre se perd au milieu des intrigues;
A tout prix et partout on cherche du nouveau;

L'étrange, le bizarre ont remplacé le beau ;
Aux brocards du public gaîment on s'abandonne,
Et le but est rempli quand la recette est bonne.

DEUXIÈME SEMAINIER.

Mon camarade a tort d'accuser les auteurs :
Le mal, on le sait trop, vient surtout des acteurs.

PREMIER SEMAINIER.

Et moi je ne sais pas pourquoi mon camarade
Me fait en ce moment une telle algarade.

DEUXIÈME SEMAINIER.

C'est que, depuis un temps, les auteurs sont chez nous
Abreuvés tous les jours de chagrins, de dégoûts.

PREMIER SEMAINIER.

S'il était vrai, du moins vous devriez le taire.

DEUXIÈME SEMAINIER.

Pourquoi ?

PREMIER SEMAINIER.

Des torts de tous chacun est solidaire.

DEUXIÈME SEMAINIER.

Oh ! je laisse le blâme à qui l'a mérité.

PREMIER SEMAINIER.

A qui donc, s'il vous plaît ?

DEUXIÈME SEMAINIER.

Eh mais ! au comité.

PREMIER SEMAINIER.

Ah ! mon cher camarade !

DEUXIÈME SEMAINIER.

Oui, mon cher camarade,
C'est lui qui nous ruine ensemble et nous dégrade.

PREMIER SEMAINIER.

Vous n'en êtes pas membre et vous êtes jaloux....

DEUXIÈME SEMAINIER.

J'avais assurément de meilleurs droits que vous

LE MINISTRE.

Messieurs!...

DEUXIÈME SEMAINIER.

Ah! pardonnez!... en cette conjoncture,
Emporté par l'amour de la littérature....

LE MINISTRE.

Point d'explications. Si vous pouvez ici,
Et devant moi, messieurs, vous oublier ainsi,
Que se passe-t-il donc chez vous? Vos assemblées
Par d'étranges débats doivent être troublées.

PREMIER SEMAINIER.

Ah! croyez....

LE MINISTRE.

C'est assez. Terminons en deux mots.
Du Théâtre-Français je déplore les maux;
Mais il est à vos vœux de trop puissants obstacles.
On ne changera rien au nombre des spectacles;
On n'augmentera pas votre subvention....
J'en suis fâché. Pourtant votre position
Exige qu'en effet on y porte remède,
Et qu'on trouve un moyen pour venir à votre aide.
Si je n'y réussis, je l'essairai du moins.

DEUXIÈME SEMAINIER.

Ah! monseigneur!...

LE MINISTRE.

Allez, comptez sur tous mes soins;

Et tâchez parmi vous d'établir l'harmonie.
Adieu.

PREMIER SEMAINIER, en sortant.

Cet homme-là n'est pas un grand génie.

LE MINISTRE, seul.

Comment les secourir?... Peut-être un directeur
Pourrait....

SCÈNE III.

LE MINISTRE, M. DESPRÉS.

SIMONNEAU, annonce.

Monsieur Després.

DESPRÉS.

Votre humble serviteur.

LE MINISTRE, offrant un siége.

Monsieur....

DESPRÉS, refusant.

Non.... rien qu'un mot.

LE MINISTRE.

Alors, veuillez m'apprendre.

DESPRÉS.

Ma visite, sans doute, a de quoi vous surprendre.

LE MINISTRE.

Comment?

DESPRÉS.

Un député de l'opposition
Chez un Ministre!

LE MINISTRE.

Eh mais, toute conviction,
Alors qu'elle est sincère, est toujours respectable

DESPRÈS.

Fort bien. Venons au fait ; jouons *cartes sur table*,
Comme a dit un Ministre en nous cachant son jeu.

LE MINISTRE.

Parlez donc.

DESPRÈS.

Au pouvoir vous êtes depuis peu ;
Et l'opposition elle-même révère
Vos talents distingués, votre vertu sévère.

LE MINISTRE.

Monsieur....

DESPRÈS.

Oh ! je ne fais jamais de compliment,
Aux Ministres surtout.

LE MINISTRE.

Soit.

DESPRÈS.

Voici le moment
Que mes amis et moi nous nous lassions d'attendre :
Nous pensons qu'avec vous nous pourrions nous entendre.

LE MINISTRE.

Nos rangs vous sont ouverts.

DESPRÈS.

Oui, voter vos budgets,
Servir le ministère, appuyer ses projets ?
Non pas, votre intérêt n'est point encor le nôtre :
Si nous faisons un pas, vous en ferez un autre.

LE MINISTRE.

Quel pas?

DESPRÉS.

Au même but ensemble il faut marcher;
Mais un partage égal peut seul nous rapprocher.
On nous compte pour rien; tout est aux mains des vôtres;
On sert leurs intérêts, en immolant les nôtres:
Nos libertés, nos droits ont besoin d'un rempart;
Et du pouvoir enfin nous voulons notre part.

LE MINISTRE.

Ah! j'entends.

DESPRÉS.

Des emplois cessez de nous exclure;
Nous sommes, à ce prix, disposés à conclure:
Traiter sans garantie est par trop hasardeux.

LE MINISTRE.

Mais qu'exigeriez-vous?

DESPRÉS.

Un ministère ou deux,
Quatre directions à notre convenance,
Vingt places de préfet, autant dans la finance,
Et la magistrature. A ces conditions....

LE MINISTRE.

Et vous renoncerez à vos opinions?

DESPRÉS.

Jamais.

LE MINISTRE.

Précisément voilà ce qui nous gêne.
Il faut qu'un ministère enfin soit homogène;
Que ses membres, unis dans leurs convictions....

DESPRÉS.

Bah ! l'un l'autre on se fait quelques concessions ;
Entre soi l'on s'arrange.

LE MINISTRE.

Oui, pour des bagatelles ;
Mais les lois à porter ? n'en est-il pas de telles
Qu'il faut sur tous les points le plus parfait accord ?
Avec vous de nouveau nous romprions d'abord ;
Vous n'en sauriez douter.

DESPRÉS.

Ainsi ni paix, ni trêve ?
Ma proposition....

LE MINISTRE.

Vous avez fait un rêve :
Toute transaction serait sans résultat.
Puisque vous aspirez à gouverner l'État,
Employez un moyen plus franc, plus efficace :
Renversez-nous ; alors vous prendrez notre place.

DESPRÉS.

C'est ce que nous voulons.

LE MINISTRE.

J'en suis très-convaincu.

DESPRÉS.

Eh bien, nous combattrons, et malheur au vaincu.

LE MINISTRE.

Tenez, monsieur Després, vous, chacun vous estime,
Votre conviction est sincère, est intime,
Et nul calcul honteux ne vous rend mécontent.
Mais de tous vos amis peut-on en dire autant ?

DESPRÉS.

Assurément, monsieur.

LE MINISTRE.

Attendez, et peut-être
Le temps pour ce qu'ils sont vous les fera connaître.
Quant à moi, s'il fallait enfin, bien franchement,
A quelques-uns d'entr'eux dire mon sentiment,
Mes paroles seraient une rude satire,
Je vous en avertis.

DESPRÉS.

Que pourriez-vous leur dire?

LE MINISTRE.

Ce que je leur dirais?... « Votre opposition,
« Messieurs, n'est rien qu'orgueil, envie, ambition;
« Vous voulez de l'État devenir les arbitres;
« Vous avez de l'argent, et vous voulez des titres;
« Dans autrui tout éclat importune vos yeux;
« Vous ne pouvez souffrir qu'un homme ait des aïeux;
« Gonflés du sot orgueil que donne l'opulence,
« Vous reprochez aux grands la morgue et l'insolence.
« Cependant vous quêtez la popularité;
« Vous réclamez, bien haut, l'entière égalité;
« (De ce leurre grossier la foule est toujours dupe!)
« Mais un soin vaniteux en secret vous occupe;
« Et cette égalité, si vous la demandez,
« C'est qu'au-dessus de vous toujours vous regardez.
« Enfin tout homme en place a droit à vos censures;
« Vous ne voyez partout qu'abus et sinécures;
« Mais si quelque hasard, qu'on ne saurait prévoir,
« Troublant encor l'État, déplaçait le pouvoir,

« On vous verrait d'abord courir à la curée,
« Vous disputer la proie aux vainqueurs assurée,
« Réclamer votre part des dépouilles d'autrui,
« Et faire pis vingt fois qu'on ne fait aujourd'hui;
« En vous tout est calcul, jalousie, égoïsme....
« Et vous donnez cela pour du patriotisme. »
Voilà, monsieur, voilà ce que je leur dirais.

DESPRÉS.

Vous êtes fort habile à tracer des portraits;
Mais tous ces jeux d'esprit ne nous importent guère.
Je vous offrais la paix, et vous voulez la guerre;
Eh bien! la guerre donc.

LE MINISTRE.

Tout comme il vous plaira.
Le bon sens de la France entre nous jugera.

DESPRÉS.

Je sors; assez longtemps ma présence importune....

LE MINISTRE.

Je ne la crains jamais, monsieur, qu'à la tribune.

DESPRÉS.

Trop honnête.... Restez.... des façons avec moi!

(Il sort.)

LE MINISTRE.

C'est un homme de bien, il est de bonne foi,
Il veut de son pays la gloire et la richesse;
Mais la marche qu'il suit....

SCÈNE IV.

LE MINISTRE, LA DUCHESSE DE SAINT-MAUR.

SIMONEAU annonce.

Madame la duchesse
De Saint-Maur.

LE MINISTRE.

Se peut-il? quoi! vous daignez ainsi....

LA DUCHESSE.

C'est un grave intérêt qui me conduit ici.

LE MINISTRE.

Et je puis vous servir en cette conjoncture?

LA DUCHESSE.

Justement. Vous savez que la littérature
Vient de perdre Valcour, orateur éloquent,
Et qu'à l'Académie un fauteuil est vacant?

LE MINISTRE.

En effet.

LA DUCHESSE.

Je protége un homme de mérite:
De l'immortel défunt je prétends qu'il hérite;
Et j'ai compté sur vous.

LE MINISTRE.

Sur moi? je ne peux rien;
Je ne suis pas, madame, académicien.

LA DUCHESSE.

Ah! si vous vouliez l'être!...

LE MINISTRE.

Et comment, je vous prie?

LA DUCHESSE.

Vous auriez trente voix au moins, je le parie.

LE MINISTRE.

Bon!

LA DUCHESSE.

Oui, pour être élu, c'est une vérité,
Il faut être à présent ministre ou député.

LE MINISTRE.

C'est donc un député?... la route est aplanie.

LA DUCHESSE.

Eh! mon Dieu, non! ce n'est qu'un homme de génie.
Aussi je sollicite humblement.

LE MINISTRE.

En tous cas,
Vous vous adressez mal, vous le voyez.

LA DUCHESSE.

Non pas;
Je sais ce que je fais.

LE MINISTRE.

Comment?

LA DUCHESSE.

Votre influence....

LE MINISTRE.

Serait nulle; je puis en répondre d'avance.

LA DUCHESSE.

Vous, qui distribuez les faveurs!

LE MINISTRE.

Arrêtez.

LA DUCHESSE.

Et ces messieurs, qui sont auteurs ou députés!

LE MINISTRE.

Ne calomniez point un corps que je respecte.

LA DUCHESSE.

Calmez-vous; on sera, monsieur, plus circonspecte.

LE MINISTRE.

Ah çà, votre monsieur, voyons, qu'a-t-il écrit?
Qu'a-t-il publié?

LA DUCHESSE.

Mais.... il a beaucoup d'esprit.

LE MINISTRE.

C'est quelque chose.

LA DUCHESSE.

Un homme.... enfin très-honorable.
Pour ma fête il a fait une pièce adorable.

LE MINISTRE.

Ah!

LA DUCHESSE.

Deux romans de lui se sont très-bien vendus;
Il travaille un poëme à ses moments perdus;
Dans les sociétés savantes, littéraires,
Il est fort estimé de messieurs ses confrères;
Les journaux en font cas, ils l'ont cité vingt fois;
Enfin dans un recueil qui paraît chaque mois,
Il a fait insérer déjà plusieurs chapitres.

LE MINISTRE.

Allons, convenez-en, ce ne sont pas des titres.

LA DUCHESSE.

Des titres! vos fameux académiciens
En ont-ils la plupart de meilleurs que les siens?
Les uns ont publié des discours politiques,

Les autres des sermons, des œuvres dramatiques,
Quelques-uns des pamphlets sans esprit et sans goût....
J'en sais même plusieurs qui n'ont rien fait du tout.

LE MINISTRE.

Ah! des méchancetés.

LA DUCHESSE.

Oui, je suis en colère.

LE MINISTRE.

Je vous répète encor, dussé je vous déplaire,
Que votre candidat....

LA DUCHESSE.

Je veux le protéger:
Vous ne parviendrez pas à me décourager.

LE MINISTRE.

Fort bien....

LA DUCHESSE.

Ce pauvre Armand!

LE MINISTRE.

Souffrez qu'on vous conseille.

LA DUCHESSE.

L'habit de l'Institut lui siérait à merveille.

LE MINISTRE.

Si vous ne désirez pour lui que l'habit vert,
Écoutez, un espoir vous est encore ouvert:
Tâchez de le glisser, sans bruit et sans scandale,
Dans la cinquième classe.

LA DUCHESSE.

Ah! celle de morale,
N'est-ce pas? ma foi, non.

LE MINISTRE.

Pourquoi? je vous promets....

LA DUCHESSE.

C'est une classe obscure, on n'en parle jamais;
Elle ne sert à rien d'ailleurs, chacun l'avoue;
Du char de l'Institut c'est la cinquième roue.

LE MINISTRE.

Agissez donc alors comme vous l'entendrez.

LA DUCHESSE.

C'est aussi mon projet. Et vous persévérez
Toujours dans vos refus?

LE MINISTRE.

Oui, je vous le proteste.

LA DUCHESSE.

Eh! bien, monsieur le comte, adieu.... je vous déteste.

LE MINISTRE.

Oh! que non.

LA DUCHESSE.

Si vraiment.

LE MINISTRE.

Vous ne le dites pas
Du fond du cœur.

LA DUCHESSE.

Adieu; n'arrêtez point mes pas.
Pour réussir, il faut aller droit, aller vite:
Or donc, aux trente-neuf je vais rendre visite.

LE MINISTRE.

Une telle démarche?

LA DUCHESSE.

Oui, je les verrai tous;
Et ces messieurs seront plus aimables que vous.

LE MINISTRE.

Mais....

LA DUCHESSE.

Je n'écoute rien; je l'ai mis dans ma tête,
Je les subjuguerai, je ferai leur conquête;
Et, malgré vous enfin, arrivant à mon but,
Armand sera nommé membre de l'Institut.

(Elle sort.)

LE MINISTRE.

Quelle tête!... et des soins aussi peu convenables!
Les femmes quelquefois sont bien déraisonnables.
Pour un monsieur Armand la place de Valcour!

SCÈNE V.

LE MINISTRE, LE MARQUIS DE JUVENCOUR, L'ABBÉ MILLET.

SIMONEAU annonce.

Monsieur l'abbé Millet, monsieur de Juvencour.

LE MINISTRE.

Veuillez donc vous asseoir.

JUVENCOUR.

Je viens, monsieur le comte....

L'ABBÉ, interrompant.

Pardon. L'Église souffre, et sur vous elle compte :
Protégez-la, nos vœux, nos cœurs vous sont acquis.

JUVENCOUR.

C'est ce que j'allais dire, et....

L'ABBÉ, interrompant.

Monsieur le marquis,
Permettez. Monseigneur, du salut de la France
Votre entrée au conseil nous donne l'espérance.

JUVENCOUR.

Oui, l'autel et le trône....

L'ABBÉ.

Il les faut secourir :
C'est votre mission; et je viens vous offrir,
Pour entraîner la Chambre au but qu'on vous suppose,
Soixante voix et plus dont le marquis dispose.

JUVENCOUR.

C'est cela. Deux partis jusqu'ici divisés....

LE MINISTRE.

Mais quel est donc ce but que vous me supposez?

JUVENCOUR.

Pour le trône et l'autel....

L'ABBÉ.

Quel but? le plus sublime!
Sauver un peuple aveugle entraîné vers l'abîme;
Rétablir la morale et corriger les mœurs;
Rallumer la croyance éteinte au fond des cœurs;
Rendre au prince les droits qu'il tient de sa naissance,
A la religion sa gloire et sa puissance;
Du méchant, de l'impie arrêter les progrès....

Oui, vous êtes du ciel suscité tout exprès!
Vous le voyez, la France ingrate, déloyale,
Avilit à plaisir la majesté royale;
D'une liste civile on insulte le roi;
Sa volonté suprême est soumise à la loi;
L'Église, sans pouvoir, d'aucun n'est respectée,
La jeunesse est déiste, et l'âge mûr athée.
Pour arrêter le mal, profitez des instants;
Quelques délais encore, il ne sera plus temps.

JUVENCOUR.

Hâtons-nous donc, vengeons une trop longue offense;
De l'autel et du trône embrassons la défense.

LE MINISTRE.

Continuez, monsieur, et veuillez m'expliquer
Quel remède à ces maux il faudrait appliquer.

L'ABBÉ.

Il faudrait seulement retourner en arrière,
Et chez nous du passé relever la bannière.
Restituons au roi, qui n'a qu'un titre vain,
Le pouvoir absolu qu'il tient de droit divin;
A la noblesse osons rendre ses priviléges....

JUVENCOUR.

Fort bien.

L'ABBÉ.

Mais avant tout, arrachons les colleges,
Ces écoles de vice et de perversité,
Aux funestes leçons de l'Université,
Et pour que la jeunesse à la vertu s'applique,
Confions au clergé l'instruction publique;
Qu'il recouvre les biens dont une infâme loi

A dépouillé le pauvre et profané l'emploi;
Enfin du sanctuaire honorons les ministres,
Et de l'état civil rendons-leur les registres.
C'est ainsi que l'on peut, de la destruction
Sauver la monarchie et la religion.

LE MINISTRE.

Mais la charte, monsieur?

L'ABBÉ.

Qui croit à sa durée?
Personne.

LE MINISTRE.

Oubliez-vous que le roi l'a jurée?

JUVENCOUR.

Par ma foi, ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux.

L'ABBÉ.

Est-ce que vous prenez la charte au sérieux?
Un acte temporaire, un leurre politique.

LE MINISTRE.

Vous croyez?

L'ABBÉ.

Et d'ailleurs la charte est élastique;
Nous y ferons entrer tout ce que nous voudrons.

LE MINISTRE.

Messieurs, à vous flatter vous êtes un peu prompts.
Je vous dois à mon tour une entière franchise.
Je sers, j'aime le roi, je respecte l'Église;
Mais je crois travailler à leur prospérité
Lorsque pour moi la charte est une vérité....

L'ABBÉ.

Quoi?

LE MINISTRE.

Nous ne sommes plus, messieurs, au moyen âge;
Le peuple est quelque chose, il faut qu'on le ménage;
Ce peuple, dans la route où s'impriment ses pas,
S'arrête quelquefois, mais ne recule pas.
Pour conserver ses droits, il peut tout entreprendre;
Ce qu'il sut conquérir, il saurait le défendre;
Songez-y; renoncez à d'inutiles soins;
Des temps où nous vivons comprenez les besoins;
Le roi les a compris, la charte est son ouvrage!
En lui prêtant vos vœux, vous lui faites outrage:
Sa parole est sacrée; et je pense avec lui
Que la charte, du trône est le plus sûr appui.

L'ABBÉ.

Quoi! de tels sentiments sont en effet les vôtres?

JUVENCOUR.

Un gentilhomme!

L'ABBÉ.

Et moi qui vous croyais des nôtres!

LE MINISTRE.

Vous vous êtes, monsieur, trompé complètement.

JUVENCOUR.

Je ne puis revenir de mon étonnement!

L'ABBÉ.

N'est-ce pas condamner vous-même vos ancêtres?
Chrétiens et chevaliers, à l'Eglise, à leurs maîtres
Ils auraient....

LE MINISTRE.

Eh! monsieur, laissons cet entretien...
Ils étaient de leur siècle, et moi je suis du mien.

L'ABBÉ.

Entre les deux partis vous choisissez le pire;
Vous descendez au rang des nobles de l'empire;
Croyez que tout espoir n'est pas encor perdu....

LE MINISTRE.

C'en est assez, messieurs. Je vous ai répondu;
Et si vous n'êtes pas venus pour autre affaire....

L'ABBÉ.

Je vous entends. Ici nous n'avons rien à faire,
Marquis, sortons.

JUVENCOUR.

Sortons. Vous devez bien penser
Que mes soixante voix....

LE MINISTRE.

Il faudra m'en passer.
Adieu.

(Le marquis et l'abbé sortent.)

Les insensés! ils sont incorrigibles!
Dans leur entêtement toujours inamovibles!
D'absurdes visions pèsent sur leurs esprits,
Et vingt-cinq ans d'exil ne leur ont rien appris!

SCÈNE VI.

LE MINISTRE, M. DE BEAUCHATEAU.

SIMONEAU annonce.

Monsieur de Beauchâteau.

BEAUCHATEAU.

Vous donniez audience,
Monseigneur; excusez si, dans l'impatience
De vous offrir mes vœux....

LE MINISTRE.

Soyez le bienvenu.

BEAUCHATEAU.

Mon nom ne vous est pas tout à fait inconnu,
Je pense ?

LE MINISTRE.

Comment donc! un orateur habile....

BEAUCHATEAU.

Oh! sans pretention; je ne veux qu'être utile.
L'éloquence est parfois un appui chancelant:
C'est ma conviction qui fait tout mon talent.

LE MINISTRE.

Monsieur....

BEAUCHATEAU.

J'espère un jour obtenir votre estime.

LE MINISTRE.

Assurément....

BEAUCHATEAU.

La charte et le roi légitime,
Je ne vois que cela.

LE MINISTRE.

C'est ma devise.

BEAUCHATEAU.

Aussi
Des luttes du pouvoir je prends peu de souci.
Un ministère tombe.... Eh! qu'à cela ne tienne:

Un autre le remplace, il faut qu'on le soutienne :
Le système est d'ailleurs presque le même au fond,
Et je ne boude pas comme tant d'autres font.
La charte et notre roi, voilà ce qui m'importe.
Quels que soient le ministre et la loi qu'il apporte,
Decazes, Richelieu, Villèle, Martignac,
Le sel ou le jury, la presse ou le tabac,
Par principe toujours je sers le ministère.

LE MINISTRE.

Vous êtes dévoué.

BEAUCHATEAU.

C'est dans mon caractère.
Tous ces ministres-là furent de mes amis,
Et chez eux tous les jours mon couvert était mis.

LE MINISTRE.

Très-bien.

BEAUCHATEAU.

Ils me montraient un zèle inexprimable.
Votre prédécesseur, un homme fort aimable,
A placé mes neveux : je n'aurais pas mieux fait ;
L'un est référendaire, et l'autre sous-préfet.

LE MINISTRE.

Bravo.

BEAUCHATEAU.

Son devancier, que toujours je regrette,
A mon frère avait fait avoir une recette.

LE MINISTRE.

Encor mieux.

BEAUCHATEAU.

Je ne fus jamais solliciteur ;

Mais je voudrais beaucoup voir mon fils auditeur.
Il a tout ce qu'il faut, de l'esprit, des lumières,
Et du monde élégant le ton et les manières.

LE MINISTRE.

N'avez-vous que ce fils ?

BEAUCHATEAU.

J'ai deux autres garçons.
Des meilleurs professeurs ils suivent les leçons.
J'ai pour eux obtenu des bourses au collége.

LE MINISTRE.

C'est juste.

BEAUCHATEAU.

Ils sont vraiment dignes qu'on les protége
Mais pour eux à présent je ne demande rien....
Plus tard, à la bonne heure; alors il faudra bien
Les pousser aux emplois, leur frayer une route.

LE MINISTRE.

L'un de mes successeurs les placera sans doute.

BEAUCHATEAU.

Quant à moi, je le dis avec sincérité,
J'aime fort le repos, la paix, l'obscurité.
Mais dans ces temps d'orage il faut se rendre utile :
Je rougis de n'avoir qu'un dévoûment stérile ;
De ne pouvoir enfin, comme je le voudrais,
Du ministre.... et du roi servir les intérêts.
Il faut, dans le péril, se mettre en évidence.
Et je consentirais, oubliant ma prudence,
Et dût ce sacrifice un jour m'être fatal,
A devenir préfet, receveur général,
Conseiller d'État même.... enfin je me dévoue.

LE MINISTRE.

Le sacrifice est grand, il faut que je l'avoue.

BEAUCHATEAU.

Oh! ne vous gênez pas, je vous laisse le choix;
Je suis, chacun le sait, propre à tous ces emplois.
Ainsi c'est arrangé.

LE MINISTRE.

Pas tout à fait encore.
Monsieur, votre visite assurément m'honore;
Mais vous perdez vos pas et vos civilités,
Car je n'achète point les voix des députés.

BEAUCHATEAU.

Qu'est-ce à dire?

LE MINISTRE.

Je crois que je me fais comprendre.

BEAUCHATEAU.

Acheter! ah! ce terme a de quoi me surprendre.

LE MINISTRE.

Le terme est un peu cru, je ne dirai pas non;
Mais j'appelle toujours les choses par leur nom.

BEAUCHATEAU.

D'autres se fâcheraient.... Je veux être plus sage.
Du ministère encor vous n'avez pas l'usage;
Cela viendra.

LE MINISTRE.

Monsieur!...

BEAUCHATEAU.

J'en ai vu, comme vous,
Qui d'abord s'indignaient, se mettaient en courroux,

Qui voulaient isoler leurs intérêts des nôtres...
Et puis, ces fiers Romains faisaient comme les autres.

LE MINISTRE.

Oh! n'espérez jamais.

BEAUCHATEAU.

Persuadez-vous bien
Que chacun songe à soi, qu'on ne fait rien pour rien.

LE MINISTRE.

Monsieur!...

BEAUCHATEAU.

Croyez-vous donc, imbu de vos chimères,
Qu'on voudrait négliger le soin de ses affaires,
Quitter, pendant six mois, amis, parents, loisirs,
Sacrifier son temps, sa santé, ses plaisirs,
S'exposer tous les jours à voir dans les gazettes
Accoler à son nom d'indignes épithètes,
Et cela pour l'honneur d'appuyer vos projets?
Pour défendre vos lois? pour voter vos budgets?
Pour le plaisir enfin d'aller à la tribune
D'un ministre ébranlé soutenir la fortune?
Non, non, monsieur le comte, il n'en va pas ainsi:
Aux douceurs du budget nous avons droit aussi;
Aux députés du centre, à ceux qui vous soutiennent,
Les honneurs, les emplois, les faveurs appartiennent,
Et c'est ainsi qu'on prouve au public attentif
Que le gouvernement est représentatif.

LE MINISTRE.

Monsieur, ma patience....

BEAUCHATEAU.

Allons, soit, je vous quitte.

LE MINISTRE.

C'est, je l'espère bien, la dernière visite....

BEAUCHATEAU.

Non pas.

LE MINISTRE.

Quoi!...

BEAUCHATEAU.

L'intérêt saura nous rapprocher;
Et vous-même, avant peu, vous viendrez me chercher.

LE MINISTRE.

Moi, monsieur?

BEAUCHATEAU.

Oui; je pars avec cette assurance.
Vous m'avez mal reçu, mais c'est par ignorance;
Je n'ai point de courroux.

LE MINISTRE.

Le mien....

BEAUCHATEAU.

Se calmera;
Et le premier scrutin nous réconciliera.

(Il sort.)

LE MINISTRE.

Ah! respirons!... Quel homme! Il semblait se complaire,
Par son sang-froid railleur, à pousser ma colère!
Maintenant dans la Chambre où trouver de l'appui?
Et la gauche, et la droite, et le centre, aujourd'hui,
Tout est contre moi! Nul ne songe à la patrie;
Chacun a ses calculs, son but, sa coterie;
Partout des intérêts et des ambitions!

Ah! s'il faut caresser de viles passions,
S'il faut à les flatter salir mon caractère,
Je ne resterai pas longtemps au ministère

SCÈNE VII.

LE MINISTRE, BRECOUR.

SIMONEAU annonce

Monsieur Brecour.

LE MINISTRE.

Monsieur est, je crois, le gérant...

BRÉCOUR.

Moi-même. Ma visite en ces lieux vous surprend?
Voici ce qui m'amène. Un peu trop tard peut-être,
Votre prédécesseur ayant su reconnaître
Qu'un journal en renom, bien fait, de bonne foi,
Serait pour un ministre un....

SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENTS, UN HUISSIER DU CABINET DU ROI.

SIMONEAU, ouvrant les deux battants.

De la part du roi.

BRÉCOUR.

Je me retire.

LE MINISTRE.

Non. Permettez que j'entende....

L'HUISSIER DU CABINET.

Monseigneur, au château Sa Majesté vous mande.

LE MINISTRE.

A l'instant?

L'HUISSIER DU CABINET.

A l'instant.

LE MINISTRE.

Il suffit, je vous suis.

(L'huissier du cabinet sort, reconduit par le ministre.)

LE MINISTRE.

(Il redescend la scène et sonne, en disant:)

(A Brécour.)

Simoneau, ma voiture. Excusez, je ne puis
Maintenant....

BRÉCOUR.

C'est tout simple! Après un tel message....
Je reviendrai.

LE MINISTRE.

Monsieur....

BRÉCOUR.

Agréez mon hommage

(Il sort.)

LE MINISTRE.

(A Simoneau, qui a été faire avancer la voiture.)

Bon.

(A Adrien, qui entre.)

Adrien, je suis appelé chez le roi.
Auprès de ces messieurs, allez, excusez-moi.

ADRIEN.

Quand les recevrez-vous?

LE MINISTRE.

Voyez cela

ADRIEN.

J'ignore...

LE MINISTRE.

Mais.... demain.... si demain je suis ministre encore.

FIN DU CABINET D'UN MINISTRE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME

